SOUVENANCE ANABAPTISTE

MENNONITISCHES GEDÄCHTNIS

BULLETIN DE LIAISON DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION FRANCAISE
D'HISTOIRE ANABAPTISTE - MENNONITE

Parution annuelle - numéro 17-1998

- L'Association est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.
- Elle est inscrite au registre des associations du Tribunal d'Instance de Colmar sous le numéro 58 volume XXXI.
- Immatriculation ISSN : 0769 – 1734.
- Prix de vente de ce bulletin : 100,00 F.

Membres : cotisation annuelle 100,00 F (donnant droit au bulletin)

Membres actifs : demande écrite et cotisation annuelle 120,00 F (donnant droit au bulletin)

Membres bienfaiteurs : au-delà de 120,00 F (donnant droit au bulletin)

Pour tout ce qui concerne ce bulletin, on peut écrire à :

- Thierry HÜCKEL
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 03 84 46 08 89
- Robert BAECHER, vice-président.
  32B, Rue de l'Arc
  68120 PFASTATT 03 89 53 48 48

Pour tout ce qui concerne l'AFHAM, on peut écrire à :

- Thierry HÜCKEL, président.
  4, grande rue
  70400 COUTHENANS 03 84 46 08 89
- René EYER, trésorier.
  6, rue Rohan
  67230 BENFELD 03 88 74 40 92
- Ernest HEGE, secrétaire.
  68 rue de Turenne
  90300 VALDOIE 03 84 26 18 09

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs. Leur reproduction est interdite sans l'autorisation préalable de la Rédaction.

Le sommaire du présent numéro se trouve page 5

EDITORIAL

Souvenance 1998 s'annonce être un bon millésime.

En effet, notre revue s'est enrichie d'un grand cru en l'article de Neil Ann STUCKEY LEVINE qui retrace la vie d'une famille anabaptiste, les AUGSPURGER, au service de SCHULMEISTER, l'espion de NAPOLEON. A déguster de suite.

Souvenance 1998 sera marqué également par :

- une cuvée spéciale Félix MANTZ et Conrad GREBEL, qui célèbre le 500ème anniversaire de leur « présumée naissance »,
- des vendanges tardives retraçant avec corps l'historique de PFASTATT et des environs, suite à l'assemblée générale de l'AFHAM en ces lieux en 1997,
- Trois étudiants qui ont pris comme sujet de thèse les mennonites et que nous souhaitons féliciter pour leurs travaux de recherche.

Vous retrouverez également vos auteurs habituels, qui, inlassablement, fouillent, dépoussièrent, épluchent et découvrent, pour le plus grand plaisir de tous nos lecteurs, la vie, les déplacements et les secrets de nos ancêtres anabaptistes.

SOUVENANCE : à consommer sans modération.

A signaler aussi, le décès de John Howard YODER (1927-1997), théologien, coordinateur en Europe du M.C.C. après la 2ème guerre mondiale, il a contribué à l'unification des églises mennonites de France.

L'AFHAM était présente en septembre 1997 à Sainte-Marie-aux-Mines au 3ème carrefour européen du Patchwork (qui a accueilli 9.000 personnes) et le sera encore pour le 4ème carrefour du 18 au 21 septembre 1998.

A noter en 1999, « En Dieu Seul mon Appuy » ou l'histoire des confessions chrétiennes de 1524 à 1949. Cette manifestation, organisée par l'AFHAM, aura au menu : des conférences, des expositions, des visites… (à suivre).

Thierry HÜCKEL.

CREDIT ICONOGRAPHIQUE

Claude BACHER, page :.....8.

Cabinet des Estampes de Strasbourg, page : .....124.

Paul CRYSTAL, page :.....116.

Thierry HÜCKEL, pages :.....7, 42, 43 et 44.

Mary Sloan WELSHEIMER, page .....127.

Encyclopédie® Microsoft® Encarta 98. © 1993-1997
Microsoft Corporation. Tous droits réservés. , pages :.....64 et 65.

SOMMAIRE

• Editorial, Thierry HÜCKEL 3
• Sommaire....5
• Assemblée Générale 1997 de l'AFHAM à PFASTATT, Ernest HEGE 6
• Historique de l'église évangélique mennonite de Pfastatt, Joël GOLDSCHMIDT....9
• L'AUSZ BUNDT, le recueil de cantiques des Täufer, et les chants actuels des amish, Elie PETERSCHMITT 19
• Une ferme, une histoire, Jean NUSSBAUMER. 41
• Le WECKENTHAL, site historique, Kathy OBERLY. 44
• Visite au Centre départemental d'histoire des familles de Guebwiller, Robert BAECHER 46
• Anabaptistes à la recherche de terres et / ou épouvantail anabaptiste, Jean VOGT 48
• Roger Boigeol, Ernest HEGE 49
• Recension, Ernest HEGE, Claude BAECHER....50
• Droit de réponse, Claude BAECHER, Raymond et Suzy EYER 56
• Courrier des lecteurs, ...60
• L'éphémère assemblée de Mulhouse - Richwiller après la Révolution française, Robert BAECHER. 61
• Conrad Grebel 1498 - 1526, Ernest HEGE....90
• Protestation et défense : lettre de Félix Mantz, Claude BAECHER....92
• Une conférence originale sur Minne Symen's (Menno Simons), Claude BAECHER 104
• Il était une fois à Montbéliard, l'église allemande du château, Hélène WIDMER 105
• Thèses et mémoire présentés en 1997 / 1998, Ernest Hege, Michel WIDMER....108
• Présence anabaptiste à Abreschviller et Voyer, C. KOFFEL, M. KLOTZ et J.-C. KOFFEL 110
• Les Augspurger du comté de Butler, Ohio (Etats-Unis) sous l'Empire napoléonien, Neil Ann Stuckey Levine....117
• Notes de lecture, Claude JÉRÔME, Ernest HEGE....163
• Ouvrages et fascicules disponibles, Jean HEGE 167

ASSEMBLEE GENERALE 1997 DE L'AFHAM A PFASTATT

Les membres de l'Association Française d'Histoire Anabaptiste Mennonite se réunirent le 19 Mai 1997, à Pfastatt, 3 rue de l'Etang, dans les locaux de l'assemblée mennonite.

L'A.G. est ouverte à 9h30 par le président Thierry Hückel. Il souhaite la bienvenue aux personnes présentes, il excuse un certain nombre d'invités qui n'ont pas pu se libérer et remercie l'assemblée de Pfastatt ainsi que le comité d'organisation pour la bonne préparation de la journée.

L'assemblée se recueille en écoutant la méditation et la prière de Marc Baecher, ancien de l'assemblée. Il nous dit qu'il est important de se souvenir du passé, la Parole de Dieu nous y invite. Dieu a parlé aux hommes et Il est intervenu dans leur histoire.

Thierry Hückel fait la rétrospective des événements de l'année. Nous devons annoncer la démission, pour raisons de santé, de Claude Jérôme, membre fondateur et membre du Conseil d'Administration, rédacteur de « Souvenance anabaptiste ». Son œuvre, c'est, entre autres, 16 numéros de « Souvenance ». Sa compétence va nous manquer et nous le remercions pour tout le temps qu'il a donné à cette activité et pour son enthousiasme communicatif pour la cause de l'histoire anabaptiste.

Nous félicitons Claude Baecher pour sa brillante prestation lors de la soutenance de sa thèse traitant de l'eschatologie anabaptiste.

Claire - Lise Ummel, une collaboratrice et membre de l'AFHAM, vient de nous quitter. Nous lui rendons hommage pour le travail historique qu'elle a effectué avec son mari, notamment dans les actes du colloque de Ste Marie aux mines.

Le deuxième carrefour Européen du Patchwork à Ste Marie aux mines, du 20 au 23 septembre 1996 a connu un bon succès, 8.000 visiteurs et beaucoup de littérature a pu être vendue.

Nos archives se sont enrichies par des donations importantes venant de Claude Jérôme et de Pierre Sommer.

Un nouveau numéro de " Souvenance " est sorti. Merci à tous ceux et celles qui ont collaboré par une publication. Si vous avez des remarques à faire, n'hésitez pas à nous écrire.

Concernant nos projets d'avenir, nous signalons le troisième carrefour Européen du Patchwork à Ste Marie aux Mines, du 19 au 22 septembre 1997. La prochaine assemblée générale est prévue le lundi de Pentecôte 1998, à Haraucourt sur Seille. L'année 1998 est aussi l'année du 500 anniversaire de la naissance de Félix Mantz et de Conrad Grebel. Nous pensons organiser des conférences avec l'AEEMF. L'assemblée générale de 1999 aura lieu vraisemblablement à Montbéliard. En effet, cette année, l'AFHAM organise un ensemble de rencontres et d'expositions sur le thème : « En Dieu mon appuy » ou l'histoire des religions chrétiennes du Pays de Montbéliard (1524 - 1949).

Rapport financier présenté par le trésorier, René Eyer, du 1.5. 1996 au 30.4. 1997.

Recettes:	Cotisations, ventes	209 074,08 FF
	Colloque	3 700,00 FF
	Divers	6 853,35 FF
	Stocks	74 826,50 FF

	Total:	294 453,93 FF
Dépenses:	Achats ouvrages, Actes, Colloque, Souvenance, divers	146 464,40 FF
	Frais généraux	30 725,23 FF
	Stocks début	57 068,00 FF
	Excédents	60 196,30 FF
	Total:	294 453,93 FF

La vérification est effectuée par Annie Widmer, les comptes sont approuvés par l'A. G.

La proposition de désigner Robert Baecher comme deuxième vice-président est adoptée à l'unanimité.

Jean Wurgler, secrétaire de la société d'histoire mennonite suisse, annonce les publications de cette société. Michel Widmer signale l'intérêt des rencontres au Pont des Anabaptistes organisées annuellement.

L'assemblée générale décide le remboursement du prêt de la société d'histoire des mennonites allemands lors de la parution du livre sur le colloque amish à Ste Marie aux Mines.

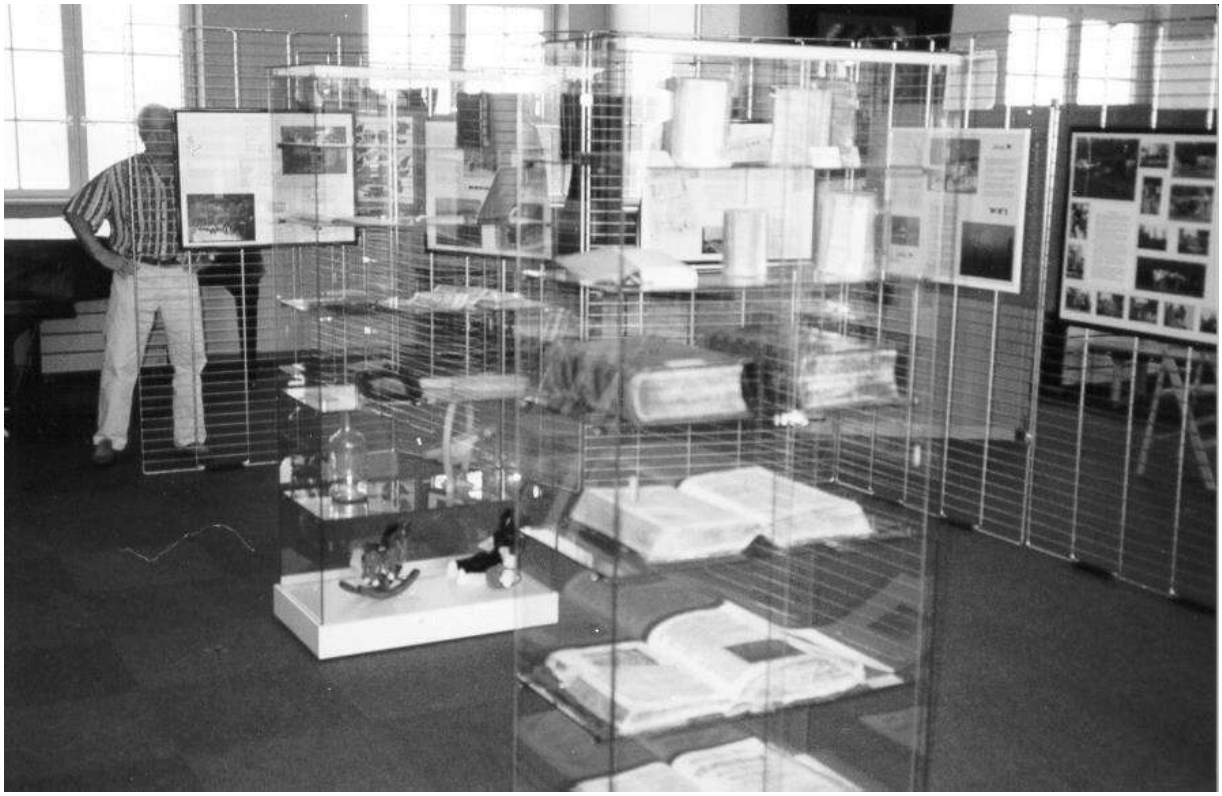
Suite à cette partie statutaire, l'assemblée générale écoute le rapport sur l'histoire de l'assemblée de Pfastatt par Joël Goldschmidt et ensuite Elie Peterschmitt termine la matinée en donnant une étude sur les chants anabaptistes du 16ème siècle, repris par les Amish.

Le secrétaire : Ernest HEGE





Une exposition d'objets et ouvrages anciens s'est tenue dans l'église évangélique mennonite de Pfastatt durant tout le week-end de Pentecôte



HISTORIQUE DE L'EGLISE EVANGELIQUE MENNONITE DE PFASTATT

Pour bien connaître l'histoire d'une église locale, il est bon de se pencher sur sa « préhistoire ».

Historique général

L'assemblée de Pulversheim fut longtemps le seul centre de rassemblement de la région de Guebwiller, Thann et Mulhouse. A la fin du 18e siècle elle porte dans les archives le nom d'« assemblée de Mulhouse ». La tradition veut qu'elle ait pris naissance au début du XVIIIème siècle. Mais il y avait déjà des Mennonites dans cette région dès le XVIème siècle, puisque l'histoire rapporte de sévères persécutions contre eux de la part du gouvernement autrichien qui occupait alors Ensisheim. Même la ville de Mulhouse, qui faisait partie jusqu'à la révolution française de la Confédération Helvétique, ne fut pas particulièrement tendre avec eux. Mais dans toute la région, qui devint française en 1648 au traité de Westphalie, ils purent se maintenir grâce à la protection des Princes qui les appréciaient beaucoup comme fermiers sur leurs biens.

Diverses émigrations vers l'Allemagne et la Pologne à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle affaiblirent sérieusement l'assemblée dont le centre fut dès lors la ville de Mulhouse.

On tenait les cultes alternativement dans les maisons, mais au cours du XIXème siècle l'émigration devint encore plus forte, cette fois à destination de l'Amérique. En effet lorsque l'Alsace devint allemande en 1871, beaucoup de familles et de jeunes gens partirent pour l'Amérique afin de se soustraire aux obligations du service militaire. Une des particularités des Mennonites, au moins pour les plus radicaux d'entre eux, étant la non violence et le pacifisme, ils refusaient le port des armes, ce qui leur fut accordé outre atlantique. Il y avait aussi des familles de la région qui se disaient Mennonites (mais qui ne l'étaient que par leurs origines), sans pour autant participer aux réunions de l'église et exerçant des métiers peu compatibles avec la doctrine Mennonite (cafetiers entre autres !). Il faut aussi mentionner un certain Joseph Tschantz de Schoenensteinbach qui fut connu pour ses dons de guérisseur (même sa propre famille désapprouva ses pratiques et se désolidarisa de lui), pratiques qui portèrent ombrage à l'assemblée. C'est donc une assemblée affaiblie numériquement mais aussi spirituellement qui se dessine vers la fin du XIXème siècle, tout en étant une église traditionnelle.

Naissance d'un lieu de culte fixe

Pourtant les familles restantes étaient assez nombreuses pour désirer trouver un lieu de culte permanent. En 1856 elles achetèrent une maison à Pulversheim et y aménagèrent une salle de réunion où le culte fut dès lors célébré tous les quinze jours. Les anciens : Jakob Zimmermann, Joseph Eicher (Pulversheim), Jakob Koenig (Reiningue), les prédicateurs : Joseph Lehmann, Joseph Ropp (Pulversheim), Christian Tschantz fils (Pulversheim puis Bourtzwiller), Joseph Schnall (Guebwiller). Mais la personnalité la plus marquante de cette période fut l'ancien Christian Tschantz père (1834-1914). Il servit l'assemblée pendant 47 ans. Il logea dans l'appartement de 1870 à sa mort. Il était connu pour ses sermons très longs, son attachement aux principes Amish dont le lavement des pieds, et une certaine intolérance envers ceux qui n'étaient pas d'accord (frères de Suisse et d'Allemagne du Sud). D'autre part, il était trop indulgent à l'égard de

l'esprit mondain chez certains de ses membres.

Arrivée de Mennonites du canton de Bâle et d'ailleurs

Dès la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle des familles mennonites suisses vinrent occuper plusieurs fermes de la région de Mulhouse et se joignirent aux réunions bimensuelles à Pulversheim. Il faut citer ici la venue, en 1895, de la famille Widmer (initialement établie dans le Sundgau, Saint-Appollinaire, Folgensbourg), occupant la ferme au centre du village (actuellement menuiserie Vidal en 1997), la famille Nussbaumer (grands-parents d'Eliane et Elisabeth Nussbaumer) occupant la ferme de Pfastatt-Château, ainsi que la famille Schowalter venant du Palatinat (Deutschhof).

Avec la venue de ces différentes familles, l'assemblée de Pulversheim s'agrandit sensiblement. Joseph Widmer (Pfastatt puis Modenheim), fils de l'un des nouveaux venus, fut même prédicateur.

Il y eu donc cohabitation entre des Mennonites français ou allemands bien implantés, alsaciens de longue date et propriétaires, d'une part et des fermiers mennonites de nationalité suisse avec un arrière plan culturel et cultuel (canton de Bâle) bien différent et ayant bénéficié, pour certains d'entre eux, du mouvement Chrishona (piétiste) d'autre part (au début du siècle, toutes les églises mennonites de France et d'Alsace Lorraine connurent un réveil spirituel sous l'impulsion de Valentin Pelsy, Sarrebourg, et Pierre Sommer, Montbéliard).

Début de l'assemblée de Pfastatt

C'est dans ce contexte, en 1908, que les familles citées plus haut, avec le prédicateur Joseph Schnall, ont pesé le projet de se réunir entre eux toutes les quinzaines où il n'y avait pas de culte à Pulversheim.

Compte tenu de ce que nous avons évoqué précédemment, on ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec le schisme amish de Sainte Marie aux Mines, même si les lignes de marque entre les deux groupes ne sont pas aussi claires.

C'est donc au printemps 1912 que remontent les premiers pas de l'assemblée de Pfastatt. En effet, les différentes familles déjà citées, avec d'autres demeurant à Mulhouse ou aux environs proches, décidèrent, pour différentes raisons, de créer un lieu de culte plus proche de la grande cité alsacienne du textile.

La première réunion eu lieu à Pâques 1912 dans une petite salle de la maison du frère Jean Widmer, à Pfastatt, située à cent mètres de la chapelle actuelle.

De 1912 à 1914, jusqu'au début de la première guerre mondiale, les cultes ont lieu tous les quinze jours, alternativement avec ceux de l'assemblée de Pulversheim. Cette manière de faire permit à toutes les familles, selon leurs convenances personnelles, d'assister au culte dans l'endroit préféré, ou aux deux alternativement, guidées aussi par les facilités de transport en faveur de Pfastatt.

La prédication de la Parole fut assurée dès le départ par les prédicateurs déjà en poste à Pulversheim, à savoir Joseph Widmer et Joseph Schnall aidés jusque en 1918 par Christian Tschantz fils et Jean Widmer, puis à partir de 1919 par Henri et Pierre Goldschmidt (Bitschwiller les Thann). Les services de baptême, de mariage et de Sainte Cène ne pouvaient avoir lieu que sous la présidence d'un ancien ; c'est ainsi que des anciens d'églises sœurs tels que Benjamin Peterschmitt (Muntzenheim), Valentin Pelsy (Sarrebourg), Michaël Widmer (Michelfelden Saint-Louis) et Fritz Goldschmidt (Bâle Schäntzli, qui assura un ministère itinérant auprès des églises mennonites d'Alsace Lorraine de 1920 à 1939) vinrent présider ces cérémonies.

Dès les premiers mois de fonctionnement, l'assemblée eut à cœur la création d'une école de dimanche pour les enfants jusqu'à 14 ans. "Tante" Anna Nussbaumer de Pfastatt-Château en fut la première monitrice. Elle assura cette responsabilité avec beaucoup de zèle et de dévouement, enseignant aux enfants les histoires bibliques, les exhortant et les aidant à accepter Jésus comme leur Sauveur personnel. Ce ministère a été fidèlement accompli pendant près de 40 ans et a été en même temps une excellente préparation aux cours d'instruction au baptême (catéchisme). Un groupe de dix adolescents furent baptisés et reçus comme membres d'assemblée tout juste avant les hostilités de 1914. Première cérémonie de baptêmes de l'assemblée de Pfastatt, elle fut présidée par l'ancien Benjamin Peterschmitt de Muntzenheim. Il est à noter que jusque dans les années 1930, tous les jeunes, à la fois de Pfastatt et de Pulversheim, suivaient les cours d'instruction religieuse ensemble et se faisaient baptiser à Pfastatt, faute de conducteur spirituel compétent à Pulversheim, et ce jusqu'à l'arrivée d'Albert Peterschmitt en 1934.

1ère Guerre Mondiale 1914-1918

Cette guerre perturba sensiblement la vie de la jeune assemblée de Pfastatt ; s'il est vrai que du fait de leur nationalité suisse peu de membres furent mobilisés dans l'armée, par contre, les déplacements et les rassemblements furent soumis à contrôles. Cependant, après la stabilisation des positions dans les Vosges, l'assemblée reprit peu à peu ses réunions. La Parole fut souvent apportée par des frères en uniforme (mennonites ou autres).

Les efforts persévérants de Joseph Widmer, ainsi que l'attachement de tous les membres, aidèrent à surmonter les années de guerre.

Parallèlement, l'ancienne chapelle de Pulversheim fut détruite par un incendie en 1915 (l'harmonium, les bancs et les carnets de chants purent être sauvés et évacués sur Pfastatt). A partir de ce moment bon nombre des membres de Pulversheim fréquentèrent alors la nouvelle assemblée de Pfastatt-Pulversheim, comme elle se nomme alors. Néanmoins des réunions se tinrent à la ferme Saint-Georges près d'Ensisheim pour Pulversheim.

Croissance - Construction

Bientôt la place disponible dans la maison du frère Jean Widmer s'avéra trop restreinte, bien qu'un mur de séparation ait été enlevé pour agrandir le local en y adjoignant une autre pièce. On fut obligé d'envisager la nécessité d'agrandir la salle à nouveau, ou bien de chercher une salle plus grande, ou encore de construire une chapelle, car lors de fêtes spéciales, il est rapporté que de nombreuses personnes durent se contenter d'une place debout, souvent dans le corridor, voire sur les escaliers.

C'est à cette période que des contacts furent pris avec l'assemblée de Pulversheim, en vue de régulariser les relations et rechercher une collaboration. En effet, le local de Pulversheim ayant été détruit par faits de guerre, une subvention fut mise à disposition de la part de l'Etat. L'assemblée de Pulversheim, entendit garder son autonomie. Toutes les propositions de collaboration ou de fusion n'eurent pas de suite. Après de multiples tractations concernant la reconstruction de l'église de Pulversheim et la construction de la nouvelle église de Pfastatt, Pulversheim décida de céder la moitié des dommages de guerre pour la construction de l'église de Pfastatt. (bien des années plus tard, en 1930, lorsque Pulversheim vendit du terrain, 50-60 ares environ, pour une cause d'utilité publique à la commune, des négociations eurent lieu en vue de partager équitablement le produit de la vente).

C'est ainsi qu'est née officiellement, en mai 1922, l'association mennonite de

Pfastatt-Pulversheim (nom adopté pour prétendre ses liens légaux avec Pulversheim, et de ce fait, pouvoir bénéficier d'une partie des dommages de guerre de celle-ci) par l'adoption de statuts qui lui donne une entité officielle qu'elle n'avait pas jusque là.

Mais revenons à la construction de la chapelle. Cette idée se concrétise en 1922, ainsi qu'il en ressort des comptes rendus des réunions des 5 et 19 février 1922, où sont décidés l'achat d'un terrain et l'emplacement actuel de la chapelle. Il est intéressant de lire dans les archives que le propriétaire du terrain, monsieur Schoff, directeur d'une importante société textile de Pfastatt, ne s'était décidé à vendre le terrain à bon prix que parce qu'il était destiné à la construction d'une maison de Dieu !

Après maintes réunions, discussions, démarches et projets, le permis de construire a été accordé par le conseil municipal de Pfastatt le 17 mars 1922 et l'acte de vente a été signé le 26 mai 1922 devant maître Rust, notaire à Mulhouse.

La consécration officielle du nouveau lieu de culte eut lieu le 22 avril 1923, jour de Pâques, avec une affluence considérable de frères et sœurs des assemblées mennonites voisines.

C'est aussi à cette période que d'autres familles mennonites, souvent très nombreuses, venant de Suisse ou de la frontière suisse, se joignirent à notre assemblée en venant occuper des fermes de notre[1] région (à savoir deux frères, Samuel Nussbaumer-Sommer, Pfastatt village, avec plus de dix enfants, environ vers 1913-1914, et Jacques Nussbaumer-Wurgler, Michelbach, avec neuf enfants, en 1925, également beaux-frères de Joseph Widmer, et Samuel Goldschmidt-Allemand, Ruelisheim puis Koetzingue, avec onze enfants qui deviendront quatorze en 1924)

Les années qui suivirent la première Guerre Mondiale furent caractérisées par le progrès technique et social qui entraîna une amélioration du niveau de vie et, en ce qui concerne notre assemblée en particulier, une modification de la structure sociologique ; déjà tous les membres n'étaient plus paysans ou fermiers, et quelques jeunes commencèrent à s'orienter vers d'autres métiers ou professions. Ces influences extérieures ne manquèrent pas d'être ressenties par l'assemblée qui essaya de réagir. Toutefois, les réunions continuèrent à se tenir régulièrement tous les quinze jours avec une bonne assistance. Les responsables de l'église furent surtout préoccupés par l'approfondissement de la vie spirituelle ; pour y contribuer, des cours bibliques de trois à cinq jours furent organisés pendant la saison d'hiver. On fit appel à des frères de l'extérieur, mennonites ou autres, parmi lesquels il faut citer Christian Schnebele du Thomashof. Pour agrémenter les réunions spéciales (fêtes de la moisson, fêtes de Noël...), une chorale, un chœur d'hommes et une fanfare apportèrent avec dévouement et zèle leur contribution. Dès le début des années 1930, elles commencèrent à organiser des fêtes de chant et de musique. Il est à noter que certaines familles excellaient en dons musicaux !

Pour répondre au vœu unanime des membres de l'assemblée et pour pallier l'absence d'anciens, Joseph Widmer et Joseph Schnall furent élus puis consacrés anciens en septembre 1926.

Les années 1930 amenèrent différents courants de doctrine. Des messages de réveil furent prêchés dans notre salle de Pfastatt, par exemple par Joseph Muller, ancien de l'assemblée de Toul, serviteur dévoué et ardent, en bénédiction évidente pour plusieurs familles mennonites de sa région. Un prêtre

[1] NdlR : L'auteur est membre de l'assemblée évangélique de Pfastatt.

catholique converti, Louis Vogel de Zurich, tenait des réunions d'évangélisation à Pulversheim, qui influencèrent aussi profondément certains membres de Pfastatt. Ces messages trouvèrent des cœurs et des oreilles ouverts chez plusieurs de nos membres, mais dans l'ensemble l'assemblée observa une attitude réservée, distante et plutôt critique. Il est vrai que la tâche des responsables exigea beaucoup de sagesse, de patience et de discernement pour maintenir l'assemblée dans une ligne de foi biblique. Pour rendre hommage à la vérité, il faut cependant reconnaître que parmi les jeunes de Pfastatt de l'époque, certains ne se contentèrent pas d'une foi ne faisant que reconduire les traditions, mais recherchèrent une foi plus authentique, ruant parfois dans les brancards, tout en étant pourtant prêts à se laisser former à l'école du Saint-Esprit à travers la vie quotidienne, et trouvèrent avec les années leur place comme fidèles membres de l'assemblée.

Les cultes continuèrent à se dérouler tous les quinze jours, en alternance avec Pulversheim, mais certains membres commencèrent à se réunir les dimanches après midi libres chez la famille Nussbaumer à Pfastatt-Château, où ils reçurent souvent la visite et la prédication d'Emile Kremer, ancien de l'assemblée de Colmar.

En janvier 1935, l'assemblée perdit, à l'âge de 64 ans, l'un de ses anciens, Joseph Schnall, alors qu'au même moment Christian Tschantz déménagea à Altkirch. Ainsi Joseph Widmer fut seul ancien, avec Henri Goldschmidt comme prédicateur (depuis 1920), à assumer la difficile tâche des responsabilités dans une assemblée toujours grandissante d'environ 250 membres, alors qu'ils n'étaient qu'une vingtaine en 1912.

2ème Guerre Mondiale 1939-1945

Au cours de la deuxième guerre mondiale, notre chapelle fut mise sous séquestre et tous les biens de l'association confisqués. Déjà en octobre 1940 les responsables furent obligés de remplir les premiers questionnaires de l'occupant et de subir maints interrogatoires par la Gestapo et la Kreisleitung au cours desquels il leur fut reproché d'être hostiles au service militaire obligatoire nouvellement réintroduit en Alsace (1942). Toute tentative d'organiser une réunion religieuse quelle qu'elle soit avec des personnes extérieures à sa propre famille fut interdite et menacée de camp de concentration. Mais, ayant appris que les assemblées du Bas Rhin, de la Moselle et d'Outre Rhin n'étaient pas harcelées comme celles du Haut Rhin, les responsables essayèrent de riposter par les moyens à leur disposition.

Pourtant, deux circonstances intervinrent en notre faveur :

- Le paysan, dans la philosophie hitlérienne, étant le « père nourricier » du peuple, on avait donc intérêt à ménager les paysans et la majorité des Mennonites étaient des gens de la campagne.
- La Gestapo en Allemagne considérait les Mennonites comme des citoyens paisibles, ne se mêlant pas de politique.

Par la suite, après de nombreuses démarches, les autorités allemandes revinrent sur leur décision. Le 20 septembre 1941, elles rendirent au frère Joseph Widmer de Modenheim les clefs des chapelles d'Altkirch, Birkenhof, Neuf-Brisach, Pulversheim et Pfastatt. La chapelle ainsi que les biens furent restitués, le tout assorti d'une autorisation à tenir des réunions, mais non sans surveillance et conditions de la part de l'occupant. On croit savoir que les anciens des assemblées furent obligés de s'engager sur parole qu'aucune critique ni aucune allusion défavorable au régime hitlérien ne devaient jamais être dites en public et que les prières devaient comprendre l'invocation du Tout Puissant en faveur des autorités.

En plus des dommages de guerre accordés par l'Etat aux familles de nationalité française, l'aide des assemblées mennonites américaines, par l'intermédiaire du M.C.C. [2] fut un encouragement pour tous. Notre chapelle a payé un lourd tribut à la guerre, d'abord fortement endommagée par une bombe aérienne, elle reçut ensuite plusieurs obus d'artillerie qui dévastèrent complètement l'intérieur lors de la libération de Mulhouse de mai 1944 à juin 1945. A peine les hostilités furent-elles terminées que chacun se mit énergiquement à l'œuvre pour réparer les dégâts subits. En plus de toutes les aides du M.C.C., l'assemblée fit un emprunt pour relever les ruines. Le 19 mai 1946, c'est dans un bâtiment restauré que fut célébrée la première fête de chant avec un culte auquel participèrent les différents chœurs, sous la direction de Josy et Paul Widmer.

L'après-guerre - Les années 1950

Les années 50 furent riches en événements pour l'assemblée de Pfastatt.

Dès 1951, le logement de fonction fut occupé par Otto et Violette Eicher, qui y assurèrent un travail de concierges jusqu'à la fin de leur vie, respectivement en 1962 et en 1998.

Par décision de l'assemblée générale de 1953, l'église s'appellera désormais : association mennonite de Pfastatt. Cela coupa définitivement les liens légaux avec l'assemblée de Pulversheim.

Après de longues tractations et négociations avec la ville de Mulhouse, et grâce à la générosité d'un frère, on acquit davantage de terrain (8 ares) en 1952, ce qui permit la construction, en 1953, d'un bâtiment annexe pour diverses activités et spécialement pour l'école du dimanche.

Tante Anna[3] y fut remplacée par sa nièce, Tante Esther[4] comme responsable d'école du dimanche.

A côté de l'expansion matérielle, l'assemblée, avec son conducteur Joseph Widmer, eut cœur de penser à la relève de ses bergers. C'est ainsi qu'en 1956, après de longs pourparlers, réflexions et prières qui secouèrent l'assemblée, furent consacrés comme prédicateurs ceux qu'on avait coutume d'appeler les « trois jeunes frères », à savoir Hermann Nussbaumer, Jacques Nussbaumer et Max Schowalter, bien qu'ils eurent déjà largement contribué à la prédication et aux cours d'instruction depuis de nombreuses années, probablement déjà avant les hostilités de la deuxième guerre mondiale. En effet, lors de la disparition en 1935, de Joseph Schnall alors ancien, un appel fut lancé aux jeunes pour le service du Seigneur et ces trois frères, entre autres, s'étaient spontanément présentés.

Le Seigneur accorde sa bénédiction, la Parole est fidèlement annoncée, le Saint-Esprit fait son œuvre dans le silence des cœurs, l'assemblée prospère.

Toutefois, les réunions n'ont lieu que tous les quinze jours, même si des voix bien intentionnées s'élèvent pour demander un culte tous les dimanches. Parallèlement, on commence à demander plus de cultes bilingues, car jusque là tout se faisait en allemand, comme il en ressort des comptes rendus des assemblées générales.

On commence à parler de réunions missionnaires, suite au fait qu'une sœur de l'assemblée de Pulversheim, le Docteur Marthe Ropp, ait été consacrée pour le service missionnaire le 4 février 1951 en notre

[2] NdlR : M.C.C. = Mennonite Central Commitee.

[3] NdlR : Tante Anna = Anna Nussbaumer de Pfasatt-Château

[4] NdlR : Tante Esther = Esther Nussbaumer de Reinige.

chapelle. Cela a très certainement contribué à l'intérêt pour la mission.

Un diacre est proposé, qui s'occupera des nécessiteux dans l'assemblée.

Les années 1960

Le 28 septembre 1963, après plus de 10 ans de discussions, le comité, après avoir eu l'aval de l'assemblée générale, annonce à la fin d'un culte la décision de la tenue d'un culte tous les dimanches, à savoir :

- 1er dimanche du mois : réunion de prière
- 2 cultes en allemand
- 1 culte bilingue

A partir de ce moment, Pulversheim ayant adopté le même système de culte, les deux assemblées fonctionnèrent d'une manière autonome. Nous pouvons simplement constater qu'aujourd'hui les deux églises fonctionnent bien, ayant la même conduite, la même vision spirituelle et entretenant des liens privilégiés.

Cette décision coïncide avec le départ des Nussbaumer de Pfastatt-Château pour la Suisse. Ils tenaient jusqu'ici des réunions bimensuelles chez eux.

En 1964, les trois prédicateurs furent consacrés anciens, suite au décès de Joseph Widmer de Modenheim.

Henri Goldschmidt cessa son ministère de prédicateur en 1966.

Plusieurs événements surviennent dans cette décennie :

- le comité d'église se renouvelle peu à peu, le président Pierre Ropp est remplacé, après quelques années d'intérim, par Samuel Nussbaumer (Heimsbrunn-Pfastatt château) et le secrétaire Jean Ropp par Robert Rychen (Flaxlanden), tous deux en place depuis 1922.

- à côté de l'école de dimanche, il y aura une garderie,

- un groupe de couture est mis en place, pour confectionner des petits habits envoyés aux missionnaires qui les distribuent aux nécessiteux.

Le problème de la langue se pose ; deux des trois anciens ne parlent pas français, pourtant chanter et prêcher en français devient impératif. On parle alors d'un système de traduction, pour éviter les complexes d'infériorité par rapport à ceux qui ne comprennent plus l'allemand.

Dans cette période, l'assemblée fit l'acquisition de livres de chants en français.

Pourtant, si on en croit une anecdote de 1964, la langue allemande à la dent dure, puisqu'un cours biblique en français, proposé par un ancien, fut refusé, cela étant encore prématuré.

Il fut beaucoup discuté en comité d'église du baptême des jeunes après le catéchisme, et on en arriva à souhaiter de la part de chaque catéchumène une démarche personnelle et franche auprès des anciens.

Un autre sujet de discussions fut la position de l'assemblée face aux mariages mixtes (c'est à dire les mariages entre personnes de confessions différentes), problème auquel on choisit de faire face au cas par cas.

En 1964 eu lieu la première présentation d'enfant.

En 1966-1967, vu la croissance numérique de l'église, on entreprit d'agrandir la chapelle.

En 1966 se posa la question de la participation des femmes aux assemblées générales, mais il fut décidé d'attendre encore, ce n'était encore que des « assemblées de frères » !

Jeannine Nussbaumer seconda Esther Nussbaumer à l'école du dimanche.

En 1969, on fit l'acquisition de l'orgue pour entraîner l'assemblée dans le chant, pa-

rallèlement il fut décidé que les cours bibliques auraient désormais lieu l'un en français, l'autre en allemand.

Il s'avéra nécessaire que des jeunes s'engagent dans le ministère de la Parole. Herbert Nussbaumer, neveu d'Hermann Nussbaumer, accepta la tâche de prédicateur en 1969. Dieu pourvoit à la relève pour assurer la continuité dans les ministères.

On commença aussi des campagnes d'évangélisation.

Les années 1970

Les assemblées générales se tinrent avec les femmes, mais elles n'eurent de voix délibératives que vers la fin de cette décennie.

Il fut nécessaire de restructurer l'école de dimanche, ce qui eut lieu sous la responsabilité de René Peterschmitt. On instaura un système de plusieurs niveaux, parallèlement, les locaux furent transformés pour répondre à ces nouveaux besoins en 1975.

Au milieu des années 1970, on adopta le français pour un culte par mois.

A la même époque, Yvonne Dellsperger, missionnaire depuis 1961, devint membre de notre assemblée lors d'un de ses congés, et alla servir en Côte d'Ivoire jusqu'en 1989, en tant que missionnaire de notre église.

En 1978, Herbert Nussbaumer fut consacré ancien.

Les années 1980

Après quarante ans de bons et loyaux services, le trésorier, Paul Nussbaumer, céda sa place à Richard Weiss.

En 1980, Robert Rychen devint président de l'assemblée et Jean Nussbaumer en devint le secrétaire. Au début cette décennie, le comité fut entièrement renouvelé, mais avec une moyenne d'âge élevée. Les membres du comité étaient jusqu'alors élus à vie, ils le seront désormais pour un mandat de neuf ans. Le tiers du comité serra renouvelable tous les trois ans.

En 1982, Robert Rychen fut consacré prédicateur.

Plusieurs personnes extérieures au milieu mennonite se joignirent à l'assemblée en passant par les eaux du baptême. La forme fut au choix du candidat (soit immersion, soit aspersion).

A partir de cette époque, tous les cours bibliques eurent lieu en français. Parallèlement, l'usage de la langue au culte passa progressivement au français qui prit définitivement sa pleine place en 1997.

Des jeunes issus de notre assemblée se formèrent dans différentes écoles bibliques, mais bon nombre d'entre eux allèrent servir ailleurs :

- Claude Baecher, devenu docteur en théologie, responsable de la formation en langue française des études à l'école biblique Bienenberg (Liestal Suisse)

- Roger Nussbaumer qui mit ses dons à la disposition de l'église évangélique de Wittenheim

- Pierre Oberli devenu missionnaire à Abéché (Tchad) avec sa famille

En 1984, après soixante ans de bons et loyaux services, les bancs de l'église furent remplacés, ce qui donna une nouvelle configuration (trois rangées) et mit un terme définitif à la séparation hommes d'un côté et femmes de l'autre !

En 1988, l'intérieur de la chapelle fut rénové.

Fin 1990, une aile a été ajoutée aux locaux de l'école du dimanche avec sanitaires et cuisine.

La disparition de nos anciens Jacques Nussbaumer, Hermann Nussbaumer et Max Schowalter, entre 1984 et 1992, donna lieu

par la suite à une nouvelle configuration et à des souhaits, pour beaucoup de membres, à s'impliquer d'avantage dans la vie de l'assemblée.

Notre église a connu des hauts et des bas, dans son cheminement spirituel, nous sommes passés par des moments de crise.

Des sensibilités différentes, de fortes personnalités, des incompréhensions presque séculaires ont resurgi, des plaies jamais totalement cicatrisées se sont réouvertes et ont semé pendant un certain temps le trouble dans nos esprits et dans nos cœurs. Mais Dieu a été fidèle, bon et patient avec nous, lent à la colère et riche en bontés. Nous avons organisé des réunions de partage et nous avons repensé nos structures.

Nous nous sommes donnés un temps de réflexion, de prière afin de discerner au sein de l'assemblée les dons spirituels pour l'exercice des futurs ministères d'ancien et de prédicateur.

L'assemblée générale du 9 avril 1994, a choisi comme serviteurs de la Parole de Dieu Marc Baecher, Jo Goldschmidt et Jean-Jacques Weiler, élus à plus de 75% des voix. Ils ont été consacrés anciens lors du culte du 18 septembre 1994.

Par ailleurs l'assemblée, afin d'impliquer le plus de personnes, s'est dotée de plusieurs commissions : accueil, technique, gestion du patrimoine, intendance, musique et communication.

Nous avons entrepris des travaux de rénovation de notre lieu de culte, travaux de peinture et de couverture entre autres, en 95 et 96, pour des sommes importantes, ceci en autofinancement.

De nouveaux statuts ont été adoptés par une très large majorité lors de l'assemblée générale extraordinaire du 10 juin 1995, ainsi que le règlement intérieur qui a été adopté le 8 mars 1997.

Le collège pastoral est composé de 5 membres et le comité de 9 membres. Chacun se réunit une dizaine de fois par an.

Notre assemblée se compose aujourd'hui d'environ 160 membres, dont beaucoup de personnes âgées (une vingtaine de plus de 80 ans), et d'une vingtaine de sympathisants.

Le collège pastoral s'engage sans compter auprès de nos jeunes et est particulièrement attentif à leurs besoins et leur évolution car ils représentent l'église de demain. Nous avons été bénis car au cours des deux dernières années plusieurs d'entre eux sont passés par les eaux du baptême.

Nous terminons ici notre récit historique, peut-être un peu froid dans ses détails. Mais en faisant repasser devant nos yeux ces presque 90 années d'existence de notre assemblée (et 75^{e} anniversaire de notre chapelle), ne faut-il pas conclure que le Seigneur, qui trace la vie de chacun, a visiblement tenu sa main sur notre assemblée, notre chapelle, notre jeunesse et nous tous ? Mais aussi nous de notre côté, avons-nous fait tout notre possible pour remercier et louer notre Seigneur de tout le bien qu'Il nous ait accordé si richement et largement ? Avons-nous tous le courage de continuer le chemin si visiblement béni de nos ancêtres depuis 1912 avec la même foi et le même feu qu'ils ont eu pour servir le Seigneur ? Puisse-t-il en être ainsi !

Joël GOLDSCHMIDT

Sources d'informations :

Historique de l'assemblée de Pulversheim rédigé par Albert Peterschmitt (Christ Seul 1951)

Historique rédigé par Jean Ropp (Christ Seul 1951)

Historique de l'assemblée de Pfastatt rédigé par Max Schowalter (1986)

Historique de l'assemblée de Pulversheim rédigé par le Dr Marthe Ropp (1987) in Souvenance anabaptiste n°7 1988

L'AUSZ BUNDT, LE RECUEIL DE CANTIQUES DES TÂUFER, ET LES CHANTS ACTUELS DES AMISH[1]

INTRODUCTION

Dans nombre d'armoires des assemblées mennonites de l'Est de la France, de Suisse, d'Allemagne, dans des caisses empoussiérées de greniers de descendants des Täufer, dorment des petits livres de cantiques - largeur 10,5 cm, hauteur 15 à 16 cm, épaisseur variable entre 4,5 et 6 cm suivant l'édition. Lorsque la première page existe, on y lit en lettres majuscules "**AUSZ BUNBDT**" (voir le titre complet fig.1 p. 20). Ces ouvrages remontent quelque fois au XVIII^{ème} siècle, munis de ferrures, ils ne portent ni année ni lieu d'édition. Plus fréquemment il s'agit d'exemplaires d'une des deux éditions imprimées à Bâle par Mechel 1809 et 1838. Ces recueils témoignent souvent d'un usagé répété.

Une enquête exploratoire faite à ma demande donne les nombres suivants d'exemplaires dans diverses communautés mennonites : Bâle-Holee 2 / Belfort - Valdoie 9 / Le Hang 3 / Montbéliard 12 / Pfastatt 4 ; Ces chiffres sont certainement inférieurs à la réalité. Aux archives mennonites suisses de Jean Gui, on en a dénombré 38 (I. Zücher 1992-93 p.62).

En Europe l'emploi de l'Ausz Bundt a été abandonné définitivement tout au début de notre siècle. Des copies presque conformes éditées aux Etats-Unis sont encore en usage actuellement dans certaines communautés issues des Täufer européens. En conséquence, l'Ausz Bundt est le seul recueil de cantiques utilisé pendant plus de quatre siècles sans changements notables dans sa constitution et ses textes.

L'histoire de l'Ausz Bundt est étroitement liée à celle de la Réforme suisse entreprise en 1522 par Zwingli à Zürich, de la scission très rapide par le mouvement radical des Frères, des persécutions qui s'ensuivirent. La constitution de ce recueil de cantiques très différent de tout ce qui est connu par ailleurs ne s'explique que par sa genèse du XVI^{ème} siècle.

HISTORIQUE

Lorsque Ulrich Zwingli (1484-1531), curé du Grossmünster de Zürich venant de l'abbaye d'Einsiedeln, inaugure fin 1521 la réforme suisse, 4 années après celle de Luther, il rassemble des disciples autour de lui. Parmi les plus fidèles on compte deux jeunes gens de 24 ans, Conrad Grebel et Félix Mantz. Ceux-ci acquièrent au cours de peu d'années la certitude que la réforme de leur maître n'est pas assez radicale et se séparent progressivement de lui. La rupture sera consommée en 1525 par la constitution des " *Schweitzer Brüder* - les Frères Suisses " ; Cette radicalisation religieuse qui s'oppose également aux autorités civiles, entraîne le bannissement, les persécutions. Les Frères se cachent dans la montagne, cherchent des terres d'accueil tolérantes, en Autriche, au Tyrol et en Moravie, cette région tchèque

---

[1] Ce travail, initié à la suite d'une suggestion amicale de Cl. Baecher, reprend, en le complétant, la teneur de mon exposé présenté au cours de l'assemblée générale de l'A.F.H.A.M. de Pfastatt, 1997. En vue de la préparation de cet exposé qui m'avait été demandé, Werner Enninger, Institut für Anglistik de l'Université d'Essen, m'a fait parvenir de très nombreuses copies de travaux spécialisés très difficilement accessibles. Sans cette documentation une étude sérieuse eut été impossible. L'excellente analyse de M. A. Golomb, élève de W. Enninger, m'a facilité la première approche.

Je remercie toutes les personnes qui ont contribué à mettre à ma disposition les documents me permettant une connaissance musicale des chants Amish : Ernest Hege, Michel Widmer, Mark Louden, (Austin TX), et ma cousine Irène Peterschmitt – Stori □ (Schenectady, NY) ; le professeur John Yoder □, (Notre-Dame Ind), m'a ouvert les portes du collège mennonite de Goshen.

Le présent texte tend à faire une synthèse d'approches très différentes, historiques, cultuelles, textuelles, musicales, où quelques données chiffrées conduisent à corriger des idées transmises au cours des générations.

située entre Prague et Vienne. (voir annexe I, page 36, les dates caractéristiques de l'histoire des AUSZ BUNDT européens et AUSBUND américains)

Les Frères immigrés en Moravie réunissent de nombreux adeptes autour d'eux de sorte que dès 1534 la tolérance prend fin. La Bavière pourrait être une nouvelle région de refuge, ce n'est pas le cas, une soixantaine de fugitifs sont arrêtés et se retrouvent dans les prisons du château de Passau, ville voisine des 3 frontières de Bavière, Autriche et Tchécoslovaquie. Entre les années 1534 et 1540 ils y laisseront probablement tous la vie. Dans des conditions douloureuses, cachots, privations, tortures, ils composent des cantiques, adaptent leurs vers à des mélodies connues. Nombre de ces cantiques passent les portes de la prison, sont recopiés, diffusés sous forme manuscrite, quelques fois imprimés.

Vingt quatre années après la fin du martyre de Passau une cinquantaine de ces cantiques est imprimée en 1564 sous le titre " *Etliche schöne Geseng* " (voir E. Peterschmitt 1997). Où, par qui ? On ne le saura pas (voir Claude Baecher 1992-93)

La première édition connue du recueil « **AUSZ BUNDT »** a lieu en 1583. Presque tous les cantiques de Passau de la publication de 1564 sont repris, de nombreux autres de diverses provenances sont ajoutés (voir ci-après p.10-11). Cet ouvrage deviendra non seulement le recueil de cantiques de base, mais aussi un des livres de piété préféré des descendants des Frères Suisses, les Täufer, Wiedertäufer, Anabaptistes, Mennonites.

En 1693 a lieu le schisme de Sainte-Marie-aux-Mines sous l'impulsion de Jacob Amman. Beaucoup de Täufer de la vallée du Rhin, de la Suisse au Palatinat, adhèrent aux tendances à nouveau radicales. A cette même époque leur situation se dégrade, allant des brimades, des expulsions aux persécutions. Au cours du premier tiers du XVIII[ème] siècle nombre d'entre eux quittent la terre natale pour les Etats-Unis où ils peuvent implanter dans la liberté leurs traditions sous toutes les formes - cultuelle, agricole, culturelle - La première colonie connue est signalée en 1737 en Pennsylvanie. Une deuxième vague d'émigration pour des motifs surtout économiques a lieu au siècle suivant. Inconnue en Europe, l'appellation **AMISH** pour les mennonites disciples de J. Amman, apparaît outre Atlantique[2].

I - CONSTITUTION

PAGE DE TITRE

Cette page n'a guère changé depuis la première édition connue, celle de 1583. Ci-dessous on trouvera une reproduction de l'édition de 1809 imprimée à Bâle par les Frères von Mechel. Voici une traduction quelque peu modifiée de celle de Claude Baecher (1992-93, p.180) :

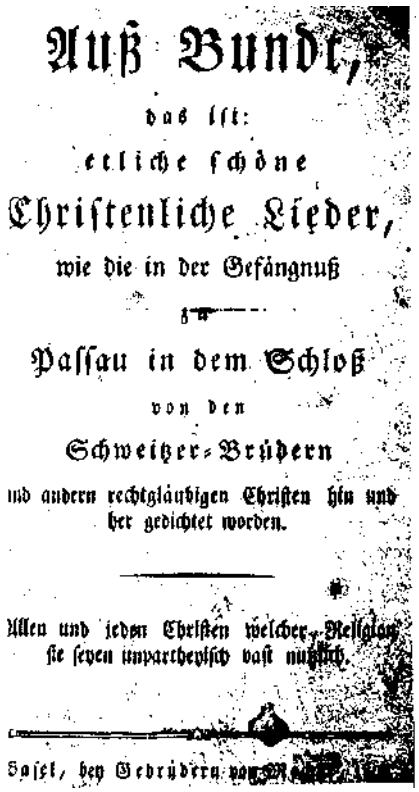

Auß Bundt,
das iſt:
etliche ſchöne
Chriſtenliche Lieder,
wie die in der Gefängnuß
zu
Paſſau in dem Schloß
von den
Schweitzer-Brüdern
und andern rechtgläubigen Chriſten hin und
her gedichtet worden.
Allen und jedem Chriſten welcher Religion
ſie ſeyen unpartheyiſch vaſt nutzlich.
Basel, bey Gebrüdern von Mechel

Figure 1
Ausz Bundt, Page de titre
Mechel, Basel 1809

[2] A Sainte-Marie-aux-Mines les adeptes d'Amann seront appelés "*Jacob Amann Partie* " par opposition aux autres, ceux de la "*Alt Gemeinde der Wiedertäufer*" (Communication personnelle de Robert Baecher - Partie comme groupe distinct)

SELECTION
C'est à dire
quelques beaux cantiques chrétiens
composés dans la prison
de
Passau dans le château
par les Frères Suisses
et par d'autres croyants ici et là
bien fondés dans la foi
A tous et à chaque chrétien, quelque religion
ils soient, impartialement très profitables

L'accent est mis sur les cantiques composés dans la prison de Passau tandis que les autres "ici et là" apparaissent comme secondaires. La réalité est différente : il y a 50 "Passau" contre 90 "ici et là", elle s'explique par l'existence de la publication antérieure de 1564. La conservation de l'indication première est un acte de piété des Täufer envers les textes de leurs aïeux.

AUSZ-BUNDT - Signification

Ce mot n'est plus que rarement utilisé actuellement. Au XVI^{ème} siècle il signifiait la pièce de présentation que l'on attachait - *zu binden* - sur un paquet, cette pièce étant bien entendu impeccable, la meilleure. Ultérieurement Ausbund a pris un sens figuré : la meilleure - ou la pire - des choses, dans notre cas il s'agit évidemment d'une sélection de quelques-uns - *etliche* - des meilleurs cantiques parmi d'autres.

Claude Baecher (1992-1993, p. 173), se basant sur une orthographe identique entre le titre et un passage de la Vorrede (la préface), pense qu'il pourrait également s'agir d'un jeu de mot tendant à évoquer l'alliance de Dieu avec son peuple, alliance se reflétant dans les cantiques sélectionnés pour l'usage des "*Schweitzer Brüder"*.

Des arguments à cette hypothèse sont donnés par l'emploi du mot "*uns* - nous" à deux reprises. Dans le Loblied, strophe 1, lignes 3 et 4, ce mot est inséré (dans la ligne 3) au mépris de la versification (voir ci-dessous). Dans le cantique 104, transcription du Notre - Père, on peut lire, strophe 1 ligne 3 "*Lass uns dein Reich zukommen* = Laisse venir à nous ton royaume" ; cette formulation est identique à celle du Notre - Père de la Bible de Froschauer, Bible préférée des Täufer (E. Peterschmitt, 1996, p. 80)

Dans le présent texte, j'emploie l'orthographe AUSZ BUNDT pour les éditions européennes et AUSBUND pour les américaines.

VORREDE

Comprenant entre 7½ et 9 pages suivant les caractères et le papier utilisés, le contenu n'a guère varié au cours des siècles. L'analyse en a été faite par Claude Baecher (1992/93)

Les CANTIQUES

La première édition connue de l'Ausz Bundt date de 1583 - elle a probablement été précédée d'une autre avant 1570 - contient 130 cantiques désignés ici A, B…

A - N° 1 à 80.

Il s'agit, comme les pages de titre l'indiquent en petits caractères "*und andern rechtgläubigen Christen hin und her gedichtet worden* - de cantiques composés par d'autres croyants bien fondés dans la foi".

"*hin und her*" = "ici et là" en divers lieux, également en diverses années, ces qualifications conviennent parfaitement. Les auteurs ont puisé aux principales sources suivantes (R.Reimer-Duerksen) :

1) Cantiques écrits par les premiers "Schweitzer Brüder" de Zürich, tel celui attribué à Félix Mantz " Mit Lust so will ich singen ", N° 6, p.41.

2) Cantiques Houttériens : Issus du mouvement crée en Moravie par Jacob Hutter, ces cantiques sont restés sous forme manuscrite par feuillets séparés ou réunis en liasses jusqu'à leur découverte par Wolkan (pp.165-260) : la première édition importante a seulement été réalisée en 1914 sous le nom de "Die Lieder der Hutterischen Brüder"[3].

[3] Il y a de très nombreuses analogies entre les chants de l'Ausz Bundt et ceux des Lieder comme en général entre les Amish et les Houttériens (voir en particulier la thèse de H. Martens)

3) Recueils hollandais : Les éditeurs de l'Ausz Bundt ont puisé, traduit en allemand et arrangé des cantiques utilisés par les mennonites hollandais, cantiques tirés des recueils "Veelderhande Liedekens" 1556, "Gheestelicke Liedekens" 1563 et "Het Offer des Heeren" 1562/63. Une bonne partie des cantiques "martyrs" (voir ci-dessous) est issue de ces sources.

4) Enfin les recueils imprimés en Allemagne sous l'impulsion des Täufer, en particulier "Ein schön Gesangbüchlein", première édition entre 1565 et 1569, ont été utilisés.

En raison de cette diversité d'origines, cette première partie a un caractère disparate où la polémique n'est pas absente. Des inexactitudes ne sont pas exceptionnelles, en particulier des noms indiqués comme auteurs de textes sont douteux, sinon erronés, tels celui du réformateur tchèque Jan Huss (1369-1415) n° 38, p.217, et, plus proche de nous, celui de Michaël Sattler (1491-1527) n° 7, p.46.

B - N° 81 à 130.

Cette deuxième partie est nettement séparée de la précédente par une demi - page de titre qui reprend presque exactement le titre de l'édition de 1564 (voir E. Peterschmitt 1997, p.83). Il s'agit des cantiques composés par les **prisonniers du château de Passau** entre 1534 et 1540

Suivent encore quelques très beaux cantiques chrétiens / tels qu'ils ont été composés à Passau par les Frères Suisses / dans la prison dans le château,/ et chantés par la Grâce de Dieu.
Psaume 139

Cette traduction respecte la mise en page du texte allemand. Le texte des versets 6, 7a du psaume 140 de la numérotation courante est donné sous la mention Psaume 139.

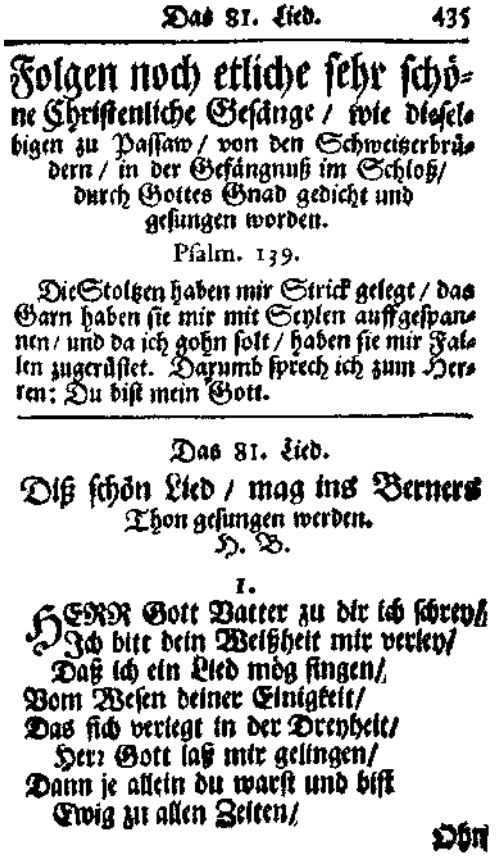
50 des 51, 52 ou 53 - les chiffres diffèrent selon les auteurs - cantiques de l'édition de 1564 des prisonniers de Passau, sont repris dans cette partie (MA. Golomb p.56).

C - N° 131 à 137/140

De même que pour les Täufertestamente, l'Ausz Bundt a figuré parmi les livres interdits devant être détruits (E. Peterschmitt 1996). Il en résulte que le nombre d'éditions n'est pas connu, 12 ont été répertoriées. Aux 130 cantiques de 1583 vont se rajouter, quelque fois se retrancher, avec un maximum passager de 140, divers autres désignés ici sous C.

Les éditions des XVII et XVIII[èmes] siècles ne portent ni nom, ni lieu ni date d'édition ; il en résulte que seules des mentions de noms de propriétaires avec dates fournissent quelques repères (N.P. Springer). En définitive 137 cantiques en 796 pages constitueront un fond de base quasi immuable.

Une de ces éditions prend une place spéciale : en plus de 129 cantiques de l'Ausz Bundt, on trouve les 150 psaumes de **Lobwasser**, preuve de l'utilisation par les Täufer de ce recueil à côté de l'Ausz Bundt (voir annexe II) et 32 autres cantiques.



Das 81. Lied. 435

Folgen noch etliche sehr schöne Christenliche Gesänge / wie dieselbigen zu Passaw / von den Schweitzerbrüdern / in der Gefängnuß im Schloß / durch Gottes Gnad gedicht und gesungen worden.

Psalm. 139.

Die Stoltzen haben mir Strick gelegt / das Garn haben sie mir mit Seylen auffgespannen / und da ich gohn solt / haben sie mir Fallen zugerüstet. Darumb sprech ich zum Herren: Du bist mein Gott.

Das 81. Lied.

Diß schön Lied / mag ins Berners Thon gesungen werden.
H. B.

1.

HERR Gott Vatter zu dir ich schrey/
Ich bitt dein Weißheit mir verley/
Daß ich ein Lied mög singen/
Vom Wesen deiner Einigkeit/
Das sich verlegt in der Dreyheit/
Herr Gott laß mir gelingen/
Dann je allein du warst und bist
Ewig zu allen Zeiten/

Ohn

Figure 2
Début des cantiques de Passau
Edition XVIII[ème] siècle

Une autre édition présente un intérêt particulier : les numéros 138 à 140 sont inspirés directement des textes des psaumes 23 "Der Herrr ist mein getreuer Hirt", 139 "In dich hab ich gehoffet" et 103 "Nun lob mein Seel", les 2 derniers étant des chorals luthériens (A. Kadelbach, p. 10-11)[4].

Le fonds de base est conservé, avec une pagination différente, dans les deux éditions très répandues de Mechel, Basel, 1809 et 1838 (cette dernière édition européenne comprend en annexe 15 autres cantiques dont 3 sont issus des recueils de la Réforme de Luther et 10 psaumes sont recopiés du Lobwasser).

FOI et MARTYRE dans les TEXTES

L'arrangement des cantiques est très différent de ce qui nous est habituel. Dans nos recueils on trouve généralement rassemblés les textes qui suivent l'année liturgique - de Noël à la Pentecôte -, ceux traitant de la vie de l'église - Baptême, Sainte Cène -, les cantiques de Louange, Consécration, etc. L'Ausz Bundt ne présente aucun ordre de ce genre. A titre d'exemple un cantique seulement se rattache entièrement à une fête de l'année liturgique : le n° 38 p.217, résumé des chapitres 1 et 2 des Actes - la Pentecôte -. Au n° 70, en 5 strophes sur 26, Noël est évoqué. avant de passer à la création du premier couple d'après la Genèse. Seuls les 5 derniers cantiques de Passau, n° 126 à 130, transpositions de psaumes, forment une unité théologique.

Les conditions dans lesquelles les cantiques ont été composés - bannissement, emprisonnement, persécution, exécution - se reflètent de façon plus ou moins importante dans les textes à côté de la FOI. Ces conditions sont caractérisées de la façon suivante :

F = FOI : il n'y a aucune trace de martyre. Le "Loblied", n° 131 p.770, correspond entièrement à cette définition. Treize d'entre eux suivent de près des textes bibliques dont onze ont été composés à Passau.

n° 38	p.217: Als Jesus	= Pentecôte
n° 53	p.291: Ach Gott verleih	= Lazare
n° 83	p.448: O Herre Gott	= Ps (54) 55[5]
n° 84	p.449 Sieh ! wie fein ist	= Ps 133
n° 86	p.452 : Wann der Herr	= Ps 126
n° 99	p.220: Es hatt ein Mann	= Fils prodigue
n° 104	p.563 : Unser Vater	= Notre Père
n° 110	p.623: Christus der Herr	= Béatitudes
n° 126	p.750: Ich will loben	= Ps 34
n° 127	p.757: Herrr Gott!	= Ps 35
n° 128	p.762: Also redt der	= Ps 50
n° 129	p.763: Herr Gott!	= Ps 86
n°130	p.769: O Herr ! nicht	= Ps (130) 131

T = TRANSITION : dans ces cantiques, le martyre subi apparaît dans quelques strophes, généralement 2 ou 3, toujours en minorité, la FOI reste omniprésente.

M = MARTYRE : 34 cantiques, décrivent avec de nombreux détails, le martyre vécu principalement par des Frères Suisses les textes consacrés uniquement à la FOI sont devenus minoritaires, 23 d'entre eux sont signalés par la mention "Marter-Lied". Le numéro 3, p.9 est curieux : au départ il est question d'Esaïe et de Jérémie, après mention du martyre de Jésus, les persécutions des chrétiens par les divers empereurs romains sont amplement évoquées. Ces cantiques M sont principalement réunis entre les numéros 3 et 45. Ils ont la structure des ***ballades*** connues depuis le XIII^{ème} siècle racontant des faits historiques ou des légendes.

[4] Un exemplaire de cette édition décrite par N.P. Springer se trouve dans la collection de l'A.F.H.A.M à Valdoie.

[5] Dans un premier temps ce cantique a été classé sous Transition, mais la référence au psaume 54 où la persécution est présente, verset 5, justifie le changement opéré. Le cas échéant, entre parenthèses le n° indiqué suivi du n° usuel

D = DIVERS : Sur les 137 cantiques, 2 ne correspondent à aucune des classes définies ci-dessus. Le numéro 47 porte la mention : "*Ein schönes Lied vom Sommer und Winter, mit geistlicher Erklärung* - Un beau chant de l'été et de l'hiver avec explication spirituelle" ; Au numéro 57 on lit : "*Ein anderes schönes Lied von der Liebe* - Un autre beau chant de l'amour" (il faut attendre le sixième verset sur 7 pour mise en place de l'amour de Dieu) ;

STATISTIQUE

Selon une idée reçue, l'Ausz Bundt est essentiellement un martyrologe en vers, analogue au très connu ***Märtyrerspiegel***. Cet important ouvrage basé sur d'anciennes chroniques, d'abord rédigé et édité en hollandais, paraît en allemand seulement en 1780, soit deux siècles après l'édition de l'Ausz Bundt de 1583. (cf. J. Séguy, p.294). Qu'en est-il en réalité ? Le tableau ci-dessous apporte une réponse à cette question.

Nb = nombre de cantiques dans la catégorie, % = pourcentages :

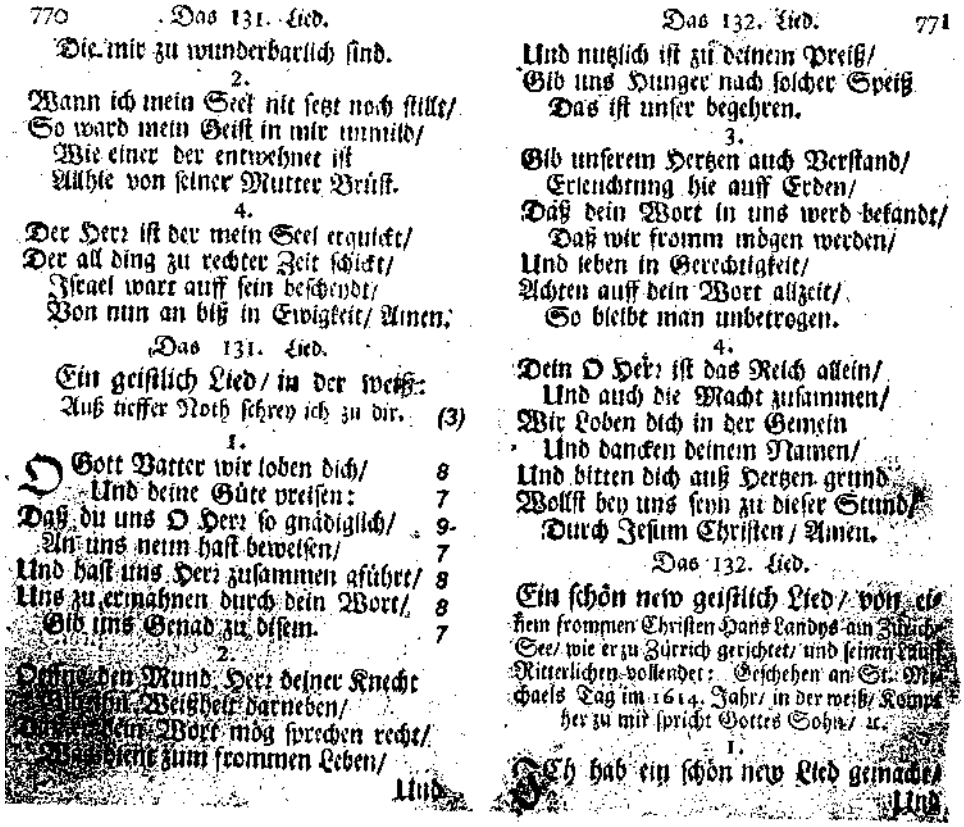
Origine	Total Nb	Foi Nb (%)	Transition Nb (%)	Martyre Nb (%)	Divers Nb (%)
A,C = ici et là	87	45 (52)	8 (9)	32 (37)	2 (2)
B = Passau	50	50 (100)	----	----	----
ABC= Tout	137	95 (70)	8 (6)	32 (23)	2 (1)

75 % du total des cantiques, en englobant ceux classés sous "Transitions", expriment complètement, sinon très majoritairement, la FOI. L'**Ausz Bundt** n'est donc pas en priorité un martyrologe, En particulier tous les hymnes composés à "**Passau**" sont des cantiques de FOI ; **les persécutions infligées aux prisonniers du château ne se reflètent pas dans leurs textes.**

Cette correction aux idées reçues au sujet de l'Ausz Bundt n'enlève rien au fait que ce recueil qui contient un quart de cantiques de caractère martyrologique, **est le seul de ce type encore utilisé de nos jours**.

EN-TÊTES

La figure 3, reproduction des pages 770-771 de mon Ausz Bundt datant du XVIII[ème] siècle, illustre l'ensemble de la pré-



770 Das 131. Lied.

Die mir zu wunderbarlich sind.

2.

Wann ich mein Seel nit setzt noch stillt/
So ward mein Geist in mir unmild/
Wie einer der entwehnet ist
Allhie von seiner Mutter Brüst.

4.

Der Herr ist der mein Seel erquickt/
Der all ding zu rechter Zeit schickt/
Israel wart auff sein beschendt/
Von nun an biß in Ewigkeit/ Amen.

Das 131. Lied.

Ein geistlich Lied / in der weiß:
Auß tieffer Noth schrey ich zu dir. (3)

1.

O Gott Vatter wir loben dich/ 8
Und deine Güte preisen: 7
Daß du uns O Herr so gnädiglich/ 9
An uns neim hast bewelsen/ 7
Und hast uns Herr zusammen gführt/ 8
Uns zu ermahnen durch dein Wort/ 8
Gib uns Genad zu diesem. 7

2.

Deine den Mund. Herr deiner Knecht
Mit viel Weisheit darneben/
Daß sein Wort mög sprechen recht/
Was dient zum frommen Leben/

Und

Das 132. Lied. 771

Und nutzlich ist zu deinem Preiß/
Gib uns Hunger nach solcher Speiß
Das ist unser begehren.

3.

Gib unserem Hertzen auch Verstand/
Erleuchtung hie auff Erden/
Daß dein Wort in uns werd bekandt/
Daß wir fromm mögen werden/
Und leben in Gerechtigkeit/
Achten auff dein Wort allzeit/
So bleibt man unbetrogen.

4.

Dein O Herr ist das Reich allein/
Und auch die Macht zusammen/
Wir Loben dich in der Gemein
Und dancken deinem Namen/
Und bitten dich auß Hertzen grund
Wollst bey uns seyn zu dieser Stund/
Durch Jesum Christen / Amen.

Das 132. Lied.

Ein schön new geistlich Lied / von einem frommen Christen Hans Landys am Zürich See/ wie er zu Zürrich gerichtet/ und seinen Lauf Ritterlichen vollendet: Geschehen an St. Michaels Tag im 1614. Jahr/ in der weiß/ Kompt her zu mir spricht Gottes Sohn/ ꝛc.

1.

Ich hab ein schön new Lied gemachet/

Und

Figure 3
Ausz Bundt « S'LOBLIED » Pages 770-771
Edition XVIII[ème] siècle

sentation qui constitue une spécificité. Les indications telles que "*Disz schön Lied* - Ce beau cantique" ou "*Ein schön new geistlich Lied* - Un nouveau beau cantique spirituel" sont la règle (voir aussi figure 2). Spécialement au début des "Marter Lieder" quelques lignes donnent un aperçu du contenu du cantique.

Les titres de la, ou des 2 ou 3, mélodies sur lesquelles un cantique peut être chanté, sont précédés de l'indication "*im ton*" ou "*in der weisz*". Enfin l'auteur du texte est fréquemment mentionné ; ainsi le premier cantique de "Passau", le numéro 81 a été composé par Hanns Betz - H.B. - qui est, avec Michael Schneider, l'un des principaux compositeurs de cette remarquable série de cantiques de FOI.

VERSIFICATION et TAILLES

Sous **versification** je considère ici uniquement les critères permettant de chanter les "Lieder" sur les mélodies indiquées. Il est nécessaire que le nombre de syllabes d'une ligne ne soit pas supérieur au nombre de notes de la ligne mélodique correspondante. La figure 4a donnant la musique et les paroles du psaume 130 dans le recueil de Strasbourg de 1530 illustre les correspondances demandées, il s'agit de la mélodie indiquée pour le Loblied étudié ci-dessous.

```
Ausz tieffer Noth schrei ich zu dir  /   Herr gott erhör mein ruffen        Mélodie
 |   |  |  |     |    | | |          |    | | |   |  | |
 O  Gott Vater    wir   loben dich  /   Und   deine Gü - te preisen        Ausz Bundt
       8 syllabes, 8 notes          /       7 syllabes, 8 notes            Fig. 4a, 4b
```

Les chiffres à la fin des lignes de la figure 3 correspondent aux nombres de syllabes. Pour l'ensemble des cantiques de l'Ausz Bundt la versification est généralement bien observée. Ainsi au Loblied, n°131, strophe 1, ligne 5 "*g'fürht*" est écrit à la place de "gefürt", ligne 7 "*Genad*" au lieu de "Gnad" pour respecter la versification, **mais** la ligne 3 " *Dass du uns*" comprend 9 syllabes pour 8 notes, ce qui ne peut être chanté, (dans l'édition américaine le mot "uns" est supprimé), de même dans la strophe 3, il y a 2 fautes de versification.

La suite du nombre de syllabes par ligne, soit 8787887, donne la structure du cantique en accord avec la mélodie proposée. A titre de comparaison la structure du n° 130 s'écrit 8878. Les numéros entre parenthèses - (3), (6) - se réfèrent dans les éditions américaines aux 21 types de structures différentes[6].

Les **tailles** des cantiques de l'Ausz Bundt sont en général beaucoup plus grandes que celles habituelles du choral. Actuellement une taille de 80 lignes pour un cantique - par exemple 10 strophes de 8 lignes - est exceptionnelle. Dans l'Ausz Bundt de telles tailles sont normales, les exceptions sont celles du Loblied - 28 lignes -, du numéro 130 - 12 lignes -. Le numéro 132 qui comprend 46 strophes de 6 lignes, soit 276 lignes, n'est nullement une exception. Sur l'ensemble des 140 cantiques, 47 seulement ont moins de 100 lignes...

MELODIES INDIQUEES

Les deux mélodies indiquées pour les numéros 131 "Aus tiefer Not schrei ich zu dir" et 132 "Kommt her zu mir spricht Gottes Sohn"sont celles de chorals. Le titre de mélodie "*Ein Blümlein auff der Heyden* - Une petite fleur dans la lande", est résolument profane. A quoi correspond celui indiqué pour le premier cantique de Passau, n° 81, "in Berners ton" ? Ainsi que le suggèrent les exemples ci-dessus, les mélodies se

6 J'évoque le problème de versification en raison de son importance dans les relations entre mélodies et textes. Les chiffres de référence des structures n'existent pas dans les éditions européennes.

présentent sous trois façons différentes religieuse, profane et a priori, indéterminée[7].

Comme de nos jours le plus souvent une mélodie est utilisée pour plusieurs cantiques. J'ai relevé celles qui reviennent au moins 4 fois en notant le caractère des paroles qui leur servent de base ; R = religieux, P = profane

8 fois R : *All die ihr jetz und leidet unter Verfolgung* - Vous tous qui souffrez sous la persécution
6 fois P : *Ich stand en einem Morgen* - Un matin je me tenais
5 fois R : *Kommt her zu mir, spricht Gottes Sohn* - Venez à moi, dit le Fils de Dieu
5 fois R : *O Sohn Davids* - O Fils de David
4 fois R : *An Wasserflüssen Babylons* - Sur les bords des fleuves de Babylone
4 fois R : *Aus tiefer Not* - Du fond de ma détresse
4 fois P : *Ein Blümlein auf der Heyde* - Une fleurette dans la lande

De même que ci-dessus, dans l'ensemble de l'Ausz Bundt, les mélodies religieuses sont en majorité Mais il reste beaucoup de mélodies à texte profane, telles que celle utilisée 6 fois. En voici à titre d'exemple le texte complet:

"*Ich stund an einem Morgen / heimlich an einem Ort, / do hätt ich mich verborgen,/ ich hört klägliche Wort / von einem Fräulein hübsch und fein, / das stund bei seinem Buhlen,/ es musst geschieden sein* - Un matin je me tenais secrètement en un lieu où je m'étais caché; j'entendis des paroles plaintives d'une demoiselle jolie, elle était près de son amoureux, il fallait se séparer" (texte d'origine d'après Jackson 1945a p.153).

L'utilisation d'une mélodie d'une chansonnette d'amour pour un cantique tel que le numéro 56 "*Durch Gnad so will ich singen* - Par la grâce je veux chanter" nous parait déplacée, sinon scandaleuse : ceci était le cas dès 1574, année où une lettre adressée par des Houttériens à Frédéric III du Palatinat donne les raisons de la conservation de ces mélodies : *nos chanteurs ont adopté à dessein des sons connus afin de mieux propager la vérité* - (Frédéric III, électeur du Palatinat, a œuvré pour propager la foi calviniste en Allemagne ; l'Ausz Bundt contient des cantiques Houttériens).

En réalité les adaptations de textes religieux à des mélodies profanes - des contrefacta - sont très fréquentes au XVI^{ème} siècle. Il suffira de signaler que le choral allemand de la Réforme en contient 174 dont la plus connue est la mélodie du choral "Von Gott will ich nicht lassen" provenant de l'air "Von Innsbruck will ich nicht lassen. (R.Reimer-Duerksen). L'Ausz Bundt fait exception à la règle uniquement par l'indication de l'origine profane.

Les mélodies caractérisées par des noms de personnes - Berner, Hildebrand, Herzog Ernst - peuvent être religieuses ou profanes.

Au contraire d'autres recueils où l'absence de notes permettant de fixer les mélodies est la conséquence d'une simple raison économique, **aucune édition, tant de l'Ausz Bundt européen que de l'Ausbund américain, n'a jamais été pourvue de notes de musique.**

USAGE DE L'AUSZ BUNDT EN EUROPE

En Europe, l'Ausz Bundt a été **le** recueil de cantiques des Täufer, de leurs descendants germanophones. Son usage s'est perdu, a quelle époque et pourquoi ?

Pierre Sommer (1874-1951) et Pierre Amstutz (1884-1980) ont connu le chant

[7] Le problème de l'origine des mélodies a fait l'objet de nombreux travaux celui de R. Reimer-Duerksen apparaît particulièrement complet.

d'après l'Ausz Bundt qui était encore pratiqué dans la région de Montbéliard vers 1900 (J. Séguy, p.482, note 142). Dans certaines régions d'Allemagne, par contre, dès 1843, il est fait appel à un nouveau recueil, le Wiesbadener Gesangbuch. Dans sa préface on lit "Il ne s'agit pas d'une condamnable manie de modernisation, mais ce recueil est issu d'un vrai besoin. Chacun sera d'accord avec moi pour estimer que l'ancienne collection de cantiques est tombée en désuétude" (D'après A. Kadelbach, p. 114 ; traduction libre).

La conservation plus longue d'un demi-siècle de l'Ausz Bundt en France qu'en Allemagne est, très probablement, le résultat de la persistance de la minorité religieuse germanophone dans la région francophone française (C'est le cas analogue des Amish).

II - Les CHANTS AMISH

De l'AUSBUNDT à l'AUSBUND et aux autres recueils

Les premiers émigrés d'Europe, installés en Pennsylvanie à proximité de la côte Est des Etats-Unis, possèdent dans leurs bagages quelques AUSZ BUNDT. L'un d'entre eux, peut-être celui des 140 cantiques avec les 3 psaumes finaux, servira de modèle pour la première édition américaine sous le titre **AUSBUND**, l'orthographe plus familière du XVIII^{ème} siècle. Cette édition est réalisée dès 1742, soit seulement 5 ans après la première mention d'une colonie de Täufer aux Etats-Unis, témoin de l'importance de ce recueil pour la piété des immigrés (A. Kadelbach, p.10-11).

Les dimensions du modèle sont inchangées. A une ou deux lignes près, la mise en page qui commence après la Vorrede, est encore la même, de sorte que la fin du numéro 137 se trouve à la page 796 sur la copie américaine comme au modèle européen. Les 3 derniers cantiques ont pris une physionomie "täuferisch" ; il s'agit d'un cantique de FOI et de deux MARTYRS. Très rapidement des ajouts ont lieu avec en particulier une "CONFESSIO oder Bekenntnitz" de 12 pages, d'un martyrologe de 26 pages de Frères suisses persécutés entre les années 1614 et 1635, et enfin de 6 autres cantiques. Au cours des deux siècles et demi de nombreuses éditions se succèdent.

D'autres recueils sont utilisés par les Amish, les deux les plus importants étant :

a) "Eine unpartheiische Lieder-Sammlung"
   Publié pour la première fois en 1860, l'édition de 1977 comprend 153 cantiques dont 36 sont tirés de l'Ausbund. Sans notes, sans numérotation, les cantiques sont classés en priorité suivant le type de mélodies (=versification). Dans certains districts ce recueil, conçu à l'origine complémentaire de l'Ausbund, a supplanté celui-ci. D'une épaisseur de 2,5 cm, il est appelé familièrement le "*Duene Buchli*" par opposition au "Dicke Buch" l'Ausbund classique de 4,6 cm.

b) "Unpartheiisches Gesang-Buch"
   Publié dès 1804, il contient 390 cantiques, certains repris de l'Ausbund. Ils sont chantés par les communautés Amish plus libérales. Ce recueil comprend les notes des mélodies analogues à celles du Lobwasser - voir Fig.4c - (A. Kadelbach, p. 88)

La DIVERSITE AMISH

Il ne peut être question ici de décrire, même de façon succincte, les AMISH, leur foi, leur culture, leur mode de vie, etc. (voir Bibliographie, ouvrages généraux). Seuls quelques points particuliers doivent être précisés pour délimiter clairement le domaine d'application des considérations développées ici.

On a vu les Täufer européens arriver sur le nouveau continent en deux vagues successives, d'abord au cours de la première moitié du XVIII^{ème} siècle essentiellement pour fuir les persécutions, puis au milieu du

XIX^{ème} pour des motifs plutôt économiques. Les évolutions du mode de vie, du culte et de ses chants, ont vaiés des deux côtés de l'Atlantique, ce qui a été une première source de diversité. Des schismes divers, analogues à celui de Jacob Amman, se sont produits. Enfin l'autonomie très grande de chaque district (= communauté) favorise la diversité. Il en résulte que le monde AMISH présente un très grand éventail de tendances, entre les plus fondamentalistes, les plus strictes d'une part, les plus libérales d'autre part. Cette diversité s'applique à tous les domaines, que ce soit la mise en place ou non d'un moteur à explosion sur la faucheuse, à l'emploi unique de l'Ausz Bundt et (ou) à celui d'autres recueils de cantiques.

DOMAINE D'INVESTIGATION

La **tendance stricte** est vécue chez ceux qui, dans la littérature anglo-saxonne sont appelés OLD ORDER AMISH, appellation que, de même que C. et J. Légeret, je traduirais volontiers par AMISH du VIEIL ORDRE.

Les chants retenus ici sont ceux des "AMISH DU VIEIL ORDRE" qui regroupent entre 35000 et 40 000 membres parmi l'ensemble de la population Amish qui s'élève à plus de 140 000. Les assemblées, qui ont lieu tous les quinze jours, comprennent deux parties. Dans la première partie, en l'absence des responsables qui se sont retirés pour " l'Abrath " consacré à la discussion des affaires du district et à l'enseignement catéchistique, l'assemblée chante des cantiques divers. Je considère uniquement les cantiques chantés d'après l'Ausbund au cours de la seconde partie, celle du culte proprement dit, - avec lectures bibliques, prédications -[8].

Les CANTIQUES DU CULTE

Nos recueils actuels comptent plusieurs centaines, quelque fois près d'un millier, de cantiques. Combien d'entre eux, lesquels, sont-ils réellement chantés ? La question présente peu d'intérêt en raison de l'unicité de la constitution de ces recueils. Il n'en va pas de même pour les cantiques de l'Ausbund, en raison de sa constitution très particulière, en raison de la présence d'un quart de "cantiques martyrs" parmi les 140 existants.

Les listes de lectures et de cantiques proposés pour la trentaine des cultes annuels fournissent des indications précieuses. Existant sous forme manuscrite dans les divers districts, certaines de ces listes sont publiées, après Amische Lieder, dans le Register de Attlee Coblentz, dans le Calender de Räber, en liaison avec des notations musicales dans les Nota Buch de Henry et de Olen Yoder. Ces indications concernent plusieurs districts dans diverses régions : Bloomfield-Iowa, Ann Arthur-Illinois, Lagrange-Indiana, Hartly-Delaware[9].

Les indications des lectures, tirées uniquement du Nouveau Testament, sont très concordantes, au contraire de ce qui a été noté pour l'arrangement de l'Ausbund. Elles correspondent à l'année liturgique, à des thèmes spéciaux de la vie de l'église.

Les cantiques indiqués uniquement par le numéro de la page, une centaine pour l'année sont, en premier lieu, des cantiques de FOI, quelques "Transitions" où la Foi est majoritaire, sont présents. Deux cantiques "Martyrs" forment l'exception qui confirme la règle ; cependant leur présence n'est pas le fait du hasard. Les lectures des chapitres 4 et 5 des Actes où sont relatées les arrestations de Pierre, de Jean, des apôtres, appellent le chant du n° 27 p.164 "*Ein ander Marter-Lied*

8 Une description très documentée du déroulement des cultes, de leurs chants a été donnée par W. Enninger et J. Raith.

9 D'après P. Sommer des listes de lectures ont encore existé dans nos régions au début du siècle. La liste reproduite par J. Séguy est très voisine des américaines actuelles (p. 482, note 144).

von achtzehn Personnen, auf einen Tag zu Salzburg verbrannt". Quant au chant de martyre numéro 139, p.802, la référence précise à Matthieu 5, lecture du jour - les Béatitudes - explique sa présence[10].

Il se peut que des chants "Martyrs" soient pratiqués dans des districts au cours de "singing" précédant le culte, de ceux organisés en semaine ou de cantiques chantés à des occasions particulières, tel celui de règle aux repas de mariages, le "Haslibacher", ballade de 32 strophes, numéro 140 de l'Ausbund. Dans le cadre défini, celui du culte proprement dit, **en toute première ligne les cantiques indiqués pour le culte sont des cantiques de FOI** (Les indications du recueil "Amische Lieder", plus précoces, s'appliquant à une région, sont en partie différentes, leur analyse conduit aux mêmes conclusions).

LES SOURCES MUSICALES

Pendant trois siècles et demi, sans aucune notation musicale, la transmission des chants s'est effectuée de façon purement orale, de "bouche à oreilles". En effet les 3 premières transcriptions de chants Amish ont été publiées seulement en 1939 par J. Umble dans le Journal of American Folklore[11]...

L'action décisive pour la fixation des chants et leur large diffusion a été réalisée par Joseph Yoder qui publie en 1942 à ses frais "Amische Lieder", recueil comprenant en particulier 34 mélodies différentes de l'Ausbund de la région d'Huntington, Pennsylvanie. Les restitutions musicales ont été effectuées par répétitions inlassables du chant des mélodies Les noms des chanteurs sont indiqués, ainsi on lit en-tête du Lobgesang (= Loblied) "*K'sunge beim Christian Yoder und Rheuben Kauffmann, 1907*[12].

Par son édition des "Amische Lieder" J. Yoder voulait manifestement favoriser la transmission des chants Amish en permettant aux fidèles d'apprendre beaucoup plus rapidement les mélodies ; il donne d'ailleurs à la fin de son volume 11 pages de "Rudimenten" de musique.

Au contraire des transcriptions de "bouche à oreilles et à la plume", limitées dans le temps et l'espace, non reproductibles, des enregistrements sur bande magnétique, répétitives sans limites, permettent des transcriptions musicales scientifiques indépendantes de l'auteur de l'enregistrement. Malheureusement les AMISH DU VIEIL ORDRE refusent normalement d'être enregistrés ce qui handicape énormément l'exploitation scientifique. Certains enregistrements devraient être disponibles, ceux de particuliers réalisés grâce à des autorisations spécialement négociées et dont les transcriptions sont publiées[13].

L'enregistrement diffusé par le "Menno Hof" est le seul document musical utilisé ici ; il s'agit d'un produit pour **touristes**. D'après l'écoute qui en a été faite par des personnes connaissant bien les chants Amish, d'après les comparaisons qu'il est possible de faire avec les résultats d'autres études, il est permis

---

10 Das 139. Lied, strophe 1."O Herr! um dein Gnad ruff ich dich an,/ Ohne dein Gnad niemand nit thun kann,/ Hilf Gott dasz es mir gelinge,/ Ein neues Lied zu singen". Strophe 2."Matthai am fünften thut es stahn,/ Wie Christus auf einem Berg thät gahn,/ Und lehret das Volk mit Unterscheid,/ Die acht Stück der Seligkeit". L'ensemble des textes des deux strophes est un exemple du contenu possible de l'Ausbund.

11 J Umble avait déjà procédé à des enregistrements sur bande de 27 mélodies chantées dans le district de Kalona, Iowa. Il faudra attendre vingt années pour en connaître la publication plus étendue par R. Hohmann.

12 A côté des mélodies de cantiques de l'Ausbund - les "*slow tunes* - mélodies lentes" - les seules retenues ici, "Amische Lieder" contient également les transcriptions musicales de nombreux autres cantiques qui figurent dans la "Lieder Sammlung", les "*fast tunes* - ou mélodies rapides".

13 Les enregistrements de B. Bachamann-Geiser, répertoriés dans "Amische", p. 72 etc. devraient être du domaine public; j'en ai vainement demandé une copie. Je n'ai pas tenu compte d'une bande, copie de copie qu'un ami m'a donnée, manifestement, elle a été enregistrée à l'insu des chanteurs Amish.

d'affirmer que cet enregistrement est représentatif. Il contient les premières strophes des 3 cantiques suivants : Le n° 131 p.770 "O Gott, Vater wir loben dich" (le Loblied), le n° 7 p.46 "Als Christus mit sein'r wahren Lehr" et le n°134 p.786 "Lebt friedsam, sprach Christus der Herr"[14].

LE CHANT DES CANTIQUES

Généralités

Les caractéristiques du chant Amish qui le distingue des autres, peuvent être formulées de la façon suivante (voir M.A. Golomb, p. 72)

1) Les chants sont exécutés à une voix sans accompagnement.

L'absence de notes de musique associée à la complexité du chant, implique en soi l'impossibilité de chant à plusieurs voix. Même s'il y avait des velléités d'improvisations d'autres voix, celles-ci seraient étouffées dans l'œuf, car elles seraient en contradiction avec une des options de base des AMISH DU VIEIL ORDRE : le chant du culte est strictement destiné à la gloire de Dieu, il ne doit pas servir à une gloire humaine contraire au principe fondamental d'humilité qui les anime.

Dans le même esprit les Amish rejettent les instruments de musique de sorte que les chants ne sont jamais accompagnés. Afin de rendre un chant possible - ton ni trop haut, ni trop bas - le "*Vorsänger*", le chantre, entonne le cantique puis chante seul la première syllabe de chaque ligne. Dans chaque district 5 à 6 hommes, sont désignés à assurer le service de Vorsänger.

2) Les chants sont très lents

Un chant non accompagné est, par nature, lent. Au XVI[ème] siècle, à une époque où il n'y avait pas encore d'accompagnement, il a été localement recommandé dans des églises luthériennes de ne pas respirer entre deux syllabes. Cette lenteur a été conservée. Un autre élément, la "*Gelassenheit*", cet état d'esprit de calme, de tranquillité, d'absence de hâte, anime les Amish dans toute leur existence, et est manifeste dans leurs chants.

D'après J. Hostetler, la durée moyenne du chant des 4 strophes du Loblied est de l'ordre de 20 minutes ; s'il s'agit d'une communauté AMISH DU VIEIL ORDRE très stricte, cette durée peut s'allonger jusqu'à 30 minutes, par contre dans le cas d'un district de la tendance libérale, elle est limitée à une dizaine de minutes (M.A. Golomb,

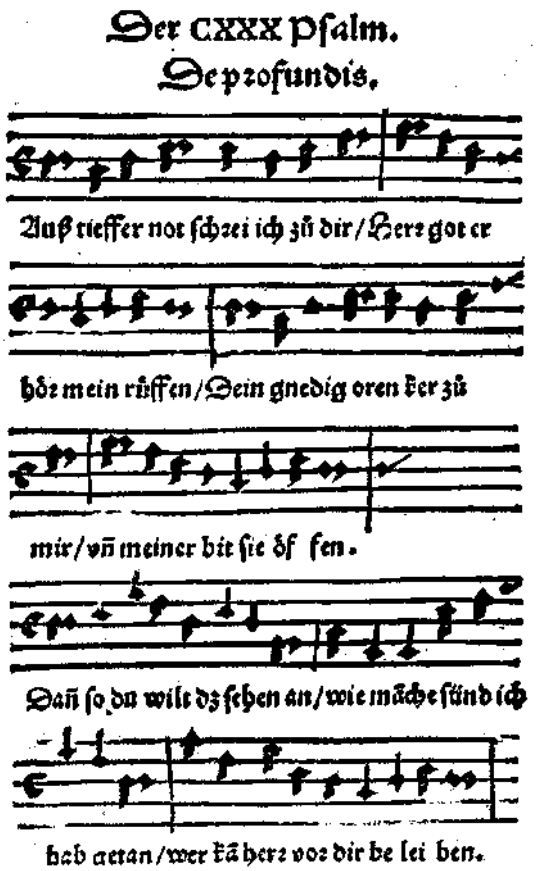


Figure 4a
Extrait de :
Psalmen und geystliche Lieder,
Die mann zu Strassburg, und auch in anden Kirchen
Pflegt zu singen
Bey Wolff Koepfel

Coll. et photo B.N.U. Strasbourg
Cote R 102 405

[14] Menno - Hof, AMISH SINGING, Box 701, Shishewana, IN 46565.

p.117)

3) Le texte est pratiquement inintelligible.

Même avec un Ausbund sous les yeux, il est très difficile de suivre un chant.

Exemple du Loblied

Le Loblied est pris ici comme modèle d'exécution des chants Amish et exemple de restitution musicale en raison du nombre de transcriptions existantes. C'est le cantique par excellence, le plus connu car le plus chanté par les amish du vieil ordre ; en effet il figure, sauf exceptions très rares tel le culte de bannissement d'un membre, comme deuxième cantique de chaque culte (certaines listes des cantiques proposés "oublient" la mention de la page 770, celle du Loblied, car elle est évidente).

Le Loblied est un cantique typique de la FOI appliquée au cadre du culte où chaque première ligne est un résumé de la strophe : 1) O Dieu Père, nous te louons 2) Ouvre la bouche de tes serviteurs 3) Donne aussi l'intelligence à nos cœurs 4) O Seigneur à toi seul appartient le royaume.

La mélodie indiquée en en-tête du Loblied est celle de "Aus tiefer Not schrei ich zu dir". Dans plusieurs publications, les notes des transcriptions individuelles du chant sont associées à celle de la mélodie de base, de façon concordante il s'agit de celle du choral de Strasbourg de 1524 et non de la version de Luther indiquée par plusieurs auteurs.

Dans la figure 4b, j'ai réuni autour de la mélodie de base "Aus tiefer Not", après transposition dans une tonalité unique pour faciliter les comparaisons, les 2 premières lignes du Loblied de six mélodies. Cette présentation, dont je ne connais pas d'équivalent, veut contribuer à mettre en lumière certaines caractéristiques générales du chant Amish, les convergences et les discordances observables[15].



Figure 4b
Lignes une et deux du LOBLIED, Ausz Bu 4dt N° 131

1 Cassette Menno-Hof « AMISH SINGING » / Restitution Irène Peterschmitt – Zimmerlin
2 Enregistrement et restitution : Marie–Antoinette Golomb, p.111 / Original en Sol
3 Restitution Rupert Karl Hohmann, p. 234 / Région Kansas / Original en La
4 Mélodie du choral « Aus tiefer Not » / : Comparer avec celle de Strasbourg 1537
5 Katie Stoltzfoos – Nota für das Ausbund, p.31 / :Original en Sol
6 Olen F. Yoder – Ausbund Songs with Notes p. 1 / Mélodie identique chez Henry D. Yoder / sans titre, p. 1
7 Joseph W. Yoder – Amishe Lieber p.1 / Repris à l'identique dans : « Four hundred years », p.44 / Original en La b

[15] Je remercie très vivement mon ami Eberhard Hofmann, organiste, éditeur de musique, qui a réalisé la composition graphique de la musique. Il lui a fallu jongler avec son logiciel informatique qui refusait de se plier au manque absolu de métrique de ces suites de notes.

Transcriptions en tonalité de Fa : E.P.
Réalisation graphique : Editions Musica Renata, D 71254 Ditzingen

La transcription 1 réalisée à partir de la cassette Menno - Hof est, en tous points, comparableaux2suivantesquiontététranscrites à partir d'enregistrements non touristiques ; c'est un gage d'authenticité. La durée du chant de ces 2 lignes est de 1 minute 20 secondes de sorte que la durée totale des 4 strophes est comprise entre 19 à 20 minutes. Cette durée est celle d'une communauté AMISH DU VIEIL ORDRE moyenne, autre critère d'authenticité. Dans sa transcription, ma fille Irène relève un tempo un peu moins lent du "Vorsänger" seul par rapport à celui de tous, des "Alle".

Cependant, comme toutes les autres transcriptions, elle ne donne et ne peut donner qu'une image imparfaite du chant Amish. Le Vorsänger accentue fortement la deuxième note Fa qui est celle du ton. Les premiers tons de certaines syllabes, du chant de l'assemblée, "Alle", en particulier celui de Gott, sont très fortement mis en valeur[16].

Les transcriptions 1 et 2, les plus récentes, présentent les complexités les plus grandes tant du point de vue mélodique que rythmique ; celle de Hohmann, n° 3, est nettement plus simple. Est-ce le résultat d'un enregistrement plus ancien ou de communautés moins musicalement évoluées ? En effet la diversité fondamentale Amish existe naturellement aussi dans la façon de chanter. Certains auteurs affirment que les chants des districts de Pennsylvanie où s'établirent les premières colonies d'émigrants, sont les plus évolués, les plus beaux.

Tandis que l'écriture des transcriptions 1 à 3 évoquerait plutôt un district Amish du Vieil Ordre assez libéral pas trop lent, celle des 3 dernières, induit directement un chant très lent. Les mélodies de K. Stolzfuss et de Joseph Yoder dans les Amische Lieder, lignes 5 et 7 peuvent être la source de chants tels que ceux effectivement enregistrés; par contre il est difficile d'imaginer une transition



Figure 4b suite

[16] Sans soutien instrumental, des variations de la hauteur du ton sont normales. L'intonation dépend fortement de la voix du Vorsänger (ténor ou basse). Puis, dans notre cas, au début de la deuxième ligne, sur "und"; le Vorsänger monte d'un demi-ton et l'assemblée, suit. De même que par M.A. Golomb, ces changements ont été volontairement annulés ici dans l'écriture musicale.

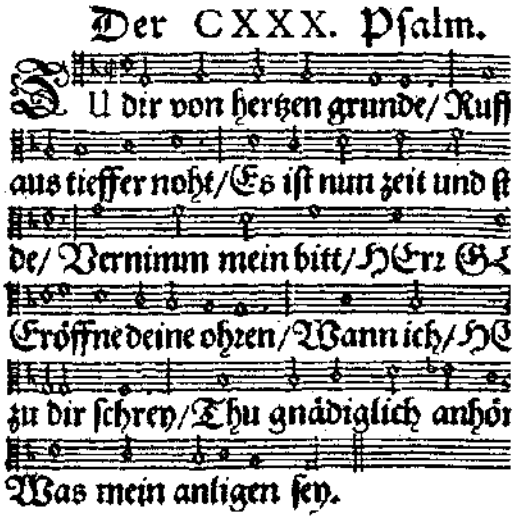


Figure 4c[17]
Recueil Lobwasser 1712

aussi importante à partir de la transcription 6, semble-t-il largement distribuée par Echo et Chupp. Il est probable que la mémoire orale reste la base primordiale de transmission.

La ligne 4 donne une version actuelle de la mélodie du choral "Aus tiefer Not", elle est très proche des mélodies anciennes (1536-1537) de Strasbourg dont la figure 4a est un très bel exemple. La différence est énorme entre la mélodie de départ et le chant à l'arrivée. A l'audition d'un chant Amish, il est très difficile de reconnaître la mélodie d'origine, seule la lecture des transcriptions permet de mettre en évidence les correspondances et les divergences.

Correspondances

Toutes les lignes musicales 1 à 7 ont manifestement "un air de famille". Il est remarquable de constater jusqu'à quel point la mélodie du choral "Aus tiefer Not", probablement ignorée de la grande majorité des Amish, a été conservée cachée dans les diverses versions du chant du Loblied. Sur les seize notes de la mélodie de base, ligne 4, quatre seulement, signalées par deux || , sont peu ou pas reprises dans le chant. Dans les diverses versions chantées du Loblied, plus des quatre cinquièmes des 64 notes d'Aus tiefer Not sont conservées.

Divergences

Les mélodies chantées ont 7 à 8 fois plus de notes que celle d'origine; il y a des divergences importantes tant dans les hauteurs des notes que dans leurs valeurs. Il est manifestement impossible à des Amish du Vieil Ordre de régions, sinon de districts différents de chanter ensemble.

R. Hohmann a effectué un travail très important sur la base des Amische Lieder et d'un certains nombres d'enregistrements personnels et une partie de ceux d'Umble. Sa thèse présente toutes les caractéristiques de la rigueur scientifique. Pour 48 mélodies de chants de l'Ausbund, il a cherché les correspondances entre le chant et la mélodie de base. Deux conclusions se dégagent de son travail :

1) Le chant du Loblied est l'exception qui confirme la règle : dans la plupart des cas, les correspondances sont beaucoup moins bonnes, en plus de notes individuelles, des lignes entières de la mélodie d'origine sont ignorées.

2) Dans environ 60% des cas, la mélodie de base du chant est différente de celle indiquée. Cette conclusion, qui semble avoir été ignorée tant par R. Hohmann que par les auteurs ultérieurs qui se réfèrent à lui, mériterait une étude spéciale ; mais il faudrait disposer d'enregistrements de nombreux chants divers, enregistrements qui, malheureusement, sont inexistants, inaccessibles (E. Peterschmitt, 1997).

III - HYPOTHESES

CHANT GREGORIEN ??

Le chant Amish à une voix, avec beaucoup de notes sur une syllabe, évoque, sans conteste, le chant grégorien. Joseph Yoder, l'auteur des Amisch Lieder, et, avec lui, beaucoup d'autres en étaient convaincus. Cette conviction est solidement ancrée dans la tradition de ce chant si particulier. D'ailleurs n'y a-t-il pas une mélodie indiquée typique du chant grégorien "Pange Lingua" Ausbund n° 55, p. 302 ? Une des raisons psychologiques étant la difficulté pour les Amish d'admettre

[17] Voir les différences de textes et de mélodies entre la version de Strasbourg, figure 4a et celle de Lobwasser, figure 4c.

que l'origine d'un certain nombre de chants est profane ; il était préférable de croire en une origine chrétienne par le biais du chant grégorien.

Cette tradition a été sérieusement battue en brèche au cours des 2 dernières décennies. De nombreux arguments - historiques, théologiques, musicaux - plaident contre l'origine grégorienne. Une des composantes de la Réforme du XVI^{ème} siècle a été précisément la séparation de ce qui est catholique, surtout dans le cas des réformes de Calvin et de Zwingli. Il serait très étonnant que, dans le cadre de leur réforme radicale, les Frères Suisses soient restés attachés à une origine "papiste". (voir M.A. Golomb, pp.88-95)

LES CHANTS DE L'AUSZ BUNDT DANS NOS REGIONS

Jean Séguy a encore pu recueillir des informations précieuses de témoins des pratiques du culte anabaptiste - mennonite de l'Est de la France tout au début de notre siècle, en particulier auprès de Pierre Sommer - père qui était très au courant des questions historiques.

Nous savons, que des listes de lectures bibliques voisines de celles des Amish existaient encore dans nos régions autour de l'année 1900. Les descriptions des cultes régionaux à la même époque conduisent à des similitudes identiques.

Michel Widmer a remarqué que la double - page du numéro 131, le Loblied, présente souvent, contrairement aux autres pages, des traces de pouces, témoins d'un usage fréquent (ces traces sont nettement visibles au bas de la figure 3). Pourquoi ne pas admettre que le chant régulier du Loblied n'est pas une innovation américaine, mais a été, au plus tard au début du XVIII^{ème} siècle, une réalité des Täufer européens, disciples de Jacob Amman. On n'en parle pas, car c'est évident.

Deux citations de J. Séguy donnent des indications précieuses pour une réponse ponctuelle à la question : comment chantait-on, il y un siècle dans nos régions, les cantiques de l'Ausbundt ?

Pierre Sommer : (1874-1951)

"A l'arrivée des serviteurs, le culte commençait par le chant d'un cantique. Chaque famille qui "avait l'assemblée" possédait quelques livres de cantiques, le vieux livre de nos pères, intitulé "Ausbund"... Les quelques chanteurs se groupaient autour de la table : l'un d'eux entonnait et le reste de l'assemblée écoutait passivement. Chaque dirigeant du chant avait toute latitude pour improviser des variantes et il ne s'en privait pas, si bien que si par hasard on se trouvait dans l'assemblée voisine, il était à peu près impossible de participer au chant autrement que comme auditeur." (J. Séguy, p. 447-8).

Pierre Amstutz : (1884-1980)

« Tout le monde chantait, le Vorsänger chantait une demi-mesure en avant pour guider le chant. On disait du Vorsänger : "On dirait qu'il tire les petits cochons par la queue" » (J. Séguy, p.482, note 142)

Les 2 citations précédentes sont utilement rapprochées de la courte préface du Nota Buch de N.L.H. Hershberger :

"*Dies Buch soll nicht gebraucht werden als ein Regel Buch. Viel Lieder werden nicht ganz gleich g'sungen von ein gegend zu die ander. .. Ein jeglicher mag sie verândern nach seinem wohlgefallen* - Ce livre ne doit pas être utilisé comme une règle. Beaucoup de cantiques ne sont pas chantés de façon absolument pareille d'une région à l'autre... Chacun peut les modifier à sa guise".

On ne s'arrêtera pas aux divergences entre les textes de P. Sommer et P. Amstutz, elles sont le résultat d'assemblées de régions différentes, Meurthe et Moselle d'une part, Territoire de Belfort d'autre part. La lenteur du chant de l'assemblée, qui traîne, la diminution de l'utilisation de l'Ausz Bundt sont apparente. En englobant le texte de Hershberger, la similitude entre le chant

Amish actuel et le chant des anabaptistes de l'Est de la France vers l'année 1900, est manifeste de même que la chronologie des séquences du culte.

Un point parait spécialement important, il s'agit de l'habitude, qu'avaient, ou qu'ont encore les Vorsänger, d'improviser des variations au chant transmis localement depuis les générations précédentes. Est-il hasardeux, en se basant sur si peu d'indices, d'émettre l'hypothèse qu'à un siècle d'écart et plusieurs milliers de kilomètres de distance, les chants de communautés de même origine cultuelle et culturelle n'étaient pas très différents ?

Le processus d'évolution du chant d'après l'Ausbund semble aller vers la complexité, certains parlent d'embellissement. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour l'Ausz Bundt de sorte qu'aux 2 siècles précédents le chant a pu être plus simple, plus proche des mélodies indiquées ?

Hypothèse, ce n'est qu'une hypothèse.

Réalités

Le chant Amish actuel de même que celui encore existant dans notre région il y a un siècle, n'est pas le résultat de la seule absence de notes musicales. Cette absence pourtant a probablement joué un rôle considérable. Le chant amish fait partie d'un ensemble complet de données concourantes initiées par la FOI profonde des Frères Suisses et transmises de génération en génération, de la vie en dehors du monde, surtout dans le cas d'une communauté de langue différente de celle des "autres". La conservation des bases anciennes est un acte de respect envers la piété des aïeux. Si des compromis ont été inévitables dans certains domaines de la vie courante, dans le cadre du culte, ils ont été soigneusement exclus.

On ne saura probablement jamais comment chantaient les prisonniers de Passau, il est certain que l'Ausz Bundt et ses chants dépassent largement ceux composés et interprétés à Passau qui, selon la tradition, est le lieu de composition et d'interprétation de l'ensemble des chants.

Elie PETERSCHMITT

ANNEXE I

GENESE ET DIFFUSION DE L'AUSBUNDT

1522	Début effectif de la Réforme suisse par Ulrich Zwingli, curé du Grossmûnster de Zürich
	Septembre: Parution à Wittenberg du Nouveau Testament allemand de Martin Luther
	Décembre: Parution à Bâle d'une édition, copie du précédent
1523	Naissance d'un groupe radical avec Conrad Grebel et Félix Manz, anciens disciples de Zwingli
1525	C. Grebel fonde les Schweizer Brüder, les Frères suisses, appelés plus tard Wierdertäufer, anabaptistes, mennonites.
	Début des persécutions en Suisse. Dispersion des Frères vers le Berner Oberland, le Tyrol, la Moravie, etc.
1535 à 1540	Fin de la tolérance en Moravie. 60 Frères fuient vers l'Ouest. et sont emprisonnés, torturés, meurent dans le château de Passau. Rédaction de nombreux chants par les prisonniers.
1564	Publication des chants de Passau.
1583	Première publication connue de l'AUSZ BUNDT et propagation en éditions successives.
1693	Schisme de Sainte-Marie-aux-Mines. Diffusion rapide de la stricte discipline de Jacob Amman en particulier dans la vallée du Rhin.
1712	Edit d'expulsion des anabaptistes de France par Louis XIV.
Début XVIII^{ème}	Importante émigration d'anabaptistes européens vers les Etats-Unis, origine des communautés AMISH (la première est notée en Pennsylvanie en 1737).
1742	Première édition de l'AUSBUND aux Etats-Unis
1838	Dernière édition de l'AUSZ BUNDT en Europe
Milieu du XIX^{e}	Autre vague principale d'émigration d'anabaptistes européens vers les U.S.A. et le Canada

ANNEXE II : LE RECUEIL LOBWASSER

Si l'AUSZ BUNDT a été, de la fin du XVI[ème] au début du XIX[ème] siècle, le recueil principal de chants des Frères suisses et de leurs descendants, le *LOBWASSER* a également souvent été utilisé. Le fait est attesté en Alsace dès 1640 pour la communauté de Sainte-Marie-aux-Mines[1]. L'existence d'une édition de l'Ausz Bundt, malheureusement non datée, contenant les 150 psaumes du Lobwasser constitue une autre preuve d'emploi. Les archives des Eglises mennonites suisses de Jean Gui, conservent 55 exemplaires du Lobwasser, ils sont nombreux en Alsace. Mais souvent les utilisateurs mennonites arrachaient la première page (c'est le cas pour 15 des 55 exemplaires de Jean Gui de même que pour nombre d'exemplaires de notre région, dont le mien édité au XVIII[ème] siècle ; cette page était jugée "mondaine" = bernoise)[2]. D'ailleurs le seul fait de son utilisation par l'Eglise réformée justifiait l'opération. La genèse du Lobwasser est intéressante[3]. Ambrosius LOBWASSER (1515-1585), né en Saxe, après des études classiques en Allemagne, passe plusieurs années à la Sorbonne. Titulaire d'un doctorat en droit soutenu à Bologne, il obtient une chaire correspondante à l'université de Koenigsberg en Prusse. Poussé, tant par sa formation d'humaniste que par son "*goût de la belle langue*" acquis au cours du séjour prolongé de Paris, ce luthérien rédige une versification en allemand du Psautier français de Genève mis au point entre 1530 et 1560 par Clément Marot et Théodore de Bèze. La première édition du *Lobwasser* de 1573 comporte les harmonisations à 4 voix de Goudimel. A. Lobwasser ne connaissait-il vraiment pas le recueil de Psalmen édité dès 1530 à Strasbourg par Wolff KÖEPHL ?

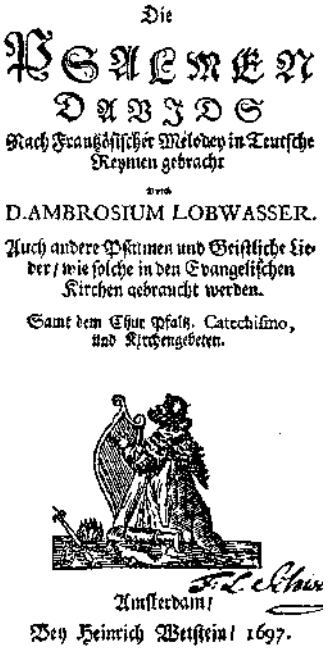

Die
PSALMEN
DAVIDS
Nach Frantzösischer Melodey in Teutsche
Reymen gebracht
durch
D. AMBROSIUM LOBWASSER.
Auch andere Psalmen und Geistliche Lie-
der / wie solche in den Evangelischen
Kirchen gebraucht werden.
Samt dem Churpfaltz. Catechismo,
und Kirchengebeten.
Amsterdam /
Bey Heinrich Wetstein / 1697.

Figure 5
Collection et photo
Collégium Wilhelmitanum
Strasbourg

Le psautier est fidèlement reproduit, la versification française est conservée de sorte que les mélodies sont inchangées. En plus de la base genevoise, Lobwasser introduit des "*Fest Gesänge (chants de fêtes)*" et d'autres cantiques de divers auteurs dont Luther.

Le *Lobwasser* connaît une rapide diffusion nécessitant de nombreuses réimpressions dans tous les pays réformés calvinistes, en Allemagne, en Hollande, en Suisse. Ainsi par des voies détournées, Berne, Zürich et l'Est de la France par le biais des mennonites germanophones acquièrent également le trésor musical du Psautier de Genève.

Les premières pages sont variables suivant les éditions, à côté de celle très belle réalisée à Amsterdam en 1697 où l'origine française est indiquée (figure 5)[4], d'autres sont problématiques, témoin celle de l'exemplaire conservé à Valdoie et datant de 1698 (cette page n'a, malheureusement, pas pu être reproduite en raison de son état). On y apprend qu'un certain Johann Ulrich Sulzberger, chef de la Musique et des Clairons de la ville élogieuse de Berne (*der Löbl.Statt Bärn*) a effectué des transpositions, ceci avec le privilège de tous les lieux protestants de la Confédération (*également*) élogieuse. On ne s'étonnera pas de la disparition de telles premières pages.

---

1 J. Séguy, 1997, p.129 et 291

2 Communication personnelle d'Ernest Hege.

3 Renseignements obtenus grâce à l'amabilité du pasteur F. Muller (voir bibliographie Blankenburg).

4 Je remercie vivement le pasteur G. Koch pour l'accès qu'il m'a donné aux documents anciens du Collegium Wilhelmitanum de Strasbourg (le STIFT).Madame Pitgaros m'a toujours aidé avec la plus grande gentillesse dans mes recherches dans cette importante bibliothèque.

Un texte assez ambigu de Lobwasser, une page de Melanchton sur le Psautier de David, d'une demi-page sur l'intérêt du chant des psaumes précèdent les 150 psaumes avec leurs mélodies à une voix de mon exemplaire de 1716, sans première page comme de juste.

ANNEXE III : 131 (Le "Loblied")[5]

Traduction Claude Baecher

Un cantique spirituel selon la mélodie :
« De ma profonde détresse, je t'invoque »

Ô Dieu, Père, nous te louons
et nous célébrons ta bonté :
de nous l'avoir prouvée, ô Seigneur,
dans ta grâce, et de manière nouvelle,
et de nous avoir rassemblés, Seigneur,
afin que nous nous exhortions au travers de ta parole :
accorde nous en cela ta grâce.

Seigneur, ouvre la bouche de ton serviteur
et donne lui en plus ta sagesse,
afin qu'il annonce droitement ta parole,
en vue d'une vie pieuse
et de ce qui est utile à ta louange ;
donne nous faim de cette nourriture:
c'est là notre vœu.

Donne aussi à nos cœurs l'intelligence,
l'illumination ici sur terre,
afin que ta parole nous soit connue,
et que notre piété se développe,
que nous vivions dans la justice;
être constamment attentif à Ta Parole
c'est ainsi que l'on se garde de l'égarement.

O Seigneur, à toi seul appartiennent,
le royaume ainsi que la puissance,
nous te louons dans l'assemblée,[6]
et te remercions pour ton nom ;
et nous te prions, du fond de notre cœur,
te demandant d'être parmi nous en cette heure,
par Jésus-Christ,
Amen.

---

5 Des spécialistes l'attribuent à Leenart Clock (Leonhard Klock) de Hollande. Il l'aurait composé en 1625, initialement en hollandais avant d'être traduit en allemand, puis en français (il en aurait fait un recueil de 400 cantiques en hollandais). C'est donc un des chants les plus récents des éditions européennes de l'Ausbund. L'auteur de la préface de la "Confession de foi chrétienne des chrétiens sans défense..." affirme aussi que ce chant est de la plume de "Léonard Klock". Clock fut natif d'Allemagne, mais devint un enseignant important dans les milieux mennonites hollandais dans les années 1590 à 1620. Il est aussi l'auteur de prières publiées dans la Ernshafte Christenpflicht publiée en 1708. Ce dernier volume devint très populaire chez les Frères Suisses et les Amish.

6 Il est intéressant de noter que Van Sittert a mis ici dans une édition ultérieure "Ein jeder lobt dich, Gross und klein", que le traducteur a rendu par "Reçois notre hommage, Seigneur", là où l'Ausbund avait "Wir loben dich in der Gemein", littéralement "nous te louons dans l'assemblée". L'accent de Van Sittert est plus individuel. De même, dans le début de la strophe, l'accent terrestre de la demande de "l'illumination ici sur la terre" devient un plus intérieur "illumine aussi nos yeux" (en allemand).

BIBLIOGRAPHIE
PUBLICATIONS SPECIALISEES

Anonyme - Musical Instruments - Family Life, Feb.1980, p 2

BAECHER Claude - L'Affaire Sattler - Ed.Sator, 1980, 120 p.

BAECHER Claude - L'Ausbund ou chant des prisons - Mennonitica Helvetica, N° 15/16 , 1992/1993, pp.171-197

BENDER Elisabeth - Teachings Stressed in the Ausbund - in Four hundred Years with the Ausbund, Scottdale PA, 1964, pp.19-24

BURKHART Charles - The Church Music in the Old Order Amish and old Colony Mennonites - Menn.Quarterly Rew. 37, 1953, pp.34-54

BLANKENBURG Walter - Lobwasser - in - Die Musik in Geschichte u. Gegenwart, Enz.der Musik, 1960, Bd.8, pp.1074-750

COBLENTZ Atlee - Ein Register der Schriften und Liedern - Coblentz, Hartly Del, 8 p.

COLOMB Marie-Antoinette - Zur Rolle der Amischen Hymnodie bei der Erhaltung von kutureller Identität in einer Kulturkontaktsituation - Univ.Essen Fachb.3, 1989, 158 p.

ENNINGER Werner - , RAITH Joachim - An Ethnigraphy-of-Communication Approach to Ceremonial Situations – Zeitschrift. Diakektologie Linguistik, H.42, 1982, pp.1-104

GRABER Harvey - The Contemporary Use of the Ausbund in Worship - in Four hundred years with the Ausbund, Scottdale PA, 1964, pp.25-30

HOHMANN Rupert Karl - The Church Musik in the Old Order Amish of the United States, NW Univ.Evanston, 1964, 257 p.

HOSTETTLER John A. - Amish Society - Third Edition, Baltimore, J.Hopkins Un.Press, 1980

JACKSON George P.- The American Amish Sing Medieval Folk Tunes Today - Southtern Folklore Q.J., June 1945a, pp.151-157

JACKSON George P. - The strange Music of Old Order Amish - The Musical Q., Vol. XXXI 3, July 1945 b, pp.175-188

KADELBACH Ada - Die Hymnodie der Mennoniten in Nordamerica (1742-1860)- Thèse Mainz, 1971, 286 p.

LUTHY David - A History of the Loblied - Family Life, Feb 1978, pp.16-19

MARTENS Helen - Hutterite Songs; The Origins and Auroral Transmission of their Melodies from the Sixteenth Century - Columbia Univ.,1969, 297 p.

NOLT Stewen M. - A History of the Amish - Good Books, Intercourse Penn,

PETERSCHMITT Elie - Caractéristiques des " Täufertestamente " en particulier des libellés du Notre-Père - Souvenance Anabaptiste N° 15, 1996, pp.73-91

PETERSCHMITT Elie - Du recueil " Aus Bundt " des Frères suisses aux hymnes Amish - Souvenance Anabaptiste N°16, 1997, p.83

RÄBER Ben J. - Der neue amerikanishe Calender, Baltic Ohio, 1969

REIMER-DUERKSEN Rosella - Anabaptist Hymnody in the sixteenth century - Theol. Sem. Univ. New-York, 1968, 275 p.

SEGUY Jean - Les Assemblées anabaptistes-mennonites de France - Mouton Paris, 1977, 904 p.

SPRINGER Nelson F. - The Editions of the Ausbund - in - Four hundred years with the Ausbund - Scottdale PA, 1964, pp.31-40

UMBLE John - The Old Order Amish, Their Hymns and Hymn Tunes - J. Am. Folklore, 52,1939, pp.82-95

WOLKAN Rudolf - Die Lieder der Wiedertäufer - Behr's Verl. Berlin, 1903, 295 p.

YODER Paul M. - The Ausbund - in - Four hundred Years with the Ausbund - Scottdale PA, 1964, pp.5-18

ZAHN Johannes - Die Melodien der deutsch evangelischen Kirchenlieder - Gütersloh, Bertelsmann, 1889, 7

ZÜRCHER Isaac - Die Alttäufer im Fürstbistum Basel 1700-1890 - Mennonitica Helv. 1992/1993, Bd. 15/16, pp.7-107

RECUEILS DE MELODIES

HERSHBERGER Noah L - Nota Buch - Editeur ?, 1990, 54 p.

STOLZFOOS Katie - Nota für das Ausbund - St.Lapp 1996, 35 p.

YODER Henry D. - (sans titre) - Echo, Arthur Ill, 1992, 73 p.

YODER Joseph W.- Amische Lieder -Yoder publishing company, Huntigton Pen,1942, 114 p.

YODER Olen F. - Ausbund Songs with Notes - S.Chupp, Burr Oak Mt, 1994, 52 p.

Quelques ouvrages généraux sur les Amish

BACHMANN-GEISER Brigitte u. Eugen - Amische - Benteli, Berne - 1988, 252 p.

HOSTETLER John A. - Amish Society - Baltimore 1983

LÄNGIN Bernd C. - Die Amischen - List 1990, 335 p.

LEGERET Catherine et Jacques - Les Amish - TiPom, Paudex, 1995, 53 p.

PLANCKE Frits - Les Amish du Vieil Ordre - AEIMR, Sarreguemines, 1987, pp.1-7

SZULCZEWISKI Michael S. - Les Eglises Beachy Amish d'Amérique – AEIMR, Sarreguemines, 1987, pp.8-30

UNE FERME, UNE HISTOIRE.

Blottie, d'un côté contre la dernière colline du Jura, le Haulacker, délimitée de l'autre coté par la Doller, réputée pour son eau très douce, la ferme Haeffely se retrouve adossée à l'usine Texunion qui s'est agrandie au fil des années sur le site de l'ancien château aujourd'hui entièrement disparu.

Un château, une rivière, une ferme, voilà les éléments qui ont donné naissance à une usine qui fait prospérer Pfastatt.

Lors de la visite, Messieurs Fridmann et Maechler, membres de la Société d'histoire de Pfastatt ont retracé cette évolution à travers l'histoire de la ferme :

"C'est sous le nom de Finstantinse que l'on retrouve pour la première fois la mention de Pfastatt dans un acte de donation au profit de l'abbaye de Murbach. Celle-ci en restera propriétaire jusqu'en 1301 où Phasstat (car tel est son nom en cette période) est cédé à l'abbaye de Lucelle. En cette période (XIV^{ème} siècle), ce sont les nobles de Haus qui construisent puis habitent le château. Le village changea plusieurs fois de mains et après la guerre de Trente Ans (1618-1648) le seigneur Sébastien von Zu Rhein s'y installera.

Les nouveaux seigneurs furent d'une extrême sévérité envers les Pfastattois. Le château resta propriété familiale jusqu'au dernier seigneur féodal qui fut Didier Sébastien von Zu Rhein. Son règne cessa avec la transformation de la machine administrative vers la Révolution de 1789. Il n'émigra point lors de la Révolution et mourut à Pfastatt dans sa maison qui est devenue l'actuel presbytère. Il laissa trois filles dont l'une d'entre elles, Marie–Antoinette-Victoire (1769-1827) épousa en deuxième noce J.-B. Brüsch, cultivateur à Pfastatt. Elle racheta le château et sa petite exploitation rurale. Jean Haeffely, paysan suisse né à Seengen, loue en 1798 la ferme et le vieux château délabré. A côté de la ferme, profitant de la proximité de la Doller, il installe un modeste blanchiment sur pré, s'inspirant de l'exemple des industriels de Lutterbach et des environs. Des toiles écrues filées et tissées à la main par des gens de Pfastatt et des villages avoisinants y sont blanchies. Daniel Haeffely, le fils aîné, succède à son père et fait prospérer l'entreprise. En 1825 il achète la propriété à la veuve Brütsch : un corps de biens appelé "Das alte Schloß", d'une superficie de 16 hectares. Habitation, vieux château, granges, étables, écuries, jardins, vergers et champs en constituent l'essentiel. On y trouve également un étang alimenté par la Doller. Après la mort de Daniel Haeffely en 1846, Henri et Jacques, ses deux fils en prennent la succession. L'usine fonctionne bien et l'exploitation agricole se voit attribuer plusieurs médailles de notoriété nationale. L'activité de la ferme est liée à celle de l'usine, car les bouses de vaches entrent dans certaines recettes de fabrication. Bien entendu, ce ne sont plus les frères Haeffely qui travaillent dans les champs ! Une discorde familiale fait que Jacques quitte l'usine et après quelques péripéties, il prend la direction de la Brasserie de Lutterbach.

Henri Haeffely dépose un brevet de blanchiment et c'est l'essor de l'usine. A sa mort, en 1877, cet ancien maire de Pfastatt lègue par testament l'exploitation agricole à la commune. Il lègue également des terres, le vieux château, une maison et un moulin situé à Lutterbach : un don estimé à l'époque à 4500 Mark.

Le conseil municipal du 7 avril 1877, donne la gestion de l'exploitation à Simon Adelbrecht pour une année. Le 28 septembre 1877, un bail de 2 ans est accordé à l'exploi-

tant. Des différents interviennent entre les deux parties et le contrat est rompu suite à la séance du 23 février 1881. Un bail de 9 ans est signé avec Johan Baptist Misner. En 1890 un nouveau bail est signé avec la société Schaeffer et Cie (c'est la raison sociale de l'usine Haeffely peu de temps après sa mort) pour 30 années. Ce bail est rectifié en 1897 et la société Schaeffer donne la ferme en location à Christian Widmer jusqu'en mars 1901. L'extension de l'usine nécessite des échanges de terrain. Ainsi, le 23 avril 1897, la commune cède la parcelle avec le château d'environ 71 ares contre 79 ares de prés et une somme de 32000 Mark. Une somme de 16000 Mark est versée pour le château qui sera transformé en logement pour les contremaîtres de l'usine. Un désaccord entre la commune et le bailleur Ludwig met un terme à son contrat.

Au début du siècle, plusieurs familles mennonites suisses viennent s'installer dans la région. Ainsi, Johannes Nussbaumer, son épouse Marianne Schnegg et leurs 13 enfants, originaire de Wittwald en Suisse, s'installent sur la ferme Haeffely. Le 10 juillet 1907, le bail est signé pour une durée de 6 ans. Le fermier souhaite une maison plus grande pour loger sa famille. La nouvelle maison est construite en 1909 par la société Schaeffer en contrepartie d'un terrain de 2 hectares environ. D'ailleurs, les pierres taillées utilisées pour la construction des murs proviennent probablement du château partiellement en ruine.

C'est aussi à cette époque (autour de 1910) que plusieurs frères mennonites dont Johannes Nussbaumer commencent à se réunir tous les quinze jours au "Schloessle" chez le grand-père Widmer : l'Eglise Evangélique Mennonite de Pfastatt est née.

En 1913, Johannes Nussbaumer signe un nouveau bail de 6 ans. Après des années de guerre plus difficile, il décède le 27 décembre 1919. Son épouse, Marianne Nussbaumer, continue l'exploitation avec ses enfants encore à la maison. En 1936, un incendie d'origine criminelle détruit un hangar contenant 36 tonnes de blé, 9 tonnes d'orge ainsi que du matériel agricole (les dégâts sont estimés à 120.000 francs de l'époque). Trois des enfants restent définitivement sur la ferme : Samuel, Luise-Emma (Anna) et Elisabeth (Lise). Tous les trois sont restés célibataires. Leurs vies se déroulent entre les travaux agricoles de la ferme et leur engagement dans l'Eglise Mennonite de Pfastatt. "Tante Anna" anime pendant près de 40 ans l'école du dimanche. Ils mettent en pratique leurs convictions spirituelles. La ferme devient souvent un lieu d'accueil (surtout pendant et après la guerre de 39-45). Les cas sociaux de l'époque connaissent les fermes autour de la ville et apprécient la "soupe chaude" et le "lit de paille" à l'étable (surtout en hiver) ! Le bail est renouvelé régulièrement et la ferme prospère. En 1953 une nouvelle étable est construite avec les dommages de guerre. La production laitière basée sur la vente directe tient une place prépondérante dans l'exploitation. Les ouvriers de l'usine voisine, à leur retour du travail, ramènent régulièrement leur lait frais. En 1962, après une vie active bien remplie, Samuel, "Tante Anna" et "Tante Lise" retournent en Suisse pour profiter de leur retraite.

Un petit cousin, Samuel Nussbaumer gérant de ferme à Heimsbrunn, prend la succession sur la ferme Haeffely. Veuf depuis 2 ans, il emmène ses deux plus jeunes fils, Jean et Daniel, ainsi que sa fille Ruth Hege avec sa famille. Il signe un bail de 9 ans.

En 1971, ayant atteint l'âge de la retraite, Samuel Nussbaumer laisse la succession à ses deux fils. Jean et Daniel Nussbaumer créent un Groupement Agricole d'Exploitation en Commun pour continuer l'activité agricole. En 1998, le G.A.E.C. signera le quatrième bail de 9 ans avec la commune.

Aujourd'hui polyculture sur 105 hectares et atelier d'engraissement de veaux de boucherie, comment sera la suite de l'histoire de cette ferme ? La commune de Pfastatt a préservé un cadre rural autour de sa ferme malgré la proximité de la grande agglomération de Mulhouse. Urbanisme, environnement, pollution, régulation des marchés, stocks, jachères, aides subventions, P.A.C., etc. : l'agriculture ne se conjugue plus de la même façon ! L'histoire nous donne toujours rendez-vous plus tard.

Jean NUSSBAUMER.

Sources : - *Pfastatt Informations n° 42*
- *Histoire de l'Assemblée Mennonite de Pfastatt (Max Schowalter)*

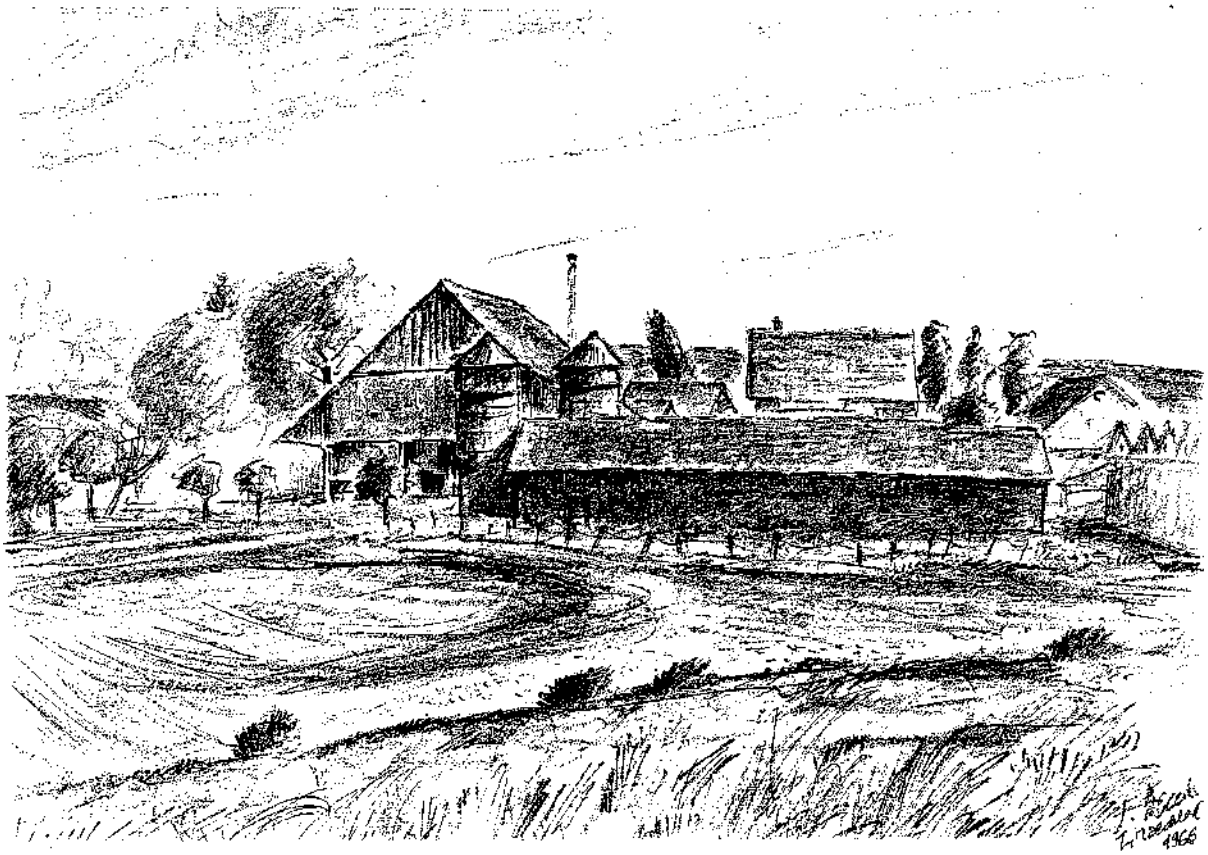


Illustration de Louis Maechler

LE WECKENTHAL, SITE HISTORIQUE

XIII^{ème} siècle : premières traces du château fort de Weckenthal qui est donné en fief aux nobles de Wattwiller par l'abbé Bechtold de Steinbrumm..

1457 : Hermann Waldner, propriétaire du site fait donation de son château à l'évêque de Bâle.

1473-90 Weckenthal -château fort- soutient avec succès deux sièges que lui font subir les troupes de l'évêque de Strasbourg.

1521-22 : le château, menaçant de tomber en ruine, est restauré.

1652 : le Général De-Rosen fait incendier le château.

1718 : les pierres des ruines sont utilisées pour la restauration du manoir des Waldner de Freundstein à Hartmanswiller.

A la place du château fut érigé une ferme qui passe dans les mains des Barons de HEECKEREN d'ANTHES de Soultz..Elle fût détruite pendant la guerre de 14-18, puis reconstruite après 1919. Fritz BUNDGENS exploita la ferme du Weckenthal pendant près de 50 ans. Puis la ferme changea de propriétaire, elle passa des mains des Barons de HEECKEREN d'ANTHES à la famille OBERLI.

En ce qui concerne l'histoire anabaptiste, Chrétien ROTH, né en 1790, marié à Jacobie ROTH de Bollwiller était fermier à Weckenthal pendant un certain temps. De cette période, il existe un récit, trouvé dans une chronique agricole.

« *...Mais i arrive un grand malheur : les pommes de terre rouges ont péri ... Nous en avions des rondes, des allongées, des petites blanches et jaunes précoces : toutes sont devenues graveleuses (grüsslich) et ont jeté des germes ... les anabaptistes du Weckenthal en ont fait venir d'autres. Elles sont blanches et ont une odeur de raves. Alors nous en avons acheté à Weckenthal et les avons plantés. Depuis nous en avons à foison, mais elles ne sont pas aussi bonnes que les anciennes et n'engraissent pas les porc aussi bien que les rouges.* »

Le Weckenthal figure aussi dans la généalogie de certaines familles WIDMER. On trouve Hans WIDMER, né en 1790, marié à Barbara LUGBULL, fermier au Weckenthal de 1834 à 1850. Ils eurent 9 enfants, certains furent fermiers au Weckenthal un certain temps, d'autres ont émigré aux Etats-Unis.

Kathy OBERLY.



VISITE AU « CENTRE DEPARTEMENTAL D'HISTOIRE DES FAMILLES DE GUEBWILLER»

Après la ferme du Weckenthal, l'étape suivante du circuit touristique devait nous conduire à Guebwiller au Centre Départemental d'Histoire des Familles. Son Directeur André Ganter et sa collaboratrice Madame Doris Freytag nous ont accueillis, et c'est à souligner, un jour normalement fermé en ce lundi de la Pentecôte.

Sous leur conduite nous découvrons la richesse des lieux. S'adressant tant aux amateurs de recherches généalogiques qu'aux historiens, ce centre recèle à la fois les microfilms des actes d'Etat Civil anciens (avant 1883) et des registres paroissiaux de l'ensemble des communes du Haut-Rhin, mais également une très importante documentation historique et généalogique. L'organisation et l'accueil sont faits pour recevoir à la fois le généalogiste chevronné, mais aussi toute personne curieuse de la connaissance de ses ancêtres et ce, dans un cadre particulièrement agréable. Le personnel est tout spécialement formé à la lecture et la compréhension des actes anciens. Il est une aide précieuse pour tous les débutants par ses conseils et sa disponibilité.

Cette création du Conseil Général du Haut-Rhin est pour lors unique en France. Son succès est démontré par une importante fréquentation (réservez les lecteurs suffisamment à l'avance !). Elle met réellement la généalogie à la portée de tous.

Notre visite s'est ensuite terminée autours d'un verre offert par nos hôtes.

Le lecteur de « Souvenances » pourra découvrir dans la présente édition les résultats de quelques recherches sur les anabaptistes, recherches qui ont été grandement facilitées par l'utilisation assidue du Centre Départemental d'Histoire des Familles. Souhaitons longue vie à cette initiative et qu'elle puisse nourrir l'idée d'autres structures analogues dans les départements voisins.

Robert BAECHER



Accueil et explication de André Ganter.

ANABAPTISTES A LA RECHERCHE DE TERRES ET / OU EPOUVANTAIL ANABAPTISTE

Tels sont les titres de deux notes, naguère publiées dans Souvenance Anabaptiste (1987). Il nous semble utile de les regrouper cette fois-ci, avec un point d'interrogation, car le diagnostic est difficile, à propos d'une allusion faite à des amateurs d'anabaptistes et / ou à des anabaptistes à la recherche de terres, à Mülhausen, en 1782.

Le contexte est, il est vrai, particulier. Trois hommes d'affaires de Reichshoffen et de ses environs, Grandmaire, Heberle et Köhl, sont en effet, à cette époque, fermiers des biens et revenus des von Bobenhausen à Mülhausen, formule fréquente en Alsace, certes méconnue par les historiens. Les biens sont soit loués à des paysans, soit voués, en exploitation directe, à la grande culture de la garance dont ces personnages font d'ailleurs commerce[1].

Plusieurs indices permettent de penser que leurs relations avec les villageois ne sont pas au beau fixe. Telle est peut-être l'une des raisons, parmi d'autres – songeons à la conjoncture changeante de la garance – pour lesquelles sont entreprises des négociations avec des anabaptistes, évoquées en ces termes par les comtes de la société : « ...an Zehrung für die berufenen Wiedertaüfer, die das in die Societät behörige Gut in Bestand nehmen wollten »[2].

Quels sont ces anabaptistes ? D'où viennent-ils ? Nous l'ignorons. Si ces négociations n'ont, semble-t-il, aucune suite, du moins à notre connaissance, il n'est cependant pas inutile de les consigner dès lors qu'elles éclairent l'un des mécanismes de l'histoire sociale des campagnes alsaciennes.

Jean VOGT



Ecoute attentive au « Centre Départemental d'Histoire des Familles de Guebwiller ».

[1] Au sujet de cette société, voir J. Vogt, 1992, « Coup d'œil à la garance à Ingwiller et dans ses environs », Pays d'Alsace.

[2] Archives du Bas-Rhin 6 E 29/191.

ROGER BOIGEOL

Le 27 août 1997, nous étions venus à quelques membres de l'église mennonite de Belfort pour assister aux obsèques de M. Roger Boigeol à Giromagny.

M. Boigeol était une personnalité bien connue dans le Territoire de Belfort pour son intérêt dans l'histoire locale et entres autres sur les Anabaptistes de la région.

En plus de son engagement dans l'entreprise familiale a Giromagny, M. Boigeol assura pendant de longues années le remplacement du pasteur au temple St. Luc. Membre de la Société Belfortaine d'Emulation, il en devint le Président. Homme érudit et passionné, on lui doit de nombreux articles sur l'histoire des mines de Giromagny, mais aussi sur l'histoire des Anabaptistes.

En 1969, M. Boigeol participa à la réédition du livre de Charles Mathiot " Recherches historiques sur les Anabaptistes ".

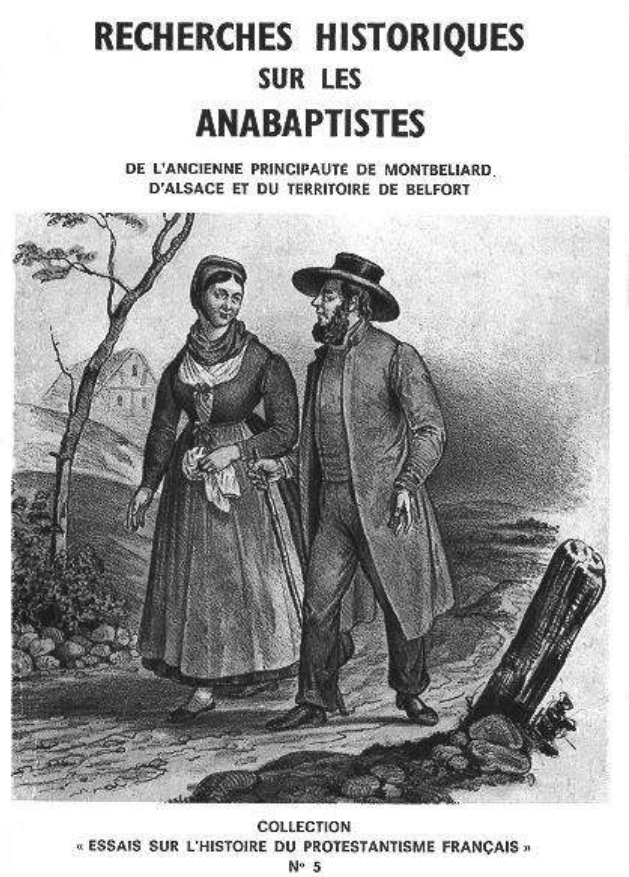
En plus, il faut signaler, dans le cadre de la Société Belfortaine d'Emulation, deux études :

☞ En 1958, N° 61 du Bulletin de la Société Belfortaine d'Emulation : « Un mouvement pacifique dans la région de Belfort : les Anabaptistes ».

☞ En 1963, " Les Anabaptistes de la région de Belfort - Montbéliard avant la Révolution française " Mémoires de la Société pour l'Histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands, 24ème Fascicule, Dijon.

Ernest HEGE

Editions « Le Phare »



RECENSION

*"*Missionarische Gemeinde werden*"*
Bernhard OTT, *Bienenberg*
Verlag ETG, CH. 8610 Uster,
1996, 332 pages

Il s'agit de l'histoire d'un mouvement évangélique fondé en Suisse par Samuel Fröhlich (1803 - 1857).

Ce mouvement a ceci de particulier, d'une part qu'il a, en ce qui concerne la doctrine, bien des choses en commun avec le mouvement mennonite, d'autre part qu'il a provoqué une scission parmi les mennonites de l'Emmental causant bien des souffrances.

Samuel Fröhlich avait une formation de pasteur réformé. Il a passé par une profonde expérience spirituelle qui ne lui permettait plus d'accepter le formalisme de l'église nationale. Animé d'un profond zèle missionnaire, il a rassemblé partout des chrétiens pour former de petites assemblées, aussi bien en Suisse qu'en Allemagne et en Alsace. Il enseignait le baptême du croyant. Pour ne pas être confondu avec les anabaptistes suisses, il appela son mouvement « Neutaüfer » alors que les autres prenaient le nom de « Alttaüfer ».

Ces deux dénominations ont existées côte à côte pendant un siècle et demi sans se fréquenter. Il y eut pourtant des assemblées « nazaréennes » issues du travail de Fröhlich, tant en Allemagne du Sud qu'en Alsace du Nord, à Strasbourg où Fröhlich séjourna entre 1844 et 1857 et à Mulhouse.

Le 20 juin 1993 eut lieu au Bienenberg une rencontre entre les responsables de ces deux groupes avec pour thème : "Qu'avons-nous eu en commun dans le passé et que pouvons-nous avoir en commun dans l'avenir ?

Ernest HEGE

DE L'ÉRUDITION ANGLAISE SUR L'HISTOIRE ET LA THEOLOGIE ANABAPTISTE :

Voici la recension de deux livres capitaux par rapport à la connaissance de l'anabaptisme. Ils sont de langue anglaise, de la plume de deux grands connaisseurs de l'anabaptisme : Arnold Snyder et George Williams. Disons-le tout de suite, il ne s'agit pas de livres de vulgarisation, mais de livres de haute technicité qui ont le souci de l'analyse et qui n'ont pu voir le jour qu'après une très longue période de gestation. Les deux sont nés à partir de cours donnés en divers lieux sur la Réforme radicale. Le livre de Snyder est un peu le fruit de la digestion du livre de Williams comme il le concède dans son introduction (p.v.).

WILLIAMS, George Huntston, The Radical Reformation, vol. XV de la série Sixteenth Century Essays & Studies, 3e édition revue et étendue, Edwards Brothers, Ann Arbor, Michigan, Kirksville / Miss., 1992, 1440 pages. ISBN O-940474-27 (case). Prix : env. 50$ U.S. pour le volume broché et 130$ pour l'édition reliée.

George Williams est un grand historien de Harvard aux U.S.A. Aucun livre relatif au mouvement de la réforme radicale globale du XVI^{e} siècle ne se compare pour le moment au livre de Williams. Enfin un livre qui ne nous enferme pas dans les seuls héritages radicaux de la région germano - hollandaise ignorant en grande partie ce qui se passait dans les pays voisins (Italie, Espagne, Slovaquie, France etc.) ! Nous connaissions déjà une édition précédente mais celle-ci a tant été enrichie qu'il s'agit véritablement d'un nouveau livre.

Vous voulez connaître un événement et une bibliographie précise de la "réforme radicale", phénomène connu de l'Ukraine à

l'Espagne et ceci pour la période 1520 à 1575 ? Alors vous le trouverez très probablement mentionné dans ce livre. L'avantage incontestable de ce travail monumental est qu'il permet de lire l'histoire des idées radicales en diachronie, par delà les langues italienne, française, allemande, espagnole, néerlandaise, anglaise, hongroise, tchèque, roumaine, polonaise etc. De toute manière, en ce temps, les plus éduqués avaient sur nous la facilité de lire et d'écrire une langue commune, le latin... et les idées circulaient facilement d'un pays à l'autre.

Ce que l'auteur a appelé la "réforme radicale" n'est pas un mouvement unifié, mais un mouvement regroupant un certain nombre de caractéristiques communes. Pour Williams, l'héritage de cette réforme est tout aussi important pour le christianisme moderne que celui initié par Luther ou Calvin. L'auteur voir quatre traits communs à la réforme radicale : restitution de l'église du Nouveau Testament, séparation entre pouvoir civil et foi, accent sur la transformation de la vie et rejet de tout monopole d'autorité en matière religieuse.

1) La Réforme voulait "réformer" l'Eglise et le christianisme médiéval tandis que la Réforme radicale, voulait la "restitution" du christianisme selon le modèle de l'Eglise primitive.

2) La Réforme radicale rejetait catégoriquement le lien "Eglise/Etat", ce que la Réforme "officielle" n'a jamais fait (il l'appelle pour cela la "réforme magistérielle"). La réforme radicale met en question la "synthèse constantinienne", refusant en matière de foi de s'appuyer sur le pouvoir civil pour asseoir son autorité. Parfois le pacifisme, donc le rejet de la violence - même pour combattre le mal-, en a été le corollaire.

On lira avec intérêt la phrase suivante, dans la préface à la troisième édition : les divers mouvements qui composent la réforme radicale avaient en commun le rejet de l'Eglise d'Etat ou le rejet de la notion de réforme territoriale de toutes les institutions dans une juridiction civile, qu'elle soit cité-état ou royaume national..., "ils ont d'abord apprécié, puis défendu leur séparation de l'Etat et des institutions ecclésiastiques soutenues par l'Etat -églises paroissiales, cathédrales, écoles et le patronage de magistrats portant divers titres représentant différentes autorités, du seigneur à l'Empereur-, et ils ont généralement soutenu le principe de la tolérance confessionnelle et même dans certains cas l'irénisme des confrontations inter religieuses et des colloques théologiques sous la direction du même Esprit Saint qui a inspiré les Ecritures anciennes" (George H. Williams, préface à la troisième édition, 1992, p. 9-10).

3) Les partisans de la Réforme radicale sont généralement des "déçus" de la Réforme magistérielle. Pour eux, la Réforme proposée ne va pas assez loin sur le plan éthique. Ses partisans reprochent en général d'avoir mal interprété la justification par la foi. Celui qui nous justifie, disaient-ils, est en même temps le Christ exemple. L'accent est d'avantage mis sur l'aspect régénérateur de la foi, sur le baptême des adultes que sur le changement juridique de la personne sauvée par grâce.

4) La Réforme radicale se caractérise également par un anticléricalisme, qui s'exprime par la lutte contre toute prétention de monopole en matière d'autorité, y compris celle des pasteurs officiels et autres théologiens de niveaux universitaires. Il s'agit de l'extension logique du principe biblique et luthérien du sacerdoce universel et d'une redécouverte des dons spirituels et du processus biblique de prise de décision communautaire.

Parmi les tenants de cette théologie radicale, Williams distingue les anabaptistes, les spiritualistes et les rationalistes.

La première édition de son livre date de 1962 et avait une typologie plus rigide qui peu à peu ne correspondait plus tout à fait

aux découvertes historiques. Il convenait ainsi de préciser la typologie. Les trente-trois chapitres de ce livre suivent les lignes de cette typologie tout en maintenant un souci chronologique.

Les premiers chapitres analysent les premières manifestations de cette radicalité et l'on passera d'Erasme et la littérature rhénane mystique, aux premiers radicaux autour de Luther et de la guerre des paysans. A partir du chapitre 5, le lecteur suivra plutôt les conséquences des débats relatifs à la Sainte - Cène et au baptême, y compris l'apparition de l'anabaptisme zurichois et son aile plus séparatiste à Schleitheim. A partir du chapitre 9, l'historien nous fait découvrir les particularismes plus régionaux : la Moravie, Strasbourg... puis énumère les visions particulières de voir le baptême, la doctrine de la Trinité, la médiation du salut et l'attente de la fin des temps. A partir du chapitre 12, Williams aborde les événements ultérieurs à 1534, les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne, Münster pendant et après la débâcle, le Mennonitisme, les événements de Pologne et de Lituanie, les Houttériens de Moravie. Ce n'est qu'à partir du chapitre 18 que l'auteur aborde avec plus de précision le phénomène des Spiritualistes avec ses différentes tendances. Les mouvements vaudois, les anabaptistes italiens et des grisons sont abordés à partir du chapitre 21. En progressant dans le temps, l'auteur aborde la relation de Calvin avec la réforme radicale, les Nicodémites, les Libertins, les Psychopannichistes, ou partisans du "sommeil des âmes" entre la mort et le jugement, et nous ne pouvons pas nous empêcher de signaler, à ce niveau, les pages excellentes relatives à la France, l'Italie et à la Pologne. Enfin, Williams aborde les antitrinitaires, opposés au baptême des nourrissons, hostiles à toutes formules dogmatiques acceptées par l'Eglise au cours des siècles et que l'Empereur romain avait préférer ; ainsi les antitrinitaires de Transylvanie, surtout à partir de 1565, les sociniens et les résurgences de leurs doctrines aux Pays-Bas et en Angleterre à partir de 1566. Les rationalistes et des considérations en rapport avec l'unité de l'Eglise closent le livre.

L'anabaptisme lui-même est passé par diverses phases. Grebel et Mantz ne cherchaient-ils pas, par exemple, du moins lors des premiers rebaptêmes zurichois, à promouvoir une sorte de baptisme territorial non séparatiste ? Ainsi Williams proposa-t-il la typologie suivante qu'il ne cessa d'élaborer au fur et à mesure des éditions :

1. Anabaptistes de tendances évangélique, révolutionnaire et contemplative
2. Spiritualistes de tendances révolutionnaire, rationaliste et évangélique
3. Rationalistes évangéliques

La seconde édition, déjà très amplifiée, de ce livre a pourtant été en langue espagnole (*La Reforma Radical*, Mexico City & Madrid, Fondo de Cultura Economica, 1983). Tous les trente-trois chapitres de la première édition survivent, mais les sous-sections ont été largement réarrangées et retravaillées.

Aujourd'hui, trente ans après la première édition, en 1992, le résultat d'un très grand nombre de révisions, de relectures, de précisions faites par des sommités en histoire de la dissidence de très nombreux pays, est un véritable chef-d'œuvre. On découvrira ainsi que pour la France y ont contribué Dr. Georges Herzog, Prof. Marc Lienhard, Dr. Jean Rott, Dr. André Séguenny et parmi les personnes et docteurs spécialistes de l'anabaptisme les plus connus de l'AFHAM : Heinold Fast, John H. Yoder, Werner Packull, John Oyer, Walter Klassen, Cornelius Dyck, Claus-Peter Clasen et bien entendu la contribution stimulante au niveau de la typologie du Prof. James Stayer.

Le livre est agrémenté d'une table de bibliographie, d'un index de sources (documents), un index des confessions, un index des colloques et lieux de débats théologiques,

un index des références bibliques, enfin d'un index thématique. Le nom de somme sied bien à un tel livre.

Il est possible d'approcher ce livre par chapitres, mais également par thèmes en suivant les notes de bas de pages. Le seul reproche mineur que nous ayons à formuler à ce livre est la longueur de certaines phrases. A force de compilation et de précisions, le lecteur peu averti peut s'y perdre. Mais nous conseillons à toutes les bibliothèques s'intéressant à l'histoire de la Réforme du XVIe siècle d'acquérir cette somme.

SNYDER Arnold C., Anabaptist History and Theology. An Introduction, Pandora Press, 51 Pandora Avenue N., Kitchener, N2H 3C1, Ontario, Canada, 1995, 434 pages, ISBN 0-9698762-0-3, env. 38$ canadiens.

L'auteur de l'étude la plus fouillée sur la vie et la pensée de l'anabaptiste Michaël Sattler n'a pas fini de nous surprendre par ses compétences en matière d'anabaptisme et de théologie. Il a eu la bonne idée de créer et de lancer une maison d'édition, Pandora, ayant pour objectif de "rendre accessibles des livres historiques et théologiques à prix modestes et en liens avec les églises anabaptistes, mennonites ou de professants".

Il existe une édition élargie et une édition condensée de ce livre, la seconde étant plutôt pour les étudiants. L'auteur est bien conscient que ce que nous appelons "anabaptisme" est un phénomène complexe, pourtant l'art de la synthèse lui réussit bien.

Nous reprenons ci-dessous certaines analyses du professeur James M. Stayer[1]. Et nous partageons son avis pour dire que ce livre sur l'histoire et la théologie anabaptiste est unique pour le moment, et disons-le tout de suite, il serait très utile d'avoir son homologue en langue française. Dans le genre, mais en plus succinct, édité par Cornelius J. Dyck, nous avions An Introduction to Mennonite History[2]. Le but de Snyder est de permettre au lecteur d'avoir une présentation synthétique de l'ensemble des phénomènes anabaptistes, incluant parfois les spiritualistes. Il réussit à la fois à intéresser le lecteur par ses narrations tout en intégrant dans ses analyses les études pointues les plus récentes, également celles qu'il a lui-même menées sur la vie des femmes anabaptistes et sur la communication orale dans la réforme radicale.

Nous parlons de l'anabaptisme au singulier, car Snyder intègre des enseignants anabaptistes classiques comme Grebel, Mantz, Sattler, Hubmaïer (ceux repris par l'Ecole historique initiée par l'historien américain Harold Bender) et des anabaptistes plus hétérodoxes et marginaux traditionnellement évités comme l'énigmatique David Joris et les idéologues anabaptistes apocalyptiques de Münster en Westphalie, Melchior Hoffmann et Hans Denck. Ils restent pourtant "marginaux" en considération du nombre de ceux qui les ont suivis. Pour Snyder, les anabaptistes avaient en commun la pratique du baptême sur profession de la foi, une doctrine du salut où la vie intérieure et extérieure restaient étroitement liées sous l'effet de la Grâce divine et de l'action de l'Esprit-Saint. D'autres penseurs radicaux qui ne rebaptisaient toutefois pas, sont pris au passage en compte à cause des nombreuses interactions de l'époque : ainsi Andreas Carlstadt, Thomas Müntzer, ou des spiritualistes comme Caspar Schwenckfeld etc.

En 27 articles et un appendice, l'auteur aborde le contexte d'émergence de l'anabaptisme, les origines (1525-1540), la phase de développement (1525-environ 1600), analyse

---

1 cf. Mennonite Quarterly Review vol. 70, Nø4, octobre 1996, pp. 473-482

2 3e édition de 1981.

les composantes de la réalité socio-économique, puis les éléments des dialogues entre les mouvements avant de conclure en relevant ce qui constitue les valeurs de la "tradition anabaptiste" et les conversations qui doivent être poursuivies. L'appendice traite de la manière de voir l'anabaptisme au courant de l'histoire (l'historiographie).

Snyder voit en chacune des tendances de l'anabaptisme une spiritualité particulière ancrée dans la *Gelassenheit* (paisible abandon de soi ancrée dans la foi en la souveraineté de Dieu) particulièrement présente dans les écrits de la mystique rhénane.

Snyder accentue le fait qu'au cœur de la théologie anabaptiste prise globalement se trouve une sotériologie (doctrine du salut) commune : "*central à cette sotériologie se trouve le lien indissociable entre vie intérieure et extérieure des croyants, que les anabaptistes pensaient pouvoir dégager d'une lecture fidèle des Ecritures*" (p. 384). Snyder voit la paternité théologique d'une telle attitude chez Carlstadt et Müntzer, et une influence "largement répandue... de la réforme, du salut, de la régénération et de la sanctification", reflétant une "tradition régénérationiste et ascétique de la piété médiévale tardive" (p. 47-48). Ce dernier facteur se vérifie au travers de tout le mouvement anabaptiste et est en rapport direct avec l'action du Saint-Esprit : sa réception, sa direction, son inspiration et son appel. La régénération dans une perspective anabaptiste est œuvre de la Grâce divine. Cette religion de la pratique de l'amour du prochain, de la solidarité et des œuvres de miséricordes, plus proche des écrits évangéliques que des développements de l'apôtre Paul, était attrayante pour les foules insatisfaites de la première moitié du XVI^{e} siècle et largement présente dans les pamphlets de la guerre des paysans par exemple.

Snyder, dans son chapitre 11, constate que l'accent sur l'Esprit divin permet une typologie d'approche des divers mouvements radicaux. En voici les sous catégories : la lettre de l'Ecriture au dessus de l'Esprit (Grebel, Mantz, Sattler, Hubmaïer, Hutter, Riedeman, Simons), l'Esprit au-dessus de la lettre (Denck, Schiemer, Bünderlin) et l'Esprit prophétique et la lettre prophétique (Hut, Hoffman, Münster, Joris), ce dernier groupe ayant disparu vers 1540. Snyder ne cache pas sa sympathie pour la théologie de Pilgram Marpeck qui, en concordance avec les recherches publiées en français par Neal Blough, aurait gardé un bon équilibre entre l'Esprit et l'Eglise, entre l'Esprit et la lettre. L'anabaptiste Marpeck s'opposait tant aux spiritualistes qui reprochaient aux anabaptistes de vouloir restaurer les cérémonies apostoliques, qu'aux anabaptistes Frères Suisses pour leurs tendances légalistes et formalistes. Le professeur Neal Blough nous a pourtant montré dans son livre Christologie Anabaptiste Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ (Labor et Fides, 1984) que Marpeck avait repris bien des idées centrales de sa foi chez d'autres penseurs comme Bernhard Rothmann, Martin Luther et Caspar Schwenckfeld.

Il y a par conséquent dans l'anabaptisme différentes tendances, avec des éléments communs et des éléments divergents et entre eux de nombreuses interactions. Mais en divers lieux comme dans le Tyrol, en Moravie et dans la plaine d'Alsace des particularismes s'affirmeront plus fortement avec le temps.

Le livre de Snyder est un réel stimulant pour tout étudiant en histoire ou en théologie, mais également pour tout lecteur curieux de l'anabaptisme, enfin pour toute personne cherchant à vivre les profils de l'intégrité si caractéristique de la pensée anabaptiste du XVIe siècle. Les temps viendront peut-être où pareil ouvrage de référence sera fait en

langue française, avec des références à des sources de la réforme radicale également accessibles en langue française. Mais plus modestement, peut-être faudra-t-il commencer par traduire son chapitre 27e, "L'épilogue. La conversion inachevée" (pp. 379-396).

Claude BAECHER

DROIT DE REPONSE

Dans Le Point du samedi 30 août 1997, un article paraissait avec beaucoup d'inexactitudes et fort peu élogieux pour les mennonites. Deux personnes nous ont transmis leurs réactions qu'ils ont fait connaître au journal par courrier. Malheureusement le journal n'a pas daigner répondre. Aussi comme en 1996 pour l'émission de FR3 « Faut pas rêver », notre position est alors de publier les lettres restées sans réponse.

Claude Baecher
Docteur en théologie

Hégenheim, le 30 septembre 1997
M. Jean Schmitt
Le Point
140, rue de Rennes
75280 Paris Cedex 06

Monsieur le Directeur de la rédaction

J'aimerais vous faire parvenir quelques remarques au sujet de l'article relatif aux Mennonites réfugiés et installés dans le petit pays du Belize *(Belize. Au village des fous de Dieu*, qui a été publié dans Le Point du samedi 30 août 1997, sous la plume de Mme Emilie Lanez, pp. 57-61). Je ne puis rester court, car il s'agit de s'expliquer. Je suis heureux de l'ouverture de l'hebdomadaire d'information sur ces groupes minoritaires, mais je pense que l'article de Mme Lanez est tendancieux, dommageable pour les mennonites et au moins manque de perspective historique.

D'abord le vocabulaire qu'elle utilise pour décrire le fonctionnement : "messe", "grand prêtre", et "prêtre" et même "l'adjoint au prêtre". Sachant que l'anabaptisme - mennonite est l'une des plus vieilles familles du protestantisme historique, ne vaut-il pas mieux avoir un minimum de sensibilité théologique voyant que cela ne correspond pas à la pensée et à l'usage des Mennonites ? Ils ont des "anciens" ou "pasteurs" qui du reste pourvoient généralement eux-mêmes à leurs besoins : habitude de la persécution oblige ! L'allusion au "paradis à mériter" est injustifiée lorsque l'on connaît leur théologie. Il serait plutôt question du "paradis dont il faut se montrer digne en menant un style de vie conforme au plan de Dieu". La première relève d'une théologie catholique romaine, la seconde expression est plus compatible avec une théologie de type protestante.

Quelques erreurs : vous citez 600 000 Mennonites de part le monde, les chiffres actuels de la Conférence Mennonite Mondiale, dont l'un des bureaux se trouve à Strasbourg, en recense un peu plus d'un million. C'est vrai que les Mennonites représentent l'une des petites familles du christianisme mondial.

Ensuite, le choix de ces Mennonites précis, parmi les Mennonites du Belize, somme toute non représentatifs. Vous le dites vous-mêmes : ils ont quitté la "*communauté mère, après que celle-ci eut admis l'usage des pneus en caoutchouc sur les carrioles*". Le journaliste veut alors bien souligner que les descendants de ces trois familles sont les "*traditionalistes, résolument conservateurs*". Mais le lecteur ne fera pas, avec les descriptions de ce début d'article, la différence nécessaire pour le reste de l'article, entre la communauté mennonite en général et ces sectateurs particuliers... C'est un peu comme si on prenait le nom de famille Lanez (le nom de l'envoyée spéciale et journaliste qui a rédigé l'article), qu'on choisissait dans cette famille la personne la plus excentrique, qu'on faisait sur elle un reportage et qu'on laissait entendre que ce sont là des traits

caractéristiques de la famille Lanez. Je pense que vous saisissez le message. En tant que chrétien mennonite français et historien de l'anabaptisme, j'en suis d'autant plus affligé.

Cette prudence est de mise pour la description de tout groupe humain. Il semble que le journaliste soit "tombé" sur un groupe plus petit, plus conservateur également et passablement isolé de la population mennonite du pays. Ce groupe semble replié sur lui-même, alors que les célébrations mennonites du Belize se déroulent, selon ma propre investigation, communément en plusieurs langues : allemand, associé à l'anglais, l'espagnol et le garifuna, la langue d'un groupe ethnique descendant des esclaves africains qui se sont mélangés avec les populations autochtones.

Mais il y a plus. Le rapport hostile au monde civilisé et à l'étranger. Il convient, pour faire justice à l'histoire et à leur pensée de comprendre l'origine de cette diabolisation du monde. Une lecture très littérale du Nouveau Testament les y a poussés : la Bible est pleine d'impératifs très favorables à l'étranger. Il ne s'agit pas d'une hostilité de principe envers les hommes différents, mais d'une hostilité de méfiance ancrée dans leur expérience. Quelqu'un disait "derrière toute cicatrice il y a une histoire"... S'il est déjà vrai que dans les villages français traditionnels la méfiance est une attitude répandue face aux nouveaux venus, ne convient-il pas de comprendre que ces Mennonites du Belize ont cent fois plus de raisons que nos propres compatriotes européens de se méfier de ceux qui ne leur ressemblent pas ? En effet, combien de fois ont-ils dû fuir leur terre devant des autorités et des prétendus religieux de tout poil et leurs armées ? Combien de fois, étant "sans défense à cause du Christ", ont-ils été dépouillés, leurs filles et femmes ont-elles été violées ? Souvent dans des circonstances effroyables ils ont quitté au cours des siècles la Suisse, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Royaume de France - l'Alsace -, et dans les générations récentes, la Russie.

Les mots sont chargés lorsque le journaliste écrit "*mennonites, les chrétiens les plus intégristes du monde*" ! Intégristes désigne chez l'auteur une volonté de ne pas marcher selon la mentalité et les habitudes du monde occidental moderne. Si c'est cela, alors il faut le préciser... et le mot "intègre" semble mieux convenir... Voici un de ces mots magiques que les médias feraient bien de définir chaque fois qu'ils l'utilisent. Du reste, bien que Le Point ne soit pas un journal attaché à une confession de foi précise, à notre connaissance, il vaudrait alors mieux qu'il utilise un vocabulaire plus neutre que "leur foi hérétique". "Hérétique" par rapport à quoi ? Certainement pas par rapport au Nouveau Testament... ou "Secte sans gourou, sans caisse noire". "Secte" au sens sociologique ou au sens commun ? Et de me poser la question : est-ce alors l'effet défavorable qui est recherché chez les lecteurs ? Le Point se permet-il ce type de jugement partial, seulement lorsque les groupes visés sont vulnérables ? Car vulnérables, les Mennonites ont choisi de l'être historiquement, avec le Christ du Sermon sur la Montagne, et j'espère que les générations mennonites à venir le choisiront toujours. Les Mennonites ont historiquement attaché beaucoup d'importance à une position de non-violence radicale. Leur vulnérabilité a l'énorme avantage par rapport au pouvoir contraignant de laisser se révéler la méchanceté ou la lâcheté.

Les Mennonites font aussi l'objet de jalousie, dans le pays même, du fait de leur réussite dans les domaines de l'utilisation du bois, de la mécanique et de l'agriculture, également à cause de la bienveillance intéressée du gouvernement à leur égard. Ce dernier aspect à lui seul mériterait une étude approfondie.

A propos de l'image de désunion que souligne la journaliste, il convient de comprendre le fonctionnement des Mennonites. Pour rééquilibrer l'image donnée par votre article, faut-il préciser que l'uniformité de pensée et de pratique dans les détails n'est pas la règle absolue ? La règle de conduite commune pour la communauté se dégage de la discussion, et d'une lecture commune de l'Ecriture, entre adultes avec le Christ comme centre. Ici encore, en l'absence de pouvoir centralisateur, les Mennonites s'organisent - regroupement en conférence annuelle à part quelques exceptions -, trois ou quatre rencontres régionales des pasteurs par année, etc.

La question des "multiples brouilles qui divisent ces chrétiens scrupuleux" touche un point important : si la Bible, et non une hiérarchie, est l'autorité ultime en matière de foi et de vie, il faut toujours à nouveau que les membres du groupe reposent la question de l'essentiel, des points sur lesquels le croyant ne transige pas, et de ce qui est périphérique. Parfois, et pour un temps, il est possible qu'un groupe perde le sens des proportions. Mais l'équilibre de la Bible sera à nouveau là pour corriger, lorsque les passions se seront apaisées. C'est là l'une des difficultés majeures, mais non insurmontables, du refus d'une force d'unification contraignante dans un mouvement religieux. Près d'un demi - millénaire de vie d'église mennonite témoigne de cette recherche.

Madame Lanez a raison de souligner l'anomalie des privations auto-infligées et du refus de la jouissance des biens, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle exagère. En passant, je fais remarquer que bien des ordres monastiques vivent ces mêmes privations, sans que l'idée ne soit scandaleuse. Quelles sont les raisons qui ont pu y mener ces communautés ? Ce rejet du plaisir ne se trouve pas dans les principes fondamentaux de l'anabaptisme. Au contraire ! Il est possible que le dénuement de leur passé russe (famines, exil, camps etc.), leur volonté de ne pas être redevable aux pourvoyeurs de jouissances et leur condition de colons les aient conduits vers un style de vie si dépouillé.

Je vous remercie, Monsieur le Directeur, pour l'attention que vous voudrez bien accorder à ces correctifs qui nous semblent importants dans une société en quête de vérité et d'information objective. Peut-être jugerez-vous utile de publier un rectificatif.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Claude Baecher

Raymond & Suzy Eyer

...

Andolsheim, le 5 Novembre 1997

LE POINT
140, rue de Rennes
75280 Paris CEDEX 06

Concerne : L'article "Au village des fous de Dieu", N° 1302, 30 août 1997

Monsieur le rédacteur,

J'ai eu l'occasion de lire l'article cité et je suis écœuré. Cet article est truffé d'erreurs. J'en cite quelques-uns : - « Refus de tout progrès ». *Claude Baecher, théologien et historien, mennonite français contemporain, a dit récemment lors d'une conférence : - Les amish (branche des Mennonites)* acceptent le *progrès de manière sélective*. Il a donné des preuves à l'appui. En fait, les mennonites étaient souvent à la pointe du progrès dans le domaine de l'agriculture.

- « chacun (occupé) à gagner son paradis ». Les Mennonites, avec toutes les églises de la Réforme, soulignent *le salut par la foi en Jésus-Christ, sans les œuvres.* (Ep. de Paul aux Ephésiens Chap, 2, v.8 + 9 ; Romains Chap. 3, v. 21 à 26).
- «prêtre/grand-prêtre». Les Anabaptistes - Mennonites ont dès le début souligné le *sacerdoce universel.* Donc chez eux, jamais de prêtres ; pas de distinction entre laïc et clerc ! D'ailleurs, pas de «messe» non plus. Le dernier souper de Jésus-Christ est appelé *Cène (Sainte - Cène).*

On pourrait continuer à citer d'autres erreurs grossières, mais je veux terminer. C'est vraiment dommage qu'une revue ayant la réputation d'être sérieuse, publie un article calomniateur sur des croyants prenant au sérieux la Bible, Parole de Dieu. Pourquoi n'a-t-on pas consulté M. Jean Séguy dont une phrase a été citée hors de son contexte ! Beaucoup de personnes étudient avec intérêt la vie des Anabaptistes - Mennonites ou celle des Amish. Ils ne sont pas adeptes du "progrès à tout prix", mais ils veulent vivre humblement comme de véritables imitateurs de Jésus-Christ. Chez eux, pas de problème de violence, pas de problème de drogue, pas de problème de pollution (du moins en principe, car ce sont des êtres humains bien faillibles !).

Les taxer de "chrétiens intégristes" ou de "fous de Dieu" et faire ainsi l'amalgame avec certains croyants violents qui proclament la "guerre sainte", est complètement aberrant.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

PS: Je suis moi-même membre, et l'un des responsables, de l'Église Evangélique Mennonite de Colmar Ingersheim, ci-joint un dépliant concernant cette Église,

Raymond et Suzy EYER

COURRIER DES LECTEURS

A propos de la GENEALOGIE GINGERICH *un lecteur dont malheureusement, nous avons perdu les coordonnées, ce dont nous nous excusons profondément auprès de lui, nous envoie les rectifications suivantes :*

Parus dans SOUVENANCE No 7 P. 87-88

11211 Barbara Gingerich
o 1787 KUTZENHAUSEN
fille de Christian Gingerich
et de Catherine Wergler
† 26/11/1864 à Ste Marie aux mines.
oo 12/08/1808 à Ste Marie aux mines.
avec Jacob Goldschmidt
fils de Henry Goldschmidt
† 17/05/1791 à Ste M / m.
et de Barbara Gingerich ①

Barbara Gingerich ①
oo 2nde noce 8 frimaire an 4 à Ste M / m.
Joseph Baecher
- 1757/1832 Hang St. Marie/mines.
fils de Jean Baecher
et de Anne Neuhouser.

Parus dans SOUVENANCE No 9 P. 92

Mariage :

Michel Salzmann
fils de Chrétien Salzmann
et de Barbe Bachler
Marie - Barbe Liman
fille de Joseph Liman de Lubine
et de Marie - Barbe Gottschmidt.

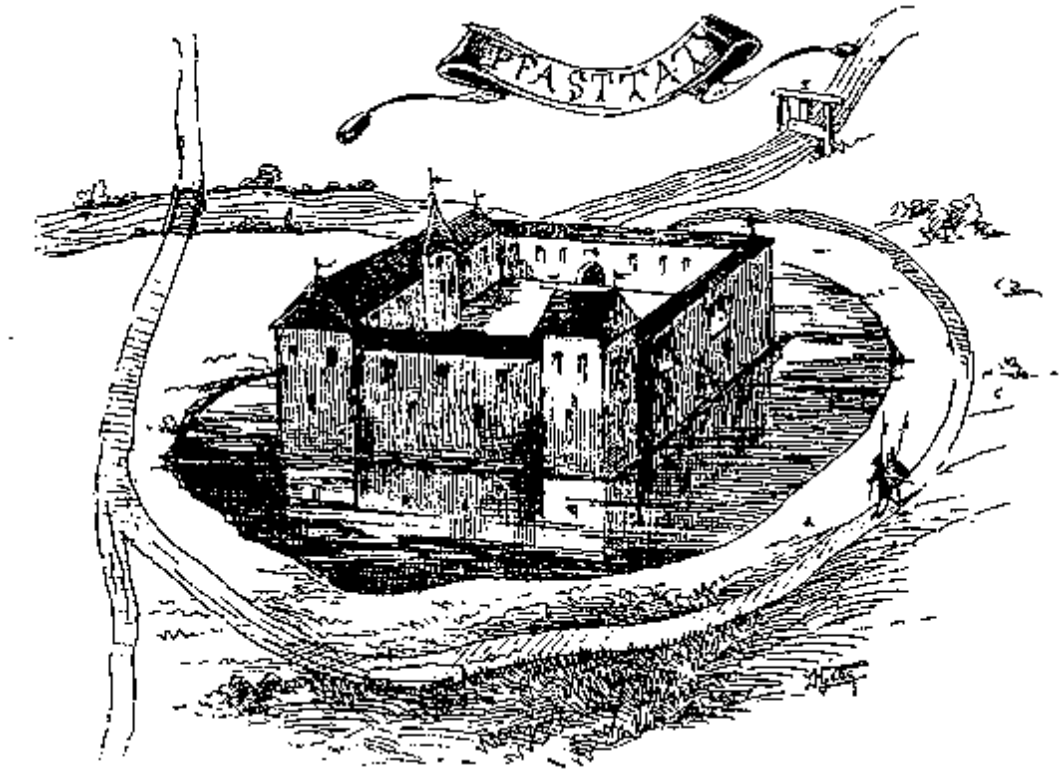
IL faut bien comprendre Eymann et Goldschmidt. Cette affirmation est confirmée par la publication de mariage faite à Ste Marie aux mines le 31/02/1823 de :

Chrétien Maurer
Catherine Eymann
fille de Joseph Eymann de Lubine
et de Marie - Barbe Goldschmidt.

L'EPHEMERE ASSEMBLEE DE MULHOUSE - RICHWILLER APRES LA REVOLUTION FRANÇAISE

La cause essentielle de l'origine de la formation de l'actuelle église mennonite de Pfastatt en 1922[1] fut, au début de notre siècle, l'émancipation voulue par des membres de l'assemblée de Pulversheim habitant la région mulhousienne conjuguée avec l'arrivée de nouvelles familles du canton de Bâle. Ce fut le point de départ, la création d'une "nouvelle" assemblée mennonite qui de nos jours est l'une des plus importantes numériquement en France.

Pourtant, si on considère cette histoire, elle n'est que l'aboutissement d'une longue présence de familles anabaptistes dans la proche banlieue de Mulhouse. Quelques mentions éparses signalées ça et là, essentiellement contenues dans des travaux de généalogie[2], avaient déjà révélé le lien entre les anabaptistes et plus particulièrement ceux des villages de Pfastatt et de Richwiller. Leur existence même au début du siècle dernier reste cependant grandement méconnue. Défricher ce thème de la pré-histoire des assemblées de



Vue du château de Pfastatt au XVII[ème] siècle, d'après un plan aux archives de la ville de Mulhouse

Nos remerciements vont à Charles Fridmann, historien de Pfastatt, Amédée Egler, historien de Richwiller et le Centre de Recherche d'Histoire des Familles de Guebwiller pour leurs concours à l'élaboration de cette étude.

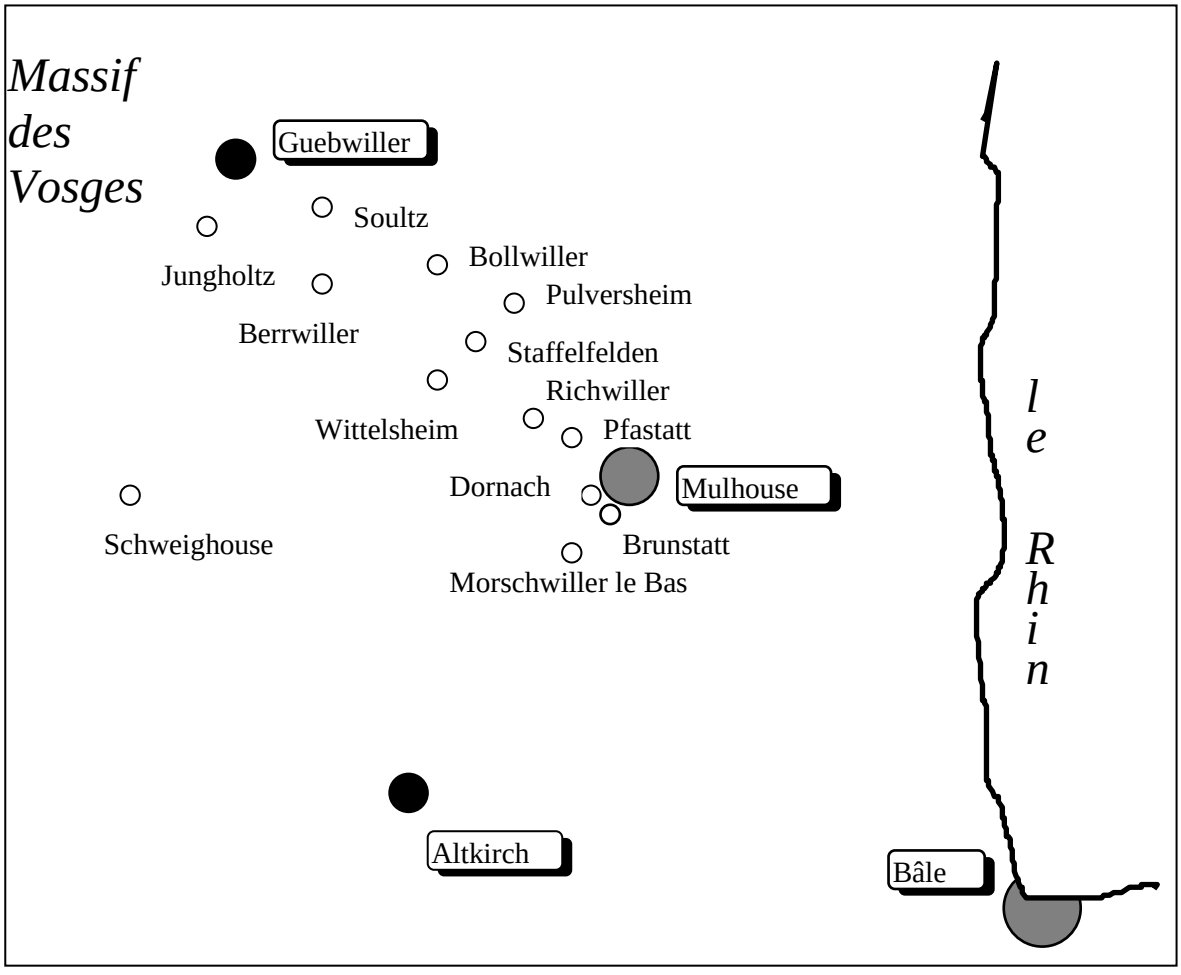
1 Voir l'article de Joël Goldschmidt sur l'historique de l'assemblée de Pfastatt contenu dans ce bulletin, et celui de Marthe Ropp sur l'historique de l'assemblée de Pulversheim paru dans *Souvenance anabaptiste* 7, 1988, pages 3ss.

2 Travaux généalogiques de :
[L.R.] Lorraine Roth, Kitchener Ontario, Canada
[R.S.] René Schürch, Bremgarten, Suisse
[N.A.S.L.] Neil Ann Stuckey Levine, Princeton, New Jersey, USA

Pulversheim/Pfastatt revenait à collecter des documents de diverses origines dont le fond principal est constitué par les actes d'état civil. Ce dernier fut instauré à partir de 1792, rendant obligatoires les déclarations de naissance, de décès et de mariage. En l'absence de registres d'églises usuels dans les autres confessions, ce sont des sources précieuses pour les anabaptistes. Les recensements de population qui répertoriaient par village la confession religieuse des habitants constituent une autre source. Ceux dont nous disposons, même si nous pouvons nous interroger sur leur fiabilité en ce qui concerne les données relatives aux confessions, ont été précieux pour la localisation des concentrations les plus importantes des familles anabaptistes.

Pour Pfastatt, les indications recueillies[3] sont les suivantes :

en :	1788	1807	1849	1851	1880	1895
anabaptistes	1	18	2	8	0	8
population	620	686	1210	1243	2000	3014



Localisation des principaux lieux cités

[3] Dessoud, *Joies et peines d'antan* (histoire de Pfastatt), Hassly Mulhouse, 1953
Bacquol, *Dictionnaire des communes du Haut-Rhin*, 1851 et Société Industrielle

A Richwiller, on recense 10 anabaptistes en 1807 et 4 en 1851 (sur un total de 463 habitants). Ces données semblent, là aussi, largement sous-estimées par rapport au nombre réel d'anabaptistes présents tels que nous les montrent les actes.

On constate sur ce tableau, d'une part une forte poussée démographique de Pfastatt durant tout le siècle entraînée par l'industrie textile et, d'autre part, les données très fluctuantes du nombre des anabaptistes, des indications largement minorées. Elles se trouvent être infirmées en partie par les relevés systématiques effectués dans les actes d'état civil. Une indication, pourtant, mérite notre attention : leur disparition provisoire après 1851.

En prolongeant nos recherches aux villages environnants, nous avons peu à peu rassemblé une importante documentation concernant tous les villages qui s'étirent dans les grandes lignes selon un axe de Mulhouse à Guebwiller, en englobant Dornach, Morschwiller-le-Bas, Reiningue, Wittelsheim, Staffelfelden, Pulversheim, Bollwiller, Schweighouse, Rimbach, Soultz. Une première surprise fut de constater que leur présence est attestée à des périodes bien plus précoces que ce que nous pouvions attendre.

Dès après l'époque révolutionnaire, les communautés anabaptistes vécurent une période transitoire d'adaptation à leur nouvelle condition, celle d'une communauté qui n'avait plus à craindre l'intolérance. Cette partie de l'histoire fut encore fort peu étudiée dans ses détails[4]. Ce fut une période difficile de leur histoire, due à des bouleversements de divers ordres. Si les menaces directes s'estompent, en revanche celles indirectes commencent à émerger : le conformisme, la rupture linguistique, le formalisme et l'accentuation de l'isolement.

Une assemblée à Mulhouse-Richwiller :

Dans son "Historique des assemblées", Pierre Sommer fait une très courte allusion à l'existence à Mulhouse d'une telle assemblée proche de la cité textile[5]. Il n'ajoute cependant aucun détail.

Nous trouvons une indication intéressante contenue dans une lettre conservée au Weierhof[6] : Peter Rich du Birkenhof mentionne en 1802 simultanément une assemblée à Pulversheim et une autre à Richwiller près de "Millhausen"[7]. Vu du Breisgau, un certain Benz König désigne la seconde simplement comme "l'assemblée de Mulhouse"[8]. Selon nos indications, les réunions à Richwiller devaientsetenir soit dans la ferme du château, soit dans celle exploitée par Christian Schlatter "le vieux". Le nombre des anabaptistes du secteur devait être suffisamment important pour justifier de la coexistence de deux assemblées dans un secteur aussi étroit. Les anciens Hans Roth de Dornach, Jacques Hirschi et Bénédict Tschantz de Bollwiller en étaient alors les responsables. Le village de Bollwiller sera un peu plus tard désigné lui-même comme lieu d'assemblée.

Soultz, un peu plus distant se trouva être un autre lieu de réunion. L'administration s'interroge le 20 ventôse an IV sur la légalité des réunions d'anabaptistes[9] qui s'y tiennent. Le registre de Montbéliard mentionne encore à la date du 11 décembre 1785 "l'assemblée de Guebwiller" à l'occasion du baptême à la

4 Séguy dans son *Les Assemblées Anbaptistes-Mennonites de France*, Mouton, Paris - La Haye, 1977, (voir plus particulièrement le chapitre qu'il a consacré à "De la Révolution à l'émigration vers l'Amérique", p.346-423) en a dressé les grandes lignes, mais il reste à développer les particularités de chacune des communautés, leur vie sociale et religieuse interne comme leurs relations avec leur entourage.

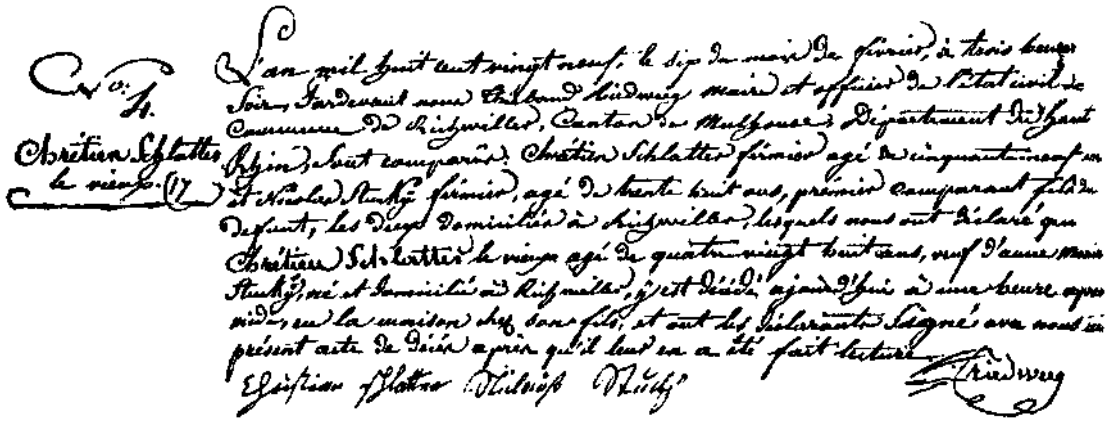
5 Pierre Sommer, *Historique des Assemblées*, chapitre 42, publication AFHAM.

6 Archives mennonites allemandes, Weierhof, Bolanden.

7 Lettre du 26 juin 1802 de Peter Rich du Birgenhof à Hans Klopfenstein de Buringen (Boron ?) et Hans Luginbill du "Burgerwald".

8 Lettre du 21 septembre 1802 de Benz König à Neuenburg à Peter Rich du Birkenhof.

9 Séguy, p. 356-357.



Acte de décès de Chrétien Schlatter « le vieux » (Etat civil de Richwiller du 06 février 1828).

ferme du Schalemberg d'un jeune homme, Hans Schlatter, garçon de ferme chez Christian Kennel.

Les mennonites avaient l'habitude de se retrouver tous les deuxièmes dimanche dans les maisons particulières généralement dépendantes d'une grande ferme. La notion de lieu est donc une notion fluctuante dans le temps, largement dépendante des occupations des lieux et du choix des anciens et responsables qui "servaient" les assemblées.[10]

Le souvenir de ce passé somme toute récent aurait dû être conservé au moins par transmission orale. Selon notre enquête, il n'en est rien. Quelles sont les explications de cette amnésie ? Quels sont les événements propres à ce groupe qui ont conduit à son oubli ?

L'origine des familles :

De quelle manière et à quel moment ces anabaptistes sont-ils arrivés dans la région ? Comme on peut le relever sur les actes, en rangs dispersés : il ne s'agit pas à proprement parler d'une vague migratoire comme ce fut le cas après la dispersion de 1712, telle que l'ont connu à diverses époques les régions ou comtés de Sainte-Marie-aux-Mines, de Villé ou de Montbéliard, mais plutôt d'installations ponctuelles parfois durables et réalisées selon les opportunités du moment.

La première implantation sur une longue période d'une famille anabaptiste d'origine Suisse[10] est révélée dans un recensement de 1780[11] : à cette époque il est question "d'un journalier établi dans le lieu du bailliage de Brunstatt depuis 80 ans", soit depuis 1700 ! Nous savons fort peu de choses de cette famille, même leur nom n'est pas rapporté. Outre l'anabaptiste et sa femme, la famille se composait encore de deux enfants. Bien évidemment, cette mention qui nous amène à 1700, ne peut en réalité que concerner l'arrivée d'un aïeul de celui qui est désigné. Deux autres familles s'établirent dans ce même lieu en 1777.

Toujours à propos du même recensement de 1780, les enquêteurs ont curieusement oublié ceux établis à l'époque à Richwiller[12]. Ainsi nous est-il permis de dire que le fameux recensement sur lequel se fondent nombre d'études démographiques sur les anabaptistes est probablement sous-estimé puisqu'il ne prend en compte que les concentrations les plus importantes, négligeant par là certaines familles isolées. S'agit-il réellement d'un oubli ou alors cherchait-on déjà à les dissimuler en prévision d'une éventuelle nouvelle expulsion ?

Les Schlatter[13] de Richwiller ont été la première famille à s'être installée à

10 Nous n'aborderons pas ici les quelques traces laissées dans la région par les anabaptistes autochtones aux XVI. et XVII. siècles.

11 ABR C338.

12 "L'oubli" peut aussi concerner l'une ou l'autre famille établie à Pulversheim.

13 ABR -C338, indique "Schwangen, canton de Berne" (Schwanden bei Sigriswil ou Schwenden ?) comme lieu d'origine des Schlatter. Arrivés vers 1740, ils se sont

Richwiller : dès avant 1741 puisque l'acte de décès de Christian Schlatter dit "le vieux"[14], précise qu'il est natif de Richwiller. Christian Stocky, le fermier du château de Richwiller, ainsi que Marie Sommer qui y est née en 1779, sont là aussi pour témoigner de la présence anabaptiste sous l'ancien régime.

Les Frutiger de Pfastatt vinrent directement de Sigriswil dans le canton de Berne, berceau s'il en est des familles anabaptistes de tendance amish. On notera les 15 enfants de Daniel Frutiger, dont un grand nombre vécurent.

Un épisode particulier trace un lien avec la Pologne[15]. Quelques familles anabaptistes de la région montbéliardaise avaient répondu à l'invitation de l'empereur d'Autriche Joseph II pour venir s'installer en Volhynie en 1790. Deux actes de mariage de Pfastatt mentionnent des épouses dont les parents, deux couples Ummel/Stocky ont vécu en Pologne. Au moins Barbara Stocky, décédée à Pfastatt en 1819 a fait le voyage du retour et certainement en compagnie des jeunes mariées. Sur les raisons de ce retour, on ne peut formuler que des hypothèses : mal du pays ou déboires économiques ...

A Pfastatt et dans les villages alentours, les Stocky, apparaissent de très nombreuses fois dans les actes. Ce patronyme est omniprésent. Il est très certainement l'un des plus fréquents dans la population anabaptiste de l'époque. Il s'agit d'une famille aux ramifications multiples dont la reconstitution reste un véritable défi aux généalogistes tant les différentes branches sont nombreuses et entrelacées.

Bénédict "Stoucken"[16], âgé de 40 ans, apparaît en 1723 comme anabaptiste à Etupes. Il est peut-être l'ancêtre commun de nos très nombreux Stucky, Stocky, originaires de Dießbach dans le canton de Berne. Vers 1771, un partie de cette famille est toujours installée au château de Grandvillars[17].

Les Stocky sont aussi fortement représentés dans la communauté réformée allemande de Sainte-Marie-aux-Mines[18] de sorte qu'il est raisonnable de penser dans l'état actuel de nos recherches, soit qu'une partie des Stocky anabaptistes en sont issus, soit que ce sont de très proches parents qui ont émigrés avec eux en direction de l'Alsace. Dans cette communauté nous trouvons par exemple une première branche qui venait de Dießbach : mariage en 1737 de Jean Stucky, fils de Bénédict de Dießbach (est-ce notre Bénédict d'Etupes ?) et Christina Selmer de Dießbach. Une autre branche venait de Münsingen ; pour cette lignée on citera le mariage en 1724 de Jean Stucky, fils de Martin de Münsingen avec Catherine Rüsser, elle-même fille de Jean Rüsser, également de Münsingen. Un lien familial semble des plus probable avec les anabaptistes Stocky et des "passages" d'une confession à l'autre, peut-être multiples, ne sont pas à exclure.

Un peu plus tard, en 1768, un certain Christian Stucky toujours originaire de Dießbach et anabaptiste se trouvait dans le Jura Suisse, aux Convers[19].

établis en Lorraine, dans le Val-de-Villé, à Mittelwihr et donc à Richwiller.

14 Décédé à l'âge avancé pour l'époque de 88 ans.

15 Séguy, p. 371 et Jerold A. Stahly, *The Montbéliard Amish Move to Poland in 1791*, in Mennonite Family History VIII/1, 1989.

16 Jerold A. Stahly, *The Swiss-Volhynian Stucki and Kaufman Ancestors, in Mennonite Family History* VII/4, 1989, p.130, qui cite des notes manuscrites du pasteur Mathiot conservées aux archives de Haute-Saône.

17 Registre anabaptiste de Montbéliard : trois des enfants de Chrétien Stocky installé au château de Grandvillars se marient après 1771. Lui-même décède en "homme âgé" le 12/02/1780 à Dampierre.

18 AHR, Registres paroissiaux de l'église réformée allemande de Sainte-Marie-aux-Mines.

19 Ernst Müller, "Geschichte der bernischen Täufer", Frauenfeld, 1895, p. 249.

Un autre représentant "fort" de cette famille puisqu'il eut une nombreuse descendance fut Bentz (Benoît) Stucky[20]. Nommé "ancien", il représenta l'assemblée de Colmar à la réunion d'Essingen de 1779[21]. Métayer de Philippe Frédéric de Berckheim au domaine de Schoppenwihr dépendant de la commune d'Ostheim, il eut à subir en 1759 une forte contestation de cette commune car il était dispensé de certains impôts[22], comme le lui permettait l'usage puisqu'il travaillait pour le compte d'une famille noble. Mathias Stocky qui s'est marié à Staffelfelden en 1802 à 56 ans en est certainement un descendant direct.

En 1751, Nicolas Stocky de Schoppenwihr associé à Christian Freyenberger prend un bail pour la métairie du Gyrsberg près de Wihr-au-Val[23]. Les mêmes sont encore cités par Séguy avec comme associé supplémentaire Jacques Conrad[24], un autre patronyme rencontré à Pfastatt. Ce Nicolas est certainement identique au Nicolas décédé à Wihr-au-Val en 1792[25]. Sa femme, Freni (Véronique) Zimmermann[26] y était décédée peu de temps avant, le 20 août 1790. Le curé précise encore : "ils résidaient au moulin à Wihr depuis un an et les 6 années précédentes dans la maison d'une propriété appelé Grünholtz dépendante du château. Elle fut inhumée à Walbach dans le jardin du château". Les témoins étaient Mathias Stocky, frère de la défunte[27] et Hans Rubi "Sitularius" (cuvetier) de "Ginsbach" (Gunsbach).

Une branche Stucky, arrivée plus tardivement, originaire de Oberdiessbach[28], s'est également établie à Ribeauvillé[29]. Peter Stucky (1799-1824) y épousa Elisabeth Sommer de Ribeauvillé le 03 août 1801 à Ribeauvillé. Il est le fils de Peter Stucky né en 1766 à Oberdiessbach et de Maria Barbara Ulrich née et décédée à Ribeauvillé (1780-1801).

Elisabeth Stocky de Pfastatt demande en 1811 au tribunal de première instance de Colmar un acte de notoriété pour sa naissance à Wintzenheim durant l'ancien régime, car elle compte se marier, n'étant inscrite dans aucun registre "entendu qu'elle est née anabaptiste"[30].

Toute cette énumération d'indices à propos de la famille Stocky a pour seul but de révéler les premiers éléments pour une reconstitution plus complète. Elle met en évidence toute la complexité des recherches effectuées sur les anabaptistes en l'absence de registres.

---

20 Il décède le 20 mars 1793 à l'âge de 77 ans. Sa veuve était Anne-Marie Neuhauser. Elle-même décédera l'année suivante, le 08 fructidor an II (25 août 1794) à l'âge de 69 ans. Les deux décès furent déclarés par leur fils Nicolas. (Etat-Civil de Ostheim). Nicolas était marié à Barbe Ress et habitait Schoppenwihr dès 1787 (AHR 3U2/261). Un autre de ses enfants est identifié : Bénédict Stucky époux de Anna Zimmermann. Leur enfant Anne-Marie Stocky est née et décédée en 1788 au domaine de la famille de Bergheim à Schoppenwihr. Les témoins étaient Melchior Riss, meunier du moulin des Wurtemberg à Ostheim et Nicolas Stocky, tous deux "anabaptistes" à Ostheim. (Registre paroissial catholique d'Ostheim du 15 mai 1788). Dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, Christian est mentionné comme "gendre du meunier d'Ostheim" en 1757. Il demeure avec "Chrétien Neuhauser sur la scierie, il a femme et enfants, il y a passé un an qu'il y est" (AHR E 2490). En 1769 et en 1778 Chrétien Stocky, anabaptiste de la Petite-Lièvre est poursuivi pour des délits de chasse commis dans le ban de Bergheim. (AHR E 1881).

21 Un exemplaire de l'"Ordungsbrief" d'Essingen provenant de Sainte-Marie-aux-Mines est en possession de Claude Baecher, Hégenheim.

22 AHR, 1E82 (Schoppenwihr), inventaire Hertzog.

23 AHR, E 2110.

24 Séguy, p.141.

25 Selon l'état civil de Pfastatt, (mariage Daniel Frutiger et Elisabeth Stocky en 1812), Nicolas Stocky est décédé à Wihr-au-Val le 13 février 1792. Il est à ne pas confondre avec Nicolas Stocky à Schoppenwihr qui a vécu au même moment.

26 Registre paroissial catholique de Wihr-au-Val. Une mention identique se trouve également dans le RP de Walbach. Texte en latin.

27 Le fait que Mathias soit désigné comme le frère (demi-frère ?) de la défunte nous pose quelque problème. Il est peut-être issu d'un premier mariage de Véronique.

28 Buchholterberg, canton de Berne.

29 *The lineage of ... the Beckler and Stuckey and Allied Families", compiled by Grace Hildy Croft Christensen*, 1991, Provo, Utah, page 316.

30 AHR 3U2/261.

Des cultivateurs, métayers de grandes familles :

Les anabaptistes rencontrés étaient tous cultivateurs, hormis quelques meuniers huiliers à Staffelfelden et à Rimbach ou un cuvetier. Leur proportion ici est particulièrement notoire. Comme leur réputation de gestionnaires et d'exploitants hors pairs était connue depuis fort longtemps, il n'est pas étonnant de les trouver sur les grands domaines de la région. Une présence près des châteaux, donc des nobles familles comme les Waldner et les Zu Rhein, le châteaux Bollwiller, de Richwiller, de Schweighouse, du Weckenthal, de Pfastatt, témoignent de l'attrait qu'avaient les familles possédantes d'employer les anabaptistes comme fermiers sur leurs terres. Une fois de plus la renommée de ces agriculteurs est soulignée. L'illustration de leurs capacités à innover est donnée par le fermier du Weckenthal qui alors que les "pommes de terre rouges avaient péri... et les autres étaient devenues graveleuses", en somme qu'elles étaient fragiles ou étaient dégénérées[31], en fit importer d'autres. Celles-ci "sont blanches et ont une bonne odeur de rave". Les paysans des environs en achetèrent alors aux anabaptistes du Weckenthal et depuis "ils en ont à foison". Ils constatent pourtant "qu'elles ne sont pas aussi bonnes que les anciennes et n'engraissent pas aussi bien que les rouges", mais elle sont résistantes. Les anabaptistes avaient une fois de plus apporté leur contribution au développement agricole.

La ferme du "Schloß", du château de Pfastatt, connut ses premiers locataires anabaptistes dès 1792. Nicolas Stocky et son épouse Elisabeth Hochstetter renouvelèrent le bail de la ferme "im alten Schloß" pour 3 années supplémentaires en 1795. Cette ferme était alors la propriété des enfants mineurs de la branche des Zu Rhein de Pfastatt[32]. Les intérêts de ces derniers étaient défendus par un certain Pierre Riff. Nicolas exploita la ferme du château jusque vers 1800. Cette famille semble avoir possédé des biens importants dans la région. En 1806 ils cherchent à s'en défaire et nomment pour cela Philippe Erburger de Pfastatt afin qu'il offre "aux enchères publiques" leurs biens situés sur les bans de Pfastatt, Richwiller et Kingersheim[33]. La nature exacte de ces biens ne nous est pas connue. Au "Schloß" même, ils seront remplacés par la famille de Daniel Frutiger et Verena Ummel qui n'y restèrent que quelques années avant de rejoindre Nicolas Stocky qui s'est entre-temps installé à la "Ziegelscheuer" de Pfastatt[34] après un bref séjour à Dornach[35]. Daniel Frutiger sera employé finalement chez Maurice Burgart, en un lieu "sis sur la place de l'église au numéro 133" où il décédera à 47 ans en 1824.

Une des caractéristiques des anabaptistes est qu'ils se regroupaient très souvent à plusieurs familles pour exploiter les domaines. La "Zielgelscheuer" de Pfastatt fut exploitée conjointement par Nicolas Stocky, Chrétien Ummel et Daniel Frutiger en 1808. La ferme des tuileries et la ferme dite la "blancherie" (faisant référence à la blanchisserie de toiles) étaient exploitées également par plusieurs familles anabaptistes. Toutes ces fermes ou presque,

---

31 "Chronique de F-J. Wührlin, bourgeois de Hartmannswiller, 1560-1825", cité par Jean-Michel Boehler in "La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)", 1994, Presses Universitaires de Strasbourg, tome 1, p. 767.

32 11/10/1792 Bail de la ferme du château à Nicolas Stocky et 02/10/1795 Nicolas Stocky, renouvellement du bail de la ferme pour 3 ans par Pierre Riff, en qualité de tuteur des enfants mineurs Zu Rhein de Pfastatt (AHR Enr. Brunstatt fol.78a du 25/12/1796).

33 AHR 6E 48/21-22

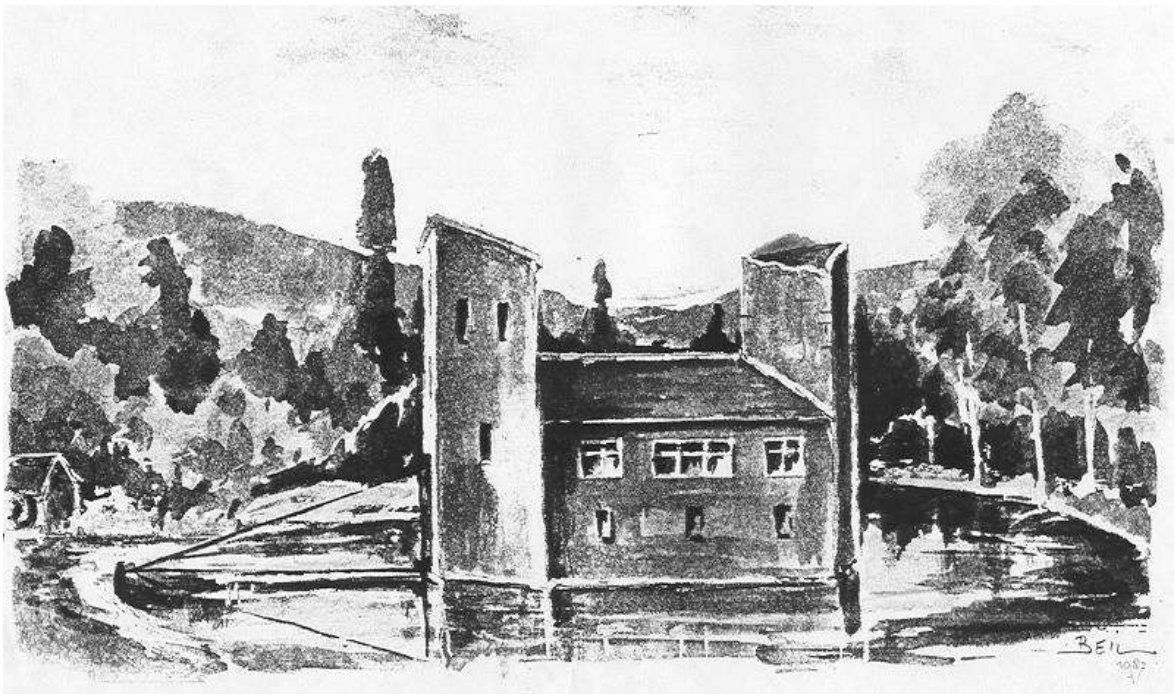
34 La ferme dite "Ziegelscheuer", fut la propriété à partir de 1865 de Abraham Meyer ; le propriétaire suivant fut son fils Robert Meyer. Elle se trouvait à l'emplacement de l'actuel Parc Denise Ferrier (renseignement Charles Fridmann), non loin de l'actuelle église mennonite. Une autre "Ziegelscheuer" se trouvait à Richwiller à la même époque (renseignement A. Egler)

35 Naissance de sa fille Verena à Dornach en 1804 (Etat civil)

et c'est une autre particularité, se trouvaient à l'écart, "en dehors du village".

Le château de Richwiller, ou ce qu'il en restait, avait été transformé en ferme au fil du temps. Celle-ci fut d'abord occupée par Christian Stocky, très certainement un anabaptiste même si les textes ne le disent pas expressément. Sa présence est attestée par un premier acte le 20 novembre 1763 du

livres au profit de la seigneurie et la fourniture d'une livre de cire (à cierge) "au profit de l'église". On peut raisonnablement penser que Christian était parent de Nicolas de Pfastatt. Le château eut comme autres locataires anabaptistes avant 1800 Christian Schlatter, Jean Roth et Jacob Frey. La ferme du château fut définitivement détruite vers 1812.



Le château de Richwiller. Aspect supposé d'après le plan de Jean Zetter de 1681. Aquarelle de Mme Beil, Pfastatt

"Frevelgericht"[36], le tribunal des petits méfaits, dans lequel le meunier Thiébaut Röll fut condamné à payer à notre Chrétien Stocky, fermier du château se trouvant tout proche du moulin, une indemnité de 15 livres pour avoir brisé les tuyauteries de canalisations et dévié dans son moulin les eaux destinées normalement aux fossés et viviers du château. En 1765, le même Röll comparaissait une fois de plus devant le tribunal pour avoir détourné une fois de plus les eaux du Hagelbach au préjudice du fermier Stocky. La peine fut une amende de 6

Une communauté dans la tourmente :

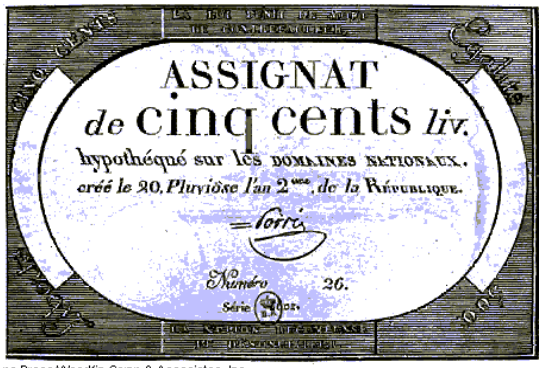
Une illustration[37] des tensions qui existaient à cette époque entre les communautés, tensions liées plus à des relations de personnes qu'à des disputes théologiques, nous est fournie par l'affaire des assignats[38]. Cette affaire permet aussi de

36 Communication de Amédée Egler.

37 Archives mennonites du Weierhof : Quelques lettres touchant la communauté anabaptiste de Mulhouse, Bollwiller, Richwiller.

38 Les assignats sont les ancêtres de notre papier monnaie. Ils ont été émis à partir du 19 décembre 1789 sur décision de l'Assemblée constituante. Ils furent gagés sur les biens du clergé. En 1790, l'assignat fut transformé en papier monnaie et devait rapporter un intérêt de 3 %, mais l'émission continue d'autres coupures, sans qu'il ne soit simultanément procédé à la destruction des anciennes,

révéler à quel point les diverses communautés étaient en relations entre elles pour la résolution des conflits.



pa Press/Woodfin Camp & Associates, Inc.

Les assignats, des billets émis par le gouvernement révolutionnaire français entre 1789 et 1796, étaient garantis par les terres confisquées au clergé et à la noblesse.

Le placement spéculatif malheureux effectué par l'ancien de la communauté Jacques Hirschi de Bollwiller envenima les relations durant les quelques années autours de 1800. Ce fait eut passé inaperçu s'il ne s'était agit d'une somme importante d'argent qui lui fut confiée comme tuteur d'un orphelin.

Les différents acteurs de l'affaire sont les personnes suivantes :

- Jacob Hirschi de Bollwiller
- Benz (Bénédict) Schantz de Bollwiller
- Hans Roth de Dornach
- Hans Freyenberger de Saint Jacques (Bâle)[39]
- Hans, Bentz[40] et Christen König du Mungenhof au Brisgau (Neuenburg ou Nimburg dépendant de la "Hochburger Gemeinde"[41])
- Hans Rich(er) du "Läühuserhoff", commune de Biederthal
- Peter Rich du "Birgenhof", commune de Ruederbach
- Jacob Roth de Carspach
- Hans Klopfenstein de Buringen (Boron) et Hans Luginbill du "Bürgerwald" (Bois des Bourgeois, ferme près de Montbéliard)

Vers 1792 Jacques Hirschi effectua un placement en assignats d'une somme de 1900 livres environ, part d'héritage qui revenait au fils du disparu Nicolas Roth. Ce placement fut fortement contesté par trois oncles de l'orphelin, les frères König du Brisgau. Ils cherchèrent à récupérer l'argent, étant persuadés de la mauvaise gestion du tuteur. Pour tenter d'arriver à leurs fins ils firent successivement appel à différents responsables d'assemblées. Ainsi, une première lettre datée du 25 novembre 1801 fut rédigée par Hans Roth de Dornach à son homologue Hans Freyenberger de l'assemblée de Saint Jacob (Bâle). Il y explique comment, accompagné de Bentz Tschantz de Bollwiller, il voulait se rendre dans le Brisgau le 8 novembre pour, entre autre, discuter de l'affaire. Ce voyage ne put avoir lieu. Bentz se déclare entièrement solidaire de son parent Hirschi. Il affirme " Si Jacob Hirschi était un tel homme pour tromper les veuves et les orphelins, il serait un homme mauvais car David dit 'que personne ne doit habiter dans ma maison qui agit avec tromperie et ruse' et je ne désire pas servir (l'assemblée) avec un tel homme".

Les König également s'en remettent par écrit à Hans Freyenberger de Bâle en décembre, le jour de Noël, pour demander son arbitrage car "cela fait 7 ou 8 années qu'aucun intérêt n'a été payé". Il dénoncent le fait que Hirschi, "alors qu'on n'aurait pas dû prendre les assignats, a convaincu sa communauté et le garçon de prendre des assignats et les a laissé traîner jusque là et a fait durer les choses". Comme ils le

entraîna une inflation désastreuse (dépréciation de 86 % en 1795). En définitive, le Directoire décida de retirer cette monnaie de papier en 1797 à 1/17ème de la valeur initiale.

39 Consacré ancien de St Jacob-Schäntzli en 1787 (actes Montbéliard).

40 Ancien de l'assemblée de Hochburg, consacré en 1802 (actes Birckenhof).

41 L'assemblée de Hochburg et la famille König SA 10/1991 et Hermann Guth, Amish Mennonites in Germany, Masthof Press, 1995.

déclarent, ils avaient rencontré Hirschi et lui ont présenté "le livre" (de comptes). Ce dernier pour toute réponse leur "a donné beaucoup d'explications comment les choses se sont passées" et a voulu leur remettre le "Babir" (le Papier !). Prétextant leur jeunesse et leur inexpérience en la matière, ils refusèrent, voulant connaître l'avis d'autres personnes. En fait l'avis "des frères et anciens" était très partagé sur la question.

Maintenant, le 16 mai, plus d'argent du tout et le tout en assignats". Les frères König dirent à Hirschi qu'ils voulaient remettre l'affaire entre des serviteurs impartiaux. Si ceux-ci déclarent que rien ne leur revient, ils seront contents. Mais Hirschi ne veut rien entendre jusqu'à présent. Sa femme (Anne-Marie Zimmermann) dit que même si le juge "du monde"[42] leur ordonne de payer, elle ne donnera quand même rien aux König".



Promotion des assignats : Sous cette gouache, propre à susciter la ferveur patriotique pour sauver la nation assiégée par les monarchies européennes coalisées, il est écrit : « Des jeunes citoyennes contribuent de leurs assignats et de leurs bijoux à l'équipement d'un jeune homme qui propose d'aller à la guerre, si l'on veut l'habiller. »
Pierre Antoine et Jean-Baptiste Lesueur, gouache. Collection privée, l'île-sur-Serein.

Au mois de mai 1802, c'est au tour de Jacob Hirschi d'écrire à Hans Freienberg. Il déclare qu'ils (les König) pensent que lui profite de l'usure ou alors a commis des actes injustes avec cet argent. Il les considère comme des hommes mauvais tant qu'ils ne lui rendront pas justice.

Indécis sur ce différend, Hans Freienberg informe des derniers développements Hans Rich de la ferme du Leyhouse : "Les König ont suivi ton conseil et se sont rendus à Bollwiller le 16 mai chez Jacob Hirschi pour chercher un arrangement, mais ils ne sont parvenus à rien. La première fois il a voulu leur remettre 1900 livres et 8 "luiter" en argent et le reste en assignats.

Une nouvelle rencontre fut prévue pour le mois de juillet 1802. Hans Freienberg demanda, outre la participation de Hans Rich, celle de Peter Rich du Birkenhof avec lesquels il avait débattu de cette affaire à "boloronis",[43] celle d'autres "Frères" comme Nicolas Klopfenstein, Hans Lugbuhl du "Burgerwald", Jacob et Martin Konradt. Hans Freienberger fut chargé de prévenir "ceux du Brisgau". Prévue initialement à St Jacques

---

42 Il était d'usage chez les anabaptistes de ne jamais faire appel aux juges, préférant s'en remettre aux anciens pour trancher les affaires délicates touchant les membres de leurs communautés.

43 = Boleronis, ferme St Appolinaire à Folgensbourg, Michelbach-le-Haut.

près de Bâle, Jacob Hirschi déclara "qu'il voulait se présenter devant son assemblée à Richwiller près de "Millhausen" le 11 juillet 1802". Ainsi fut convenu. Peter Rich ajoute que "certains de notre assemblée (du Birkenhof) seront là comme aussi ceux de Bâle, de Hochburg, du Brisgau selon l'heure indiquée par Hirschi". Une réunion extraordinaire qui souligne tous les efforts des uns et des autres pour tenter de trouver une issue équitable.

Les König furent absents de cette réunion à Richwiller car la lettre de Freienberg ne leur parvint "que le jour même de la réunion". Sous la plume de Benz König, nous en savons plus : "J'ai immédiatement informé par écrit Freyenberg pour qu'il m'écrive comment s'est déroulé l'affaire.

Il nous écrit que l'affaire est restée telle qu'elle était avant parce que nous n'étions pas venu et il a l'intention de laisser l'affaire en l'état. J'ai écrit à nouveau pour dire que l'affaire ne peut en rester là. Je pense qu'il ne veut pas nous aider et nous t'interpellons (Peter Rich) pour que tu nous aides de ton mieux. Tu sais combien nous portons les peines des orphelins. Tu peux aussi t'entourer d'hommes en lesquels tu as confiance. J'attends ta réponse..."

Nous ne connaissons malheureusement pas la réponse à ce jour, mais certainement que, comme le dit Hans Freyenberg, l'affaire en resta là.

Jacques Hirschi devait disparaître quelques années plus tard dans ce qui peut être considéré comme un drame familial. Il décéda le 23 mars 1814 à l'âge de 77 ans, le jour suivant la mort de son fils Pierre âgé de 6 ans. Un autre fils, Jean, âgé lui de 10 ans décéda encore la même année le 24 juin.

Tous en Amérique, le cas de Benjamin Görig[44]:

Un épisode biographique illustrera bien le climat ayant poussé à choisir la voie de l'émigration au 19me siècle.

Benjamin Görig est né à Pfastatt le 10 novembre 1842. Ses parents Jacob ou Jacques Gerig et Elisabeth Zimmermann étaient venus s'y installer dès 1816, date de leur mariage à Pfastatt.

Christian Gerig et Elisabeth Goldschmidt, les grand-parents de Benjamin, étaient établis à Sainte-Marie-aux-Mines. De "riches agriculteurs" selon Elisabeth, sœur aînée de Benjamin. Son père Jacob ne connut pas la même fortune et il fut malheureux dans sa vie professionnelle. Sa santé était très fragile.

Dans une chronique qu'a laissée Elisabeth, elle raconte que lors de la mise en terre d'un membre de la famille en 1856, un de ses fils se prénommant Jacob (Meyer), alors âgé de 5 ans suivait le cortège funèbre : "c'était le printemps, le sol était particulièrement boueux. Il était pénible pour lui de marcher avec sa mère jusqu'au cimetière. Son père (Jean-Jacob Meyer) qui était l'un des porteurs, le souleva alors de terre et l'assit sur le cercueil même durant le reste du trajet conduisant au cimetière : ceci, dit l'enfant, il ne l'oubliera jamais..."

Benjamin était, comme son prénom l'indique, le plus jeune de huit enfants, cinq autres enfants étaient morts en bas âge. L'aînée était Elisabeth, l'avant-dernier Sébastian. Les deux plus jeunes furent élevés par leur sœur aînée après le décès des parents. Elisabeth avait 24 ans de plus que

---

44 Benjamin Gerig (1842-1913) : His live and times, biographie écrite par un certain Roy E. Wenger de Kent, Ohio en 1976. Il s'appuie sur une chronique familiale. Publication artisanale aux USA, sans indication d'origine. Un exemplaire est conservé aux archives de l'AFHAM à Valdoie.

Benjamin et était mariée à Jean Jacob Meyer (ingénieur à la manufacture Koechlin). Ce dernier était de confession Réformée au temple Saint-Etienne de Mulhouse. Malgré cela, Elisabeth éduqua ses frères dans la confession anabaptiste. Ils ont demandé à être baptisés à Pulversheim (l'assemblée la plus proche).

En quelques années, six frères et sœurs émigrèrent aux USA. Sébastien le fit le premier en 1856 afin d'échapper à la conscription sous Napoléon III ; il avait 17 ans. Il partit avec beaucoup d'autres tout d'abord au Canada, où il passa quelques temps avec d'autres alsaciens près de Baden en Ontario, participant à la communauté Amish. Il se rendit ensuite à Dawis County en Iowa où il travailla pour des fermiers. Il parvint à faire des économies qu'il fit parvenir à son frère Benjamin pour qu'il puisse lui aussi émigrer en 1860. Elisabeth dit que tout départ d'un de ses frères était ressenti comme un décès. Benjamin avait 18 ans lorsqu'il partit de Pfastatt pour se rendre au Havre via Paris où il embarqua sur le William Tell. Le bateau appareilla le 23 octobre. Son billet de seconde classe lui coûta 210 francs or. Il voyagea en compagnie d'un ami qui s'appelait Schlonecker. De New-York il se rendit à Buffalo via Albany et le lac Erié, puis, sur un bateau à aubes en direction de Cleveland vers Stark County et ensuite à Butler County où il avait des connaissances parmi les amish. Il y trouva du travail.

Benjamin ne resta que peu de temps à Stark County. Il poursuivit à pied jusqu'à Wayne County. Nous sommes toujours en 1860. Là, il fit la rencontre d'un autre pfastattois émigré : "Joe" (Joseph) Hilty qui était installé au nord du district.

Durant plus de 50 ans, Benjamin fut un ancien ("bishop") influent, élu en 1885 par son assemblée Mennonite de "Oak Grove"[45] à Smithville (Wayne County, Ohio). Durant toute cette période, l'assemblée passa des amish aux amish - mennonites, puis aux mennonites, une particularité d'évolution toute américaine.

Benjamin était un agriculteur avisé. Il créa également une fromagerie "Swiss Cheese" qu'il géra avec succès. A Oak Grove se trouvaient de nombreux francophones et Benjamin conversait aisément avec eux, une caractéristique de cet amish que ne manquèrent pas de souligner ses coreligionnaires qui étaient exclusivement germanophones.

Il est difficile d'attester le départ et de suivre les destinations individuelles des différentes personnes qui ont émigrées. Néanmoins, pour certaines d'entre - elles, cela a pu être déterminé. Nicolas Roth de Dornach émigra au Canada, en Ontario en 1829 avec toute sa nombreuse famille. Hans Roth de Dornach émigra lui aussi avec toute sa famille. Jacques Goldschmidt né à Richwiller en 1824, fils de Jacques Goldschmidt et Catherine Schlatter émigre lui aussi. De Wittenheim, Joseph Gerig né en 1824, fils de Joseph Gerig et Elisabeth Tschantz, et son épouse Anne Marie Schlatter[46] émigrent avec leurs enfants en Amérique en 1852 [R.S.].

La province de l'Ontario semble avoir été une destination privilégiée[47].

A partir du milieu du XIX^{e} siècle, on assiste progressivement à la disparition des familles anabaptistes de Pfastatt et de Richwiller. Les noms de Frutiger et de Stocky disparaissent des actes. Aucun indice ne permettant de penser qu'ils se soient

---

45 *Mennonite Encyclopedia*, article "Oak Grove", vol.4, p.1 et 2.

46 Ils se sont mariés à Wittenheim en 1848.

47 Peter Littwiller natif d'Illfurth en 1809, se rendit à Wilmot en Ontario.

établis ailleurs en Alsace, on peut penser qu'ils ont traversé l'océan. Le recensement ne relève plus aucun anabaptiste à Pfastatt en 1880.

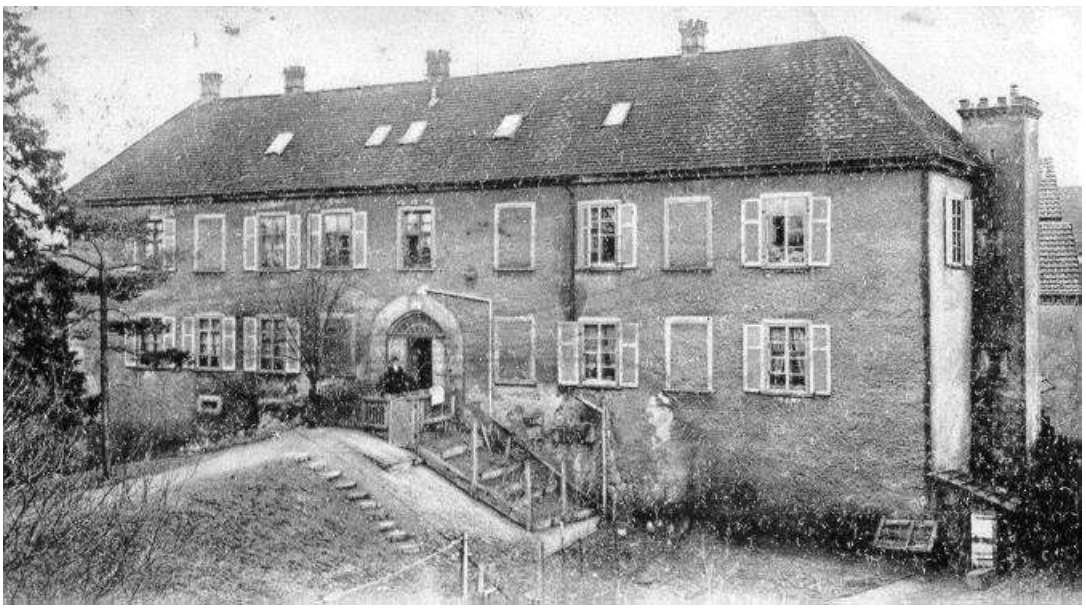


Benjamin Görig (1842-1913),
un pfastattois émigré en Amérique

Pourquoi cet exode ? Comme le déclare Elisabeth Gerig, la question de la conscription et plus particulièrement le principe du refus de la violence, celui du refus de porter des armes, fut une nouvelle fois déterminante pour motiver leur départ. L'Amérique leur offrait cette liberté. Une autre raison, économique celle-là, est également à prendre en considération. En effet, dans ces grandes familles il n'était pas possible de transmettre à chacun de quoi "gagner son pain". L'Amérique leur offrait les grands espaces et les premiers préparaient l'arrivée des suivants. Les échanges de courrier et la communication entre les familles anabaptistes faisant le reste.

Le début du XIX^{e} siècle a connu dans la région mulhousienne une présence anabaptiste bien plus importante que cela était supposé jusqu'alors. Pfastatt par exemple avait accueilli bien plus d'anabaptistes qu'elle n'en compte aujourd'hui. Plus qu'ailleurs l'appel et l'attrait du Nouveau - Monde avait produit son effet au point d'effacer jusqu'ici la mémoire de leur présence. Cet exode porta même un coup fatal à l'existence de l'éphémère assemblée de Mulhouse/ Richwiller. La concentration d'anabaptistes se délocalisa peu à peu vers Bollwiller puis Pulversheim. Ce n'est qu'au début du XX^{ème} siècle que Pfastatt retrouva un nombre plus important de familles jusqu'à justifier la création d'une nouvelle assemblée : juste retour de l'histoire ?

Robert BAECHER



Le château de Pfastatt vers 1900

Contribution à l'histoire des familles anabaptistes-mennonites[1] :

Les actes recèlent des indications riches de renseignements souvent surprenants, tantôt amusants, tantôt tragiques. Ils sont particulièrement importants pour la connaissance historique des anabaptistes à la fin de l'ancien régime, car comme le fait était alors connu, ils ne tenaient pas de registres pour l'enregistrement des événements familiaux. Lorsqu'on leur demandait de justifier de leur identité ils étaient souvent dans l'embarras, ne pouvant produire quelquefois que les mentions contenues dans leurs Bibles familiales[2].

Nicolas Stucky (né vers 1761) et Elisabeth Hochstetter

1792 11/10 Bail de la ferme du château de Pfastatt à Nicolas Stocky.

1795 02/10 Renouvellement du bail de la ferme pour 3 ans à Nicolas Stocky par Pierre Riff, en qualité de tuteur des enfants mineurs Zu Rhein de Pfastatt[3].

1806 23/02 Procuration a été donnée à Philippe Erburger de Pfastatt par Nicolas Stocky et sa femme Elisabeth Hochstetter pour une vente publique, avec enchères au plus offrant de biens immeubles situés sur les bans de Pfastatt, Richwiller et Kingersheim[4].

01/08/1794 (14 thermidor an 2) ° Jean à Pfastatt "im alten Schloß", fils de Niclaus S. et Elisabeth Hochstettler

18/01/1798 (16 nivôse an 6) † Jean à Pfastatt, fils de Niclauß Stucky et Elisabeth Hochstätter, déclaré par Clauß Stucky, 33 ans, laboureur à Staffelfelden et Christen Stucky, 33 ans, laboureur à Kingersheim

23/01/1795 (4 pluviose an 4) ° Anne-Marie à Pfastatt "im alten Schloß", fille de Niclaus S. et Elisabeth Hochstettler

06/05/1797 (17 floréal an 5) ° Christen à Pfastatt "in der Melckereÿ", fils de Niclaus S. et Elisabeth Hochstetter

02/01/1799 (14 pluviose an 7) ° Barbara à Pfastatt "in dem Schloß", fille de Niclaus S. et Elisabeth Hochstetter

06/01/1800 (16 nivôse an 8) † Barbara, fille de Nicolas S. et Elisabeth Hochstätter

26/11/1800 (5 frimaire an 9) ° Barbara à Pfastatt, fille de Niclaus S. et Elisabeth Hochstätter

12/04/1806 ° Anne fille de Nicolas S. 46 ans, laboureur à Pfastatt et Elisabeth H.

---

1 Légendes :
† décès
° naissance
e.n. enfant naturel

Quelques remarques :

Pour les relevés d'état civil, seuls les témoins anabaptistes sont mentionnés. Pour Pfastatt y figurent de nombreux représentants de la famille Burtz. Dans notre enquête nous avons privilégié le relevé des actes de mariages et de décès, les actes de naissance ne sont effectués que partiellement. Les patronymes ont été reproduits tels qu'ils apparaissent sur les actes ; bien évidemment les Stucky et Stocky sont une même famille, tout comme les Schantz et les Tschantz etc... Les indications d'âge dans les actes sont souvent approximatifs comme on peut le vérifier par de simples recoupements. La confession n'étant que rarement indiquée sur les actes, il n'est pas exclu que l'une ou l'autre famille présentée ait pu quitter la communauté, ce que nous ne pouvons vérifier.

2 Par exemple mariage du 10 ventôse an 6 à Soultz. Benoît Ruby, métayer à Guebwiller, 33 ans, né le 29/01/1766 au Lauchen, "suivant l'inscription trouvée dans la Bible selon l'usage de leur Secte", fils de Jean et de Elisabeth Joder. Il se marie avec Madeleine Schwary "ne pouvant produire un acte de naissance, mais née à Jungholtz".

3 AHR Enr. Brunstatt fol.78a du 25/12/1796

4 AHR 6E 48/21-22

02/09/1806 □ de Verena Stocky de Pfastatt, fillette de deux ans née à Dornach, de Nicolas Stocky et Elisabeth Hochstettler.

05/01/1809 ° Benoît fils Nicolas S. 47 ans, domicilié sur "la tuilerie" et Elisabeth H.

29/04/1812 ° Joseph fils de Nicolas S. 50 ans, journalier et Elisabeth H.

01/04/1831 □ à Richwiller de Elisabeth, 42 ans née à Staffelfelden, fille de Nicolas S. "le vieux" et feue Elisabeth Hoffstätter, décès déclaré par Nicolas S., 40 ans, fermier à Richwiller, son frère.

07/07/1812 □ Catherine S., de 6 semaines dans la "Hirtenhaus" à Pfastatt, e.n. de Catherine S., elle même fille de Nicolas S., 50 ans, journalier.

Jacques Hostettler et Elisabeth Frey

1800 28/08 (10 fructidor an 8) Mariage à Pfastatt effectué en la mairie de Lutterbach[5] de Pierre Stockÿ, né 10/01/1783 (17 ans) à Grandvillars, cultivateur à Grandvillars, fils de Benoît Stucky et Anne Eicher[6] avec Catharina Hochstettler, née 20/08/1780 à Staffelfelden, demeurant à Pfastatt, fille de Jacques Hostettler, cultivateur, 72 ans et Elisabeth Frey de Pfastatt.

1801 04/01 (14 nivôse an 9) □ Jacob Hochstättler à Pfastatt, 19 ans, valet de ferme, né à Staffelfelden, fils de Jacob H. et Elisabeth Frey de Pfastatt. Déclarants : Nicolas Stocky, 40 ans, laboureur de Pfastatt et Nicolas Stocky, 36 ans, meunier de Staffelfelden.

1801 08/04 (18 germinal an 9) □ Elisabeth Frey, 58 ans, née à "Schlatthoff (?)". Déclaré par Nicolas Stocky, "un parent", cultivateur de Pfastatt.

Daniel Frutiger[7] et Verena Umel puis Catherine Stocky

20/05/1800 (30 floréal an 8) ° Verena à Pfastatt "in dem sogenannten alten Schloß", fille de Daniel F. et Verena Ummel.

21/05/1801 (1 prairial 1801) ° Daniel à Pfastatt, fils de Daniel F. et Verena Ohmel. □ de Daniel 26/07/1801.

30/05/1802 (10 prairial an 10) ° Barbara F. fille de Daniel F. et Verena Umel. Témoin Claus Stocky, 42 ans habitant à Pfastatt.

23/01/1804 (4 pluviose an 12) ° Magdalena F. fille de Daniel F. et Verena Umel. Témoin Niclaus Stocky, 43 ans.

16/12/1805 (25 frimaire an 14) ° Catherine F. fille de Daniel F. "sur la tuilerie" et Verena Umel. Témoin Niclaus Stocky, 45 ans. □ Catherine 02/04/1815.

10/04/1807 ° Anne Barbara F. fille de Daniel F., 30 ans, fermier à Pfastatt et Verena Umel. Témoin Chrétien Umel, 30 ans, de Pfastatt.

26/03/1808 un enfant mort-né de Daniel Frutiger et Verena Umel

23/06/1809 ° Daniel F. fils de Daniel F., 30 ans (en réalité 32 ans), fermier et "Frène" Umel

---

5 En l'an 7 et 8 de la République, les mariages civils avaient lieu dans les chef-lieux de canton. La copie de l'acte se trouve également dans l'Etat Civil de Lutterbach.

6 Ce couple a été marié par Peter Klopfenstein le 04/05/1779 (Registre anabaptiste de Montbéliard)

7 Une Anna Maria Frutiger, non mentionnée comme anabaptiste et sans lien de parenté évident avec Daniel décède à Heiteren en 1750 (Bergha n° 76, 1996)

08/09/1810 ° Christian à Pfastatt, fils de Daniel F., 33 ans et Véronique Umel.

30/08/1812 ° Jean à Pfastatt, fils de Daniel F., 35 ans, fermier cultivateur et Verena Umel. † Jean 18/09/1812, peu de temps après sa mère.

06/09/1812 † Verena Ummel "dans la maison sise hors du village, aux tuileries", 33 ans, née à Grandvillars, déclaré par Daniel Frutiger, 35 ans, son époux et Christian Ummel, 35 ans, les deux cultivateurs à Pfastatt.

1812 20/11 Mariage à Pfastatt de Daniel Frutiger, cultivateur à Pfastatt, 35 ans, né à Aeschlen, commune de Sigriswil (BE Suisse), fils de défunts Ulrich Frutiger († 04/02/1794) et Barbe Sigrist († 16/12/1804), veuf de Verena Umel († Pfastatt 06/09/1812, 33 ans, née à Grandvillars, sœur de Chrétien U. de Pfastatt) avec Catherine Stocky, 22 ans de Bollwiller, née à Wihr-au-Val en 1788, fille de Nicolas Stocky et Verena Zimmermann décédés à Wihr-au-Val. Témoin Chrétien Umel, cultivateur 36 ans, beau-frère à la fois de l'épouse et de l'époux. Entre 1815-1821, ils ont habité "dans les tuileries hors le village sur la route de Mulhouse".

26/04/1812 † Elisabeth Stocky, 29 ans célibataire, née à Wintzenheim, servante à Pfastatt "près la tuilerie", fille de Nicholas S. et Verena Zimmermann (donc sœur de Catherine).

19/03/1815 † Daniel Roth[8] à la tuilerie, célibataire, 30 ans, domestique chez Daniel Frutiger et Chrétien Ummel, né à Montbéliard, fils de feus Jean Roth et Verene Stocky[9]

19/09/1813 ° Daniel F., né à Pfastatt, fils de Daniel et Catherine Stocky

30/11/1817 ° Chrétien F., fils de Daniel et Catherine Stocky

29/12/1820 ° Catherine F., née à Pfastatt, fille de Daniel et Catherine Stocky

02/06/1821 † Nicolas F. 6 ans fils de Daniel et Catherine Stocky

02/02/1823 ° Anne-Marie F. fille de Daniel et Catherine Stocky (elle † le 20/01/1824 "en la maison sise vis-à-vis de l'église n°133 en haut du village")

09/07/1824 † Pfastatt Daniel Frutiger à 47 ans, journalier chez Maurice Burgart, sur la place vis-à-vis de l'église, n°133, la veuve étant Catherine Stocky.

Nicolas Schlegel et Madeleine Umel

1806 24/01 Mariage à Pfastatt de Nicolas Schlegel, domestique et vacher chez Daniel Frutiger, né à Rougemont le 20/04/1783[10], fils de Nicolas Schlegel et Madeleine Aumler (=Ummel) demeurant à Belfort avec Madeleine Umel, née à Grandvillars le 19/11/1783, servante chez Daniel Frutiger, fille de Chrétien Umel et Madeleine Stocky, tous deux décédés en Pologne[11]. Témoins Chrétien Umel, cultivateur, âgé de 29 ans, frère de l'épouse et Daniel Frutiger, cultivateur, 28 ans beau-frère de l'épouse, Jacques Hochstetter, 78 ans, propriétaire à Pfastatt, oncle de l'époux et Christian Brächbil, fermier de 47 ans, un voisin.

---

8 Daniel Roth est né le 13/09/1784 selon de registre anabaptiste de Montbéliard.

9 Le couple Hans Roth, alors veuf, et Freni Stucki (fille de Christen Stucki, métayer au château de Grandvillars) a été marié par Hans Rich le 12/07/1778 (Registre anabaptiste de Montbéliard)

10 Naissance effectivement enregistrée dans le registre de l'Assemblée de "Lamä" (Belfort). Un des rares registres tenu par les anabaptistes - avec celui de Montbéliard- qui ait été tenu et conservé.

11 Sur l'émigration de familles anabaptistes vers la Galicie, voir Jerold A. Stahly, *The Montbeliard Amish move to Polen in 1791*, in Mennonite Family History, janvier 1989. Une partie de la famille est donc revenue, déception ?

Nicolas Kauffmann et Barbe Kauffmann

1818 12/01 Décès à Pfastatt "sur la blancherie hors du village" de Barbe Kauffmann âgée de 55 ans, née à "la maison dite Neuneich[12], canton de Ferrette".

1818 25/02 Décès à Pfastatt "sur la blancherie hors du village" de Nicolas Kauffmann, fermier, 59 ans, né "sur le Montico"[13] près de Dannemarie, veuf de feue Barbe Kauffmann décédée à Pfastatt ; décès déclaré par Daniel Frutiger, 40 ans, et Jacques Koerig (Görig), 37 ans, cultivateur à Pfastatt.

Jean Conrad et Véronique Kauffmann

1821 15/03 Mariage à Pfastatt entre Jean Conrad, journalier, né à Belfort le 03/01/1795, âgé de 55 ans, né à "la maison dite Neuneich, canton de Ferrette domicilié à Heimsbrunn, fils de Isaac Conrad † à Belfort le 29/07/1798 et Elisabeth Schlegel † à Belfort le 09/04/1807, parents vivant à Belfort avec Véronique Kauffmann, née à Levoncourt (canton de Ferrette) "au commencement de l'année 1795", fille de Nicolas Kauffmann, cultivateur, † à Pfastatt 25/02/1818 et de Barbe Kauffmann, † à Pfastatt 12/01/1818, les parents vivant à Pfastatt à la Blancherie hors du village. Témoins Nicolas Kauffmann, 30 ans "habitant dans la maison du Sieur Heitz", Pierre Kauffmann, 33 ans et Jacques, 22 ans, tous trois de Pfastatt cultivateurs et frères de l'épouse.

Nicolas Kauffmann et Veronique Lugenbiel

1820 13/09 Décès à Pfastatt de Barbe âgée de 1 an et neuf mois, née à Hirtzbach, fille de Nicolas Kauffmann, cultivateur, 34 ans et de Véronique Lugenbiel. Ils habitaient dans la "maison du Sieur Heitz".

Nicolas Stocky et Barbe Frutiger

1821 20/05 Promesse de mariage à Pfastatt entre Nicolas Stocky, 31 ans, cultivateur à Niedermorschwiller (Morschwiller-le-Bas, canton de Cernay), né à Staffelfelden, fils de Nicolas S. cultivateur à Niedermorschwiller et † Elisabeth "Hochstaitter", avec Barbe Frutiger, 19 ans, fille de Daniel F. cultivateur à Pfastatt et † Véronique Umel décédée à Pfastatt.

21/12/1830 † Benoît S. 7 mois fils de Nicolas et Barbe Frutiger de Richwiller (maison rue capitale)

Jean Joder et Marie Conrad

1822 27/06 Mariage à Pfastatt de Jean Joder, cultivateur à Hirtzbach (canton de Huningue), né à Rimbach (canton de Cernay) en 1795, fils de Joseph Joder, fermier à Hirtzbach et Anne-Marie Stocky † à Staffelfelden le 30/12/1813 avec Marie Conrad, ° à Belfort le 07/02/1799, domiciliée à Pfastatt, fille de Isaac Conrad, fermier, † à Belfort le 29/97/1798 et Elisabeth Schlegel, † à Belfort le 16/08/1817. Témoin Daniel Frutiger, cultivateur 44 ans.

Chrétien Umel et Barbe Stocky[14]

---

[12] La ferme de Neuneich appartenait au baron de Ferrette lorsque s'y établirent les Kauffmann vers 1720. En 1750, elle est même considérée comme lieu d'assemblée (Neuneichergemein). Joseph Roth et P.B. Munch, Religion et agriculture : contribution à l'histoire des Anabaptistes - Mennonites du Sundgau, in Annuaire de la Société d'Histoire du Sundgau, 1995, p. 233.

[13] La ferme du Montigout appartenant alors au baron de Reinach connut ses premiers métayers Kauffmann dès 1720. Ceux-ci venaient de Steffisburg (BE-Suisse).

[14] Mariage en 1808 à Staffelfelden (voir plus loin)

puis Barbe Zimmermann

06/04/1809 ° Chrétien à Pfastatt fils de Chrétien U., fermier de Sébastien Burtz, et Barbe Stocky

11/08/1811 ° Barbe à Pfastatt fils de Chrétien U., et Barbe Stocky

29/12/1815 ° Madeleine à Pfastatt fille de Chrétien U. et Barbe Stocky (elle † le 20/03/1816)

15/01/1814 † enfant né le 13/01 de Chrétien Umel et Barbe Stocky

1825 08/01 Mariage à Pfastatt entre Chrétien Umel[15], fermier, né à Grandvillars en février 1772, veuf de Barbe Stocky † à Mulhouse, fils de Chrétien Umel † en Pologne et de Barbe Stocky[16] † à Pfastatt le 24 juin 1819 à 68 ans "dans les tuileries hors le village sur la route de Mulhausen" (elle était née à Wintzenheim) avec Barbe Zimmermann née à Graffenstaden (Bas-Rhin) le 31/03/1792, domiciliée à Pfastatt, fille de Jean Zimmermann, cultivateur à Strasbourg et Barbe Stocky. Témoins, Jacques Gerig, 38 ans, cultivateur à Pfastatt, beau-frère de l'épouse.

Jacob Gerig et Elisabeth Zimmermann

1816 22/08 Mariage à Pfastatt entre Jacques Koërig, cultivateur, né au Hang, commune de Bourg-Bruche (67) le 17 novembre 1780 "ainsi qu'il en résulte de son acte de notoriété qu'il nous a exhibé", fils de Chrétien Koërig † le 31/08/1807 à Sainte-Marie-aux-Mines et de Catherine Goldschmidt, avec Elisabeth Zimmermann née à Strasbourg le 18/07/1798, fille de Jean Zimmermann, cultivateur et de Barbe Stocky. Témoins : Daniel Frutiger, fermier, 45 ans et Chrétien Umel, fermier, 38 ans.

Les enfants suivants sont nés à Pfastatt :

20/08/1817 ° Elisabeth Koerig, fille de Jacques K., fermier et de Elisabeth Zimmermann

15/11/1819 ° Chrétien Koerig, fils de Jacques, cultivateur et de Elisabeth Zimmermann. Il se mariera avec Barbe Reg (Reck ?) et habite Pfastatt encore en 1849.

23/10/1821 ° Barbe Koerig

03/08/1823 ° Jacques Koerig, († 26/08/1855 à Pfastatt, journalier et époux de survivante Catherine Stocky. Décès déclaré par Joseph Roth, 30 ans, de Mulhouse).

30/09/1825 ° Pierre Gérig

27/05/1838 ° Sébastien, fils de Jacques, journalier et de Elisabeth Zimmermann

07/09/1840 ° Joseph Kérig, († 07/09/1840 à Pfastatt)

10/11/1842 ° Benjamin Gérig à Pfastatt, fils de Jacob, journalier de 50 ans, et Elisabeth Zimmermann, sans profession, 45 ans, † en 1913 à Oak Grove (Ohio-USA)

1848 14/02 † Elisabeth Zimmermann à Pfastatt, à 51 ans. Elle est née à la Robertsau (Bas-Rhin) en 1798, seconde fille de Jean Z. (né 1759 à "Niederemaentingen" (Emmendingen-Bade)-†1828 à Strasbourg) et Barbe Stucky (née 1765 à Ostheim-† 1828 à Strasbourg). Déclaré par Jacques Gérig, cultivateur son époux, 60 ans.

---

15 Il reste à éclaircir si Chrétien est un demi-frère ou un cousin de Madeleine mariée à Pfastatt en 1806 avec Nicolas Schlegel.

16 Barbe Stocky avait émigré avec son mari en Volhynie (Pologne en 1791). Leur présence est confirmée par Jerold A. Stahly, *The Swiss-Volhynian Stucki and Kaufman Ancestors* in Mennonite Family History VIII/4, 1989, p.130.

1851 01/09 □ Jacques Gerig[17] à Bourtzwiller, commune d'Illzach, à "63 ans", né à Sainte-Marie-aux-Mines, journalier, fils de Chrétien Gerig et Elisabeth Goldschmidt.

Chrétien Schlatter et Anne-Marie Stucky

1803 27/12 □ à Richwiller de Anne Marie Stucky, 57 ans, née à Bennwihr "in der Millen" (au moulin), mariée à Christian Schlatter, fille de Benedict Stucki et Anne-Marie Neyhuserin (Neuhauser) habitant au moulin de Bennwihr. Déclaré par Chrétien Roth, agriculteur à Pulversheim "qui dit qu'il en est le fils" (probablement d'un premier mariage de Anne-Marie)

1829 06/02 □ à Richwiller de Chrétien Schlatter "le vieux", 88 ans, né à Richwiller (vers 1741 !), veuf de Anna-Marie Stucky. Déclaré par Chrétien Schlatter, fermier à Richwiller, son fils de 59 ans et Nicolas Stucky, 38 ans, fermier à Richwiller (peut-être le fils de Nicolas de Pfastatt).

Chrétien Sommer et Anne Maurer

1779 04/04 [L.R.] ° à Richwiller de Marie Sommer (selon son □17/11/1839 au Muesbach, Etat Civil de Ribeauvillé), fille de Chrétien Sommer et Anne Maurer.

1781 ou **1782** ° à Richwiller de Nicolas Sommer (selon son □11/01/1800 à Soultz il demeurait à Ollwiller où il était domestique chez Chrétien Roth), fils de Chrétien Sommer et Anne Murer, conjoints demeurant à Richwiller en 1800.

Michel Schwartz et Anne-Marie Schmitt

1793 17/06 Mariage à Richwiller entre Michel Schwartz, 41 ans, laboureur à Biesheim, veuf de Catherine "Frig" (Frick) avec Anna Marie Schmitt, 22 ans, habitante à Richwiller, fille de Jacob Peter Schmitt et Verena Wagner, conjoints défunts, vivants à Bollwiller, en présence de Chrétien Schlatter le vieux, laboureur, 50 ans, beau-frère du futur conjoint et Christian Schlatter, le fils de Richwiller, Jacob Schmitt, tisserand, 26 ans, habitant Durrenentzen, frère de la future et Joseph Joder, laboureur, 40 ans de Staffelfelden.

Jacob Frey et Magdalena Rubin

1797 01/03 □ à Richwiller de Jacob Frey, cultivateur, 87 ans, époux de la défunte Magdalena Rubin, habitant au château (de Richwiller). Témoins Jean Schlatter[18], 30 ans habitant également au château et Christian Schlatter, 53 ans habitant à Richwiller.

Jean Roth et Elisabeth Stucky

1798 11/08 ° à Richwiller de Anne Marie Roth "in seinem Haus im vormahligen Schloss", fille de Jean R., laboureur, et de Elisabeth Stucky

1800 11/09 ° à Richwiller de Christian Roth, fils de Jean R. et de Elisabeth Stucky

---

[17] Etat civil d'Illzach. Cet acte de décès d'un homonyme presque parfait ne peut probablement pas concerner notre Jacques de Pfastatt comme le montre son acte de mariage, tant en ce qui concerne les indications sur son âge, son lieu de naissance que le prénom de sa mère. Il est cependant vraisemblable qu'il ait été anabaptiste.

[18] Selon les archives du Weierhof, Jean Schlatter était tisserand. Il fut averti par sa communauté pour des pratiques qu'elle réprouvait envers d'autres tisserands (lettre du 17 janvier 1807). Sans doute est-ce le même qui, originaire "de l'assemblée de Guebwiller", fut baptisé en 1785 (à l'âge de raison) à la ferme le Chalemberg (registre de Montbéliard).

Christian Schlatter et Christina Frey

1797 15/03 ° à Richwiller de Joseph "in dem Schloss", fils de Christian S., agriculteur et Christine Frey

1795 14/07 □ à Richwiller de Christina Schlatter, 3 ans, fille de Christian S., agriculteur à Richwiller, 55 ans et Christina Frea (Frey). Témoin Nicolas Stucky, 33 ans de Pfastatt

1797 24/03 □ à Richwiller de Christina Frey, 39 ans, épouse de Christian Schlatter habitant "le Schloß". Témoin Niclaus Stocky habitant Staffelfelden. (Elle décède peu de temps après avoir donné naissance à Joseph).

Chrétien Schlatter et Catherine Goldschmitt

1821 12/09 Mariage à Richwiller de Chrétien Schlatter, 26 ans, cultivateur, né à Pulversheim, fils de Chrétien S. fermier à Richwiller et de Anne-Marie Roth, avec Catherine Goldschmitt, 22 ans, native de Thanvillé (67), habitante à Sainte-Marie-aux-Mines, fille de Joseph, décédé à Sainte-Marie-aux-Mines le 17/08/1821 et Catherine Gingrich.

Pierre Schlatter et Anne-Marie Hüfflin (Hiflen)

1800 02/10 (10 vendémiaire an 9) Mariage à Richwiller entre Pierre Schlatter, agriculteur, né à Richwiller le 02/12/1776, fils de Christian S. de Richwiller, 57 ans, et Barbara Juckher, avec Anne-Marie Hüffler, née à Heidolsheim le 21/05/1778, fille de "N:" (non cité) et Anna Frey. Témoins Christian Roth, 36 ans de "Olweiller" (Ollwiller, canton de Soutz) et Jean Roth, 32 ans de Richwiller et Christian S. "le jeune", 32 ans, de Richwiller, frère de l'époux.

16/01/1802 (26 nivose an 10) ° à Pfastatt de Anne-Marie S. fille de Pierre S. et Anna-Marie Höfflin domiciliés à Pfastatt

29/11/1802 (08 frimaire an 12) ° Christian S. fils de Pierre S. et Anna-Marie Höfflin domiciliés à Pfastatt

23/05/1810 ° Benoit S. fils de Pierre S., journalier, et Anna-Marie Höfflin domiciliés à Richwiller

24/05/1811 ° Benoit S. fils de Pierre et Anne-Marie Huflin

17/05/1820 ° Catherine S. fille de Pierre S. et Anne-Marie Hiflen.

Jean Koch[19] et Barbara Schmitt

1801 09/02 (20 pluviose an 9) Mariage à Richwiller entre Jean Koch de Roth (ZH-Suisse), né 17/09/1764, journalier, fils de Jean Koch et Suzanne Meyer habitant à Roth, avec Barbara Schmitt, 36 ans, née à Richwiller le 05/02/1765, fille de Hanß Georg Schmitt et de Barbara Cunrath de Richwiller, témoins, Christian Schlatter le vieux, 57 ans de Richwiller, Christian Schlatter le fils, 32 ans de Richwiller et Jean Roth, 32 ans, laboureur à Richwiller.

Nicolas Roth et Anna Schantz

1804 14/01 (23 nivôse an 12) Mariage à Richwiller entre Nicolas Roth[20], 20 ans, né à Wittelsheim le 14/06/1784, un laboureur habitant Richwiller, fils du défunt Jean Roth et de Anna -

[19] Jean Koch n'était peut-être pas anabaptiste à l'origine.

[20] Le couple Nicolas Roth et Anna Schantz émigra plus tard en Ontario à South Easthope. Ils eurent 9 enfants nés presque tous à Dornach entre 1804 et 1822.

Marie Stukhÿ habitant Pulversheim, avec Anna Schantz, 20 ans, née à Bollwiller, le 22/02/1784, fille de Bénédict Schantz et Verera Lehmann habitants Bollwiller. Témoins Christian Roth, 38 ans, laboureur à Pulversheim, Jean Roth, 36 ans, laboureur à Ensisheim, Christian Schlatter le jeune, laboureur à Richwiller et Joseph Jotter (Joder), 52 ans, laboureur à Staffelfelden.

Nicolas Roth et Anne-Marie Schmitt

1810 26/02 Mariage à Richwiller entre Nicolas Roth, 28 ans, manœuvre, né et domicilié à La Croix-aux-Mines (88), canton de Fraise, fils de Nicolas Roth, manœuvre au même lieu et de défunte Elisabeth Berse, avec Anne Marie Schmitt, 33 ans, fille de Jean Georges Schmitt et de Barbe Conrath domiciliés à Richwiller. Témoins Chrétien Schlatter le vieux, Chrétien Schlatter le jeune, Pierre Schlatter, tous trois de Richwiller.

Nicolas Schlatter et Barbe Stocky

1818 30/12 Mariage à Richwiller entre Nicolas S., 30 ans, cultivateur, né à Richwiller, fils de Chrétien S., cultivateur et de feue Christiane Frey, avec Barbe Stocky, 18 ans, fille de Nicolas Stocky et défunte Elisabeth Hochtettler de Niedermorschwiller (nota : en 1806, ce dernier couple quitte Pfastatt). Témoins Chrétien Schlatter "le jeune", 49 ans, frère de l'époux, Chrétien Schlatter "le jeune", 23 ans, neveu de l'époux, les deux de Richwiller, Nicolas Stocky, 27 ans, de Niedermorschwiller, frère de l'épouse.

23/08/1820 ° Catherine S. fille de Nicolas S. et Barbe Stocky. Témoin Nicolas Stocky 59 ans de Morschwiller-le-Bas et Chrétien Schlatter "le vieux", 77 ans.

18/11/1822 ° Elisabeth S. à Richwiller (rue principale) fille de Nicolas S. et Barbe Stocky. Elle □ le 19/11/1822.

15/05/1824 ° Barbe S. à Richwiller, fille de Nicolas S. et Barbe Stocky.

18/09/1832 □ Anne S., 18 mois, sans profession (sic !) fille de feu Nicolas S. et Barbe Stocky à Richwiller (rue capitale).

Chrétien Schlatter (le jeune) et Anne-Marie Roth

1791 ° Catherine (elle aura un fils, Joseph Schlatter, né le 30/09/1816 à Richwiller)

23/01/1802 (3 pluviose an 10) ° Niclauß à Richwiller de Chrétien S., cultivateur et Anne-Marie Roth. Témoins Chrétien Schlatter, père, 58 ans et Anne-Marie Stucky, 55 ans, les deux de Richwiller.

08/09/1803 (21 fructidor an 11) ° Anne-Marie à Richwiller de Chrétien S., cultivateur et Anne-Marie Roth. Témoins Chrétien Schlatter, père, 59 ans et Anne-Marie Stucky, 57 ans, les deux de Richwiller.

20/08/1805 (2 fructidor an 13) ° Barbe à Richwiller, rue principale, de Chrétien S., 37 ans, cultivateur et Anne-Marie Roth, 30 ans.

10/01/1807 ° Joseph et Catherine S. à Richwiller

12/04/1810 ° Anne-Marie à Richwiller

06/05/1812 ° Joseph à Richwiller

24/02/1816 ° Bénédicte à Richwiller, fille de Chrétien, 47 ans et Anne-Marie Roth

17/04/1819 ° Sébastien à Richwiller, fils de Chrétien et Anne-Marie Roth

Jacques Goldschmidt et Catherine Schlatter

1824 13/07 ° Jacques Goldschmidt fils de Jacques G., 32 ans, cultivateur à Richwiller et Catherine Schlatter (Jacques G. fils émigrera plus tard en Ontario).

1827 18/06 ° Catherine Goldschmidt fille de Jacques G. et de Catherine Schlatter.

Nicolas Schlatter et Elisabeth Cender (Zehnder)

1837 12/02 Décès déclaré à Ensisheim de Nicolas Schlatter, 34 ans, natif de Richwiller, habitant à Pfastatt fils de Chrétien, cultivateur et de feue sa mère Maria Roth de Pfastatt. Sa femme Elisabeth Cender.

Compléments pour Pulversheim (non exhaustif) :

1794 11/03 □ à Pulversheim de Jean Roth, 56 ans, fils de Jean Roth et Anna Blanck, de leur vivant habitant à Guémar, époux de Anne Marie Stocki.
- témoins Christian Roth, 27 ans, laboureur à Ollwiller, fils aîné, et Christian Schantz, 30 ans, laboureur à Bollwiller.

1790[21] **08/03** □ à Pulversheim d'un enfant de 6 mois du couple Jean Roth, "famulus" (valet) et Madeleine Stucky. Déclaré par Nicolas et Jacob Roth.

1808 27/12 Mariage à Pulversheim de Chrétien Roth, cultivateur en ce lieu, 40 ans, fils de □ Jean Roth et Anne Marie Stocky de Pulversheim, avec Anne-Marie Zingler, 40 ans, fille de □ Jean Zingler, cultivateur au Hohewald, Val-de-Villé, et Catherine (L?)itwiller.
Témoins : - Jean Roth, 36 ans, cultivateur à Modenheim, frère de l'époux
- Chrétien Schlatter, 44 ans, cultivateur à Ungersheim, voisin de l'époux
- Nicolas Roth, 28 ans, cultivateur à Richwiller, oncle(!) de l'époux
- Andres Schirch, 22 ans, cultivateur à Pulversheim, cousin de l'époux

1812 15/02 Mariage à Pulversheim entre Andres Schirch, 26 ans cultivateur, né à Ollwiller canton de Soultz, fils de feu Joseph Schirch et Anna Bächer, vivant conjoints à Ollwiller avec Jacobée Roth, fille de Chrétien Roth et Barbara Tschantz de Weckenthal, parents décédés, dont le tuteur est Chrétien Roth, son beau-frère de Pulversheim.

1818 05/01 Mariage à Pulversheim entre Christian Stocky, 30 ans, cultivateur à Bollwiller, fils de Mathias S., 63 ans, □ 11/01/1808 et de □ Elisabeth Schwartz, 65 ans, avec Anne-Marie Roth, 21 ans, fille de Christian Roth, 50 ans, de Pulversheim et Barbara Sherk (Schürch), 40 ans, □ 06/10/1808 [NASL]

1821 03/05 Mariage à Pulversheim entre Nicolas Rotte (Roth), 26 ans né à Pulversheim, laboureur, fils de Chrétien "annebaptiste, aussi laboureur en cette commune" et Barbe Schirch décédée le 06/10/1808 à Pulversheim, avec Barbe Tschantz, 25 ans, née à Schönensteinbach, mairie de Wittenheim, fille de Chrétien Tschantz, "annebaptiste laboureur", décédé à Wittenheim le 22 frimaire an 8 (13/12/1799) et Barbe Goldschmitt et assistée de son beau-père Joseph Görig, 47 ans, propriétaire à Schönensteinbach.

1828 30/12 Mariage à Pulversheim de Chrétien Umel, 55 ans, "anabaptiste propriétaire", né à Grandvillars, domicilié à Mulhouse, veuf de Barbe Zimmermann domiciliée à Mulhouse, décédée le 15/04/1828, fils de feu Chrétien Umel et Barbe Stocky, avec "demoiselle" Anne-Marie Roth, 27 ans, née à La-Croix-aux-Mines (88), fille de

[21] Mention dans le registre paroissial catholique de Pulversheim

Nicolas Roth, tisserand, domicilié à Pulversheim et Anne Mounier de Ste-Croix-aux-Mines. Témoins Jean Eicher 46 ans, propriétaire à Pulversheim, Chrétien Kaufmann, 21 ans, journalier à Pulversheim. (Nota : marié précédemment à Pfastatt 08/01/1825)

Compléments pour Bollwiller (non exhaustif):

1793 02/04 ° (déclaration) Elisabeth Tschantz, fille de Christian T. et Anna Maria Goldschmidt déjà née le 10 mars[22], mais déclarée seulement maintenant en présence de la servante Anna Schertz, 26 ans.

1794 29/03 ° Benoît Tschantz, fils de Benedict T. et Elisabeth Zimmermann, en présence de son frère Christen T. 33 ans et de Anna Schertz, 27 ans, servante.

1796 24/12 □ Nicolas Stocky, un enfant, fils de Nicolas Stocky, 29 ans, laboureur à Bollwiller à la "Neyen brückh" (au pont neuf), la mère n'est pas mentionnée.

1797 07/09 □ Peter Tschantz, fils de Bénédict Tschantz, laboureur à la métairie dite "Melckereÿ" située hors du village sur la route de Soultz, et Elisabeth Zimmermann. L'enfant avait 11 mois et 20 jours.

1806 29/10 □ Jean Tschantz, 49 ans, né à Sainte-Marie-aux-Mines[23], habitant Bollwiller dans "la maison de la vacherie appartenante au Sieur René Voyer", fils des défunts Benoît Tschantz et Barbe Roth, conjoints de leur vivant habitant à Bollwiller. Déclaré par ses frères Bénédict Tschantz, 47 ans, et Joseph Tschantz, 27 ans, les deux cultivateurs à Bollwiller.

1806 01/12 □ Catherine Tschantz, âgée de 15 jours, fille de Benoît Tschantz et Elisabeth Zimmermann.

1804 12/01 Mariage entre Nicolas Roth, 20 ans agriculteur à Richwiller, né le 19/01/1784 à Wittelsheim "belforter bezirk (!)", fils de Jean Roth et Anne-Marie Stocki de Richwiller, avec Anna Tschantz, 19 ans, née le 19/02/1784 à Bollwiller, fille de Bentich (Benoît) Tschantz et Frena Lehman, domiciliée chez son frère Bentich Tschantz à Bollwiller.

1806 01/03 Mariage entre Pierre Tschantz, 25 ans 8 mois, cultivateur né à Bollwiller, fils de défunt Benoist Tschantz cultivateur et Barbe Roth de Bollwiller, et Marie Zimmermann, 21 ans 5 mois, de Dambach, fille de Jean Zimmermann cultivateur et Barbe Stucki vivants à la Robertsau (Bas-Rhin).

1814 22/03 □ Pierre Hirschi, 6 ans, fils de (ajouté en marge: feu) Jacques Hirschi cultivateur et Anne-Marie Zimmermann et décédé dans la maison des parents, rue de Feldkirch.

1814 23/03 □ Jacques Hirschi[24], 77 ans, anabaptiste cultivateur et époux d'Anne-Marie Zimmermann. Déclaré par son fils Joseph H., 30 ans, anabaptiste fermier à Heimsbrunn.

---

22 Ce retard dans la déclaration n'est pas un fait unique, ainsi : en 1827, Barbe Wagler veuve de Joseph Röschli cultivateur au Henon, commune de Ste-Croix-aux-Mines, déclare tardivement la naissance de Catherine née le 09/03/1807, car, dit le jugement du tribunal de Colmar, "les anabaptistes étaient alors encore dans la persuasion qu'il n'étaient pas dans l'obligation de faire déclarer la naissance de leurs enfants. Les exposants (se déclarent) habitant une montagne très reculée et a résulté que Catherine R. n'a pas été enregistrée". Elle obtiendra le certificat de notoriété souhaité.

23 Cette indication donne le lieu d'origine des Tschantz de Bollwiller/Pulversheim : Sainte-Marie-aux-Mines.

24 Jacques Hirschi habitait à Sigolsheim en 1789 (il est témoin avec Christian Schlatter de Richwiller lors du décès de Jean Schlatter, 42 ans, époux de Anne Linder, meunier à la Dietermannsmühle). Registre paroissial catholique de Ste-Croix-en-Plaine, décès du 11/07/1789. Jean Schlatter fut inhumé le lendemain "en terre profane".

1814 24/06 † Jean Hirschi, 10 ans, fils de défunt Jacques H., anabaptiste et fermier et de Anne-Marie Zimmermann. Déclaré par Chrétien H., 21 ans, frère, cultivateur à Bollwiller et Joseph Hirschi, 28 ans, fermier du moulin à Heimsprung (Heimsbrunn).

1815 08/01 † Joseph Tschantz, 44 ans, "garçon anabaptiste imbécille", demeurant chez son frère, fils de Benoît Tschantz le Vieux et Barbe Roth, vivant conjoints à la Métairie. Déclaré par Benoît Tschantz, frère du défunt, cultivateur, fermier de Monsieur le Comte de Noyer d'Argenson, située hors de l'enceinte de cette commune de Bollwiller.

1818 18/02 Mariage entre Chrétien Tschantz, 25 ans ½, cultivateur, fils de Benoît T. et Elisabeth Zimmermann, "conjoints anabaptistes" et fermier de Monsieur le Comte de Noyer d'Argenson, avec Anne Roth, 20 ans et 11 mois, née à Hirsingue, domiciliée à Saint Georges (Ensisheim), fille mineure de Jacques Roth, 50 ans, cultivateur, et Anne Liechty "conjoints anabaptistes" et fermier de Monsieur l'abbé de Gohr de Wattwiller

1819 12/01 Mariage entre Jacques Roth, né 20/10/1794 à Hirsingue, fils de Jacques Roth et Anne Liechty, anabaptistes résidant à St Georges (Ensisheim) avec Elisabeth Tschantz née 29/04/1801, fille de Benoît Tschantz et Elisabeth Zimmermann. [L.R.]

1820 07/08 † Benoît Tschantz, 60 ans, époux de Elisabeth Zimmermann, cultivateur sur le bien de Mr Noyer d'Argenson située au bout du village sur la route vers Soultz, déclaré par Christen Tschantz, 30 ans et fils du défunt, cultivateur et Daniel Schlatter aussi cultivateur.

1829 27/08 † Nicolas Stocky, 30 ans, journalier, fils de Christian Stucki 66 ans et Feronic (sic!) Zimmermann habitant Bollwiller dans la rue vers Pulversheim.

1830 28/04 Mariage entre Chrétien Schirch, 50 ans, veuf de Barbara Roth décédée 03/01/1830 et Madeleine Kropf (née 03/01/1811 à Epfig) fille de Joseph Kropf et Anne-Marie Rothacker de Nasswiller ? canton de Rosheim (Natzwiller 67) [L.R.]

Compléments pour Dornach (non exhaustif) :

Enfants du couple **Nicolas Roth** de "Widolsheim" (Wittelsheim), né vers 1781, laboureur à Dornach, **et Anne Schantz** née vers 1783, de Bollwiller **:**

° 1807 15/11 ° Anne
° 1809 02/12 ° Elisabeth
° 1813 28/08 ° Catherine
° 1822 23/05 ° Joseph

1822 31/07 † Chrétien Roth, 57 ans, fermier, domicilié à "Bülzen ?" canton d'Ensisheim, décédé à Dornach, déclaré par son frère Nicolas Roth 50 ans, laboureur à Dornach et Joseph Roth, 29 ans, fermier à Bollwiller, fils du défunt.

1845 07/06 Mariage entre Jacob Goldschmidt de Allschwil (Bâle campagne), né en 17/12/1808 à Sainte-Marie-aux-Mines, fils de Jacob et de feue Barbe Kauffmann, décédée le 30/10/1833 à Allschwil, veuf de Barbe Stucky décédée le 16/12/1842 à Allschwill avec Anne Zimmermann, domiciliée à Dornach, née le 27/05/1810 à Froeningen, fille de Jacques, "vasal" et cultivateur à Froeningen et de feue Catherine Rupp.

Compléments pour Illfurth (non exhaustif) :

1809 08/01 ° Peter Litwiller († à Wilmot, Ontario au Canada), fils de Jacob L. et Anna Maria Maurer [L.R.]

Compléments pour Kingersheim (non exhaustif) :

1798 13/04 ° Nicolas Stucki, fils de Christian S., laboureur à Kingersheim et de Véronique Zimmermann

1805 09/11 ° Joseph Stocky, fils de Chrétien S., "Mercenaire" (du latin mercenarius = journalier) et de Verena Zimmermann (Joseph □ le 07/04/1806)

Compléments pour Morschwiller-le-Bas (non exhaustif) :

1817 05/07 Mariage entre Simon Joder de Danjoutin, 28 ans, fils de Christ Joder et de □ Elisabeth Lehman, avec Anne-Marie Stocky, 21 ans, née à Pfastatt, fille de Nicolas Stocky 57 ans et Elisabeth Hochstetter. Témoins, le père Nicolas Stocky, 57 ans, le frère Nicolas Stocky, 26 ans, et Christ Joder, frère de l'époux habitant Morschwiller-le-Bas.

1824 01/08 □ Barbe Stocky, 15 mois, fille de Nicolas S. et Barbe Frutiger en la maison de Vincent Harnist, Grand'rue.

1827 13/05 □ Catherine Stocky, 3 mois, fille de Jean S. et Madeleine Kempf née à Oberwill canton de Bâle.

1833 05/08 □ Catherine Stocky, 46 ans, fille de Nicolas Stocky de Richwiller et de □ Catherine Hochstättler. Fille domestique en la maison de Simon Joder située dans la Grand'Rue.

1818 28/07 □ Barbe Roth, 7 ans, fille de Joseph Roth et Anne-Marie Gautschi.

Compléments pour Staffelfelden (non exhaustif) :

1802 24/05 Mariage entre Mathias Stucki[25], 56 ans, né à Schoppenwihr (Ostheim), habitant "Bolloronus" (St Appolinaire), veuf (de Elisabeth Schwartz), avec Anne-Marie Bosshart, 20 ans, née le 22 mars 1783, fille de Jean Bossart[26], de profession "desseran" (tisserand ?) et sa femme Anne Marie Miller, les deux habitants Staffelfelden. Témoins, Jacob Hirschi, laboureur, 63 ans de Bollwiller, Joseph Jotter, laboureur, 50 ans de Staffelfelden et Jacob Hochstätter, huilier, 74 ans de Staffelfelden [N.A.S.L.].

1805 11/12 Mariage entre Jacques Goldschmidt, 26 ans, de Sainte-Marie-aux-Mines, fils de Jacques Goldschmidt et Catherine Stucky de Sainte-Marie-aux-Mines, avec Anne Marie Joder, 24 ans, fille de Joseph J., laboureur, 60 ans et Anne-Marie Stucky de Staffelfelden. Témoin, Nicolas Stucky, 45 ans de Pfastatt.

1808 04/04 Mariage entre Christian Ummel, métayer de la "Ziegelscheuer" de Pfastatt, 36 ans, avec Barbara Stucky, 30 ans, de Staffelfelden, fille de Christian Stucky et Anne Zimmermann . Témoins, Joseph Joder et Jacob Joder, laboureurs à Staffelfelden.

1811 20/06 Mariage entre Peter Schmucker, 22 ans, fils de Jacob Schmucker, laboureur, 46 ans, et Elisabeth Graber, 46 ans, habitants à St Julien, canton de St Hyppolyte, département du Doubs, avec Frena (Véronique) Joder, 27 ans, fille de Joseph Joder, laboureur, 71 ans et Anne-Marie Stucky, 71 ans habitant Staffelfelden.

---

[25] Il s'agit du second mariage de Mathias. Sa précédente femme était Elisabeth Schwartz. La lignée de ce Mathias a été étudiée par Neil Ann Stuckey Levine in Illinois Mennonite Heritage, volume XIX/4 et XX/1. Des points d'ombre importants subsistent concernant ses parents - le meunier d'Ostheim ?- et même sur sa descendance : la date de naissance de son fils Jean qui s'est établi à Altkirch. Sur ce dernier point, nous pouvons affirmer que Jean ne peut être né avant 1781, puisqu'un premier Jean issu du même couple décède à Wihr-au-Val à cette date. (RP catholique de Wihr-au-Val, décès le 01 mars 1781)

[26] En 1810, Jean Bossert quitte Staffelfelden. Jacques Hirschi, ancien de la communauté habitant Bollwiller lui remet une attestation datée du 21 avril. Nous ignorons sa destination. Archives du Weierhof.

1799 12/01 † Christian Stucky, 40 ans et célibataire, déclaré par son frère Nicolas S., huilier, 36 ans. L'huilerie se trouvait au centre du village.

1800 30/10 † Nicolas Stucky, 1 an, fils de Nicolas, huilier, et Anne-Marie Hochstätter de Staffelfelden.

1801 04/06 † Madeleine Stucky, 4 ans, née à Staffelfelden de Nicolas S. et Anne-Marie Hochstätter.

1801 22/12 † Nicolas Stücky, 38 ans, né à Wintzenheim, époux de Anne-Marie Hochstetter. Témoin Jacob Hochstätter, huilier à Staffelfelden son beau-père, 60 ans et habitant à Pfastatt.

1803 02/12 † Catherine Zimmermann, 73 ans, veuve de défunt Heinrich Bosshart habitant Staffelfelden sur la "Mittlere Mihle" (le moulin du milieu). Témoins, Christian Zimmermann, laboureur 69 ans, habitant Froeningue et Joseph Joder, 51 ans, laboureur de Staffelfelden, les deux parents de la défunte.

1804 29/02 † Anne-Marie Hochstätter, 33 ans, née à Staffelfelden, veuve de Nicolas Stucky, déclaré par son père Joseph Hochstetter, 75 ans.

1804 01/10 † Barbe Hummel, 35 ans, fille de Christian H. et Barbe Stuckhy de Grandvillars. Elle habitait Staffelfelden.

1813 13/12 † Anne-Marie Stucky, 62 ans, épouse de Joseph Joder, 73 ans. Témoin Christian Roth, 47 ans de Pulversheim.

1819 20/11 † Marie Roth, 44 ans, épouse de Jacques Stucky, 54ans, née "sur la cours sur le peis Mimbelgarth" (pays de Montbéliard).

Compléments pour Schweighouse (non exhaustif) :

1803 05/03 † Anna Becher[27], 50 ans, veuve de feu Joseph Schürch, laboureur au château[28]. Ils étaient métayers du "Waldener Guth alhie" (la propriété de la famille Waldner en ce lieu).
- témoin Christian Summer de Schweighouse, 53 ans, journalier au château.

1801 17/03 † Anna Summer, âgée de ¾ d'années, fille de Christian Summer, journalier "Anabaptist" du château. témoin Christian Roth, 50 ans, "auch ein Täuffer".

1799 25/05 † Jacob Schürch, 17 ans, frère de Joseph au domicile de la mère.

1799 16/05 † Magdalena Schürch, "Täuffer(in)", 16 ans, célibataire et sœur de Joseph, au domicile de la mère.

1803 21/04 Mariage entre Joseph Schürch, laboureur, 26 ans et 1 mois né au Hang, fils de Joseph Schürch, métayer des Waldner, décédé et de Anna Becher toujours vivante et Barbara Hochstettler, 20 ans et 9 mois, née à Katzwangenbrück de Jean Hochstettler défunt, coutelier et Elisabeth Littwiller.[RS]

1806 06/05 Mariage entre Chrétien Schirch, 26 ans, fils de Joseph S. et Anna Becher, tous deux décédés et Barbe Roth, 19 ans de Richwiller, fille de Jean Roth et Stucky (sans prénom de la mère sur l'acte, serait Anne-Marie Stucky) tous deux décédés à

---

27 Fille de Jean Bächer et de Anne Neuhouser.

28 Représentation du château de Schweighouse/Thann in "Notices Historiques et Topographiques sur le village de Schweighouse" par Waller, Rixheim, Sutter, 1870.

"Bulversheim". Elle est assistée de Chrétien Roth, 45 ans, cultivateur à Pulversheim (deuxième mariage de Chrétien S. à Bollwiller).[RS]

1814 13/07 Mariage entre Joseph Schürch, "anabaptist", veuf de Barbe Hochstettler † 17/02/1814, "fermier du bien de Monsieur le Comte Waldner" et Madeleine Roth née à Weckenthal le 24 mai 1789, domiciliée à Weckenthal, fille de Chrétien Roth, "anabaptiste", fermier à Ollwiller, † 1809 à Ollwiller et Barbe Tschantz † en avril 1805 à Ollwiller.

Compléments pour Rimbach (Jungholtz) près de Guebwiller (non exhaustif) :

Famille **Christian Schwary** († avant 1793 à Junghotz), cultivateur à Jungholtz et **Madeleine Schallenberger** (née vers 1726, † 19/12/1801 à Rimbach).

vers 1767 ° Christian à Berrwiller († 01/01/1834 à 74 ans, veuf de Catherine Besiger † à Hindlingen). Il fut cuvetier.

vers 1771 ° Anne-Marie († 07/021795 à Rimbach)

vers 1776 ° Jean à Guebwiller, (†29/05/1831 à 67 ans, époux d'Anne Schertz, alors 60 ans). Il fut meunier.

Enfants du couple **Jean Schwary**, "Ohlmacher" (huilier) à Jungholtz (né vers 1776 à Guebwiller, † 29/05/1831 à Jungholtz) et **Anne Schertz (**née vers 1776 à Ribeauvillé, † 11/10/1831 à Jungholtz

1794 ° Jean († 25/07/1795 à Jungholtz)

1795 13/05 ° Joseph (il épousera Anne-Marie Eicher et demeurera à Rimbach)

1797 02/10 ° Elisabeth

1798 14/06 ° Pierre (il épousera Barbe Sommer et demeurera à Rimbach)

Enfants du couple **Michel Schellenberger**, meunier à Jungholtz, né vers 1753, et **Anne-Marie Schlatter** :

vers 1799 à Ste-Croix-en-Plaine ° Michel († 22/04/1823 à Jungholtz)

vers 1806 ° Simon († 02/04/1813 à Jungholtz)

vers 1820 ° Catherine († 27/01/1821 à Jungholtz à 7 mois)

Anne-Marie († 20/03/1813 à Jungholtz).

1819 21/01 Mariage entre Chrétien Schwartz, cultivateur, 28 ans de Wintzenheim, né à Wintzenheim en 1792, fils de Jacques Schwartz † 04/01/1808 à Wintzenheim[29] et de la survivante Elisabeth Schlatter demeurant à Wintzenheim avec Elisabeth Schwari, 21 ans, fille de Jean Schwari et Anne Schertz de Jungholtz

1795 19/12 ° Catherine, fille de Jean Gräber, meunier à Rimbach et Anne-Marie Roth[30]

[29] En réalité, cet acte de décès ne se trouve pas à Wintzenheim comme indiqué lors du mariage, mais à Wihr-au-Val !

[30] Sont-ils anabaptistes ? Les patronymes et le métier semblent l'indiquer.

Compléments pour Soultz (non exhaustif)[31] :

1800 19/09 (2me jour complémentaire an 8) □ Chrétien Roth, 2 ans, né à Ollwiller de Chrétien Roth et de Barbe Schantz, cultivateur à Ollwiller.

1809 10/12 □ Chrétien Roth, 62 ans, fermier à Ollwiller, "Annabaptiste" et veuf de feue Barbe Schantz, domiciliés à Ollwiller.

Compléments pour Berrwiller (non exhaustif) :

Le couple Jean Zimmermann et Elisabeth Röschler (Röschly) habitait le Weckenthal.

1802 24/05 □ Anne Marie Zimmermann, 3 mois, au Weckenthal.

1806 05/04 □ Jean Zimmermann, 5 ans, au Weckenthal.

1806 06/04 □ Anne Zimmermann, 1 an, au Weckenthal.

1807 24/03 □ Elisabeth Zimmermann, 1 an, au Weckenthal.

1809 04/04 □ Christian Zimmermann, 44 ans, fermier au Weckenthal, mari d'Elisabeth Reschler

Après le décès de Jean, Elisabeth Röschler se remarie avec Chrétien Brechbiehl également veuf. Ils poursuivront l'exploitation de la ferme du Weckenthal.

1810 04/06 Mariage entre Chrétien Brechpiehl (Brechbühl), 51 ans né à "Belfuss ci-devant Nassau" (Belfosse ?) le 28/05/1759, demeurant à Hombourg, veuf de Elisabeth Roub (Ropp dans l'acte de décès se trouvant à Hombourg. Elle avait 42 ans.) décédée à Hombourg le 21/02/1810, avec Elisabeth Reschler, née à "Sassire (Saulxures ?) aussi ci-devant Nassau", veuve de Chrétien Zimmermann, fermier à Weckenthal.

1814 17/11 Mariage entre Pierre Roth, domestique au Weckenthal, né à Sainte-Marie-aux-Mines le 23/11/1790, fils de Nicolas Roth et Anne Muller demeurant à Sainte-Croix-aux-Mines avec Barbe Zimmermann née à Ungersheim le 06/03/1792, fille de □ Christian Z. et Elisabeth Reschlin demeurant à Weckenthal.

1819 28/04 Mariage entre Jacques Rich, né à Ruederbach le 12/01/1789, fils de feu Pierre Rich □ 15/07/1814 et de Barbe Linder □ 15/01/1809 de la ferme du Birkenhof, commune de Ruederbach, avec "demoiselle" Catherine Zimmermann, née à Ungersheim le 02/04/1797, fille de Chrétien Zimmermann et Elisabeth Röschli, fermière à Weckenthal.

Compléments pour Reiningue (non exhaustif) :

1810 20/10 Mariage entre Jean "am Stutz"(Amstutz), 25 ans fils de Chrétien, 55 ans et Anne Marie "am Stutz", fermier de Monsieur Hartmann Nussler de Ollenberg, domicilié au dit Ollenberg avec Barbara Görig, 22 ans, (elle □ 04/11/1849 à Grandvillars) [R.S.], fille de Jean Gerig, décédé le 11/11/1804 et de Anne Richert, décédée le 18/05/1806, les deux dans la commune de Ba(x)tuet ?. Témoins : Jean Roth, 25 ans et Christian Roth, 29 ans, cousins de l'épouse et cultivateurs "d'Eguisheim".

Robert BAECHER

[31] AHR-L612. Canton de Soultz, recensement de population en 1791 :
* Hartmanswiller, 8 anabaptistes sur 744 habitants,
* Berrwiller, 9 anabaptistes sur 750 habitants,
* Bollwiller, 15 anabaptistes sur 792 habitants,
* Feldkirch, 7 anabaptistes sur 278 habitants.

CONRAD GREBEL 1498 - 1526

Sans la connaître exactement, on pense ne pas se tromper en situant la date de naissance du réformateur, Conrad Grebel, en 1498.

"Conrad Grebel est le fondateur de l'église mennonite" (H. S. Bender).

Il est né dans une famille riche et influente de Zurich. Son père était un important homme d'affaires et membre du concile de la ville. Les conditions pour que le jeune Conrad puisse recevoir une bonne formation étaient réunies. Après les études secondaires dans sa ville, il partit en 1515 à l'université de Bâle où il a dû recevoir l'influence de l'humaniste Erasme. Grâce aux bonnes relations politiques de son père, il put ensuite fréquenter l'université de Vienne (Autriche) pendant trois ans et de 1519 à 1520, il étudie à la Sorbonne, ayant reçu une bourse du roi François I^{er}. Grebel étudia les langues anciennes, le latin, le grec et l'hébreux, mais il n'était nullement attiré par les choses religieuses.

Son père lui ayant coupé ses ressources, il rentra dans sa ville natale. Après avoir étudié pendant six années aux meilleures universités de son temps, il pouvait maintenant envisager une carrière très honorable dans son pays.

A Zurich, il fut influencé par le puissant prédicateur évangélique, Ulrich Zwingli et bientôt il faisait partie d'un nombre de jeunes théologiens, groupés autour du réformateur. Rendu attentif aux questions de la religion, Grebel passa par une conversion radicale. Il se mit à étudier la Bible et à se lancer en plein dans le mouvement réformateur. Il devint un des meilleurs collaborateurs de Zwingli et commença par être connu.

Toutefois, assez rapidement, des différences d'opinion se firent jour entre Zwingli et Grebel. Ce dernier insista à ce que les réformes soient mises en vigueur rapidement. Zwingli hésita et désirait s'appuyer sur le concile de la ville. Pour certaines questions, comme la suppression de la dîme, c'était une question de temps mais bientôt, il y eut des différents sur lesquels on n'arriva pas à se mettre d'accord. Le grand sujet était la question du baptême. Après étude des textes de la Bible, Grebel était arrivé à la conclusion que l'on ne devait baptiser que les adultes qui en faisaient la demande après avoir été convertis à Jésus-Christ. Par contre, pour diverses raisons, Zwingli, comme Luther, voulait maintenir le baptême des nourrissons en disant qu'il n'y avait pour cela aucune contre-indication dans la Bible. De la conception du baptême découlait aussi la conception de l'église.

Entre 1523 et 1525 de nombreuses discussions et entretiens eurent lieu et il apparut bientôt que l'on s'acheminait vers une rupture qui eut lieu effectivement en octobre 1525. Grebel et ses partisans furent interdits d'enseigner et de prêcher. N'étant pas autorisé à s'exprimer ouvertement, le groupe entra dans la clandestinité. On se réunit au domicile de certains membres pour étudier la Bible. C'est au cours d'une de ces réunions qu'un des membres, Georg Blaurock, demanda à Grebel de le baptiser. Ce fut la naissance du mouvement anabaptiste.

A partir de 1525 commença pour Grebel une période difficile de deux ans où il passa au moins neuf mois en prison. Le mouvement anabaptiste se répandit rapidement dans la Suisse alémanique, Grebel, dont la position était devenue intenable à Zurich, voyageait et on le trouve de passage dans d'autres villes. Etant de santé

fragile, il mourut de la peste en 1526 à l'âge de 28 ans.

Grebel avait espéré écrire un livre pour exposer sa foi, mais le temps lui a manqué, si bien que l'on ne possède de lui qu'un certain nombre de lettres, dont une écrite à Thomas Muntzer. Toutefois, sa prise de position courageuse pour la séparation de l'église et de l'état, pour la liberté de conscience de l'individu, pour la soumission absolue à la loi de Christ, bien en avance sur son temps, avaient marqué de façon définitive le mouvement anabaptiste.

Ernest HEGE



Portrait fictif de Conrad Grebel par le peintre contemporain Olivier Wendel Schenk 1972

"PROTESTATION ET DEFENSE".

Lettre adressée au conseil de la ville de Zurich par l'anabaptiste Félix Mantz (env. 1498-1527)
au sujet du baptême chrétien
rédigée entre le 13 et le 28 décembre 1524.

En cette année 1998, nous fêtons les 500 ans de la naissance de Félix Mantz et de Conrad Grebel, tous deux fondateurs de l'Eglise de professants issue de la Réforme du XVI[e] siècle.

Nous livrons plus bas la traduction française d'un document parmi les plus intéressants. Il s'agit d'une lettre témoignant des enjeux de la pratique du baptême des adultes convertis à Jésus le Christ et d'une plaidoirie pour le rejet de la pratique du baptême des nourrissons. On s'en doutera, la définition de l'Eglise elle-même et de sa mission sont en jeu...

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES[1]

Félix Mantz (env. 1498-1527) est un humaniste zurichois, fils du chanoine Johannes Mantz de la cathédrale de Zurich, appelée Grossmünster. Avec Conrad Grebel, il fut l'un des disciples du réformateur Ulrich Zwingli, mais suite à un désaccord, il devint avec Grebel l'initiateur du mouvement des Frères Suisses, appelés "Anabaptistes".

Certains avancent qu'il avait étudié à Paris en 1518 et à Rome en 1520, sans toutefois que nous puissions en être sûr. Il avait acquis une très bonne formation dans les langues latine, grecque et hébraïque, langues qu'il avait étudiées en même temps que Zwingli, chez Andreas Böschenstein à Zurich, autour de 1522.

Zwingli, réformateur de Zurich fondait alors beaucoup d'espoir dans la lecture de la Bible. Ainsi écrivit-il à Vadian :

"... je n'ai pas de plus grande joie que de voir mes auditeurs prendre eux-mêmes en main la Bible et la prendre au sérieux dans leurs cœurs pour l'exprimer dans leurs vies, l'un découlant de l'autre"[2].

Dans la maison du relieur Andreas Castelberger se réunissait régulièrement un de ces groupes d'étude biblique. Mantz y prenait part et figure parmi les signataires d'une lettre adressée par le groupe de lecteur radicaux de la Bible à Thomas Müntzer. Comme Grebel, Mantz passa sa jeunesse à Zurich. Il fut versé en latin, en grec et en hébreu. Il vécut dans la ville avec sa mère, probablement s'agissait-il d'Anna Mantz que Grebel rebaptisera plus tard. C'est dans la maison de cette dernière, dans la ville réformée de Zurich que vraisemblablement eut lieu, le 21 janvier 1525, le premier baptême sur profession de la foi auquel il participa. Mantz y fut baptisé. Ce même jour aussi, les étrangers Reublin, Haetzer, Brötli et Castelberger furent expulsés de la ville et les autorités de la ville ordonnèrent à Grebel et à Mantz de renoncer à tenir des "écoles", c'est à dire des rassemblements soit disant pour fomenter des "agitations"[3].

Il est difficile de savoir précisément quels autres mobiles ont joué dans ces divergences... La tradition réformée a également retenu un élément supplémentaire, celui de l'ambition personnelle. Quelques années plus tard, Bullinger apportera un regard sans concession, mais certainement pas neutre, sur les

1 Le seul livre qui lui est entièrement consacré est celui de Ekkehard Krajewski, Leben und Sterben des Züricher Täuferführer Felix Mantz, Kassel, J. Oncken Verlag, 1957. Du même auteur, l'article "The Theology of Felix Mantz" publié dans la Mennonite Quarterly Review, de janvier 1962, N°36, pp. 76-87.

2 ZB N° 78, II, 8 (ZSB, VIII, N°331, 166-167).

3 George Huntston Williams, The Radical Reformation, vol. XV de la série Sixteenth Century Essays & Studies, 3e édition revue et étendue, Edwards Brothers, Ann Arbor, Michigan, Kirksville / Miss., 1992, p. 215ss.

débuts de l'anabaptisme zurichois. Il a cru pouvoir dire que Grebel et Mantz voulaient "qu'on destitue les chanoines" et qu'à leur place on engage des professeurs : "Mantz espérait ainsi obtenir la chaire d'hébreu et Grebel celle de grec"[4] ! ...

Félix Mantz déploya un ardent zèle missionnaire. Il refusa au conseil de la ville la compétence de juger en matière de religion, mais est en même temps celui qui rédigea à destination du conseil de la ville, la première défense biblique de teneur systématique au sujet du baptême sur profession personnelle de la foi. Avec l'anabaptiste Blaurock il fut traité "d'homme au cou raide" et arrêté à plusieurs reprises en 1525 : libéré de prison le 18 février 1525, il se rendit à Zollikon pour y prêcher et y baptiser ; arrêté à nouveau, il réussit à s'échapper pour se rendre dans les Grisons ; arrêté encore, il fut ramené à Zurich où il fut incarcéré de juillet à octobre 1525. Durant ce temps, Reublin, ancien prêtre de St Alban à Bâle, baptisa le réformateur Hubmaïer dans la ville proche de Waldshut et le mouvement se propagea.

Après la troisième "dispute" publique à Zurich, toujours en rapport avec le baptême, les autorités voulurent frapper très fort pour éviter tout nouveau trouble. Le nouveau mandat menaça de mort quiconque voulait rebaptiser une autre personne. Très rapidement de nombreux anabaptistes furent arrêtés, surtout à Grüningen, et ce fut également le cas de Grebel, Mantz et Blaurock. Ces derniers parvinrent une fois de plus à s'échapper avant de partir chacun dans une autre direction. Mantz rebaptisa une femme dans le nord de Zurich avant de se rendre près de Bâle où il dirigea des cultes en plein air. Il fut chassé par les autorités du lieu, mais il parvint à convaincre de nombreuses personnes de la région. Il se rendit alors dans la ville de Saint-Gall où il fut arrêté et extradé avant de revenir dans la région zurichoise. La ville venait de décider le 19 novembre 1526, mais sans le publier encore, d'un nouveau décret prévoyant la peine de mort non seulement pour ceux qui rebaptisaient, mais également pour ceux qui assistaient à des rencontres anabaptistes.

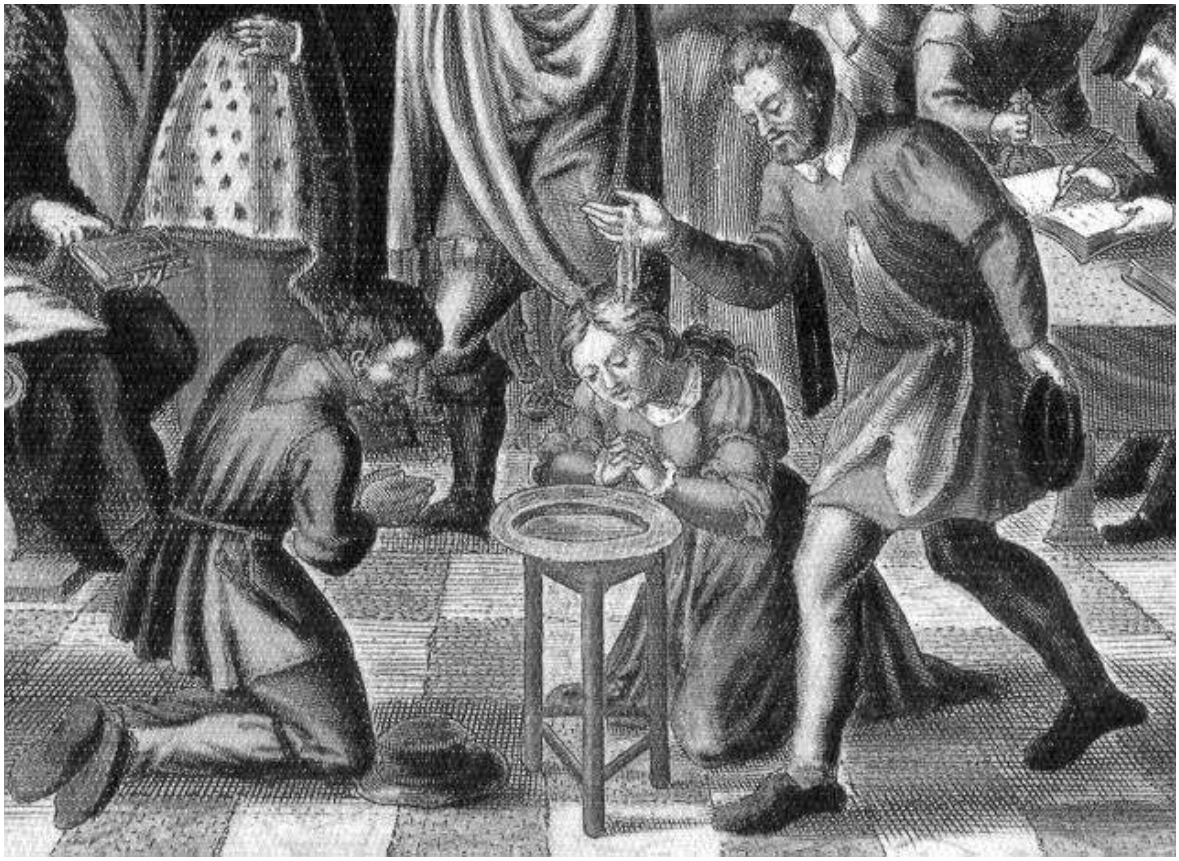
C'est ainsi que Félix Mantz et George Blaurock furent arrêtés le 14 décembre 1526. Les charges retenues contre Félix Mantz furent les suivantes : il a établi une église séparée ; les membres étaient supposés être sans péchés après le baptême - ce qu'il nia fermement - ; il a enseigné que le chrétien ne pouvait faire usage du glaive ou exercer la charge de magistrat ; que toute chose devait être tenue en commun ; il a violé son serment du 7 octobre 1525 et a continué à rebaptiser. Le verdict du 5 janvier 1527, confirma la nouvelle politique répressive des zurichois : la peine de mort. Zwingli cautionna la décision et même la défendit dans une lettre au réformateur de Strasbourg Wolfgang Capiton ému par la mesure[5].

Le martyrologe mennonite de Van Braght précise que la mère de Félix Mantz, lors de l'exécution de son fils par noyade, se tenant sur la berge, encourageant son fils à rester fidèle à sa foi. Bullinger, successeur de Zwingli rapporte qu'en étant jeté dans la rivière, pieds et mains liés, l'anabaptiste chantait en latin "Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit". Félix Mantz est le premier martyr anabaptiste exécuté par les protestants - car depuis ce temps il a bien fallu séparer les mouvements ; il fut noyé à Zurich, dans la rivière Limmat le 5 janvier 1527 et son corps fut enterré à Saint Jacques.

---

4 Bullinger, "Der Wiedertäufer Ursprung, Fortgang, Sekten, Wesen..", 1560, I p. 237ss (cité par Mira Baumgartner, Die Täufer und Zwingli, p. 8).

5 Voir Williams, Op. Cit., p. 241-243. Cf. ZW 9:8.



Tiré de L. Hortensius, *Van den Oproer der Weder-Dooperen* (« De la révolte des anabaptistes »), enkhuizen, 1624, gravure anonyme, peinte par Dirck Jansz van Santen (Original dans la Bibliothèque Universitaire d'Amsterdam, Signe. Band 2 C 18).

CONCERNANT LE BAPTEME

Dans la compréhension anabaptiste, le baptême est incorporation dans l'Eglise et le commencement d'une vie consciente de disciple du Christ. Il "représente le consensus fondamental des traditions mennonites depuis les origines du XVI[e] siècle jusqu'à présent"[6].

Cette manière de comprendre le baptême ne date pourtant pas du XVI[e] siècle[7]. L'histoire de cette idée du baptême est à la fois tragique et très intéressante à suivre[8].

C'est Zwingli lui-même qui, dès décembre 1521, avait déclaré dans l'un de ses sermons à Zurich, que les enfants non baptisés n'étaient pas destinés à l'enfer[9]. Déjà au début de 1524, quelques personnes de son entourage refusèrent de faire baptiser leurs nouveau nés. Mais le réformateur de Zurich est revenu sur sa conviction initiale d'instruire les enfants avant de les baptiser et s'est opposé à ceux qu'il a de plus en plus accusés d'être impatients et de manquer d'amour. Dans son traité Du baptême datant de 1525, il dira que le refus du baptême des enfants mettait en péril l'unité du *corpus christianum* car l'entité chrétienne qu'était la

6 La phrase est de Marlin Miller, Baptism, Peace and the State in the Reformed and Mennonite Traditions, Ross T. Bender, Alan P.F. Sell Editors, publié par Wilfried Laurier University Press pour The Calgary Institute for the Humanities, Waterloo, Ontario, Canada, 1991.

7 Elle avait déjà été proposée par divers théologiens, notamment en France en 1230 par Pierre de Breüil, comme le remarque l'historien catholique Florimond de Raemond en 1605 (Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bourdeaus), Cf. son L'Histoire de la naissance, progrès, et décadence de l'Hérésie de ce Siècle divisée en huit livres, à Paris, 1605, voir livre II, p. 92b. : "Ainsi avait dogmatisé un mauvais esprit en nôtre France, l'an 1230. nommé Pierre de Breüil, qui fut brûlé à St Giles". Une recherche plus fouillée relative aux écrits et à la pensée de ce dernier sur le sujet serait encore à entreprendre.

8 On se reportera par exemple à l'éclairant livre d'Alfred Kuen, Le baptême hier et aujourd'hui, Cahiers Emmaüs, Saint-Légier, Suisse, 1995, 408 pages.

9 Ce point figure également parmi ses trente-sept articles de foi de janvier 1523. Pour une analyse de l'évolution du baptême chez Zwingli, voir l'article de Walter Klaassen, *The Rise of the Baptism of Adult Believers in Swiss Anabaptism* publié dans Anabaptism Revised, Essays on Anabaptist/Mennonite Studies in honor of C.J. Dyck, édité par Walter Klaassen, Herald Press, Scottdale, pa, 1992, pp. 85 - 97.

ville, pensait-il, serait alors minée par des factions difficilement gouvernables[10]. Bien que tous les partis étaient de l'avis que les Ecritures devaient être la norme unique pour tout changement, il y avait d'autres intérêts en jeu, des considérations d'ordre social et politique. Compromis, pensaient les anabaptistes zurichois, rappelant qu'il s'agissait d'un commandement du Seigneur et pas d'une option facultative à moduler au gré du confort humain ! Pourtant, les premiers anabaptistes imaginaient alors, et c'est ce qui fait l'originalité de cette lettre, pouvoir vivre encore le baptême des croyants adultes dans le respect mutuel ; mais le fait était innovant et insécurisant tant pour certains théologiens que pour les autorités.

PRÉSENTATION DE LA LETTRE

Dans sa lettre Protestation et défense, "*Protestation und Schutzschrift*"[11] envoyée au conseil de la ville de Zurich entre le 13 et le 28 décembre 1524, Félix Mantz nous donne un état du débat relatif au baptême au début de la réformation. Il faut savoir qu'on avait traité cette question à Zurich, dans le cadre des disputations théologiques du mardi, les 6 et 13 décembre 1524 et que l'affaire, selon Zwingli, avait tourné en faveur de la position du maintien du baptême des nourrissons. Nous savons que quelques prédicateurs de la ville avaient rencontré des enseignants anabaptistes "en privé" et qu'un parti accusait un autre de ne pas respecter le point de vue d'autrui. La différence était qu'un des partis jouissait de l'appui du bras séculier.

Le réformateur de Zurich, Ulrich Zwingli, écrira le traité Du baptême, de l'anabaptisme et du baptême des enfants[12] cinq mois après cette lettre, soit le 27 mai 1525 ; et le théologien anabaptiste Balthasar Hubmaïer de Waldshut publiera le traité Du baptême chrétien des croyants[13] le 11 juillet 1525, soit sept mois plus tard. Mais Zwingli y répondit également dans son Réponse au livret de Balthasar Hubmaïer relatif au baptême[14] en novembre 1525. Le débat était lancé, mais la pression des contraintes rendit très rapidement l'échange serein impossible.

Dans son écrit de fin décembre 1524, Félix Mantz a le souci de préciser un certain nombre de choses que deux "disputations théologiques" informelles récentes n'avaient pas permis de clarifier. Avaient alors été présents Grebel, Mantz et Haetzer, opposés à Zwingli et à Leo Jud. Dans la lettre Mantz cherche à réfuter l'argumentation du réformateur Ulrich Zwingli[15].

Un historien du nom de Calvin Pater pense pourtant montrer que Mantz reprend l'argumentation d'un écrit plus ancien du ré-

---

10 J. V. Pollet, Huldrych Zwingli et le zwinglianisme. Essai de synthèse historique et théologique mis à jour d'après les recherches récentes, Librairie philosophique J. Vrin, "De Pétrarque à Descartes", vol. LII, dir. J.-Cl. Margolin, Paris, 1988, p. 377 et 389 (malheureusement Pollet ne traduit pas les citations en langue française, comme il le fait d'habitude dans son ouvrage). Nous retrouverons ces citations et bien d'autres en langue française dans le livre d'Alfred Kuen, Op. cit., pp. 225 - 231. Kuen met en évidence que Zwingli craignait également de perdre sa prébende (le revenu fixe accordé à un ecclésiastique)...

11 Quellen zur Geschichte der Täufer in der Schweiz, Zürich, (ci-dessous QGT Z),tome 1, N°16, pp. 23-28. Original dans les Archives d'Etat à Zurich, sous la cote E.II.340, fol. 8&9. L'écrit est anonyme, longtemps attribué à Conrad Grebel, mais depuis l'article de Walter Schmid, *Der Autor der sogenannten Protestation und Schutzschrift*, publié dans Zwingliana, IX, 1, pp. 139-149, il semble être établi qu'il s'agit d'une défense de Félix Mantz et non de Conrad Grebel. Voir également le texte allemand dans le livre édité par Heinold Fast (édit.), Der linke Flügel der Reformation, Glaubenzeugnisse der Täufer, Spiritualisten, Schwärmer und Antitrinitarier, Carl Schünemann Verlag Bremen, Klassiker des Protestantismus, Band IV, 1962, pp. 27-35 ; et le texte anglais dans Leland Harder (édit.), The Sources of Swiss Anabaptism, Classics of the Radical Reformation, p. 311-315.

12 *Von der Taufe, der Wiedertaufe und der Kindertaufe*

13 *Von der christlichen Taufe der Gläubigen*, voir Gunner Westin und Torgsten Bergsten, Balthasar Hubmaïer Schriften, QGT 9, Gütersloh, Mohn, 1962.

14 *Antwort über Balthasar Hubmaiers Taufbüchlein*, ZW 4.

15 Nous sommes au courant de l'argumentation du réformateur Ulrich Zwingli grâce à la lettre que ce dernier a envoyée "à François Lambert et à d'autres frères de Strasbourg" (Capiton et Bucer), le 16 décembre 1524. Voir ZW, VII, N°355 et l'extrait de cette lettre en rapport avec le baptême, en traduction anglaise, dans Harder, Op. cit., pp. 303-310.

formateur radical Andreas Bodenstein von Carlstadt (1480-1542) intitulé "*Dialogus vom Tauff*"[16]. Cette lettre contiendrait selon lui un "enchevêtrement d'expressions germaniques d'origine saxonne et suisse". Nous avons la preuve matérielle que Mantz connaissait ce traité. Déjà dans notre thèse[17], nous avions relevé "l'intéressante collusion avec le docteur Gerhard Westerburg (env. 1498 - 1558) qui était en compagnie de Mantz à Bâle en vue de publier quelques-uns de ses traités ; le docteur avait été influencé dans sa pensée à la fois par les prophètes de Zwickau et par Carlstadt. Westerburg avait épousé la plus jeune sœur de ce dernier. Il avait étudié à Bologne où il avait reçu deux doctorats, l'un en droit civil et l'autre en droit ecclésiastique. Il était venu à Zurich avec huit pamphlets dont un relatif au baptême et un autre relatif à la cène que Carlstadt avait écrits. Westerburg chercha à imprimer ces pamphlets avant le 10 décembre 1524, à Bâle, en compagnie de Mantz. Ils y furent imprimés à mille exemplaires à l'exception de celui sur le baptême dont l'impression fut refusée[18]".

Des recherches ont été entreprises pour voir les influences qui ont menées à la pratique spécifique du baptême sur profession de foi des zurichois[19].

Mantz, collègue de Conrad Grebel, énumère ici les points qui deviendront caractéristiques de la compréhension anabaptiste du baptême. Voici son texte envoyé au conseil de la ville de Zurich qu'il tente encore, mais en vain, de convaincre de se soumettre "à la seule Écriture divine".



La noyade d'un batelier à Zurich. D'une manière similaire et au même endroit où a été exécuté l'anabaptiste Félix Mantz le 5 janvier 1527. L'image provient de la *Chronik von Luzern* par Diebold Schilling.
Elle a été reprise de la Carte de membre 1992 de la Sté Suisse d'Hist. Mennonite, avec leur aimable autorisation.

16 Voir la référence dans le livre de George H. Williams, The Radical Reformation, 1992, p. 214, note 3. Ron Sider pense que "Karlstadt's book on baptism was confiscated and destroyed at Basle in 1524", cf. Karlstadt's battle with Luther, Philadelphia, Fortress Press, 1978, p. 129, note 7. Un traité anonyme de Worms datant de 1527 a été identifié par l'historien Zorzin comme étant celui de Carlstadt rédigé en 1524, en quelque sorte le "chaînon manquant" entre les anabaptistes et Carlstadt (cf. Zorzin Alejandro, "Karlstadts 'Dialogus vom Tauff der Kinder' in einem anonymen Wormser Druck aus dem Jahr 1527. Ein Beitrag zur Karlstadtbibliographie, in Archiv FürReformationsgeschichte (A.R.G.), N°79, 1988, pp. 27-57). Toutefois le spécialiste de Carlstadt, Calvin A. Pater plaide d'une manière convaincante qu'avec le Dialogus trouvé, il s'agit en fait d'un traité de Gerhard Westerburg, beau frère de Carlstadt, qui avait également été en compagnie de Félix Mantz à Bâle. Pater constate pour la partie théologique de la Protestation la présence de bon allemand, alors que l'appendice qui nous renseigne plus sur Mantz serait plutôt écrit en suisse allemand. Il pense ainsi que dans sa Protestation, Mantz a plagié le traité disparu de Carlstadt relatif au baptême. Voir son article "Westerburg : The Father of Anabaptism. Author and Content of the Dyalogus of 1527, dans A.R.G. N°85, 1994, pp. 138-163. L'auteur est également de l'avis que "les futurs anabaptistes de Zurich n'ont pas envisagé le rebaptême avant que Westerburg ne les ait rencontrés, et Westerburg a trouvé cette idée dans le *De gratia sacramentorum* de Cochlaeus du 5 décembre 1522" (p. 156).

17 Baecher Claude, Les eschatologies anabaptistes de la Haute Vallée rhénane en débat avec les Réformateurs (1524-1535). Leurs prolongements parmi les Frères Suisses jusqu'au XVIIe siècle, thèse (nouveau régime), soutenue en juin 1996 à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg, pp. 329-330. Microfiches Lille-Thèses, Université de Lille III N° 0249.24523/97.

18 Cf. Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 - Anfang 1534, édité par Emil Dürr et Paul Roth, Bâle, 1921, volume I, p. 307. Il y est appelé "*Questenberger von Coeln*" *et Mantz "ein jünger von Zurich*". Les imprimeurs Hans Welsch et Thomas Wolf sont interrogés à ce sujet. La censure a suivi au sujet d'un des pamphlet et fut prononcée le 12 décembre 1524, interdisant la publication d'un seul de ces traités, précisément celui relatif au baptême.

19 Martin Brecht, "*Herkunft und Eigenart der Taufanschauung des Züricher Täufer*", dans Archiv für Reformationsgeschichte, 64, 1973, pp. 147 - 165. Brecht analyse les influences possibles chez les premiers anabaptistes zurichois, des écrits relatifs au baptême de Zwingli, de Jakob Strauß, de Carlstadt, mais surtout dans les premiers écrits de Luther. Mantz et Grebel liaient le baptême à un engagement dans une assemblée disciplinée et à une pratique de la cène ; les anabaptistes zurichois associaient au baptême, la repentance (la purification des péchés), la marche en nouveauté de vie avec le Christ ressuscité.

Nous en livrons de larges extraits en traduction française et soulignons certains éléments de notre propre initiative, avant d'apporter nos propres conclusions :

TRADUCTION COMPLETE DE LA LETTRE

"Chers seigneurs sages, prévoyants et bienveillants, et frères !

Vous êtes bien informés que plusieurs discussions particulières ont eu lieu. D'un côté, les uns sont d'avis que les nouveau-nés sortant tout juste du sein de leur mère doivent être baptisés et estiment qu'une telle chose peut être démontrée à partir des Ecritures Saintes. De l'autre côté, certains pensent savoir et croient sur la base du témoignage divin, que le baptême des enfants est chose mauvaise, fausse, sortie et imaginée de l'Antichrist, c'est-à-dire du pape et de ses adhérents[1].

Je me range également parmi ces derniers et suis accusé par certains d'être séditieux et dangereux ; mais cet avis est trop arbitraire et injuste et ne peut être fondé et appuyé sur aucune preuve ; nous n'avons jamais été séditieux et n'avons d'aucune manière enseigné ou cautionné la sédition ou envisagé de la propager[2]. Tous ceux avec lesquels j'avais jadis travaillé, apporteront ce témoignage à mon sujet. De ce fait, ce qui m'arrive est injuste[3]. Mais parce que maintenant on me tient pour tel, bien que sans fondement, il m'a semblé nécessaire de vous faire connaître ma pensée et de **vous exposer une défense de ma foi**, à vous mes bienveillants et chers seigneurs.

Bien entendu, la vérité se serait imposée d'elle-même, si ces choses vous étaient parvenues. Car, comme vos pasteurs vous l'ont rapporté à plusieurs reprises, ils ont toujours travaillé le sujet avec nous, mais ce que nous avions convenu de faire, **c'est à dire de laisser parler l'Écriture sans rien y ajouter ni en retrancher, nous ne l'avons pas mené à terme**[4]. Ils ont bien avancé leur position, mais elle n'a pas été fondée sur l'Écriture. Nous n'avons pu nous exprimer et l'Écriture non plus n'a pu être interrogée ; ajoutez à cela qu'ils mettent certains de côté, étouffent la parole dans la gorge de celui dont ils croient qu'il veut dire quelque chose au sujet de la vérité, ils l'assaillent, exigent des références alors qu'ils devraient en avancer eux-mêmes et s'en tenir à la vérité ; c'est ainsi qu'ils opèrent, Dieu le sait. Ils savent même mieux que quiconque ne pourrait l'expliquer, que Christ n'a pas enseigné à baptiser des enfants, et que les apôtres ne l'ont pas pratiqué, mais comme le signifie également le baptême, **ceux-là seuls doivent être baptisés qui se repentent**[5] **et font leur une vie nouvelle**[6]**, qui meurent à la débauche**[7] **et sont ensevelis avec le Christ et ressuscitent avec lui dans le renouvellement de la vie à partir du baptême.**[8]

De plus, je sollicite votre sagesse, pour l'amour de Dieu et pour la cause du nom commun que nous portons ensemble ; je vous demande de bien vouloir pratiquer les deux seules cérémonies

---

1 "*das der kindertouff schlecht, falsch und auß dem endchrist, dem bapst und seinen anhengeren erwachsen und erdacht sey...*" (QGT Z, N°16, p. 23).

2 A la même époque, Zwingli dédie son traité Qui donne prétexte à la sédition, *Wer Ursache gebe zur Aufruhr* (Z III, 409), à la ville de Mulhouse en Alsace. Zwingli faisait-il le lien entre certains événements de la ville alsacienne avec l'enseignement de Mantz ? Depuis 1523 Nicolas Prugner (1488 - 1557), ami de Balthasar Hubmaïer, était réformateur dans cette ville. Prugner partageait avec Hubmaïer des idées très avancées sur le plan social. Nous savons également que dès le mois d'avril 1525, le soulèvement des paysans mit les autorités de la ville à rude épreuve. Zwingli émit notamment dans le traité ci-dessus l'avis que les "fauteurs de troubles" devaient être "renvoyés" précisément parce qu'ils troublaient les esprits, constituant ainsi une menace pour l'unité de la ville. Parmi les quatre "ennemis de l'intérieur", il avait dénoncé les Anabaptistes, animés selon lui d'un esprit de dispute charnel, pleins de contradictions dans leur conception du pouvoir terrestre, discutant partout et se croyant mus par le Saint-Esprit alors qu'ils sont "mus par un esprit angoissé et mélancolique"...

3 "*Unguetlich*".

4 "*das man die schrifft sölt lassen reden, wir nichts dartzuo noch darvon söltend thuon, nie volendet ist worden*" (QGT Z, p. 24).

5 Litt. s'améliorent "*sich besseren*".

6 "*ein new leben an sich nemend*" (cf. QGT Z, p. 24).

7 "*den lasteren absterbend, mitt Christo begraben werden*".

8 "*mitt Christo begraben werden und mitt im in newrung des lebens auß dem touff uffestand, getoufft sôllen werden etc*."

que le Christ nous a laissées[9] conformément à ce que le Christ nous a commandé, sans prendre égard aux personnes, sincèrement, avec zèle et d'une manière bienveillante devant la claire et pure Parole qui nous a été révélée ; mesurez bien ce qui est exposé ici, et ne vous en laissez pas détourner, même pour un temps très court, car ce n'est pas une petite affaire, comme certains voudraient le laisser croire, de faire usage autrement des deux seules cérémonies que le Christ nous a laissées, car c'est le Christ qui les a commandées.

Premièrement, le conseil éternel de Dieu a prévu une personne[10], qui a précédé son Fils unique, afin de lui préparer le chemin, dénoncer les péchés de son peuple et l'exhorter, afin qu'il se détourne de ses offenses et se convertisse. Car la hache est à l'arbre et quiconque ne porte pas de bon fruit sera enlevé et jeté au feu. Il annonce à ceux qui se convertissent l'agneau de Dieu qui ôtera les péchés du monde, et les baptise, afin que leurs péchés soient pardonnés par la souffrance à venir du Christ, alors que leur vie a été changée[11] et que dorénavant ils portent des fruits adéquats. Vous le retrouverez en Matthieu 3(v.10), Marc 1(v.9ss), Luc 3(v.9), Jean 1(v.4). De même que Jean ne baptisait que ceux qui - comme cela est dit expressément - se convertissaient, qui s'éloignaient des mauvais fruits et qui faisaient le bien, les apôtres également reçurent, avant l'ascension du Christ, le commandement, lorsqu'il dit : "Il m'est donné toute puissance dans le ciel et sur la terre ; c'est pourquoi allez et enseignez toutes les nations et baptisez-les"[12] [Matthieu 28:18s] ; et chez Marc, "celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé" [Marc 16:16]. Car lorsque Pierre [Actes 10:1ss] a été conduit chez Corneille et qu'on lui ait dit pour quelle raison on l'avait fait venir, il commença à leur exposer pourquoi le Christ était venu, il a enseigné, guéri des malades, a été mis à mort et est ressuscité. Alors il est dit textuellement :

"Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il lui a donné de manifester sa présence, non au peuple en général, mais bien à des témoins nommés d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa Résurrection d'entre les morts. Enfin, il nous a prescrit de proclamer au peuple et de porter ce témoignage : c'est lui que Dieu a désigné comme juge des vivants et des morts ; c'est à lui que tous les prophètes rendent le témoignage que voici : le pardon des péchés est accordé par son Nom à quiconque met en lui sa foi". Pierre exposait encore ces événements quand l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui avaient écouté la Parole. Ce fut de la stupeur parmi les croyants circoncis qui avaient accompagné Pierre : ainsi, jusque sur les nations païennes, le don de l'Esprit Saint était maintenant répandu ! [Actes des Apôtres 10:40-45].

A partir de cette parole, on peut clairement saisir de quelle manière les apôtres ont compris le commandement du Christ comme il a été cité plus haut d'après Matthieu, notamment ainsi : "Lorsqu'ils s'en sont allés, ils devaient enseigner à tous les peuples, que toute puissance a été donnée au Christ sur la terre et au ciel et qu'en Son nom - s'il croit en Lui, change de mentalité et accomplit les œuvres correspondantes - chacun pouvait recevoir le pardon de ses péchés". Lorsque ces paroles de la prédication de Pierre furent reçues, et que la réception de l'Esprit Saint se manifesta par l'irruption du parler en langues, ils furent consécutivement aussi aspergés d'eau[13]. Ils ont ainsi été baptisés d'eau d'une manière **comparable à la purification intérieure survenue par la venue du Saint-Esprit**, mais extérieurement par l'effusion d'eau, ce qui **signifie le lavement**

9 Il s'agit du baptême et de la cène.

10 Il fait référence à Jean le Baptiste.

11 "*so sy ir leben geendert*".

12 cf. QGT Z, p. 25.

13 Dans le sens de baptisé. L'expression utilisée est "*sind hernach mitt dem wasser begossen worden*", p. 25.

intérieur et la mort au péché[14]. Pour confirmer que c'est bien là le sens du baptême, l'Écriture l'atteste encore dans le livre des Actes au chapitre 22 (v. 14-16), lorsque Paul raconte au travers des paroles d'Ananias ce qui lui est arrivé sur le chemin de Damas :

"Le Seigneur Dieu t'a destiné à connaître sa volonté, à voir ce qui est juste et à entendre la voix de Sa bouche ; Car tu seras pour Lui un témoin de ce que tu as vu et entendu, auprès de tous les hommes, et maintenant qu'attends-tu ? Lève-toi, sois baptisé et purifie-toi de tes péchés, puisque tu as invoqué le nom du Seigneur".

"Et maintenant que te manque-t-il d'autre que d'être baptisé et lavé de tes péchés, après avoir invoqué le nom du Seigneur ?" On voit très clairement par ces paroles **ce qu'est le baptême et à quel moment le baptême doit être administré, notamment lorsqu'une personne se convertit par la parole de Dieu, que son cœur change et désire marcher dans la vie nouvelle,** comme Paul le montre clairement dans son épître aux Romains au chapitre 6 (v. 2), il est mort à la vieille vie, circoncis de cœur, mort au péché avec le Christ, enseveli avec lui dans le baptême et ressuscité à nouveau avec lui dans le renouvellement de la vie etc. **Laquelle de ces choses dont je viens de parler est-elle applicable aux enfants, sans l'appui d'aucune Parole et contraire à la Parole [de Dieu] ?**

De telles paroles et d'autres semblables sont **nombreuses dans l'Écriture du Nouveau Testament**. A partir d'elles, j'ai clairement dégagé et je sais avec certitude que le baptême n'est rien d'autre qu'**une mort au vieil homme et un revêtement du nouveau**. Le Christ a appelé à baptiser ceux à qui la Parole a été annoncée. Les apôtres n'ont baptisé personne d'autre que ceux qui ont appris le Christ ; sans manifestations extérieures, sans un témoignage sûr ou sans demande explicite, les disciples n'ont baptisé personne. Et qui parle ou enseigne autrement ne peut s'appuyer sur aucune Écriture ; **j'aimerais également écouter avec attention quiconque pourra me montrer sur la base d'un passage clair et véritable, que Jean, le Christ ou les apôtres aient baptisé des enfants ou auraient enseigné qu'ils doivent être baptisés**. Mais si on ne peut montrer cela, plus personne n'a le droit de l'enseigner, et (il conviendra de) **tenir le baptême des enfants comme opposé à Dieu, une horreur au Christ et un mépris de sa seule, vraie et éternelle Parole, une opposition également à l'exemple donné par le Christ qui a été baptisé à l'âge de trente ans et circoncis à l'âge de huit ans [Luc 3 v. 21-23a et 2 v. 21-23]**. Le Christ nous a donné un exemple, **afin que, comme il l'a fait**, nous le fassions également.

C'est la raison pour laquelle, très sages seigneurs, je veux vous donner cette supplique avec amitié et empressement. Accueillez, s'il vous plaît, mon écrit avec bienveillance, car je n'ai que faire de l'honneur, de la renommée et de la gloire, ou animé par la jalousie "ou la haine"[15], comme on l'entend dire à mon sujet. Mais il en va seulement de la vérité éternelle de Dieu que personne ne peut renverser, même si un ange du ciel enseignait autrement que ce que j'ai exposé ci-dessus. La Parole éternellement vraie de Dieu l'attestera également pour chacun dans son cœur, qu'il s'y oppose ou non, car il s'agit de la vérité.

J'aimerais, très sages seigneurs, aussi vous exhorter à vous souvenir du combat contre les idoles[16]. Un temps cela était permis, un autre temps, interdit. C'est la raison pour laquelle il a été

---

14 "*gleich wie sy inwendig durch die zuokunfft des heiligen geistes gereiniget, ouch eußerlich mitt wasser begossen wurdend zu bedeutung des innerlichen abweschens und absterbens den sünden*" Idem.

15 "*auß nid oder haß*" ; sans doute fait-il allusion à des critiques qui lui ont été adressées à propos d'un poste de professeur d'hébreu accordé à une autre personne...

16 Il est fait référence ici aux différentes statues, images, crucifix, statues de la vierge et des saints et reliques qui avaient été ôtés à Zurich : phénomène d'iconoclasme de tendance anarchique au début, puis plus organisé par les autorités à la fin.

mis à mort[17]. Je suis sûr que Maître Ulrich **Zwingli** a aussi compris le baptême de la même manière et **qu'il le comprend même mieux que nous**. Je ne sais toutefois **pour quelle raison il ne le fait pas connaître**[18]. Mais je sais pour sûr, que si l'on permet à la seule Parole de Dieu de parler pour elle-même, librement et simplement, personne ne sera capable de s'y opposer, et Dieu dispersera les conseils des impies. Comme cela fut possible en rapport avec d'autres questions ou au sujet d'autres abominations, il en sera de même en cette matière, dans la mesure où la liberté est donnée et la vérité traitée comme la vérité. Mais si l'on dit que la manière de célébrer le baptême n'est pas si importante, cela ne peut être fondé sur l'Écriture. Dieu veut bien plus, que nous retenions ses ordonnances et les cérémonies comme il nous les a commandées. Nous avons également bien des exemples qui montrent que Dieu punit sévèrement le fait d'outrepasser les commandements extérieurs, comme il l'a fait avec les deux fils d'Aaron qui furent brûlés et d'autres exemples très nombreux qu'il serait trop long de relater ici.

Je souhaite rappeler à vos excellences que **la législation civile et publique ne sera ni affaiblie ni améliorée par le baptême**. C'est la raison pour laquelle je vous enjoins instamment que vous ne souilliez pas vos mains en répandant le sang innocent tout en imaginant que vous rendez un service à Dieu en tuant ou en expulsant quelques personnes, ceci afin d'éviter que le sang innocent ne soit réclamé de vos propres mains[19].

Je veux encore vous demander la chose suivante, très instruites personnes. Puisque Maître Ulrich **pense pouvoir prouver par l'Écriture Sainte le baptême des enfants**, ce que je ne crois pas, j'aimerais demander avec empressement à vos excellences qu'il le fasse par écrit, comme il l'a toujours à nouveau proposé à tous ceux à qui il avait à faire. [Mon point de vue est que le baptême des enfants] a été **inventé par des papes**[20]**, bien que, comme nous le montre clairement l'histoire, il soit lui-même contraire aux premiers papes et à leurs constitutions, il a été établi et inventé par des hommes**[21]. Je suis prêt à l'écouter et à lui répondre avec bienveillance. Je n'aime pas m'exprimer oralement, je ne le puis non plus. Car il m'a tant de fois par le passé assailli par de nombreuses paroles, que je n'ai pas voulu lui répondre ou m'exposer à ses interminables réponses ; cela évitera également beaucoup de disputes et de discordes. Car si l'on utilisait la parole, il pourrait penser que j'ai été contraint à me mettre à genoux.

---

17 Il s'agirait ici d'une référence à Klaus Hottinger condamné au bannissement hors de la ville pour deux ans pour avoir abattu en septembre 1523 un calvaire à Stadelhofen près de Zürich ; mais il avait été arrêté par les autorités catholiques dans le Margraviat de Bade et exécuté à Lucerne en mars 1524.

18 "*Bin bewüss, meister Ulrich diße tauffs meinung alßo verstan und vil bas dan wir, aber weiß nicht, auß was ursach nicht öffnen*." (QGT Z,p. 27).

19 On retrouvera une telle argumentation chez Conrad Grebel tenant pour certaine la réalité du jugement eschatologique. Dans l'anabaptisme, la justice eschatologique sera rendue également envers les autorités humaines pour leurs actions. Voir par exemple les passages bibliques suivants : Apocalypse 16 v. 6 ; 18 v. 9 etc. et le principe général énoncé en Matthieu 23 v. 35 et 26 v. 52. Mais le conseil de la ville promulguera un décret le 21 janvier 1525 spécifiant, suite aux autres confrontations publiques relatives au baptême de janvier 1525, que "Conrad Grebel et Mantz doivent être enjoints à renoncer à chercher à convaincre..., à se soumettre à l'autorité, car plus aucune disputation ne sera dorénavant autorisée (sur le sujet)... Et afin que nous puissions avoir plus de paix par rapport à de telles personnes, il est décidé de plus que seront bannis du territoire le prêtre de Wytikon (Wilhelm Röubli ou Guillaume Reublin), l'assistant de Zollikon (Johannes Brötli), Ludwig Hätzer et Andreas avec la béquille (Andreas Castelberger originaire des Grisons). Ils quitteront dans les huit jours" (cf. QGT Z, pp. 35-36 et le texte anglais dans Leland Harder, Ibid., p. 338). Nous savons également que Mantz paiera sa conviction de sa vie, sur ordre du conseil de la ville quelques temps plus tard.

20 Le groupe réuni avec Conrad Grebel, écrivant la même année à Thomas Müntzer avait identifié la "chute" de l'Eglise chrétienne au moment où le pape avait introduit le baptême des nourrissons. Ce groupe avait donné des indications qui permettaient de localiser ce pape : dans un intervalle entre Cyprien soupçonné d'avoir introduit le baptême des nourrissons et le neuvième siècle, du temps de Nicolas I (858-867). Florimond de Raemond connaissait également l'avis général des Anabaptistes : "Que c'ét une invention du Pape Nicolas, autres du Pape Eugene, lesquels l'ont à leur dire, institué de leur téte : qu'il faut de necessité pour étre sauvé se rebaptiser" (Op. cit., p. 92b).

21 "*sömlichen kinder touff, von b,,psten erdacht, der da ouch wider erstlich baeptst und ir constitution ist, als uß den historien kündtlich wirt..."* (QGT Z, p. 27).

Ainsi, comme citoyen, j'en appelle à vous, gracieux et chers seigneurs et frères, et je déclare par là également solennellement que c'est là mon avis et ma conviction et non sans fondements particuliers de la sainte et divine Écriture. S'il y a quelqu'un, quel qu'il fût, qui, basé sur les Ecritures divines, est de l'avis que nous devions baptiser des jeunes enfants ou des nourrissons, qu'il vous le fasse également savoir par écrit, noir sur blanc, mes seigneurs. Je veux donner une réponse à chacun. Je ne suis pas adroit à la dispute, je ne la cherche pas non plus, mais je veux me confronter à la Parole de Dieu, et notamment avec ces passages qui traitent clairement du baptême justifiant que de jeunes enfants ou des nourrissons ont été baptisés par les apôtres sur l'injonction du Christ. Toutefois, je crois et je sais également qu'aucun homme sur terre ne pourra le prouver."

CONCLUSIONS

Ce document témoigne d'un contentieux entre Zwingli et Mantz notamment. L'anabaptiste est sûr de sa lecture de la Bible. Il s'appuie sur les documents du Nouveau Testament pour réfuter les arguments avancés par Zwingli. Ce débat se situe dans un temps et un lieu où tout citoyen était chrétien, sauf s'il était juif, en vertu de son baptême de nourrisson qu'on lui avait administré.

Toucher à l'âge et aux conditions du baptême, c'est remettre en question le profil même et la qualité de témoignage de cette Église, mais c'est également représenter une menace. Mantz reproche à Zwingli de faire un compromis par rapport à des intérêts liés au calcul humain, et il se défend par contre d'être animé par la jalousie ou l'esprit de sédition, disant que la bible seule doit trancher la question du baptême. En fait Mantz, Grebel et d'autres menaient un combat pour une église évangélique vraiment réformée. Mais à cette époque, la ville était persuadée de la nécessité de sauvegarder l'unité doctrinale pour se défendre contre les partis adverses.

Nous relevons un certain nombre de convictions dégagées de l'examen de ce document :

Dès avant la pratique du premier (re)baptême, en février 1525, les menaces étaient déjà proférées par rapport à une telle manière de voir. L'accusation de sédition était dès le début mêlée à la question du baptême. Mantz la rejette ainsi que celle de jalousie personnelle. Si sa parole est vraie, alors il est le premier prisonnier d'opinion des geôles protestantes.

Dans l'argumentaire relatif au baptême, on saisit l'importance octroyée à l'autorité ultime que représente, non la tradition, mais l'Écriture seule, c'est à dire la pratique de Jésus et des apôtres. Mantz et Grebel répéteront que la foi doit précéder le baptême et par conséquent l'annonce de la Parole ; il faut ainsi annoncer l'Évangile ; l'enseignement doit précéder la foi qui n'est qu'une réponse à l'évangile. D'autres réformateurs avaient déjà ouvert la voie à une remise en question du baptême des nourrissons.

Mantz livre également en cohérence avec ses convictions baptismales une perspective historique, montrant que les papes qui ont les premiers adopté la position du baptême des enfants (pédobaptisme), ont contredit les premiers papes en la matière. Ils ont introduit un élément étranger. Mantz verra dans ce décalage une contradiction, même une "abomination", une chute de l'Eglise de laquelle il s'agit de se relever en optant pour l'autorité de l'Écriture seule et par conséquent pour une église débarrassée du pouvoir de contrainte liée à l'autorité civile et religieuse, en fait au clergé. Pour lui, il s'agit bien davantage que d'un article de foi, car la contrainte en matière de foi est profondément liée à la pratique du pédobaptisme.

Par rapport aux convictions baptistes elles-mêmes, on relèvera les éléments suivants : le baptême de l'Esprit lié à la régénération doit précéder le baptême d'eau. La "pu-

rification intérieure" ou conversion à Jésus-Christ, associée à la repentance par rapport à un style de vie passé sont la condition nécessaire pour recevoir le baptême. L'engagement est une nouvelle vie en solidarité avec le Christ et l'Eglise ; il doit être libre, c'est à dire sans contrainte.

La lecture biblique préconisée par Mantz est "libre et simple" et Mantz affiche un optimisme notoire quant au fait que sa position baptismale triomphera dans l'Eglise.

En ce temps-là, la réforme radicale n'avait pas encore été contrainte de choisir la voie du séparatisme, car aucun des radicaux n'avait encore directement été mis à mort. Le document anabaptiste qui sera rédigé moins de deux ans plus tard, en février 1527 à Schleitheim, sera nettement plus séparatiste[1]. Le fait même de s'adresser au Conseil de la ville pour l'avertir de ne pas se souiller en répandant du sang innocent montre que Mantz envisageait encore la possibilité que le Conseil lui-même et la ville pouvaient adopter une position officielle de type baptiste... A ce moment précis, il n'était pas encore question de fonder une église nouvelle. Même jusqu'en juillet 1525, Mantz se proposait de rédiger des thèses relatives au baptême, afin de les proposer au conseil de la ville pour adoption. La ville s'était débarrassée des "idoles", pourquoi ne le ferait-elle pas avec la "première abomination du pape" ? Mais les confrontations de mars et de novembre 1525 tournèrent à l'avantage de la position de Zwingli et dorénavant c'était l'autorité civile qui décréta en février 1525 que chaque enfant devait obligatoirement être baptisé dans l'église et par un prêtre et que tout contrevenant serait puni. Après avoir renoncé de pouvoir convaincre bien des anabaptistes sur la question du baptême, les autorités zurichoises promulguèrent le 7 mars 1526 un édit prévoyant la peine de mort aux personnes rebaptisées. Ce fut le début d'une longue inimitié... La question du baptême devint pour les anabaptistes, entre autre, le test par excellence de la fidélité ultime au Christ. Ce fut d'autre part, pour longtemps dans la région, l'échec de toute tentative de "congrégationalisme non séparatiste".

Ce document témoigne aussi du fait qu'il y a dans tout échange verbal une violence possible entre ceux qui manient bien le verbe et ceux qui en ont moins le don. Cela pose la question de la vérité, vérité subjective qui s'appuie sur le maniement d'outils conceptuels, le maniement des émotions, l'usurpation du pouvoir et de la notoriété et la maîtrise de l'art oratoire ou/et la vérité objective basée sur le fondement de la seule Parole comprise droitement, comme les deux partis opposés le voulaient initialement. Il est vrai que l'écrit a un avantage sur l'oral, c'est qu'il permet de relativiser le poids des émotions. Pour Mantz, aucun argument humain ne peut valoir contre l'obéissance aux commandements explicites du Christ et la pratique des apôtres.

Félix Mantz a été exécuté par noyade en janvier 1527, un mois avant la rencontre de Schleitheim qui sera tant marquée par le sentiment de la nécessité de la séparation du monde impie, *l'Absunderung*. Ce sera un élément nouveau introduit dans la théologie baptismale *des Täufer*.

Les conditions sont à nouveau réunies dans notre siècle, et en Occident, pour des débats théologiques et pastoraux plus "libres" entre les Églises, toutes se retrouvant, bon gré mal gré, en Europe du moins, dans un statut de minorité. Mais l'Écriture canonique est-elle encore, tant pour les Églises héritières de la réforme radicale que pour les églises héritières du mouvement initié par Zwingli, la seule autorité en matière de foi et de vie ? Là aussi, il s'agira d'observer dans

[1] Voir le texte de "l'entente fraternelle" dite de Schleitheim en traduction française dans notre livre L'affaire Sattler, Editions Mennonites et Sator, Montbéliard et Méry-sur-Oise, 1990, pp. 43-59 (spécialement les quatre premiers articles).

quelle mesure l'intervention de la contrainte pourra s'en mêler.

Traduction et présentation
par le professeur Claude BAECHER.

UNE CONFERENCE ORIGINALE SUR MINNE SYMEN'S(MENNO SIMONS), PASTEUR ET THEOLOGIEN ANABAPTISTE DE FRISE (1496-1554).

Les membres du comité de l'A.F.H.A.M. ont été convoqués par le président Thierry Hückel, pour entendre une conférence le mercredi soir 11 février 1998 à Ingersheim, chez Monsieur Jean-Jacques Hirschy, président honoraire de l'AFHAM. Quatorze personnes ont pu profiter d'une contribution fort appréciée de Madame le pasteur Georgine Boiten-du-Rieu. Elle nous a fait part du résultat de ses recherches en rapport avec Menno Simons. Etant elle-même de Frise et ayant le grand avantage de connaître la langue frisonne, langue de Menno Simons, elle nous a fort étonnée en montrant la relation entre les démarches de Menno et le passé de la Frise.

"L'histoire permet de connaître une identité" a dit Jean-Jacques Hirschy en introduction, "mais entre identité et authenticité il y a encore un degré de plus".

De tribu frisonne, étudiant en théologie, curé, Menno a toujours parlé le frison. A la maison à Pingjum, il a parlé le vieux frison qui était relativement différent du frison actuel. Plus tard il a prêché en frison.

Boiten-du-Rieu a montré qu'il y a un lien de continuité, une logique cohérente entre la manière de se comporter de Menno Simons et le passé du peuple frison.

Le frison est connu comme ayant horreur de toute hiérarchie, intelligent, ouvert à la culture, paisible et collectif. Depuis Charlemagne, les frisons fonctionnèrent avec un système approchant de la démocratie, ils ne reconnurent pas le système féodal, ils n'eurent pas de nobles. Ils fonctionnaient selon la tradition indépendante des Celtes, et depuis qu'ils furent évangélisés par les moines Ecossais, ils choisissent eux-mêmes leurs curés - ils ont un système allodial. Dans l'Eglise frisonne, les évêques et les curés étaient élus par les communautés.

La discussion a montré qu'il était utile de replacer Menno dans son passé frison et de rappeler l'influence des Frères de la Vie Commune. Georgine Boiten-du-Rieu a donné un exemple : alors que, selon les uns, comme les réformés, l'unité est avant tout une formule à signer, avec un arrière-plan celte ou frison, l'unité est avant tout intérieure organique.

Cette perspective permet de mieux comprendre certains aspects propres à Menno, bien qu'elle n'explique pas tout.

M. Jean-Jacques Hirschy et le président de l'AFHAM remercièrent vivement Madame Boiten-du-Rieu d'avoir rendu Menno plus humain.

Claude BAECHER

IL ETAIT UNE FOIS A MONTBELIARD, L'EGLISE ALLEMANDE DU CHÂTEAU

Sur l'esplanade du château de Montbéliard, était une très vieille église qui, au moment de la réforme, avait déjà reçu plusieurs noms, dont Saint-Pierre du château, puis plus tard Saint-Mainbö, ou Saint-Mainboeuf. Ce remarquable édifice, qui existait déjà en 1145, fut restauré et reconstruit plusieurs fois. Il survécut jusqu'en 1810 et il fut démoli par le génie militaire. C'était une construction imposante, de 49 m sur 17 m, avec une tour carrée de 110 pieds de haut, surmontée d'une banderole aux armes de la principauté du Wurtemberg. Ses orgues avaient été installées par J. PERRAY de Huningue. Sur les côtés de l'église il y avait 27 chapelles, et sous l'autel existaient des caveaux auxquels on accédait au moyen de 20 marches. Ces tombeaux de nos princes furent plusieurs fois profanés et brisés au cours des guerres. L'église allemande elle-même fut souvent pillée, et quand elle ne fut plus utilisée, on ne récupéra que cinq exemplaires du « Kirchenbuch » Wurtembourgeois, une bible allemande, un exemplaire du Gesang buch, un rechnungs buch débutant en 1745.

La réforme fut introduite à Montbéliard surtout grâce à trois princes :

1) le duc Ulrich qui fit de fréquents voyages à Bâle et à Zürich pour parler avec ZWINGLE et OECOLAMPADE. C'est lui qui fit venir à Montbéliard Guillaume FAREL (juillet 1524) et l'anabaptiste Philippe SCHWEITZER (1527).
2) Le comte Georges, prince aussi instruit que solitaire, qui avait lu, dit-on la bible 1500 fois et qui écrivit quelques livres de piété. On dit (!) qu'il aimait assister, quand il allait en Allemagne, aux réunions de prières et à la lecture de la bible chez le comte de Zinzendorf…
3) Le prince Frédéric, qui parlait plusieurs langues, qui encourageait l'instruction, l'école, l'étude de la bible et qui ouvrit les portes du comté de Montbéliard aux persécutés de la réforme. D'une grande tolérance il accueillait sans distinction, calvinistes, luthériens, moraves, vaudois, anabaptistes et construisit ville et villages pour leur faire place.

Que vient donc faire dans « Souvenance » cette église, catholique jusqu'à la réforme, puis réformée, ou plutôt luthérienne jusqu'à la révolution ? Eglise allemande du château qui, au temps des princes allemands, n'était utilisée, disent les historiens locaux, que pour les gens de la cour et les serviteurs du prince. C'est que, dès qu'on ouvre le registre, écrit, bien sûr, en langue allemande, on est frappé par le nombre de patronymes anabaptistes bernois y figurant de 1700 à 1790. Les membres de la société d'émulation répondent : « ils avaient abjuré et étaient devenus luthériens ! Ce n'est certainement pas si simple.

Déjà nous interpellent les noms de Christ MÜLLER (fils de Hans MÜLLER et de Véronica BACHMANN) marié le 04 nov. 1757 avec Anne KLOPFENSTEIN (fille de Peter KLOPFENSTEIN et d'Anna LÜGENBÜHL) mariés à l'église du château alors qu'ils seront membres et piliers de l'assemblée mennonite de Belfort et, que leur quatre enfants et eux-mêmes se trouvent dans le vieux livre de Belfort ainsi que leur descendance.

Le pasteur MATHIOT, dans ses recherches nous parle d'un événement qui a fait grand bruit, du mariage en 1742 de Hans NEUHAUSER fils d'Ulrich avec Valérie VUILLEMIN de Grand-Charmont, que le père VUILLEMIN a déshérité parce qu'elle devenait anabaptiste. Ils se sont mariés pourtant dans une église luthérienne !

On peut y lire aussi, les noms de ceux qui peuplent plus tard la région de Florimont et dont la descendance, en France ou aux U.S.A. est restée anabaptiste, par exemple les BERNER, les STAUFFER, les SUTTER (ou ZUTER), les HILTER ou HILTY, les DANNER, les STÜCKY, les LÜGBÜHL. Mais les habitants de la Grange-la-Dame demeurent, pour moi, les cas les plus intéressants.

La Grange-la-Dame, qui fut à la fois ferme et maison forte, était séparée du château des ducs de Würtemberg par un magnifique parc qui fut un temps botanique et même zoologique (Thiergarten). Parc qui était la gloire des princes, et en même temps, un lieu de promenade très prisé.

La Grange-la-Dame était une excellente ferme et quand les WIDMER durent la quitter vers les 1920, la presse avait souligné que la même famille , de père en fils ou en gendre la cultivait depuis plus de 150 ans. La ferme - château appartenait aux princes et quand la révolution avait amené changement de régime et de propriétaire, les anabaptistes y étaient restés. Notre généalogie familiale remonte jusqu'à Hans - Ulrich AMSTUTZ, décédé à la Grange-la-Dame en 1753 (voir Thierry HÜCKEL) à l'âge de 55 ans.

Ma mère y est née. Elle n'a jamais oublié l'abondance des fruits de toutes espèces, les rangées de pommiers et de poiriers, les dizaines de noyers, mais aussi dans le jardin, les petits monuments abandonnés, et à l'intérieur les escaliers de pierre en colimaçon, les deux salles que la famille n'occupait pas et où étaient stockés (protégés de la poussière) des meubles et des statuettes, qui disait-on avaient appartenu aux princes (destinés plus tard au musée de la ville) et la salle de bibliothèque, avec une fresque admirable, peinture à l'huile représentant sur deux murs entiers la vie de Guillaume TELL. Ferme donc, anabaptiste pendant près de deux siècles, qui était demeurée, en 1920 encore, la promenade des Montbéliardais aisés, et que ma famille quittait comme quittant un jardin d'Eden.

Pourquoi cette parenthèse de la ferme de la Grange-la-Dame, dans l'histoire de l'église du château ? Parce que les noms des anabaptistes les plus nombreux relevés dans ce registre sont ceux des habitants de la Grange-la-Dame.

Déjà de 1700 à 1720, j'ai relevé, malgré les difficultés de la langue et de la calligraphie, bien des patronymes bernois. En 1722, (anno MDCCXXII) on trouve une précision : mariage de Bénédict ROTH, de la Grange-la-Dame, et de Barbara GLÜCK. Dès lors les habitants de la ferme sont nommés très souvent et il est ainsi possible de retrouver les liens de parenté avec les MOZIMANN de Sainte-Suzanne, les MOSER de Bussurel, Ulrich WIDMER de Chevret - Héricourt, les HAUTER de Pierrefontaine, les ZÜRCHER, etc…

Quoiqu'on puisse déduire de tout cela, cela n'empêche pas de voir le rôle important, immense, qu'à joué l'église de château pour les anabaptistes d'alors.

On peut expliquer ce mystère de plusieurs façons :

1) D'abord la langue, quelle histoire extraordinaire d'arriver dans un pays au parler incompréhensible et d'y trouver cette oasis, des gens prêchant en langue allemande !
2) Ensuite l'amitié, une amitié réciproque : les princes allemands, dans un pays de langue française,

aimaient rencontrer les Bernois. Ils les tiraient de leurs difficultés chaque fois qu'ils le pouvaient (au risque d'aigrir la population et les bourgeois). Ne dit-on pas au sujet de l'un des ducs de Würtemberg, qu'il traversait le champ de foire à cheval seulement pour aller plaisanter avec l'un de ses fermiers anabaptistes !

3) Certains ont pu faire ce choix pour survivre : on ne pouvait être employé ou même apprenti, sans être de la confession d'Augsburg ; alors on choisissait le compromis. Les accusations des gens de Montbéliard n'étaient pas toutes infondées.

4) Il y avait aussi les mariages. Mais là on trichait moins. Un exemple très connu : le mariage de Catherine AMSTUTZ, la fille de l'anabaptiste Michel AMSTUTZ avec l'industriel luthérien Frédéric JAPY. Après leur mariage on ne les trouve plus au château, mais dans les registres du temple Saint-Georges, au Faubourg. Leur trois premiers enfants furent baptisés là, avant qu'ils ne rejoignent Beaucourt.

Dans le vieux registre de l'assemblée amish-anabaptiste, il est parfois noté auprès d'un nom : « est passé chez les luthériens », ce n'est pas au château qu'on les retrouve, mais au temple Saint - Martin par exemple, P. KÄNEL et famille, J. SCHWARTZTRUBER, E. WIEDERKEHR.

Mon but en écrivant ceci, était de prouver que les Bernois de l'église du château, malgré les oppositions de toute sorte, ont su garder et transmettre leur foi, et des centaines de leurs enfants leur en sont aujourd'hui reconnaissants.

Dans la bible qu'ils on tant aimée, ils répètent aussi le Psaume 100 comme eux :

« *Car l'Eternel est bon !*
Sa bonté dure toujours,
Et sa fidélité, de génération en génération ».

Hélène WIDMER



Eglise Saint-Maimbœuf vers 1640, détail d'une vue du graveur suisse Mathieu Merian (1593-1650).

THESES ET MEMOIRE PRESENTES EN 1997 / 1998

L'ACTION SOCIALE MENNONITE EN FRANCE 1896-1996, APPROCHES DIACHRONIQUE ET ANALYTIQUE

Travail présenté et soutenu à Paris le 4 novembre 1997 par **Michel Paret** pour l'obtention du diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, section des sciences religieuses.

Michel Paret est aumônier à l'hôpital des diaconesses de Paris. Le jury était présidé par Jean Séguy et Michel Paret fut reçu avec une mention très honorable avec félicitations.

Il y a un siècle, les mennonites français étaient presque en totalité engagés dans l'agriculture où ils ont fait preuve d'un savoir faire certain. Avec la diminution des emplois dans l'agriculture, une autre orientation devint nécessaire. Pour un nombre relativement important, cette orientation les conduit vers le travail social. Dans le domaine social rien n'existait au début du siècle, mais à partir de 1950, des œuvres importantes ont vu le jour.

Michel Paret a fait un travail de recherche important qui l'a conduit à fouiller les archives, aussi bien en France qu'aux Etats-Unis. Il a recherché et interrogé des personnes aujourd'hui âgées, qui étaient présentes au début.

A l'origine, ce sont les Mennonites américains qui ont envoyé des volontaires pour venir en aide à la population sinistrée par la guerre. Des contacts furent pris alors avec les églises mennonites françaises et peu à peu, celles-ci ont pris le relais en continuant et en développant un travail social parmi les enfants, les handicapés et les personnes âgées.

Michel Paret pose aussi quelques questions. Dans quelle mesure la théologie mennonite a-t-elle favorisé cette évolution ? Doit-on considérer les œuvres comme étant l'avant-garde de l'église ? Quels sont les rapports entre les deux ?

Le livre de Jean Séguy sur les églises mennonites de France a été imprimé en 1977. Michel Paret apporte un complément et une suite. L'AFHAM le félicite et l'en remercie.

Ernest HEGE

L'USAGE DE PLANTES ET AUTRES REMÈDES PAR LES ANABAPTISTES-MENNONITES AU COURS DES SIÈCLES PRÉCÉDENTS

Thèse présentée et soutenue à Besançon le 18 février 1998 par **Fanny YUNG** pour l'obtention du diplôme d'état de Docteur en Pharmacie

RÉSUMÉ *:*

Les Mennonites, Chrétiens évangéliques d'origine helvétique se sont établis en Alsace dès le XVIème siècle, puis dans les régions avoisinantes, apportant avec eux leurs traditions agronomiques et médicinales.

Divers ouvrages, livres, almanachs, manuscrits familiaux nous permettent encore d'aborder ces usages abandonnés au profit de médecines modernes.

Après avoir effectué un rappel historique de l'origine de ce mouvement nous appréhenderons les particularités de leur pharmacopée.

Nous décrirons ensuite l'usage des différents règnes, animal, minéral et végétal, au sein du groupe. Nous envisagerons enfin quelques formules de l'art vétérinaire employées par les Mennonites.

Cette thèse était plutôt difficile à rédiger car tous nos lecteurs savent combien ce sujet est tabou parmi les mennonites de France.

Tout le monde veut bien entendre parler des ancêtres en tant que cultivateurs expérimentés, mais pas en tant que guérisseurs.

Les sources : les carnets de recettes médicales de nos grand-parents ont en effet souvent disparu lors du réveil du début du XX^{ème} siècle car ils étaient considérés comme des obstacles à ce réveil spirituel.

Mademoiselle YOUNG en a quand même retrouvé quelques uns, qui avec les recettes publiées sur les Almanachs anabaptistes, permettaient de faire des recherches sérieuses.

L'analyse de l'auteur a surtout porté sur la comparaison faite entre les recettes utilisées par les mennonites et les recettes indiquées dans la pharmacopée officielle de la même époque. On retrouve les mêmes façons de faire.

On peut donc regretter que les anabaptistes mennonites du XX^{ème} siècle aient qualifiés de magiques, des remèdes empiriques tout à fait courants à l'époque.

Il est vrai, qu'il y a eu de la magie dans nos assemblées mais tous les cas ne se ressemblent pas. Voir le mémoire suivant.

Michel WIDMER

MA GRAND-MERE A LE SECRET.

Mémoire présenté en Septembre 1997 à Paris par **Vanessa Barth** dans le cadre d'une maîtrise d'ethnologie.

Madame BARTH ne fait aucun mystère sur le fait que sa grand-mère était membre de l'assemblée mennonite de Florimont. Sa grand-mère était Alice RICHE, née à Joncherey (90) en 1923, orpheline à 12 ans et cadette de 12 enfants (mémoire p. 14)

Toutes les deux semaines la famille allait au culte à Florimont, en voiture à cheval ou à pieds (p. 30).

Elle a appris ce « secret » d'une sœur plus âgée quand elle avait 17 ans, et ainsi elle guérissait les malades d'eczémas.

L'auteur rapporte que sa grand-mère pensait que ce secret venait de sa religion (p .30).

Vanessa BARTH, a fait son mémoire sur les réponses de sa grand-mère à ce sujet, puis sur la maladie et la guérison en 2 parties. Elle ne traite pas le point de vue théologique du « secret ». Elle signale que sa famille ne s'est pas sentie exclue de l'assemblée. Toutefois par le mariage catholique de sa grand-mère, la famille n'a plus fréquentée l'assemblée.

Le mystère reste pour moi entier. Comment, pourquoi, dans quelles circonstances quelqu'un est-il devenu guérisseur, avec un pouvoir réel de guérir ? Le mémoire ne le dit pas et ne cherche pas à le savoir.

Michel WIDMER

PRESENCE ANABAPTISTE A ABRESCHVILLER ET VOYER

Les deux villages d'Abreschviller et de Voyer faisaient partie avant la Révolution du Comté de Dabo, donc de la Province d'Alsace. En 1790, ils furent rattachés au canton de Lorquin. Abreschviller est situé sur la Sarre Rouge, au bas du versant méridional de la chaîne des Vosges entre le Donon et Sarrebourg.

Déjà important en 1668 où il y avait 48 maisons, Abreschviller continua à se développer par la jouissance des droits d'usage dans les forêts et les concessions accordées par les Comtes de Linange ; sa population passa à 1444 habitants en 1802 et continua à s'accroître jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

Voyer, à droite de la Sarre Rouge sur le ruisseau de Voyer est situé à 3 km d'Abreschviller, le village avait une population de 500 habitants en 1802 et de 745 en 1845. Du point de vue spirituel Abreschviller dépendant de l'évêché de Metz et autrefois annexe de Walscheid n'a été érigé en cure que le 14 juillet 1738 avec comme annexes Voyer, Grandsoldat, La Valette. Le village de Voyer ne fut érigé en cure qu'en 1786.

Le village d'Abreschviller comportait de nombreux écarts, dont le plus important est Grandsoldat (Soldatenthal), à 5 km à l'est où existait une verrerie renommée dont le copropriétaire était le père d'Alexandre Chatrian; la commune comptait plus de trente écarts, hameaux, scieries, anciennes verreries et maisons forestières dont certains ont disparu, parmi lesquels Deux Rivières, ancienne cense[1], jonction de la Sarre Rouge et de la rivière d'Abreschviller et gare du chemin de fer forestier, Thomasthal aussi appelé Wassersoupe, hameau de 8 maisons en 1970, La Valette, le moulin de France, le moulin de la Quenouille. La Quenouille est le lieu où se trouvait jadis 3 menhirs gigantesques. Le troisième de forme elliptique avait 7 m de haut et était appelé la Quenouille. En 1760 un violent orage renversa les 3 menhirs dont les pierres servirent à la construction d'habitations.

L'abbé Staudt signale qu'il y avait une petite papeterie à l'annexe Moulin de France qui devint un polissoir en 1809 de la compagnie des Glaces de Cirey, dit polissoir de la Quenouille. En 1890 une fabrique de cellulose s'implanta au Moulin de France, qui fut transformée en sanatorium en 1893, aujourd'hui Centre Médical Saint-Luc.

C'est sur ce lieu que se trouvait le moulin de la Quenouille, encore appelé Kunkelmuhl. Au même endroit se trouvait une forge et une huilerie.

Peu avant la Révolution, Christian Moziman, époux d'Elisabeth Pechler était meunier au moulin de la Quenouille. Le couple eut le malheur de perdre un de ses enfants âgé de 2 ans par noyade en 1787 (22 mai) dans la rivière d'Abreschviller à petite distance du dit moulin[2].

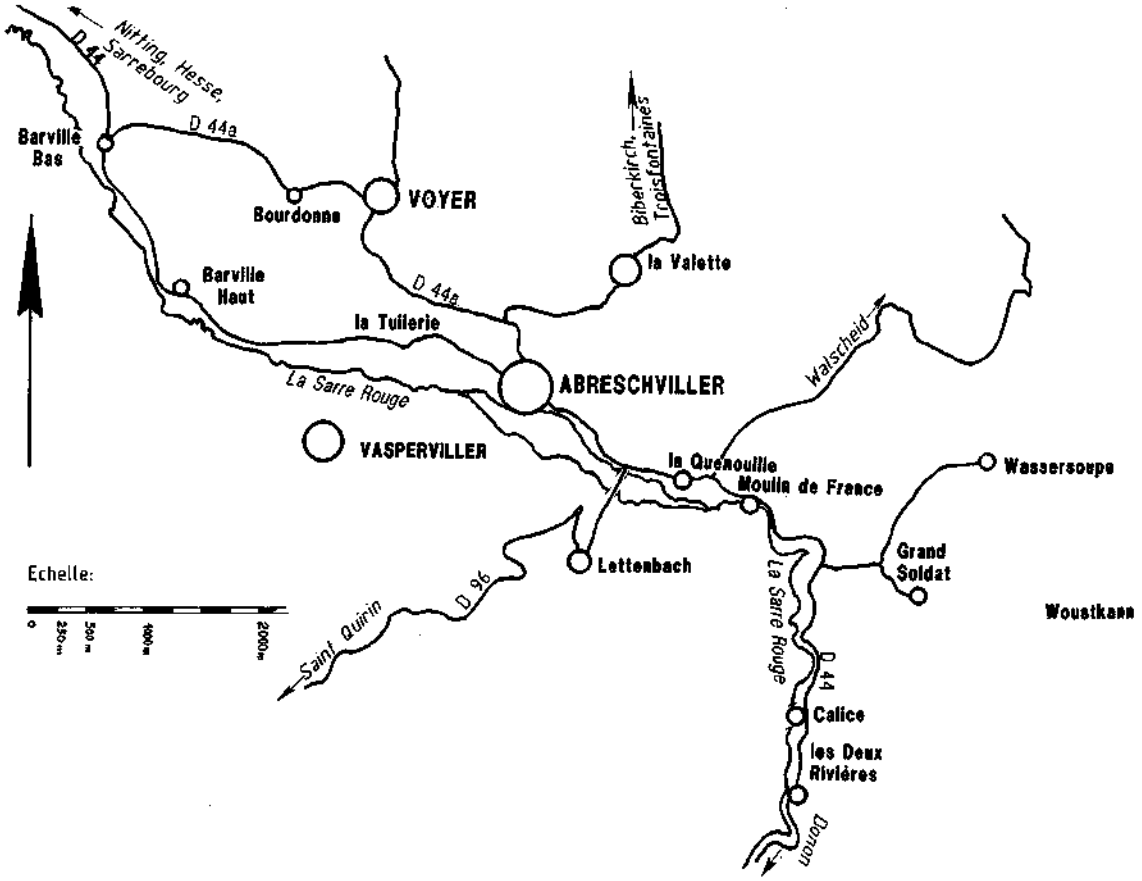
Le 26 septembre 1788 le curé Martin enregistre le décès de Chrétien Moziman, "fils de Chrétien Mossiman et d'Elisabeth Pechler ses père et mère, l'un et l'autre anabaptistes demeurant au moulin de la Quenouille, dépendance de notre paroisse". "Le corps aurait aussi été dit avoir été inhumé ce jourd'hui après les onze heures du matin dans un jardin devant la maison du père susdit". Les témoins étaient le père et son beau-frère Chrétien Rouge (Roth)

1 Cense située aux confins des communes d'Abreschviller et de Saint-Quirin.

2 Souvenance anabaptiste, 1989, 8, 63

demeurant à La Charmille, paroisse de Saint-Quirin.

de Barbe Stocki[3], né à Soldatenthal en 1775 avait épousé Catherine Bart[4] le 29 prairial an



Claude Pierret, 1998

Une fille Véronique leur serait aussi née la même année.

En l'an II et III de la République, Christian Moziman se retrouve à La Charmille avec ses frères Jean et Michel ; en 1798, il habite à Métairies Saint-Quirin à la ferme de Courtegain.

Au début du XIX[e] siècle, nous trouvons plusieurs familles anabaptistes sans indication précise de leur implantation, Jean Vagler et Suzanne Eimann couple dont le curé a baptisé les deux enfants nés dans sa paroisse en 1805 et en 1807, Pierre Jeny et Elisabeth Sommer (1808), Nicolas Eimann et Catherine Vagler en 1806. Un homonyme Jean Nicolas Eymann, fils de Jean Eymann et

XII à Wangenbourg. D'après les actes de baptême de leurs enfants, ils étaient calvinistes. La sœur de Jean Nicolas a épousé à Abreschviller en 1805 Nicolas Barth né à Allenwiller[5].

Nicolas Barth était installé comme maréchal ferrant à Soldatenthal. Comme les anabaptistes, les calvinistes formaient une petite communauté réformée, vraisemblablement rattachée à Lafrimbolle. Le curé baptisa aussi

3 Dans les registres paroissiaux, naissance et baptême de Marie Elisabeth "fille de Jean Heumann voiturier à Soldatenthal et de Made Barbe Stockin, sa femme, tous deux calvinistes".

4 Fille de Jacob Bart de La Hoube (Dabo) et de Marie Madeleine Dach.

5 Né le 4 mai 1770, fils de Nicolas Barth et d'Élisabeth Hoffin.

leurs enfants, mais ils ne furent pas inhumés selon le rite catholique.

Au recensement de 1809, seul Jean Voegle (Vagler) et sa famille (6 personnes) résident encore à Abreschviller.

Des famille implantées à Walscheid se retrouvent aussi à Abreschviller. Pierre Jeny, époux d'Elisabeth Sommer déclare le décès de son fils Christian en 1808. Un autre Pierre Jeny qui était meunier à Abreschviller épouse en 1808 Marie Madeleine Becher, fille de Pierre et Véronique Schirich, censitaire à Thomasthal, alors du ressort de la commune de Walscheid.

Il en est de même pour Nicolas Eimann et Catherine Vagler.

Pierre Becher, cultivateur voiturier à Thomasthal, avait épousé Anne Neuhauser qui lui avait donné neuf enfants dont les deux derniers furent déclarés à l'état civil d'Abreschviller suite au rattachement de Thomasthal à cette commune vers 1828.

Son fils Joseph se maria civilement à Abreschviller avec Marie Anne Bournique de religion catholique. Habitant Thomasthal au moins jusqu'en 1854, il partit à Walscheid où son mariage religieux fut célébré en 1862. Joseph Becker était surnommé "Deifersepp". Tous ses enfants furent baptisés et élevés dans la foi catholique.

L'histoire de la famille Nafzieger mérite d'être rapportée. André Nafzieger, colporteur en quincaillerie avait épousé Marie Muller à Cirey et vint s'installer à Abreschviller en 1832. Leur mariage ne sembla pas très heureux puisqu'après quelques années, André Nafzieger partit en Amérique et plus personne ne le revit. Il ne donna plus de ses nouvelles, mais la famille continua à s'agrandir et les enfants portèrent tous le nom du chef de famille. Dans l'acte de naissance en 1849, il est indiqué qu'André Nafzieger demeure en Amérique depuis 10 ans.

Les enfants de Marie Muller furent baptisés ou se convertirent au catholicisme[6]. En 1863, Rosalie Nafzière "fille d'André Nafzière âgé de 64 ans, colporteur domicilié ci-devant en cette commune dont il est absent sans nouvelles depuis 26 ans" épousa Alexandre Nicolas Bernard ; son frère Constant se maria en 1868 avec Rosalie Cuny, sa sœur Joséphine avec Joseph Denner en 1872, enfin sa sœur Marie avec Jean Marx en 1874. Leur mère Marie Muller était décédée le 5 janvier 1870 à l'âge de 62 ans.

En 1866 Joseph Dubois, après son mariage à Saint-Quirin avec Madeleine Stalter[7], s'installe comme fermier à Thomasthal. Six enfants naquirent au couple dont le dernier posthume. Joseph Dubois décéda le 15 janvier 1876 et son épouse le suivit dans la tombe l'année suivante (6 octobre 1877) laissant quatre orphelins en bas âge.

Dès 1870, il avait été rejoint par son beau-frère Joseph Schlabach (né à Sainte-Marie-aux-Mines) époux de Catherine Stalter, fermier à Thomasthal où deux enfants naquirent en 1870 et 1872.

Ultérieurement deux sœurs de Madeleine Stalter ont aussi séjourné chez Joseph Dubois.

Il est vraisemblable que son frère David prit sa suite sur le train de culture après son décès. David Dubois s'était marié également à Saint-Quirin en 1875 avec Barbe Bacher[8]. Un enfant est né et décédé en 1878. Par qui furent-ils alors remplacés ?

Enfin Pierre Eymann, né aux Harcholins, fils du tisserand Nicolas Eymann et de Catherine Jansi (Jaoury), épouse en 1864 Rosalie Cerf de la Wassersoupe dont il

---

6 Les registres paroissiaux de baptême entre 1836 et 1854 manquent.

7 Fille de Jacques Stalter et de Marie Becher, née à Contrig(?), Bavière le 11 juillet 1844.

8 Fille de Pierre Bacher et d'Élisabeth Sommer, née à Saales le 12 octobre 1856.

légitime les enfants nés hors mariage. L'acte de mariage religieux indique qu'il était anabaptiste bûcheron demeurant à la cense du Calice. Il s'engage à ce que les enfants reconnus et baptisés soient élevés dans la religion catholique.

Les parents de Pierre Eymann avaient vécu à Soldatenthal où sa mère est décédée en 1844. Le veuf s'installa alors à la ferme des Deux Rivières avec ses enfants, puis à la verrerie de Lettenbach et décéda chez son fils en 1871.

Jean Vagler, originaire de Heiligenstein, avait perdu sa première épouse Suzanne Eymeyer en 1817 à Thomasthal, alors dépendance de Walscheid. Il avait vécu à Sainte-Croix-aux-Mines où est né en 1798 Jean, puis à Saulxures et enfin à Abreschviller où naquirent entre 1805 et 1807 deux enfants que le curé s'empressa de baptiser.

Jean, le fils, se maria à Xouaxange avec Marie Barbe Spring en 1825. Comme c'était une famille de tisserands, il resta avec son père quelques années à la ferme des Deux Rivières, commune de Saint-Quirin, avant de s'établir provisoirement à Abreschviller, qu'il quitta pour Voyer. Jean Vagler décéda à Voyer en 1837, quelques jours avant la naissance de sa fille Madeleine[9]. Toute la famille continua à résider à Voyer, la mère et ses cinq enfants jusqu'en 1846. En 1854 la famille était installée à Biberkirch où David Wagler était tailleur sur verres de montre[10].

Un des témoins au décès de Jean Vagler était Melchior Gaibourg (Gebur) fermier à Bourdonné et époux de Barbe Lehé (décédée le 9 janvier 1848)[11]. Ce dernier exploitait la ferme Saint-Michel à Lafrimbolle en 1825.

Le recensement de 1841 précise qu'il y avait alors quatre anabaptistes à Abreschviller. Qui ? Des membres de la famille Becher et de la famille Nafziger-Muller ou bien Nicolas Eymann et Catherine Jansi ?

En 1846 en dehors de la veuve Anne Neuhauser et ses quatre fils et filles âgés de 18 à 34 ans (famille Becher) à Thomasthal, de Marie Muller chez Antoine Peterman à Baltz, au centre du village, le tisserand Christian Guerber et son épouse Barbe Eymann[12] avec leurs trois enfants habitaient provisoirement à Soldatenthal ou à Thomasthal.

D'après celui de 1865-66, les calvinistes étaient au nombre de 24 et les adeptes des autres sectes protestantes (anabaptistes sûrement) au nombre de 11 (7 de sexe masculin et 4 de sexe féminin).

Au recensement napoléonien de 1809, une seule famille résidait à Voyer, celle de Joseph Muller, recensé à Barville tout proche, fils de François Muller et de Marie Sauteur et nés à la cense de Bonlieu à Hattigny.

A celui de 1841 il y avait sept anabaptistes (la famille Vagler) et sept protestants à Voyer.

Joseph Muller s'était marié à Voyer avec Marie Rose Man, catholique, issue d'une famille enracinée à Voyer avant 1750. Elle décéda en 1816 et le veuf se remaria en 1820 à Barville avec Catherine Phond (Phundt), fille de Jean Barthelemy Phond et de Barbe Wagner (Vagler). Ce dernier, protestant, habitait Thomasthal et était le beau-frère de

9 Décès de Jean Vagler le 1er avril 1837, naissance de Madeleine le 14 aval 1837.

10 Souvenance anabaptiste, 1997, 16, 11-12.

11 Fille de Jacob Lehé de Lafrimbolle (Souvenance anabaptiste, 1997, 16, 75-82) née le 6 floréal an II à Lafrimbolle.

12 Mariés à Cirey en 1833

Jacques Vagler dont le curé avait baptisé les 2 enfants au début du siècle. ("pour représenter Jean Barthelemy Pfundt manœuvre protestant en charge de remplir les fonctions de parrain à l'égard de cet enfant dont il est oncle paternel à cause de sa femme")[13].

Les anabaptistes d'Abreschviller s'étaient réfugiés dans les écarts comme Thomasthal (Wassersoupe), Woustkann, la cense du Calice, Grandsoldat où s'étaient aussi rassemblés les protestants. Les deux communautés cohabitaient et particulièrement à Abreschviller les mariages mixtes furent nombreux. Des patronymes habituels anabaptistes se retrouvèrent dans les familles protestantes. La communauté protestante fut surtout incarnée par la famille Barth qui se perpétua jusqu'au XX^{ème} siècle, alliée à la famille Hundzinger toujours présente à Abreschviller. Les descendants ne faillirent pas aux traditions et certains épousèrent des anabaptistes (Marie Louise Bacher, Madeleine Neuhauser).

Les mariages mixtes avec des catholiques sont plus tardifs (seconde moitié du XIX^{e} siècle) ; ils conduisent les anabaptistes à l'abandon de leur foi et à l'éducation des enfants dans la religion catholique. Constant Nafzieger devenu marchand de bois entre au conseil municipal où il assume la charge de premier adjoint sans briguer le poste de maire. De 1903, date où le maire Gasser tombe malade et décède, jusqu'à pratiquement sa mort en 1909, il signe les actes d'état civil. Il était catholique.

Quant à Voyer qui n'avait que deux écarts, la Tuilerie et la ferme de Bourdonné provenant du démembrement de Barville, la présence d'anabaptistes fut très sporadique.

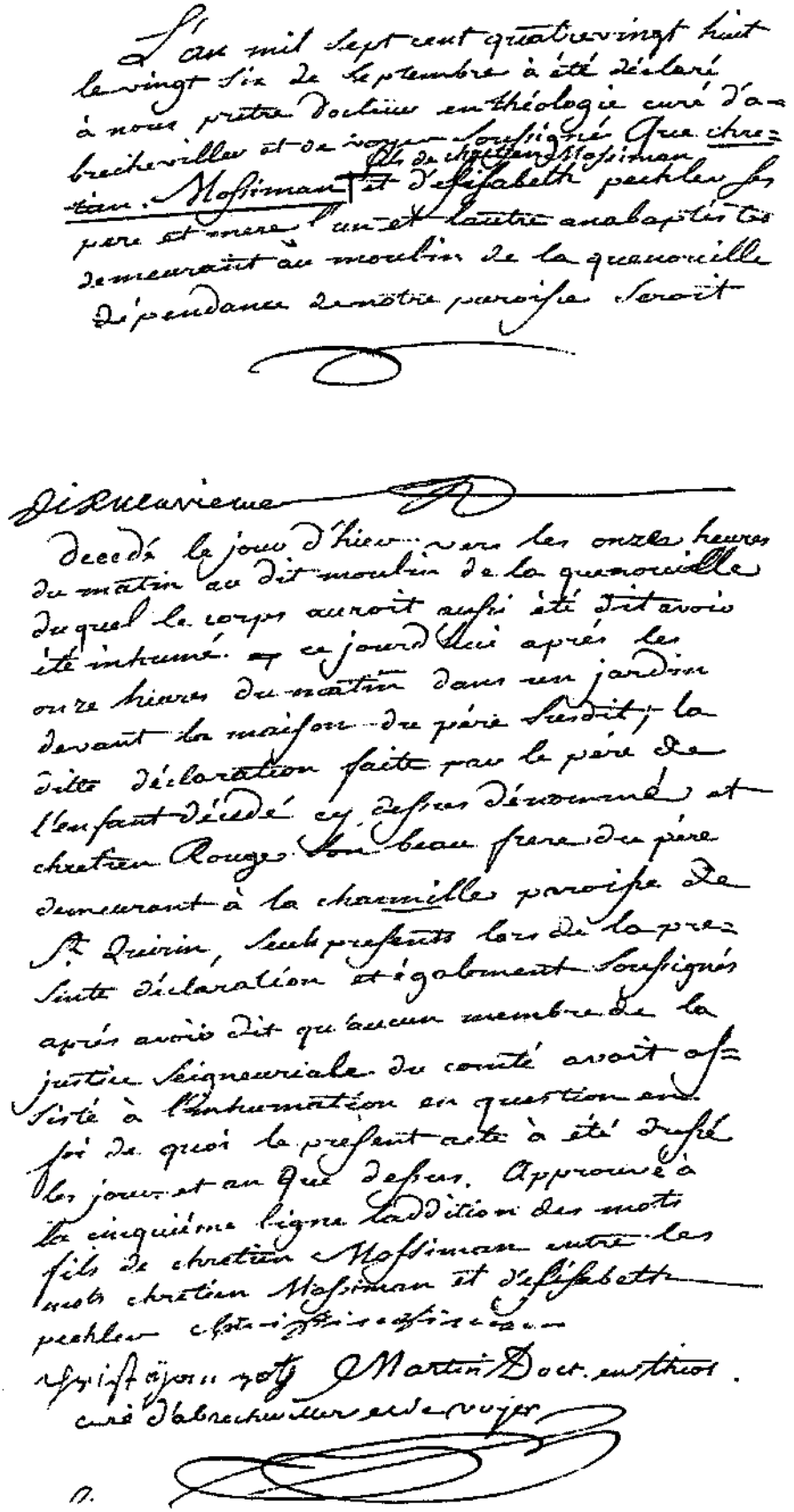
Christine KOFFEL,
Manuel KLOTZ et Jean-Claude KOFFEL

---

13 RP Abreschviller, baptême du 22 octobre 1807

BIBLIOGRAPHIE

- Registres d'état civil d'Abreschviller
- Registres d'état civil de Voyer
- Registres paroissiaux d'Abreschviller
- Archives départementales de la Meurthe et Moselle, série 6 M
- Archives départementales de la Meurthe et Moselle, V 80
- J.C. KOFFEL, Les anabaptistes de Walscheid, Souvenance anabaptiste, 1988, 7, 61-71
- J.C. KOFFEL, C. KOFFEL, Les anabaptistes de Saint-Quirin, Souvenance Anabaptiste, 1995, 14, 73-80
- C. KOFFEL, M. KLOTZ et J.C. KOFFEL, Les Harcholins, fief anabaptiste au début du XIX^{ème} siècle, Souvenance Anabaptiste, 1997, 16, 75-82.
- H. LEPAGE - Le département de la Meurthe. Statistique historique et administrative, Nancy, Pfeiffer, 1843.
- Abbé STAUDT - Histoire d'Abreschviller.



Acte de décès de Chrétien Moziman (Mossiman)

LES AUGSPURGER DU COMTE DE BUTLER, OHIO (ÉTATS-UNIS) SOUS L'EMPIRE NAPOLEONIEN

« N'ajoutez aucune foi aux espions, il y a plus d'inconvénient que d'avantage à en avoir. »

Napoléon, le 7 juin 1805[1]

Au début du XIX^e^ siècle, la trame du destin amena les membres de quatre familles nucléaires Augspurger[2] à quitter la France pour le comté de Butler dans l'État du Ohio. La trame se tissa des années auparavant en Alsace et en Lorraine et les fils s'entrelacèrent dramatiquement pendant et peu après la décennie cataclysmique de la suprématie napoléonienne en Europe, de 1804 à 1815.

Au cours de cette décennie, des événements historiques spectaculaires dirigèrent les vies de ces anabaptistes effacés. Les quatre chefs de famille Augspurger, dont deux veufs, prirent ou reprirent une conjointe. Deux d'entre eux étaient employés par l'agent secret le plus important de Napoléon, les deux autres par un proche collaborateur de celui-là.

On comprendra qu'après 1815, la situation de ces Augspurger changea : la France était vaincue et Napoléon condamné à l'exil permanent. Une première fois en 1817, Christian Augspurger fut tenté par l'idée d'émigrer vers l'Amérique du nord, dans le sud-ouest de l'Ohio, en passant par Amsterdam et Philadelphie. Retournée en France pour inciter d'autres coreligionnaires à quitter l'Europe, la famille de Christian Augspurger revint dans le comté de Butler en 1819. Pour cette seconde traversée transatlantique vers l'ouest, deux autres familles Augspurger l'accompagnaient : celle de son plus jeune frère, Joseph Augspurger et celle d'un cousin au deuxième degré, Jacob Augspurger ; la légende rapporte qu'il y avait par ailleurs 33 autres familles anabaptistes. Les plus jeunes membres de la quatrième famille Augspurger dont il est question dans cet article, les demi-frères et sœurs de l'immigrant Jacob Augspurger attendirent le décès de leur père à tous en 1836 pour quitter la France et s'installer dans le comté de Butler.

L'histoire - dramatique et pour cause - de ces quatre familles Augspurger antérieure à leur arrivée dans le comté de Butler est reconstruite à partir de documents conservés dans plusieurs grandes et petites villes de France. Ce récit concerne essentiellement ceux qui immigrèrent dans le comté de Butler mais, dans la mesure où ils sont connus, leurs frères et sœurs figurent dans la généalogie complémentaire des Augspurger à la suite de la partie narrative. Les membres de ces quatre familles Augspurger furent des témoins proches d'une page de l'histoire mais vous ne trouverez le scénario esquissé ici dans aucun livre d'histoire.

Dans ses nombreux écrits, Napoléon prit toujours soin de dissimuler toute évidence sur son espion remarquable. Aussi ne nomme-t-il *jamais* explicitement Charles Louis Schulmeister. Mais, celui-ci essaya de se réhabiliter dans l'Europe devenue germanophone après la défaite napoléonienne de 1815 et prit la peine d'expliquer longuement par écrit une grande partie de ses activités au service du grand homme français pendant dix ans.

---

1 Lettre n° 8852 de la correspondance publiée de Napoléon, écrite à son fils adoptif (en fait son beau-fils) Eugène de Beauharnais lors de sa nomination comme vice-roi d'Italie.

2 L'orthographe du nom Augspurger avec **p**, utilisée dans cette étude, est celle que l'on trouve chez de nombreux Augspurger dont il est question ici et est, en général aussi, l'orthographe gardée par les descendants Augspurger qui s'installèrent en Amérique dans le comté de Butler dans l'état d'Ohio. Il est utile de relever cependant que presque toujours, pour des raisons phonétiques, Augsburger s'écrit avec un **b** dans les documents français.

Dans ce texte on pourra lire en parallèle d'un côté des détails biographiques sur ces deux hommes - l'un très célèbre, l'autre « inexistant » indigne - et des citations caractéristiques tirées de leurs publications et de l'autre, les données recueillies dans les registres d'état civil, documents ordinaires et fiables, obligatoires pour tout citoyen français après 1792. Le rapport entre les activités de Napoléon et celles de Schulmeister et la façon dont l'histoire vécue par ces deux hommes eut un impact sur la vie des Augspurger est représenté dans le tableau « vies parallèles » sur les deux pages accompagnant cet article.

Les premiers Augspurger en France

Notre histoire commence au milieu du XVIII^e^ siècle sur une ferme appelée la Cude, près du hameau de Gemaingoutte dans les Vosges. Ce village se trouve juste sur la frontière de Sainte-Marie-aux-Mines, ville légendaire dans l'histoire anabaptiste. Un Nicholas Augspurger, **A** dans la généalogie Augspurger, est documenté de source sûre à la Cude à partir de 1779[3]. Mais un Jacob Augspurger, **B**, dont les descendants connus sont les contemporains des descendants de Nicholas Augspurger, y est documenté dès 1766[4]. Jacob Augspurger n'était plus à la Cude en 1779. Le degré précis de parenté entre les deux hommes reste à déterminer.

Il est cependant pertinent de signaler qu'un Nicholas Augspurger apparaît comme un partisan de Jacob Amman dans certaines lettres conservées, relatives à ce qu'on a appelé la « division amish. » Une lettre du 22 novembre 1693 mentionne que « Niklaus Augspurger » est nommé ministre ou Ancien en Alsace[5]. La ville de Gemaingoutte est à moins de six kilomètres à l'ouest du village de la Petite Lièpvre où Jacob Amman vécut quelque temps, comme cela est maintenant établi de source sûre[6]. Le choix du nom des fils Augspurger dans les familles **A** et **B**, suit le modèle observable dans la généalogie qui laisse supposer mais ne prouve pas, qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, les deux chefs de famille Augspurger de la Cude avaient un ou plusieurs ancêtres portant le prénom Nicholas.

Nicholas Augspurger, **A**, documenté à la Cude en 1779, était le grand-père paternel des frères Christian Augspurger (1782-1848), **A11**, et Joseph Augspurger (1786-1869), **A13**, qui immigrèrent dans le comté de Butler en 1819. Jacob Augspurger, **B**, documenté antérieurement sur la même propriété, était le père de « Nigi » Augspurger (1760-1836), **B1**, et le grand-père de Jacob Augspurger (1786-1846), **B11**. Jacob Augspurger était le troisième chef de famille qui arriva dans le comté de Butler en 1819. Les enfants nés du second lit de « Nigi » Augspurger forment la quatrième famille dont il sera question ici. Ils immigrèrent dans le comté de Butler après la mort de leur père.

La tradition locale du comté de Butler qui veut que l'immigrant Jacob Augspurger soit un cousin au deuxième degré des frères Christian et Joseph Augspurger[7] serait

3 Archives des Vosges C59, « Renseignements sur les luthériens, calvinistes, anabaptistes et israélites, 1773-1783 », ce dossier prouve que le seul ménage anabaptiste à Gemaingoutte en 1779 était celui de Nicholas Augspurger. La page 113 donne des informations sur l'année 1779 : « Nicolas Hausbourg, six enfants, le père et la mère ». La page 99 relative à 1782 est plus explicite : « Dans notre communauté il y a le nommé Nicolas Hausbourg, anabaptiste, et sa femme. Lequel [*sic*] du Côté de Ste.-marie aux mines partie d'Alsace ; le dit Hausbourg a quatre filles une qu'est nées [*sic*] depuis il y a environ quatre mois …».

4 Le registre de mariage de Sainte-Marie en date du 6 *nivôse* XI (29 décembre 1802) de Jacob Augspurger, **B2**, fils de Jacob Augspurger et Anna Gerig de la ferme de la Cude, signale qu'il est né le 18 octobre 1766 à Gemaingoutte.

5 Cf. John D. Roth, trad. & éd., *Letters of the Amish Division : A Sourcebook* (Goshen, Indiana, 1993), p. 47.

6 Voir Robert Baecher, « Le "patriarche" de Sainte-Marie-aux-Mines », *The/Les Amish […] 1693-1993. Actes du colloque international […] 1993* (Ingersheim, France, 1996), pp. 55-71, surtout pp. 57, 60-63.

7 *A History and Biographical Cyclopaedia of Butler County, Ohio […]* (Cincinnati, Ohio, 1882, repr. 1971), p. 600. Il faut relever toutefois qu'en français le mot *cousin* et en allemand le mot *Vetter* sont également utilisés pour un

confirmée si les deux Augspurger qui vécurent à la Cude à la moitié du XVIII^{ème} siècle étaient frères.

Ancêtres des frères immigrants dans le comté de Butler : Christian Augspurger et Joseph Augspurger

La famille de Nicholas Augspurger (□<1796), **A**, et Barbara von Gunden (1734-1814), mariés vers 1755, fut la dernière famille Augspurger qui vécut sur la propriété de la Cude. Leurs sept enfants figurent dans la généalogie. Un de leurs petit-fils fut le célèbre Ancien Nicholas Augspurger (1801-1890), **A41**, dont la vie et la vocation sont immortalisés dans le récit de voyage romantique intitulé *Les Anabaptistes des Vosges*, publié en 1860[8]. Dans ce récit apparaît un seul enfant de Nicholas Augspurger et Barbara von Gunden : Christian Augspurger (1756/60-1808), **A1**, leur premier né, qui est le père des frères Augspurger qui en 1819 s'installèrent définitivement dans le comté de Butler.

En novembre 1781, Christian Augspurger, **A1**, épousa Maria Magdalena Kropf (1760-1839). Le 9 septembre 1782 naquit leur premier enfant, Christian, **A11**, qui immigrera au comté de Butler. Les Augspurger habitaient le hameau de Bouille au nord de Sainte-Marie à la naissance de Joseph, **A13**, le 29 mai 1786, leur troisième enfant, qui s'installera aussi dans le comté de Butler. Le couple eut trois autres enfants. Avant septembre 1793, la famille déménagea à Sainte-Marie même sur une ferme nommée « Pointe du jour ». Les registres d'état civil documentent richement l'interaction de Christian Augspurger avec ses coreligionnaires de Sainte-Marie jusqu'à sa mort en 1808.

Après le décès de son mari, Maria Magdalena Kropf Augspurger déménagea au village de Weisenheim am Berg, dans le Palatinat allemand où elle épousa Christian Kinsinger. Elle partit très probablement avec ses trois plus jeunes enfants car sa fille et quatrième enfant Maria Augspurger, **A14**, épousa Jacob Kinsinger à Weisenheim am Berg le 19 juillet 1817[9], date à laquelle Christian Augspurger était sur le point de quitter pour la première fois l'Europe pour l'Amérique. Maria Augspurger et Jacob Kinsinger émigrèrent aussi dans le comté de Butler, très probablement en même temps que ses deux frères aînés et leurs familles. Maria Magdalena Kropf Augspurger Kinsinger, veuve à deux reprises, mourut en 1839 à Sainte-Marie; elle était retournée chez sa fille et deuxième enfant, Barbara Augspurger Goldschmidt (1784-1851), **A12**[10]. A sa mort, trois de ses quatre premiers enfants vivaient depuis deux décennies dans le sud-ouest de l'Ohio. De ses deux plus jeunes fils, Nicholas Augspurger, **A15**, et Jacob Augspurger, **A16**, on ne connaît que la date de naissance à Sainte-Marie[11].

Mariage de Christian Augspurger, départ et emploi chez Schulmeister près de Strasbourg

degré de parenté moins direct que celui du mot « cousin » en anglais.

8 Alfred Michiels, *Les Anabaptistes des Vosges* (Paris, 1860); la réédition de cet ouvrage de 1980 est également épuisée.

9 Hermann Guth eut la gentillesse de me procurer des photocopies de l'extrait de mariage de Jacob Kinsinger et Maria Augspurger, daté du 19 juillet 1817 et d'autres documents sur la mariée provenant des archives de Weisenheim am Berg.

10 L'acte de décès de Maria Kropf dans les registres de l'état civil , en date du 17 février 1839, signale son second mariage à Weisenheim am Berg; elle mourut à 78 ans; son gendre Heinrich Goldschmidt et Christian Augspurger, **A42**, un « neveu par alliance » de la décédée, signèrent le document.

11 Christian Augspurger, **A1**, se rendit au bureau de la mairie de Sainte-Marie à trois heures de l'après-midi pour signaler la naissance de son fils Nicholas Augspurger, **A15**, le même matin à cinq heures, ce 22 *brumaire* IV (13 novembre 1795). Mais l'enfant était si faible que l'officier civil de Sainte-Marie et deux employés de bureau accompagnèrent le nouveau père à la maison pour voir l'enfant puis enregistrer sa naissance ce jour-là. Jacob Augspurger, **A16**, est né à Pointe du jour le 15 septembre 1798 mais Christian Augspurger ne signala sa naissance que deux jours plus tard, 1 *complémentaire* VI (17 septembre 1798).

En 1805, Christian Augspurger, **A11**, plus tard émigrant vers le comté de Butler, partit de Sainte-Marie sa ville natale pour Ixheim, à proximité de la grande ville de Deux-Ponts dans le Palatinat allemand. De 1798 à 1815, cette région faisait partie de la France agrandie sous le nom de département du Mont-Tonnerre. Par conséquent, et heureux accident de l'histoire, il existe d'authentiques registres civils pour documenter les quelques années que Christian Augspurger passa à Ixheim en Allemagne. C'est là, que le 6 *prairial* XIII, (26 mai 1805), il épousa Catharina Hauter (1780-1847), fille d'Andréas Hauter et Katharina Imhof[12], meuniers à Ixheim. Les jeunes époux s'installèrent avec les parents Hauter. Leurs deux premiers enfants naquirent au moulin d'Ixheim, Joseph Augspurger, **A111**, le 17 mars 1806, et Catharina Augspurger, **A112**, le 26 février 1808[13].

A la naissance de leur troisième enfant, Magdalena Augspurger, **A113**, le 13 décembre 1809, Christian Augspurger et Catharina Hauter vivaient sur la grandiose propriété de Charles Louis Schulmeister nouvellement achevée : la Meinau, près de Strasbourg. La Meinau resta leur domicile jusqu'à leur premier départ vers l'Amérique en 1817.

On peut arguer que l'année 1809 marqua l'apogée de la carrière clandestine de Schulmeister comme l'agent secret le plus important de Napoléon. De 1797 à 1805 Schulmeister avait été un marchand quelconque de Strasbourg qui vivait dans un logement modeste, s'enrichissant par ailleurs avec de l'argent de contrebande. A peine quatre années plus tard, en 1809, il possédait une propriété alsacienne rivalisant avec Versailles. Les détails complets de l'histoire passionnante de ses activités entre 1804 et 1817 et de la vie de Christian Augspurger sur la propriété de la Meinau entre 1809 et 1817 seront apportés comme il se doit après que les autres acteurs principaux de ce drame étonnant auront été présentés.

Départ de Joseph Augspurger pour la région parisienne au service de Schulmeister et mariage

Comme le fils aîné et premier né de la famille n'habitait plus Sainte-Marie, il appartint au deuxième fils, Joseph Augspurger, **A13**, de signaler à l'officier public de l'état civil de Sainte-Marie-aux-Mines le décès de leur père, Christian Augspurger, le 3 septembre 1808[14]. Christian Augspurger, **A11**, travaillait pour Schulmeister près de Strasbourg à la fin de 1809. C'est probablement l'année suivante, quand Schulmeister présumément « prit sa retraite » du centre de la scène et vécut en riche propriétaire, consacrant son temps à l'agriculture, qu'il acheta une autre propriété tout aussi grandiose dans une banlieue élégante de Paris : le château du Piple à Boissy-Saint-Léger. Par la suite, il engagea Joseph Augspurger dont le frère aîné était employé à la Meinau, pour gérer Piple.

Joseph Augspurger garda son emploi au Piple pendant au moins neuf mois de l'année qui suivit la période fatidique des Cent Jours aboutissant à la seconde abdication de Napoléon et à son exil définitif au cours de l'été 1815. Ce tournant des événements en précipita d'autres qui en novembre 1815 avaient réglé le sort de Schulmeister.

---

12 Anne Augspurger Schmidt-Lange me fournit une photocopie de la copie dactylographiée de l'extrait de mariage civil de Christian Augspurger et « Catrine » Hauter des archives municipales de Deux-Ponts (Zweibrücken). Le document original fut signé le 26 mai 1805 dans le bureau de la mairie d'Einöd, il se trouve au bureau des archives de Homburg.

13 Hermann Guth m'envoya des photocopies de leurs extraits de naissance, issus par la mairie d'Einöd.

14 D'après l'acte de décès de Christian Augspurger, **A1**, 52 ans, du 4 septembre 1808, il serait né à Gemaingoutte; Joseph Augspurger signa le document et fournit probablement les informations requises. Mais, et c'est inexplicable, ce document signale que le père du décédé était Jacob et non Nicholas Augspurger, un fermier à la Cude, cependant le nom de la mère, la veuve Barbara von Gunden (« Barbe Compte ») est correct.

Au début de 1815, Joseph Augspurger commença les démarches administratives obligatoires pour épouser Élisabeth Schlabach (1795-1848), nouvellement arrivée comme domestique au Piple. Comme lui, elle était native des basses collines vosgiennes du nord-est de la France. Parce qu'ils se retrouvaient seuls, loin du support immédiat de la famille et des amis et à une époque de grands changements dans le gouvernement français, les papiers officiels mirent plus d'un an pour être en règle (il fallut, entre autres, une autorisation notariée des parents de la fiancée en France et de la mère du fiancé en Allemagne) et rassemblés dans la mairie de Boissy. Le mariage civil de Joseph Augspurger avec Élisabeth Schlabach eut lieu le 28 mars 1816[15] en la seule présence de quelques habitants de la ville et d'un collègue employé au château du Piple qui furent les témoins obligatoires. Le certificat de mariage de l'état civil légitima leur fils Joseph Augspurger, **A131**, né le 4 janvier 1816[16].

Après novembre 1815, Schulmeister fut contraint d'abandonner Piple et de vivre à plein-temps à la Meinau près de Strasbourg. A cause de ses activités d'espionnage pour l'Empereur, depuis détrôné et exilé, il était sous la surveillance constante de la police secrète qui travaillait pour la monarchie restaurée des Bourbon. Sa réputation se ternit, ses rentrées d'argent tarirent et le moindre de ses déplacements fut observé. Schulmeister fut contraint de vendre Piple en 1818. Au moment de leur mariage à Boissy en 1816, Joseph Augspurger et Élisabeth Schlabach devaient pressentir que leurs jours au Piple étaient comptés.

Il paraît invraisemblable que sur une propriété de la taille du Piple, Joseph Augspurger et Élisabeth Schlabach eussent été les seuls employés anabaptistes de Schulmeister. Peut-être que dans la vie des autres coreligionnaires qui travaillèrent à Boissy sous les ordres de l'administrateur de la propriété, Joseph Augspurger, rien ne justifiât de documents civils. Un seul autre nom manifestement anabaptiste apparaît dans les registres civils de la ville pendant les années où Schulmeister possédait Piple. Benjamin Reithiger (°1786/87) fut « Fermier demeurant … à la ferme du Piple » les six premiers mois de 1818[17]. Ce natif de Strasbourg semblerait avoir été engagé pour succéder à Joseph Augspurger. Nous retrouverons Benjamin Reithiger par la suite.

Demande d'émigration de Christian Augspurger à Strasbourg en 1817

Le 6 mai 1817, Christian Augspurger fit sa demande officielle d'émigration auprès des autorités de Strasbourg. La demande concernait 13 personnes : Christian Augspurger, **A11**, sa femme, leurs sept enfants vivants, un frère dont le nom n'est pas donné et trois

15 Joseph Augspurger, **A13**, « régisseur de la ferme du Piple », épousa Élisabeth Schlabach, 22, née à Urbeis, Bas-Rhin, mais « demeurant depuis plus d'un an dans la dite ferme du Piple », fille de Johannes Schlabach, cultivateur au Climont et Anna Bachmann (« Pachmann »). Élisabeth Schlabach, première née a vu le jour au Climont le 20 *pluviôse* III (8 février 1795). Les bans du mariage de Joseph Augspurger et Élisabeth Schlabach furent publiés à Urbeis les 12 et 19 mars 1815. Je dispose aussi de la photocopie d'une traduction approximative en anglais de l'extrait de naissance de subrogation de Sainte-Marie que Jacob Augspurger obtint le 8 mars 1815, sûrement en anticipation de son mariage; on ne sait où se trouve le document original français.

16 A sa naissance, Joseph Augspurger avait reconnu devant les autorités civiles de Boissy que Joseph Augspurger, **A131,** était son fils et celui d'Élisabeth Schlabach.

17 Benjamin Reithiger, fils de Benjamin Reithiger, 31 ans, et Barbara Grieser/Grisert (« Barberar Gaiuerine »), 17 ans, naquit le 16 février 1818. Deux résidents de Boissy furent les témoins officiels de l'acte d'enregistrement de la naissance. Le *Registre de population* de Strasbourg 61, Section XI, p. 436 (une inscription non datée à propos d'une propriété appelée Ile du Rhin, trouvée dans les Archives de la Ville de Strasbourg) signale que Benjamin Reidiger, 40 ans, natif de « Ottenwihr, outre Rhin » [c'est-à-dire de la propriété Ottenweier près d'Ichenheim, sur l'autre rive du Rhin] et Barbara Ringenberger, 33 ans, native de Pfalsbourg, avaient six enfants. Les Reidiger vivaient dans la juridiction de Strasbourg depuis 1785. Benjamin Reidiger, 11 ans, né à Strasbourg, est signalé comme le deuxième enfant et premier fils du couple. Si ce Benjamin Reidiger avait 31 ans quand son fils du même nom naquit à Boissy en février 1818, son année de naissance devait être 1786 ou 1787. L'inscription dans le registre de Strasbourg à propos de sa famille de naissance fut donc écrite vers 1798.

« domestiques ». L'autorisation officielle accordée par le ministre de la police à Paris parvint à Strasbourg le 12 mai 1817[18].

Autorisé à quitter définitivement la France, Christian Augspurger et son groupe partirent à Amsterdam. Le 14 juillet 1817, avec d'autres coreligionnaires de Strasbourg et une autre famille Augspurger de Suisse[19], ils embarquèrent sur le *Francis* qui entra au port de Philadelphie le 11 octobre 1817[20].

Le frère signalé dans la demande d'émigration de Christian Augspurger n'était probablement pas Joseph car aucune personne n'est citée à sa charge dans la demande. Joseph, **A13**, et Élisabeth Schlabach ne se rendirent pas en Amérique avec la famille Christian Augspurger en 1817 mais c'est bien à la même époque qu'ils quittèrent la région parisienne et retournèrent en Alsace. Leur deuxième enfant, Magdalena/Elizabeth Augspurger, **A132**, naquit le 11 octobre 1817 près de Strasbourg, dans la banlieue de Lingolsheim[21] et non sur la propriété de Schulmeister à la Meinau. En 1819 Joseph Augspurger, Élisabeth Schlabach et leurs deux enfants voyagèrent en Amérique avec d'autres coreligionnaires et Christian Augspurger avec lequel ils poursuivirent leur route de la côte est vers le comté de Butler.

Ancêtres de Jacob Augspurger, autre immigrant au comté de Butler. Son père « Nigi » Augspurger

La deuxième famille des ancêtres Augspurger dont les origines remontent à la ferme de la Cude à Gemaingoutte est celle de Jacob Augspurger, **B**, et Anna Gerig. Cette famille-là demeurait à la Cude en 1766, peut-être déjà bien avant, mais n'y était plus en 1779. Trois descendants sont connus et figurent dans la généalogie mais seul le fils aîné du couple, Nicholas « Nigi » Augspurger (1760-1836), **B1**, paraît dans ce récit. Jacob Augspurger, **B11**, le troisième chef de famille Augspurger qui émigra de France au comté de Butler en 1819 était le fils de « Nigi » Augspurger, issu de son premier mariage. Les enfants de « Nigi » Augspurger, issus du second lit ne quittèrent la France pour le comté de Butler qu'après la mort de leur père.

Au début des années vingt « Nigi » Augspurger, **B1**, épousa Magdalena Goldschmidt (1756-1808). Ils s'installèrent à l'est de Sainte-Marie, sur la propriété de Mongoutte qui appartenait de longue date à la famille Goldschmidt dont Magdalena était membre. « Nigi » Augspurger et Magdalena Goldschmidt n'eurent qu'un enfant, Jacob Augspurger, né le 6 juin 1786.

Pendant les années à Mongoutte, « Nigi » Augspurger fut Ancien des anabaptistes de l'Assemblée de Sainte-Marie. Après l'instauration de l'état civil en 1792/93, on fit souvent appel à lui pour authentifier les données concernant la vie de ses compagnons anabaptistes qui ne figuraient pas dans les registres ecclésiastiques, comme l'attestent les nombreux exemplaires encore visibles de sa signature caractéristique sur des documents de Sainte-Marie et des environs. Sa position au sein de la communauté religieuse de Sainte-Marie devait avoir été largement

---

18 Archives du Bas-Rhin 3M702, « Dossiers collectifs d'émigrants, 1817-1819 », n° 52, consultés à Strasbourg : la demande d'émigration de France fut posée le 6 mai 1817, elle comprenait soixante six personnes dont treize du groupe de Christian Augspurger. Il est fort probable qu'une des « domestiques » qui accompagna les Augspurger en Amérique en 1817 fut Barbara Vordemwald, l'aînée de Joseph Vordemwald et Maria Maurer, née à Badonviller le 13 *brumaire* IV (4 novembre 1798), car dans le *Registre de population* 99, n° 108, une note à côté de son nom signale qu'elle fut l'unique membre de sa famille qui « parti[t] pour l'Amérique en avril 1817 ».

19 La famille de Johannes Augspurger (1783-1855) et Élisabeth Jacob (1783-1876) de Langnau, canton de Berne en Suisse prit le bateau avec le groupe de Christian Augspurger et s'installa finalement à Berne dans l'état d'Indiana, d'après les informations fournies par un descendant, il y a quelques années.

20 Les Archives nationales à Wahington, D. C. m'envoyèrent une copie de la liste des passagers du *Francis* pour ce voyage.

21 Plus tard, en Amérique, **A132**, fut connue sous le nom d'Elizabeth mais l'extrait de naissance de Lingolsheim dit explicitement qu'on l'avait appelée Magdalena à sa naissance.

reconnue car « Nigi » Augspurger fut choisi comme l'un des deux représentants anabaptistes du département du Haut-Rhin qui aidèrent à rédiger le projet d'une protestation contre le service militaire obligatoire des anabaptistes. Le document date du 1er juin 1811[22].

Par ailleurs, « Nigi » Augspurger possédait l'un des 1000 exemplaires de la première traduction allemande du martyrologe (*Martyrer Spiegel*) parue en Europe, publiée en folio en 1780. Les dates concernant ses enfants, de différentes écritures, transcrites dans la généalogie sont un élément essentiel de notre histoire et livrent des données qui autrement seraient restées inconnues.

Vint le temps pour Jacob Augspurger, **B11**, de prendre femme et Catherina Fritz (1783-1808) de Rosheim fut l'élue. Ils furent mariés à Sainte-Marie, le 18 mai 1807[23], peut-être à Sainte-Marie et non à Rosheim parce qu'une première promesse de mariage de Catherina Fritz avait été rompue après la publication des bans dans sa commune natale. Installés à Montgoutte, ils furent mariés moins d'une année : Catherina Fritz Augspurger mourut le 30 avril 1808, trois semaines après avoir donné naissance à Anna Augspurger, **B111**, qui ne vécut que quatre jours. Le printemps de 1808 a dû être un temps d'épreuve pour les habitants de Montgoutte. Magdalena Goldschmidt, la femme de « Nigi » Augspurger, mourut le 15 juillet 1808[24], à peine trois mois après le décès de sa belle-fille et de son unique petit-enfant.

Père et fils deviennent beaux-frères en 1811

Jeune veuf, vivant avec son père devenu veuf dans la maison des ancêtres de sa mère, Jacob Augspurger ne resta pas longtemps sans compagne du beau sexe. Le 11 juillet 1810 à Sainte-Marie, eut lieu son mariage civil avec Maria Schlabach (1780-1856), de cinq ans son aînée[25]. Une cérémonie religieuse avait sans doute eut lieu antérieurement dans l'Assemblée car Maria Schlabach Augspurger donna naissance à une fille mort-née, **B112**, à Montgoutte le 21 août 1810. Le deuxième enfant de Jacob Augspurger et Maria Schlabach, Nicholas Augspurger, **B113**, naquit le 11 août 1811.

Voir son fils unique se remarier, en 1810, avec l'espérance de redevenir père en 1811, galvanisa « Nigi » Augspurger. Tout en étant très pris par d'importantes affaires d'État en 1811, il épousa Élisabeth Schlabach (1782->1836) le 14 juillet 1811, jour de la fête nationale de la prise de la Bastille. Elisabeth était une sœur plus jeune de la deuxième épouse de son fils unique[26]. Le père des sœurs Schlabach, le vieux Ulrich

---

22 Jean Séguy, *Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France* (Paris, 1977), Ch. V, Annexe II, Pièce 2, pp. 399-400 : « Nigi Augsburger » à la page 400.

23 A 21 ans, Jacob Augspurger était trop jeune pour se marier légalement, son père « Nigi » Augspurger dut fournir une approbation notariée pour le mariage bien qu'il fut de la cérémonie civile; Catherina Fritz, 23 ans, était la fille de Joseph Fritz, fermier à Rosheim, et Anna Schantz. Il est intéressant de relever que Joseph Fritz était l'un des quatre délégués du département du Bas-Rhin qui avec « Nigi » Augspurger et d'autres signa la pétition contre l'obligation du service militaire pour leurs coreligionnaires en date du 1er juin 1811 (voir note précédente). Le 26 *germinal* XIII (16 avril 1805) les noms de Catherina Fritz et Heinrich Goldschmidt, 23 ans, de Sainte-Marie furent inscrits dans le registre des mariages civils de l'an XIII à Rosheim, mais cette inscription resta incomplète; le greffier nota : « ont déclarés avoir rompus [*sic*] leur promesse de mariage ».

24 Magdalena Goldschmidt Augspurger, 52 ans, mourut à Sainte-Marie où elle était née; l'acte de décès signé par « Nigi » Augspurger et Christian Goldschmidt, 36 ans, neveu de la décédée, indique que ses parents furent Johannes Heinrich Goldschmidt et une femme du nom de Neuhauser (« Neuhuser »).

25 Le 11 juillet 1810, le veuf Jacob Augspurger, **B11**, 24 ans, épousa Maria Schlabach (« Schlappach »), 29 ans, née à Saales le 9 octobre 1780, résidant depuis longtemps à Sainte-Marie, fille d'Ulrich Schlabach, cultivateur vivant à Lusse et de feue Maria Adam; « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger signèrent le certificat du mariage civil, Ulrich Schlabach et Maria Schlabach dirent au greffier de ne point « avoir l'usage d'ecrire [*sic*] ».

26 « Nigi » Augspurger, **B1**, 51 ans, né en avril 1760, fils de Jacob Augspurger et Anna Gerig et veuf de Magdalena Goldschmidt, épousa Élisabeth Schlabach, 28 ans, « née dans un hameau près de Saalles [*sic*] » en septembre 1782 mais depuis neuf ans résidente de Sainte-Marie, fille d'Ulrich Schlabach et de feue Maria Adam; à cette occasion, Jacob Augspurger, le fils du marié, ne figurait pas parmi les quatre témoins obligatoires.

(1737/44-1817) arriva de la campagne à Sainte-Marie pour assister aux deux mariages Augspurger-Schlabach. A près de 80 ans, il vécut le mariage de deux de ses 13 enfants. Nous rencontrerons encore deux autres de ses enfants, une fille et un fils.

Le 25 mars 1812, Élisabeth Schlabach donna à son mari « Nigi » Augspurger un fils, « Niggi », **B12**. Jacob Augspurger, **B11**, « frère consanguin du nouveau-né », fut l'un des témoins pour l'inscription de l'enfant à l'état civil. « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger devinrent encore pères : le 15 juillet 1813 naquit Jacob Augspurger, **B114**[27], fils de Jacob Augspurger et le 13 février 1814, Élisabeth Augspurger, **B13**, fille de « Nigi » Augspurger. Les registres de l'état civil de Sainte-Marie ne mentionnent plus ces deux familles Augspurger par la suite.

« Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger partent travailler pour Bernard près de Paris

En juin 1815, père et fils, leurs deux épouses (deux sœurs devenues l'une pour l'autre belle-mère et belle-fille) et leurs enfants avaient quitté Sainte-Marie pour la banlieue sud de Paris. De l'été 1815 et au moins jusqu'au début de l'automne 1818, « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger administrèrent la propriété du Petit Val près de la ville de Sucy-en-Brie appartenant à l'un des proches associés de Charles Louis Schulmeister : Jean-Joseph Bernard, un homme élusif de réputation incertaine[28].



Le château de Petit-Val à Sucy-en-Brie

27 aît
a à
ne
ua.
ard
ne
tes
ent
is,
, t.
l'inscription civile de la naissance de **B114** à Sainte-Marie. 1 (Paris, 1816), p. 305.

Dans la débandade de la défaite et de l'exil de Napoléon pendant l'été 1815, « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger administrant la propriété de Bernard à Sucy, employant quelques parents de leurs femmes avaient un avenir totalement différent de celui des frères Joseph et Christian Augspurger qui administraient les propriétés de Schulmeister, l'un à Boissy près de Sucy, l'autre à la Meinau près de Strasbourg. Une attention plus minutieuse portée sur la relation de Charles Louis Schulmeister avec Napoléon est nécessaire pour évaluer correctement les années mémorables que vécurent ces familles Augspurger et à l'issue desquelles ils immigrèrent dans le comté de Butler.

Napoléon et Schulmeister …

La relation entre Napoléon et Schulmeister n'est nullement documentée mais les affirmations claires que l'un a laissé sur l'autre font un peu de lumière sur leurs rapports.

Tout d'abord Schulmeister. Sous la monarchie française nouvellement restaurée, Schulmeister fut assigné à demeure à la Meinau sous la surveillance constante d'agents secrets. Dans une *apologie* baroque, publiée à Leipzig en 1817, il tenta de se réhabiliter : dans les premières pages, il revendique ouvertement une part de crédit dans les succès de l'Empereur exilé. (Accessoirement, les gardiens britanniques de Napoléon en exil stipulèrent qu'il ne fût plus appelé « Empereur Napoléon » après 1815, mais simplement Bonaparte, son nom au début de sa carrière.)

Schulmeister utilise la troisième personne pour parler de lui-même, il était fortement motivé de présenter ses activités passées sous le meilleur angle. Cependant, vers le début de son texte, on lit : « Seit länger als zehn Jahren, hieß es, hat Schulmeister das ganze Spionenwesen Bonapartes geleitet. Stets kannte er auf das genaueste die Streitkräfte und Stellung des Feindes, den Zustand seiner Magazine und Festungen, die Pläne seiner Staatsmänner und Heerführer, er hatte die genauesten Verbindungen unter den höchsten Behörden anderer Staaten, durch deren Einwirkung es ihm häufig gelang, die Unternehmungen der Regierungen zu lähmen oder anders zu richten, kurz Schulmeister war der Mann, dem Bonaparte einen großen Theil seiner glücklichen Operationen und seiner Größe verdankt[29].»

Napoléon maintenant. A propos de l'espionnage il écrit, le 5 avril 1809, à son chef de police. Bien entendu, il ne mentionne pas le nom de Schulmeister, n'admet même pas son existence; les agents secrets sont supposés être secrets. Mais il fait une bonne description des activités que son premier espion avait - ou aurait dû avoir - depuis 1804. « Je voudrais avoir un homme parlant parfaitement l'allemand et un peu relevé, pour mettre à la tête de mon espionnage en Allemagne. Je voudrais un homme probe auquel on pût confier de fortes sommes sans craindre qu'il les détournât à son profit, un homme connaissant l'Autriche et la Bohême. Il aurait sous ses ordres des agents de police. Il pourrait même en ramasser beaucoup de ceux qui ont servi les armées autrichiennes, du côté de Strasbourg.[30]»

… et Savary …

---

29 *Bruchstücke aus dem Leben des Charles Schulmeister von Meinau, als angeklagter Hauptspion des Napoléon* (Leipzig, 1817), pp. 6-7. Bien que ce traité le défendant fût publié anonymement, Schulmeister en fut presque certainement l'auteur. Tout d'abord et avant tout, il avait tout à gagner d'une disculpation sur ses services passés rendus à Napoléon. De plus, bien que des faits et des dates sur lui-même, sa femme et leurs enfants ne soient pas tout à fait exacts (sans doute pour protéger sa famille), le pamphlet contient de nombreux détails précis sur ses ancêtres et sa vie antérieure, détails que Schulmeister seul était à même de savoir.

30 Lettre 15008 de la correspondance publiée de Napoléon, écrite à Paris le 5 avril 1809, citée par André Palluel, *Dictionnaire de l'Empereur* (Paris, 1969), p. 429.

Il nous faut présenter un autre acteur, René Savary, le duc de Rovigo[31], avant de compléter la distribution des acteurs principaux de ce drame. Schulmeister et Savary étaient devenus amis très jeunes à l'époque où ils servirent la France sous le général Victor Moreau[32]. Entre 1804 et 1815, les deux furent presque toujours au même endroit en même temps, actifs pour faire avancer la cause de Napoléon, au service duquel Savary s'était engagé comme soldat presque dès le début. Pendant des années, il fit résolument preuve de services loyaux, il était l'aide de camp de Napoléon, c'est-à-dire son sbire principal avant d'être nommé à la tête de la police secrète et posté à Paris, le 8 juin 1810.

Schulmeister ne tint jamais un rang militaire normal. Il servit Napoléon d'abord comme « observateur militaire » puis comme vivandier ou cantinier colportant des produits de luxe tels les alcools vendus à crédit aux troupes. Finalement en 1809, il fut nommé « commissaire général des armées ». Toutes ces positions furent temporaires, dotées du grade extraordinaire de commandant adjudant. Savary était l'aide de camp officiel de Napoléon alors que Schulmeister remplissait les fonctions d'aide de camp inofficiel de Savary.

A trois occasions différentes, Savary choisit Schulmeister pour diriger la police militaire dans des villes occupées par l'armée française. En 1807, quand Savary se vit conférer le droit de porter la Grande Croix de la Légion d'honneur, Schulmeister eut carrément à demander à Napoléon le droit de porter la simple Croix de la Légion d'honneur et fut rembarré (voir l'encadré « récompenses » en annexe). Après la victoire française à Friedland de 1807, Savary fut nommé duc de Rovigo; alors que la seule preuve de la présence de Schulmeister à Friedland fut une cicatrice bien visible. Et ainsi de suite. Savary accumulait les postes légitimes et la reconnaissance ouverte qui étaient refusés à Schulmeister. Napoléon récompensait les espions comme Schulmeister avec de l'argent dont les comptes ne faisaient point état.

Un camaïeu de Schulmeister avant 1809

Carl Ludwig Schulmeister (1770-1853)[33], fils d'un pasteur luthérien naquit dans la ville de Neu-Freistett, aujourd'hui partie de la ville de Freistett, dans le pays de Bade en Allemagne. Au jeune âge de 22 ans, il se rendit à Sainte-Marie pour épouser Louisa Charlotta Unger (1773-1844), alors

---

31 La plupart des ouvrages de référence contiennent une notice biographique sur Anne-Jean-Marie Savary (1774-1833) qui devint le duc de Rovigo après la bataille de Friedland en 1807. Savary servit Napoléon fidèlement jusqu'à la fin, il essayé de partager l'exil de l'Empereur mais fut condamné à mort *in absentia* à la place. Il revint en France pour blanchir son nom en 1819 et termina ses jours en Afrique à la tête d'une force française d'occupation. Ses mémoires en huit volumes très édulcorées, publiées en 1828 en français et dans une traduction anglaise, ne constituent pas un document historique fiable de son époque.

32 Jean Victor Moreau (1763-1813), « Xenophon moderne », jouit d'une carrière militaire distinguée comme commandant de l'armée du Rhin jusqu'à ce que Napoléon et lui se heurtent parce qu'il refusa d'entrer dans la Légion d'honneur nouvellement créée. Éclaboussé par association avec la conspiration royaliste qui força Napoléon à ordonner le meurtre du Duc d'Enghien en 1804, Moreau se vit dépouillé de sa luxueuse propriété de Grosbois dans la banlieue parisienne de Boissy-Saint-Léger puis exilé en Amérique. Après avoir visité les chutes du Niagara et les vallées fluviales de l'Ohio et du Mississipi, il acheta une splendide demeure à Morrisville, Pennsylvanie et une résidence dans la ville de New York. Réceptif aux propositions du tsar Alexandre de Russie de rejoindre les Alliés s'opposant à Napoléon après 1812, Moreau retourna en Europe, y perdit ses deux jambes, - puis sa vie - par une balle de canon tirée près de Dresde dans un combat de tirailleurs avant la défaite de Napoléon dans la bataille de Leipzig en octobre 1813. Les informations proviennent de l'ouvrage de Paul Svinine, *Some Details concerning General Moreau and His Last Moments[...]*, 2e éd. (Boston, 1814).

33 Schulmeister est mentionné fréquemment dans des ouvrages sur l'espionnage. Pour cette étude, j'ai surtout recouru aux sources suivantes : le livre de Schulmeister *Bruchstücke* (cf. note 29 ci-dessus); celui d'Alexandre Elmer, *Schulmeister : l'agent secret de Napoléon*, traduction française de l'original allemand (Paris, 1932, repr. 1980); et surtout pour les détails relatifs à la propriété alsacienne de Schulmeister, la Meinau, aux travaux bien recherchés de Zoltan-Étienne Harsany, « Charles-Louis Schulmeister, citoyen de Strasbourg et espion de Napoléon I », *Saisons d'Alsace* 51 (1974), pp. 84-99.

âgée de 18 ans. Elle était l'enfant unique du directeur des mines de Sainte-Marie[34]. C'est ainsi que dès 1792, Schulmeister apprit à connaître la région du nord-est de la France où de nombreuses générations d'Augspurger vécurent. Peut-être maintint-il le contact avec Sainte-Marie, puisque une presque contemporaine du nom de Schulmeister, également de Freistett et très probablement une parente, y vécut après son mariage en 1810[35].

En 1797, les Schulmeister s'étaient définitivement installés à Strasbourg où la famille Unger, belle-famille de Schulmeister, possédait aussi une maison. Marchand de nom, Schulmeister était dans la contrebande et vivait de cette occupation secondaire lucrative. Ses affaires de contrebande lui donnèrent du fil à retordre avec les autorités françaises locales et, pour un temps, il fut forcé de s'exiler de l'autre côté du Rhin, dans le pays de Bade. Il mit alors ses services à la disposition des Autrichiens, comme il l'avait apparemment déjà fait par le passé. Schulmeister maîtrisait aussi bien l'allemand que le français, connaissait la topographie des rives droite et gauche du Rhin à la hauteur de Strasbourg, de plus il avait ses entrées dans le camp ennemi. Toutes ces capacités réunies le rendaient infiniment précieux à Napoléon et le futur chef de la France ne manqua pas d'exploiter le moindre avantage pour préparer sa première campagne sur le sol allemand.

En mars 1804, Savary fut chargé d'organiser l'enlèvement, la cour martiale fictive et l'exécution du malheureux duc d'Enghien, un Bourbon qui depuis 1798 vivait exilé dans le pays de Bade[36]. Devinez qui donna probablement un coup de main à Savary dans cette affaire tortueuse ? A l'époque déjà, cet acte était considéré comme criminel et entraînait des implications internationales. Mais la mort du duc d'Enghien mit fin à une série d'attentats contre Napoléon, alors premier consul, et ouvrit la voie vers son couronnement comme Empereur des Français en décembre 1804.

Napoléon faisait son chemin. Sa campagne militaire de 1805 se termina par une victoire inattendue et décisive sur les autrichiens à Ulm en octobre. Grâce à l'imagination et à l'audace dont l'agent double Schulmeister fit preuve - il agissait avec la confiance des Autrichiens mais travaillait en réalité pour la France - quelques 30.000 soldats autrichiens se rendirent sans combattre. Ulm rendit possible la victoire spectaculaire d'Austerlitz de décembre 1805. Les forces française occupèrent Vienne, la capitale autrichienne, de novembre 1805 à janvier 1806. En récompense des services rendus, Schulmeister obtint le poste potentiellement fortement lucratif de commissaire de la police militaire dans Vienne occupée. Au printemps de 1806, devenu très riche, Schulmeister rentra à Strasbourg où il acheta aussitôt la Canardière, vaste terrain dans la banlieue sur lequel il fit élever sa propriété de la Meinau en 1809. Pendant ces trois années, Napoléon lui confia d'autres tâches subversives qui lui valurent de nouvelles récompenses monétaires fabuleuses.

Savary et Schulmeister accompagnèrent Napoléon tout au long de la campagne en Europe centrale de 1806 et 1807,

---

34 Le 20 février 1792 en l'église luthérienne de Sainte-Marie, Carl Ludwig Schulmeister, 22 ans, chef-comptable à Kork, c'est-à-dire Kehl, dans le pays de Bade, fils de Johann Gottfried Schulmeister et Johannetta Élisabetha « Ritzhaub » de Freistett, épousa Louisa Charlotta Unger, 18 ans, fille de Johann Carl Unger et Maria Charlotta Schreiber de Sainte-Marie.

35 Louisa Ernst Schulmeister, née en 1785 à Freistett, fille de Christian Ernst Schulmeister, pasteur, et Maria Élisabeth Leicht, épousa le physicien David Cellarius, veuf, à Sainte-Marie le 2 janvier 1810.

36 Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien (1772-1804), fut tué par un peloton d'exécution à Vincennes près de Paris le 21 mars 1804 après avoir été kidnappé de sa maison à Ettenheim dans le pays de Bade en Allemagne où il avait été exilé, conduit en France et sommairement jugé. Cet acte hanta Napoléon le reste de sa vie.

également lors de la victoire sur les Prusses à la bataille de Iena en octobre 1806. C'est de Berlin occupée, en novembre 1806, que Napoléon mit en place le soi-disant « blocus continental », un blocus sur le papier dont le but était de nuire au commerce de l'Angleterre en fermant le marché européen aux produits britanniques. En fait, le blocus continental servit à grossir les affaires des contrebandiers. Et Schulmeister y excellait en l'occurrence.

En dépit des chances inégales, le subterfuge osé de Schulmeister tira Savary d'affaire à la bataille de Wismar du 4 novembre 1806. Treize hommes, tout juste, combattant sous les couleurs françaises firent plus de 500 prisonniers ennemis. Sur cet incident Savary écrit - bien sûr sans donner le nom de Schulmeister : « J'avais avec moi un homme d'un courage et d'une présence d'esprit peu commune; il prit un détachement de quarante hommes, et avec une témérité qui tenait de l'extravagance, il se jeta dans Wismar, assembla la garnison …, lui fit fermer les portes de la ville, où il se plaça lui-même. L'avant-garde du général [opposé] se présenta à la pointe du jour pour y entrer; elle fut culbutée par le détachement enfermé dans la ville, qui sagement ne la poursuivit pas.[37]»

L'armée française prit ses quartiers d'hiver loin de chez elle. Et c'est au cœur de l'hiver de 1807, en janvier, que Napoléon fit la connaissance de la comtesse Marie Walewska[38], belle et jeune patriote polonaise dont il ne fait aucun doute qu'elle fut la maîtresse qui compta le plus. Les affaires de cœur de l'Empereur exigeaient tout autant le secret diplomatique de ses aides que les affaires d'empire.

En juin 1807, Napoléon remporta la victoire de Friedland sur les Russes, c'est-à-dire de Pravdinsk dans la Pologne contemporaine. Savary fut récompensé avec un titre honorifique et Schulmeister arbora avec fierté une blessure au visage qu'il avait reçue à Friedland où son rôle exact reste obscur. En juin et juillet 1807, Schulmeister fut préfet de police dans la ville occupée de Königsberg dans les Pays Baltes qui devint Kaliningrad. Peu de temps après la défaite finale et l'exil de Napoléon, les Prusses arrêteront Schulmeister et le conduiront dans cette même ville pour l'interroger et le juger.

Par Savary, Napoléon désigna Schulmeister pour être chef de sécurité des opérations pendant le congrès réuni à Erfurt en septembre et octobre 1808. Cette rencontre au sommet avait été convoquée pour permettre à Napoléon apparemment invincible de parader devant de nombreux petits et grands potentats, en particulier devant le tsar Alexandre de Russie. Le célèbre auteur allemand, Johann Wolfgang Goethe, se rendit à Erfurt pour rencontrer Napoléon.

En décembre 1806, la naissance d'un fils illégitime avait prouvé à Napoléon qu'il était capable d'engendrer son propre successeur pour peu qu'il ait une autre épouse. Aussi, l'un des buts du congrès d'Erfurt fut-il de permettre à Napoléon d'aborder un sujet de très grande priorité sur son agenda personnel : trouver une autre épouse, issue d'une maison régnante d'Europe, dans le but de concevoir un héritier légitime pour sa succession héréditaire, désormais garantie par la Constitution. En automne 1808, Napoléon considérait le tsar Alexandre comme beau-frère potentiel. Le travail de Schulmeister comme chef de sécurité des opérations à Erfurt, s'il avait été mis sur papier, eût été d'une lecture fascinante.

---

37 *Mémoires du Duc de Rovigo pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon*, t. II (Paris, 1828), p. 310. Sur les mérites historiques des souvenirs de Savary cf note 31 ci-dessus.

38 Marie Laczinski (1789-1817), troisième femme du riche septuagénaire, le comte Anastasius Colonna-Walewicz-Walewski, et mère du fils de Napoléon (techniquement légitime), Alexandre Florian Joseph Colonna, comte Walewski (1810-1868).

L'année 1809 marque l'apogée de Schulmeister et Napoléon. A Strasbourg, Savary recruta Schulmeister en tant que commissaire général des armées de France pour la campagne militaire à venir contre l'Autriche. En avril 1809, les forces françaises vainquirent les Autrichiens à Ratisbonne et à Landshut et à Wagram en juillet 1809. Au début mai 1809, Vienne fut à nouveau occupée par les Français pour 191 jours. Une fois de plus, Savary fut chargé de la ville occupée et nomma à nouveau Schulmeister chef de la police militaire française.

Après la bataille de Wagram, Napoléon passa quatre mois au palais de Schönbrunn, près de Vienne. En tant que vainqueur, il en avait exproprié l'empereur d'Autriche. La comtesse Walewska y séjournait aussi. En présence du grand patron sur le devant de la scène, Schulmeister a dû vraisemblablement bien s'acquitter de sa tâche pour être resté aussi longtemps en poste dans la capitale autrichienne occupée par les Français - et en avoir autant profité.

… et Bernard

Au plus tard, pendant la deuxième occupation de Vienne, Schulmeister entra en contact avec Bernard qui avait réussi d'une manière ou d'une autre à se procurer la licence pour les casinos et jeux dans Vienne occupée. Nous avons brièvement évoqué Bernard et le rencontrerons encore un peu plus tard, car lui et Schulmeister confieront l'administration de leurs propriétés jumelles près de Paris à trois des quatre familles Augspurger qui font l'objet de cet article.

Une description d'époque de Schulmeister à Vienne

Un médecin faisant partie du personnel de Napoléon et qui connut Schulmeister pendant la deuxième occupation de Vienne en fit une description personnelle et remarquable, elle date du 27 septembre 1809 : « On m'a fait trouver, ce matin, avec le commissaire français chargé de la police de Vienne. C'est un Strasbourgeois, nommé Charles Sulmester,[39] homme d'une intrépidité rare, d'une présence d'esprit imperturbable et d'une finesse prodigieuse. J'étais curieux de voir ce personnage, dont on m'avait cité mille faits surprenans. Dans les premières campagnes d'Allemagne, il était premier espion de l'empereur, et a rendu de si grands services, qu'il y a gagné 40.000 livres de rentes. Il y a quatre ans que, chargé de remettre une lettre de notre ministre à un personnage important de l'armée autrichienne, il passa chez l'ennemi, comme bijoutier allemand, muni d'excellens passeports, et portant avec lui une assez belle provision de diamans et de bijoux : mais il fut vendu, signalé, arrêté et fouillé. Sa lettre était dans le double fond d'une boîte d'or. On la trouva, et on eut la sottise de la lire tout haut devant lui. Jugé et condamné à mort, il fut livré aux soldats qui devaient l'exécuter; mais il était nuit, et on remit son supplice au lendemain matin. Il reconnaît, parmi ceux qui le gardent, un déserteur français, cause avec lui, le séduit par l'appât du gain, fait venir du vin, boit avec son escorte, glisse de l'opium dans la boisson, enivre ses gardes, prend un de leurs habits, s'échappe avec le Français, et, avant de rentrer, trouve le moyen de prévenir celui pour qui était la lettre saisie, et de ce qu'elle contenait, et de ce qui lui était arrivé. Ce trait a l'air d'un roman : il m'a été attesté par vingt officiers supérieurs, qui reconnaissent que, dans son genre, on n'a jamais trouvé un plus adroit négociateur. Il inspire aux Viennois une telle terreur, qu'il vaut à lui seul un corps d'armée. Sa figure répond à sa réputation. Il a

[39] L'orthographe choisie par l'auteur pour le surnom de Schulmeister, « Sulmester », montre clairement comment ce nom typiquement allemand était prononcé par des francophones. Dans *Bruchstücke* (cf. note 29 ci-dessus), pp. 69-70, Schulmeister explique effrontément que c'était la difficulté de prononcer son nom en français qui le fit adopter plusieurs faux noms dont « Monsieur de Charles » et « der Herr von Meinau » - comme si les faux noms n'avaient rien à voir avec l'espionnage !

l'œil vif, le regard pénétrant, l'air sévère et résolu, les mouvemens brusques, l'organe sonore et ferme. Sa taille est moyenne, mais il est robuste, et d'un tempérament bilieux-sanguin. Il connaît l'Autriche parfaitement, et dessine de main de maître le portrait des individus qui y jouent un grand rôle. Il possède à Strasbourg plusieurs fabriques. Il ne cache point qu'avant de faire le métier d'*observateur* militaire, il était chef de contrebandiers en Alsace. La contrebande et la police, dit-il, se ressemblent beaucoup. Il porte au front de profondes cicatrices, qui prouvent qu'il n'a point reculé dans les occasions critiques. Cet homme à est aussi généreux. Il élève chez lui deux jeunes orphelins qu'il a adoptés[40].»

Schulmeister « se retire » à la Meinau en 1809

Schulmeister atteignit le sommet de sa renommée et de sa fortune pendant son deuxième séjour à Vienne où il passa une grande partie de son temps sous l'œil vigilant de Napoléon. L'armée française quitta la ville en novembre 1809; le mois suivant, Schulmeister était rentré à Strasbourg et se « retirait » de la vie publique. Les plans du manoir de la Meinau étaient en projet depuis qu'il avait acheté la Canardière en mai 1806, une propriété de la banlieue strasbourgeoise, qu'il avait financée grâce à l'argent que Napoléon lui payait annuellement pour son contre-espionnage excellent et efficace à Ulm, somme à laquelle s'ajoutaient les profits collectionnés durant deux mois à son poste de commissaire de la police militaire française dans Vienne occupée.

Sans compter les espèces apportées par la contrebande - des espèces à l'origine délicieusement obscure - après l'instauration du blocus continental en novembre 1806. L'impératrice Joséphine[41], par exemple, n'avait pas l'intention de se passer des produits de luxe et autres raffinements britanniques malgré le blocus décidé par son mari. Les autres services que Schulmeister rendit à Napoléon durant la campagne en Europe centrale de 1806-1807, au congrès d'Erfurt en 1808 et pendant la seconde longue occupation de Vienne en 1809 lui procurèrent le nécessaire pour réaliser pleinement ses plans pour la Meinau.

Dès qu'il eut acheté la Canardière, Schulmeister essaya d'agrandir son terrain en acquérant des parcelles de terre voisines. Il



Obélisque indiquant la Meinau

40 C. L. Cadet de Gassicourt, *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière [...]* (Paris, 1818), pp. 355-57.

choisit un site pour le grand manoir où il vécut vraiment avec sa famille, il appela cette partie de sa vaste propriété « Meinau » (qu'on peut traduire approximativement : « mon coin de pré dans le monde »). Schulmeister engagea un illustre architecte allemand pour dessiner les plans de la demeure et donna commission à un sculpteur allemand, nouvellement arrivé à Strasbourg, de créer des œuvres d'art pour la maison et les jardins[42].

En 1808, Schulmeister était devenu membre d'une loge maçonnique de Strasbourg; en l'honneur de sa nouvelle organisation fraternelle, il fit placer un mystérieux obélisque de pierre enlacé par un serpent couvert de symboles maçonniques comme poteau indicateur sur la route principale menant à la Meinau. Situé à une très grande distance du site véritable du manoir, on peut y lire « Straße nach Meinau », ce qui révèle le vrai sens du nom que Schulmeister donna à sa propriété. Avec le nom de Meinau, Schulmeister voulait faire savoir, « Où que vous regardiez, aussi loin que porte le regard, cela m'appartient, c'est mon coin de pré sur le monde ».

Seul cet obélisque et deux bâtiments annexes du manoir de la Meinau existent encore. L'étang créé comme arrière plan du magnifique manoir est devenu un jardin public, c'est le seul espace resté intact après que tout le terrain inoccupé de la propriété fut transformé en quartier d'habitations ouvrières au début du XX^{e} siècle. C'est pourquoi, aujourd'hui, la splendeur que Schulmeister avait créée à la Meinau ne vit que dans les textes.

La Meinau

« Le château s'élevait au bout d'une petite route latérale de la grande route de Strasbourg à Bâle, bordée de platanes des deux côtés. Il était d'une extrême simplicité et d'un goût exquis, rappelant un peu par ses lignes un temple grec. Un majestueux péristyle en grès blanc avec quatre colonnes corinthiennes formait l'entrée. On avait accès par là au grand salon, un salon de réception de onze mètres de haut. Un grand nombre de pièces y donnaient, toutes vastes, où Schulmeister espérait pouvoir loger l'empereur venant un jour lui rendre visite. Au-dessus de ce rez-de-chaussée se trouvait un premier étage dont les pièces donnaient sur une galerie entourant le grand salon.

L'installation intérieure était digne de l'extérieur, le tout d'un extrême bon goût …

A droite et à gauche du château s'élevaient deux autres bâtiments contenant l'un des habitations pour domestiques et l'autre des écuries. Plus loin il y avait une ferme modèle installée avec tout le confort possible et munie d'une basse-cour qui contenait toutes les espèces de poules, jusqu'aux plus rares.

Mais ce qui faisait le principal attrait de la Meinau, c'était l'incomparable parc qui s'étendait derrière le château.

A l'entrée, sur le fond vert des bosquets, se trouvait un Faune en grès rouge, assis sur un rocher et jouant de la flûte. Plus loin, et de toutes parts, l'on trouvait niché dans les buissons, ici un petit temple grec, là une tonnelle, une statue, un buste, une gloriette ou des bancs de pierres, artistement travaillés. Le parc contenait un grand nombre d'œuvres d'art qui offraient au visiteur de charmants coups d'œil.

---

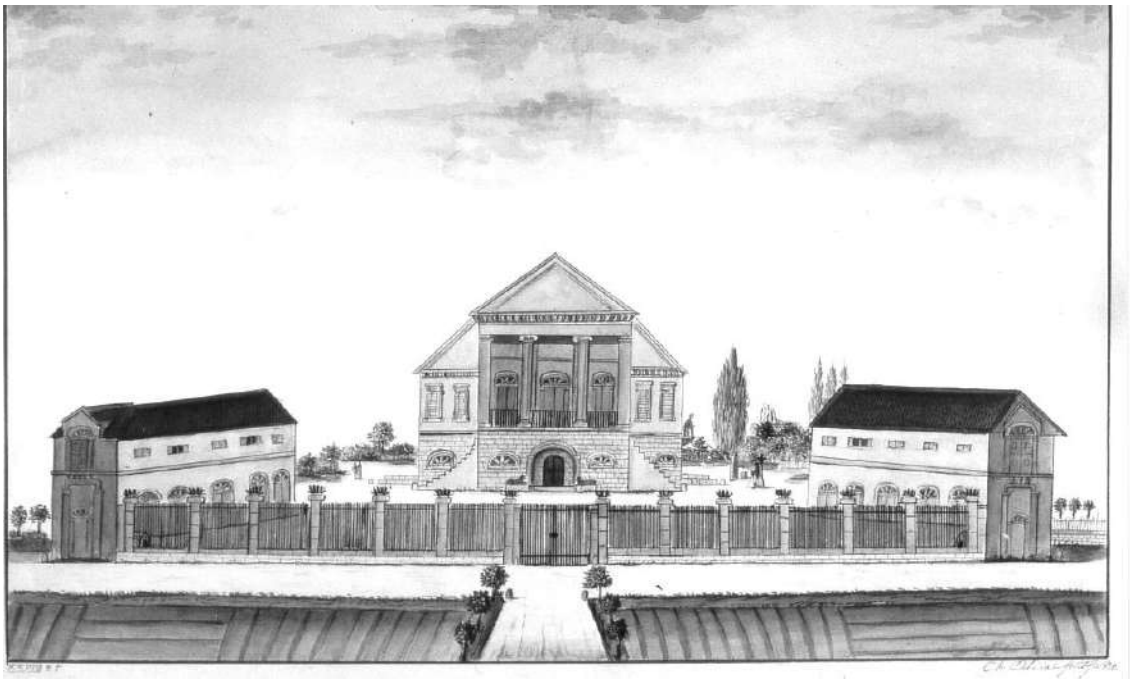
[42] Friedrich Weinbrenner (1766-1829) de Karlsruhe fut l'architecte de la Meinau; Landolin Ohmacht (1760-1834), natif de la Forêt-Noire en Allemagne, sculpta les gracieuses statues qui ornaient le manoir et la propriété. Les deux hommes étaient des « célébrités » à Strasbourg quand la Meinau fut en construction, ils venaient de travailler ensemble pour créer un monument honorant la mémoire du général Louis Charles Antoine Desaix de Vegous (1768-1800), un camarade d'armes très aimé et qui était tombé à Marengo lors de la première victoire de Napoléon. Savary avait commencé sa carrière militaire comme aide-de-camp de Desaix. Les informations sur Weinbrenner et Ohmacht proviennent de *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. 41 (1896; repr. Berlin, 1970), pp. 500-502, et t. 24 (1887; repr. Berlin, 1970), pp. 204-207, respectivement.

La pièce d'eau qui apparaissait partout entre les branches des arbres, était peuplée d'innombrables oiseaux aquatiques, pour lesquels Schulmeister avait une grande prédilection. Au milieu de la nappe d'eau s'élevait sur une petit îlot la statue de Neptune. Schulmeister, qui aimait beaucoup les fleurs exotiques, en avait planté dans tous les coins de son parc.

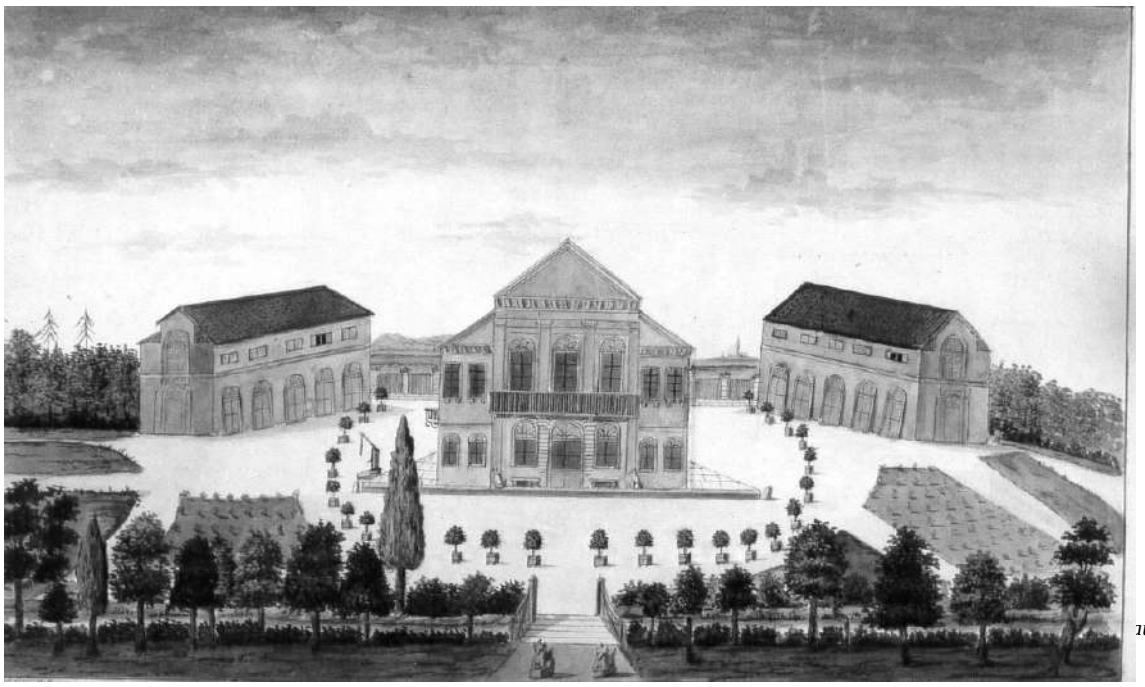
Bref, partout où l'on allait, l'on trouvait de quoi vous ravir, et les personnes qui avaient eu la bonne fortune de voir toutes ces splendeurs en revenaient enchantées, disant qu'on ne pouvait rien voir de plus beau.[43]»

L'impératrice Joséphine en visite à la Meinau

Napoléon et Joséphine arrivèrent à



Dessin de la Meinau vue de face.



Dessin de la Meinau vue de dos.

Strasbourg le 5 avril 1809 : il y passa la nuit, elle logea près de deux mois dans le palais nouvellement construit pour le couple impérial. Pendant son séjour à Strasbourg, l'impératrice Joséphine se rendit plusieurs fois à la Meinau. « L'impératrice admira beaucoup le parc, et à son retour à Paris, voulant prouver qu'elle n'avait pas oublié son aimable amphitryon, elle lui envoya un grand nombre de plantes rares et précieuses qu'elle choisit dans le parc de la Malmaison, »[44] sa propriété au nord de Paris, célèbre pour ses jardins de fleurs. Entre parenthèses, de nos jours le somptueux parc public de Strasbourg crée sur les terrains de cette résidence impériale et portant toujours le nom de l'Orangerie de Joséphine - Schulmeister tenta sûrement de l'imiter - est tout ce que n'est pas le minable parc public de la Meinau, situé dans un bon quartier de la ville, il est très bien entretenu et, par conséquent, un lieu de promenade favori.

L'impératrice française prenait son thé - provenant sans aucun doute de la contrebande - avec Louisa Unger Schulmeister, l'épouse de l'agent secret le plus important de Napoléon dans l'élégante résidence fraîchement achevée de celle-ci alors que, une fois de plus, leurs maris partaient vers l'est pour s'engager une fois de plus dans un conflit avec les Autrichiens - et retrouver une comtesse polonaise. A quelle vitesse la scène allait changer ! Joséphine était sur le point de devenir de l'histoire ancienne. Nous avons déjà évoqué ce qui outre les affaires d'État retenait l'attention de Napoléon au cours de l'été et de l'automne 1809 dans la capitale autrichienne occupée.

Napoléon divorça de Joséphine en décembre 1809, au printemps suivant, il épousa Marie Louise, archiduchesse d'Autriche, n'ayant que dix-huit ans[45]. La nouvelle impératrice des Français était une fille de l'empereur François d'Autriche dont quelques mois plus tôt, le conquérant Napoléon avait pris la résidence à l'extérieur de Vienne pour s'y détendre avec la comtesse Walewska entre autres conquêtes. L'équilibre du pouvoir avait penché et Napoléon dut se contenter de l'empereur d'Autriche comme beau-père plutôt que du tsar de Russie comme beau-frère. Toutes les guerres ne sont pas gagnées ou perdues sur le champ de bataille.

Les Augspurger à la Canardière puis à la Meinau

Un autre événement de décembre 1809 est en fait bien plus central à notre histoire que le divorce de Napoléon. Le 13 décembre 1809, le troisième enfant de Christian Augspurger, **A11**, et Catharina Hauter, Magdalena Augspurger, **A113**, naquit à la Meinau. Un autre Christian Augspurger, d'environ une dizaine d'années plus âgé que le nouveau père, fut requis pour être l'un des deux témoins officiels au bureau de l'état civil pour l'enregistrement de la naissance de cette fille[46].

Voilà encore une autre famille Augspurger, la famille **C** dans la généalogie. Le lien de cette famille avec les familles **A** et **B** n'a pas encore été déterminé. La famille Augspurger **C** ne sera mentionnée qu'au passage dans le récit puisqu'aucun de ses membres n'immigra dans le comté de Butler. Ces Augspurger aussi étaient originaires de Sainte-Marie. Quand, entre février 1808 et

44 Moeder, p. 21.

45 Marie Louise, archiduchesse d'Autriche puis duchesse de Parme (1791-1847), mère du fils unique légitime de Napoléon, Napoléon François Charles Joseph, le roi de Rome, officiellement Napoléon II (1811-1832). Séparée de l'Empereur exilé, l'impératrice se lia d'amitié avec son garde et guide autrichien, le compte Adam Adalbert de Neipperg qu'elle épousa morganatiquement après le décès de Napoléon en 1821.

46 Christian Augspurger, **A11**, est décrit comme « cultivateur demeurant à [la] Meinau, hors la Porte d'Austerlitz » dans le certificat de naissance civil de sa fille « Madeleine » Augspurger, **A113**, signé le jour de sa naissance, le 13 décembre 1809, Christian Augspurger, **C3**, et un sergeant de police local furent les témoins.

décembre 1809, Christian Augspurger, **A11**, déménagea d'Ixheim pour aller vivre dans la juridiction de Strasbourg, il rejoignit un groupe d'anabaptistes - qui comptait d'autres Augspurger - fermiers sur la propriété de la Canardière bien avant que Schulmeister ne l'achetât en 1806 et n'y créât la Meinau.

Rien ne permet de deviner dans quelles circonstances Schulmeister engagea Christian Augspurger sur le domaine de la Meinau et comment il l'attira d'Ixheim à Strasbourg. Apprit-il son existence par les agriculteurs Augspurger dont il hérita en achetant la Canardière ? Ou vint-il à l'employer suite aux liens que sa femme entretenait avec Sainte-Marie, sa ville natale, et celle de Christian Augspurger ?

Pendant les huit années vécues à la Meinau,1809-1817, Christian Augspurger, **A11**, travailla aux côtés de Christian Augspurger (1773/74-1818), **C3**. Les deux homonymes avaient épousé des femmes originaires de la proche région de Deux-Ponts. Comme elles avaient régulièrement des enfants au long des années passées sur le domaine alsacien de Schulmeister, ils eurent souvent l'occasion d'être le témoin civil l'un de l'autre pour une naissance et une fois pour un acte de décès. Les chercheurs modernes qui recueillent la documentation se rapportant aux deux hommes ont la tâche facilitée pour distinguer les deux homonymes presque contemporains du fait que **C3** ne pouvait écrire son nom.

En 1786 Noah Augspurger, **C**, père de l'illettré Christian Augspurger, était arrivé avec sa famille dans la région de Strasbourg. Presque de suite, il s'installa sur une propriété rurale appelée la Canardière au sud-ouest des murs de Strasbourg. Le sol marécageux de la Canardière – « Entenfang » en allemand - était un refuge naturel pour les canards et avait d'abord servi de retraite de campagne pour les chasseurs de canards. Une entrée sans date dans le *Registre de population* de Strasbourg couvrant les année 1798 à 1811 relève les noms de plus de quarante résidents dont la majorité porte des noms anabaptistes typiques[47].

La famille de Christian Augspurger qui immigra vers le comté de Butler vécut à la Meinau de 1809 jusqu'à leur premier départ pour l'Amérique au printemps de 1817, comme le prouvent les actes de naissance de cinq autres enfants dans les registres de l'état civil. Barbara Augspurger, **A114**, naquit le 20 août 1811 et l'un des deux témoins qui signèrent le certificat de naissance avec Christian Augspurger fut le beau-père de Schulmeister, Jean Charles (Johann Carl) Unger, « cidevant directeur des mines ». A sa retraite, lui et son épouse quittèrent Sainte-Marie pour Strasbourg afin de se rapprocher de leur fille unique. Les Unger habitaient une autre propriété de Schulmeister près de la Meinau. Christian Augspurger, **A115**, naquit à la Meinau le 19 janvier 1813 et le lendemain, son père enregistra la naissance de ce fils auquel il avait donné son nom.

Faisant un saut en avant dans le temps nous passons à Maria Augspurger, **A117**, née le 26 juillet 1815 dont Christian Augspurger rapporta la naissance à l'administration civile le lendemain. Puis, peu avant leur départ de Strasbourg, le 4 février 1817 Jacob Augspurger, **A118**, vint agrandir la famille et son père signala sa naissance le lendemain.

Christian Augspurger en 1814

Qu'en est-il de la petite Augspurger sans nom, **A116**, qui ne vécut que quelques semaines en été 1814 ? Les descendants Augspurger en Amérique n'ont pas de documents signalant l'existence d'un treizième en-

47 *Registre de population* 61, Section XI, propriété n° 63, pp. 503-504, consulté aux Archives municipales de Strasbourg, contient des entrées sporadiques et non datées pour les années 1798 à 1811 et documente quarante personnes à la Canardière portant des noms anabaptistes caractéristiques comme Egli, Eigsty, Eyer, Gerber, Lauber, Müller, Steiner, Ummel et Zimmermann en plus de Augspurger.

fant dans la famille. Cependant les maigres détails rassemblés dans la documentation strasbourgeoise pourraient se combiner avec la tradition locale du comté de Butler pour avancer des hypothèses sur les déplacements de Christian Augspurger lors d'une période particulièrement mouvementée de l'histoire de France.

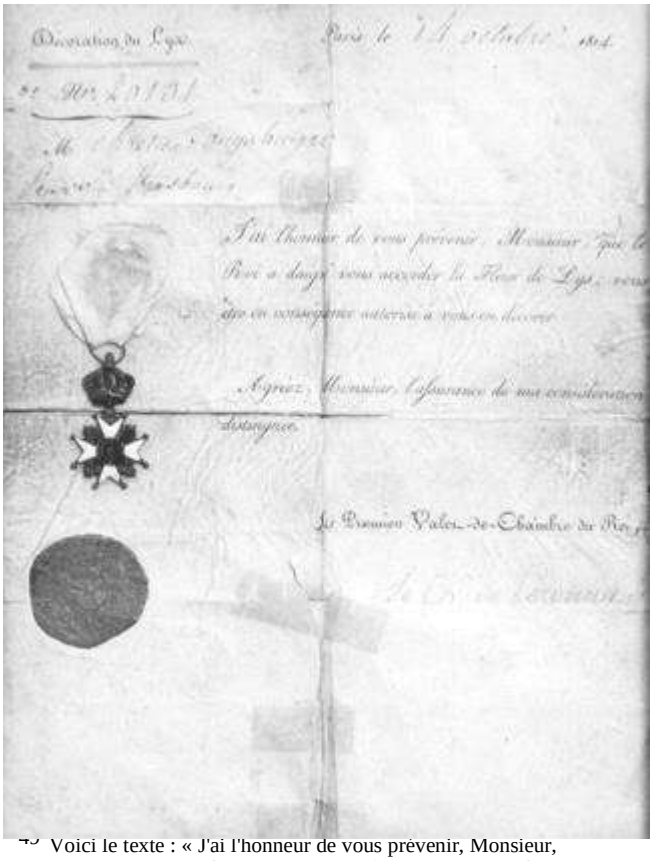
Il n'y a pas d'acte de naissance civil de l'enfant à Strasbourg. C'est une situation plutôt irrégulière, même en temps de guerre. Le 22 août 1814, Christian Augspurger, **C3**, - l'autre Christian Augspurger de la Meinau - et le beau-père de Schulmeister signalèrent au bureau de la mairie de Strasbourg le décès d'une fille de Christian Augspurger, **A11**, et de Catharina Hauter « dans la maison située [dans la] campagne de Sieur Schulmeister ». Il est spécifié que l'enfant était née à Strasbourg le 31 juillet précédent[48].

A mon avis, la seule explication possible de cette omission de déclaration de naissance par Christian Augspurger ou par toute autre à qui il aurait confié le soin de faire les démarches civiles obligatoires à sa place, est qu'au cœur de l'été de 1814, Christian Augspurger était absent de Strasbourg; d'autant plus qu'il ne signala pas non plus en personne le décès de sa fille.

La médaille de lys de Christian Augspurger

Le 14 octobre 1814, « Chrétien Augspurger, propriétaire à Strasbourg » se vit accorder le droit de porter la décoration du lys, la médaille de l'Ordre du Lys, par le premier valet de chambre du roi. Cette distinction était indéniablement une marque d'honneur mais n'est pas à confondre avec la légendaire Légion d'honneur créée par Napoléon en 1802. Bien que les médailles de la Légion d'honneur soient encore attribuées en France aujourd'hui, elles étaient incontestablement démodées à l'automne de 1814.

La fleur de lys était le symbole le plus ancien et le plus vénéré de la monarchie française - anathème dans les périodes où royalistes et monarchistes furent écartés du pouvoir. La récompense de Christian Augspurger fut attribuée non par l'Empereur Napoléon mais par son successeur sur le trône, le roi Bourbon Louis XVIII (1755-1824) dont le règne intérim commença le 3 mai 1814. Le formulaire autorisant le récipiendaire à porter la médaille, daté à Paris, ne spécifie pas pour quelles raisons le roi jugeait Christian Augspurger digne de porter cette distinction[49].



[48] Le décès de la petite Augspurger sans nom âgée de trois semaines, **A116**, fut enregistrée comme une mort-née, sa naissance n'ayant pas été signalée. La bureaucratie chargée de l'enregistrement civil des citoyens de France fonctionnait malgré les conditions dues à la guerre. Il est intéressant de relever que 2.688 résidents strasbourgeois se rendirent au bureau de l'état civil en 1814 pour signaler le décès de proches, de voisins ou de connaissances bien que les habitants de la banlieue furent empêchés de se rendre à Strasbourg durant une partie de l'année, un registre auxiliaire avait été tenu pour les citoyens vivant dans le voisinage de la Meinau.

[49] Voici le texte : « J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que le Roi a daigné vous accorder la fleur de lys, vous êtes en conséquence autorisé à vous en décorer. ». Suit une formule de politesse dans le style épistolier de l'époque, la lettre est signée par le premier valet-de-chambre du roi. Sur la récompense, cf. Séguy, *Assemblées*, p. 536, note 128.

Les descendants américains aiment penser que cette récompense ancienne accréditait les mérites ou innovations agricoles de Christian Augspurger. Mais il se cache certainement davantage derrière le certificat et la décoration qui porte le numéro 20.131.

Après le retour de roi Louis XVIII sur le trône de France en 1814, l'Ordre du Lys fut crée surtout pour rivaliser avec la Légion d'honneur de l'Empereur Napoléon exilé. Les médailles de lys furent en fait uniquement accordées pendant l'intérim de dix mois en 1814 et 1815; initialement une récompense militaire, la médaille devint rapidement populaire car elle proclamait la sympathie des porteurs pour la monarchie restaurée. On ne connaît pas moins de quinze versions différentes[50]. Elles furent tant en vogue que l'on camelotait de fausses copies incrustées de bijoux à des prix exhorbitants.

Si le numéro 20.131 du certificat de la distinction honorifique de Christian Augspurger signifie que 20.130 personnes furent ainsi honorées avant lui, il ne se trouvait certes pas en compagnie exclusive. Il se pourrait que la distinction du lys ait été distribuée très largement dans la deuxième moitié de 1814, c'était une démarche du gouvernement mal assuré du roi pour gagner le support des indécis au moment où certains individus favorables à Napoléon complotaient subversivement pour rendre le pouvoir à l'Empereur exilé.

Tout cela ne fait guère de sens. Nous pouvons probablement présumer que, selon la vieille tradition anabaptiste, Christian Augspurger qui était employé par l'espion chef de l'Empereur Napoléon exilé, se sera retenu de s'engager ouvertement en politique. De plus, au moment où Christian Augspurger se vit accorder le droit de porter la décoration royale de l'Ordre du Lys, son employeur Schulmeister travaillait clandestinement en France pour restaurer le pouvoir de l'Empereur Napoléon sur le continent.

Pourquoi Christian Augspurger accepterait-il une médaille qui à l'origine fut une distinction militaire et qui, en octobre 1814, était aussi politiquement très correcte ? Par ailleurs, il n'était pas « propriétaire » à Strasbourg comme le déclare le certificat. Il était l'un des nombreux cultivateurs de la splendide propriété de Schulmeister près de Strasbourg. Il a effectivement pu être le fermier principal de la Meinau à cette date-là mais la documentation civile de Strasbourg le concernant ne l'atteste pas. C'est Schulmeister qui était le « propriétaire à Strasbourg » en 1814.

La médaille de lys de Christian Augspurger est sûrement due à l'action de Schulmeister. Deux lettres écrites par le préfet du Bas-Rhin en août et septembre 1814 font allusion à l'emplacement séquestré de la Meinau - que Schulmeister y fut véritablement assigné à résidence ou non - comme l'un des meilleurs endroits de l'époque « pour des rendez-vous politiques qu'on voudrait envelopper de mystère »[51], c'est-à-dire c'était un lieu idéal pour y fomenter des conspirations secrètes bonapartistes. Si Schulmeister arrangea l'attribution de la médaille de lys à Christian Augspurger, c'était en partie certes pour reconnaître les mérites ou services remarquables de son employé, mais par extension, cette distinction

[50] Une description précise de toutes les versions connues de la médaille de lys, sans illustrations, se trouve dans l'ouvrage de Hermann von Heyden, *Die Ehrenzeichen und Medaillen von Frankreich und Belgien 1768-1902*, (Francfort/Main, 1903, repr., avec ce nouveau titre à Berlin, 1971), n° 152-167, pp. 46-51. D'après la photocopie du certificat et de la médaille de Christian Augspurger en ma possession, sa récompense devait être le n° 164 aux pp. 49-50, la médaille mesurait 40 mm de hauteur sur 25 mm de largeur et arborait au recto le profil du roi Henri IV et l'inscription « Vive Henri IV ».

[51] Lettres d'Adrien de Lezay-Marnésia (1769-1814), imprimées par Arthur Chuquet, *L'année 1814 à Lettres et mémoires* (Paris, 1914), p. 270 : citation d'une lettre du 5 septembre, 1814. Le 18 août 1814, Lezay-Marnésia écrivait : « Je le [Schulmeister] fait observer; mais sa police est autrement puissante que la mienne, tant en intelligence qu'en finances. Il doit avoir tout le corps des espions à ses ordres; il est riche, il est magnifique, son habitation [la Meinau] est isolée et communique au Rhin par les forêts » (p. 271).

tellement bienvenue à ce moment précis mettrait surtout en avant les sympathies monarchistes (feintes) de l'espion chef de Napoléon. N'oublions pas que Schulmeister était un superbe agent double.

Bernard ou Bertrand

La distinction fut-elle effectivement remise à Christian Augspurger en personne à Paris ? La tradition du comté de Butler dont certains détails sont altérés, l'affirme : Christian Augspurger s'était rendu dans la capitale en compagnie de son « cousin » Nicholas Augspurger pour conseiller quelque personnage célèbre en matière d'agriculture.

Voici ce que rapporte l'histoire parue en 1882 « The farm on which Christian Augsburger [*sic*] lived [i.e., Meinau] was so well improved, that princely personages and generals in the army frequently paid their visits there. Schulmeister also lived on the farm. It happened, however, that Marshal Bertrand received a large territory from Napoleon the First, on which he wished to introduce farming in the French style, and sought advice or information in regard to it; for which purpose he requested Christian Augspurger [*sic*] to come to Paris, where Bertrand then lived. Christian Augsburger complied with the request, and, in company with his cousin, Nicholas Augspurger, went there for the purpose, to the satisfaction of the marshal. They were shown through the parliamentary buildings and saw the throne. Later, Christian Augspurger received the medal of the Legion of Honor [*sic*]...with a description, and signed in the name of the emperor [*sic*].[52]»

La tradition du sud-ouest de l'Ohio se méprend sur le nom du régent de la France en octobre 1814. Et j'arguerais même que le nom du destinataire des conseils agricoles donnés par les cousins Augspurger est lui aussi erroné dans le récit. Il est vrai que le maréchal Henri Bertrand[53] avait été avec Napoléon à Ulm en 1805, à Friedland en 1807, et dans Vienne occupé en 1809 tout comme Savary et Schulmeister. Mais contrairement à Savary et Schulmeister, Bertrand resta avec Napoléon durant les deux périodes d'exil. Quand Christian Augspurger reçut la distinction du lys en octobre 1814, Bertrand était sur l'île d'Elbe depuis près de six mois. La documentation civile française de Sucy, qui sera citée sous peu, prouve bien que « Nigi » Augspurger, **B1**, et son fils Jacob Augspurger, **B11**, travaillaient près de Paris pour le compte d'un certain Bernard - il s'agit donc de Bernard et non de Bertrand.

En fonction des évidences disponibles, il me faut conclure que tout au long des générations on a appelé d'un faux nom l'éminent employeur de « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger. Je suppose que le nom de Bertrand, personnage bien connu et étroitement associé avec Napoléon, vint à remplacer le nom de Bernard qui lui ressemble et qui appartenait à un inconnu virtuel qui, durant les

---

52 *History ... of Butler County* (cf. note 7 ci-dessus), p. 601 : « La ferme sur laquelle Christian Augspurger [*sic*] habitait [c. à. d. la Meinau] avait été tant améliorée que des personnages princiers et généraux de l'armée y faisaient fréquemment des visites. Schulmeister aussi vivait sur la ferme. Il arriva, cependant, que le maréchal Bertrand reçut un vaste territoire de Napoléon I[er] sur lequel il souhaitait introduire l'exploitation agricole dans le style français et sollicita conseils et informations à ce propos; dans ce dessein il pria Christian Augspurger [*sic*] de venir à Paris où Bertrand vivait alors. Christian Augsburger répondit à sa demande et, en compagnie de son cousin, Nicholas Augspurger, se rendit sur place dans ce but, à la satisfaction du maréchal. On leur fit visiter les bâtiments du Parlement et le trône. Plus tard, Christian Augspurger reçut la médaille de la Légion d'honneur [*sic*] munie d'une description et signée au nom de l'Empereur [*sic*]»

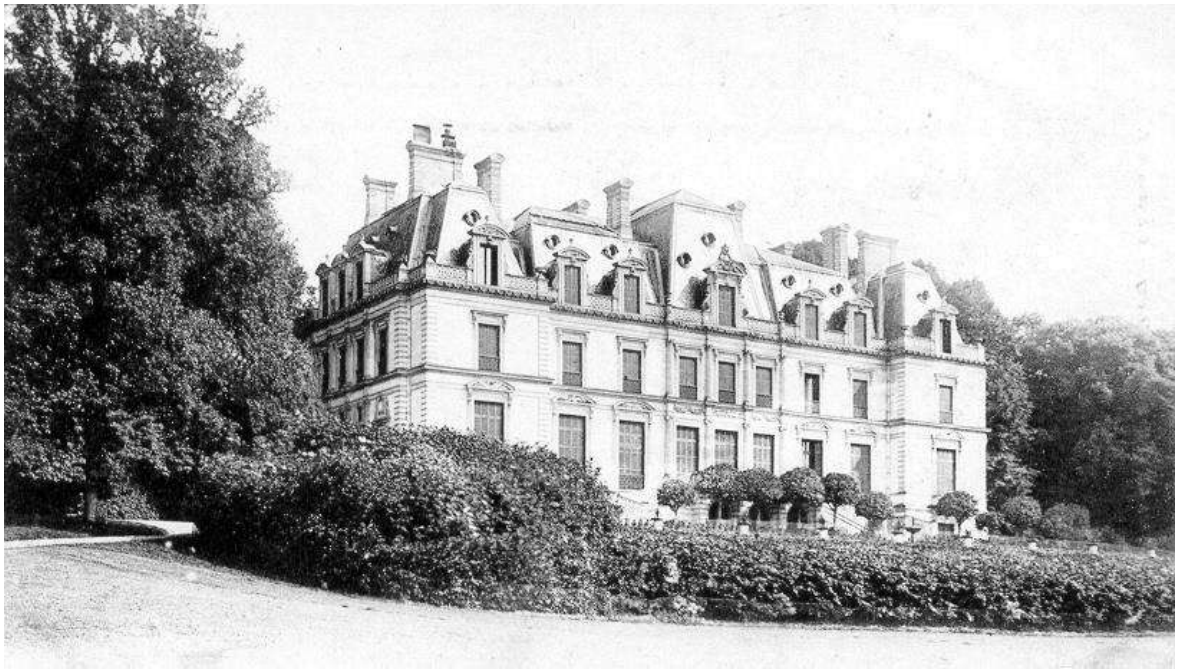
53 Henri-Gratien Bertrand (1773-1844), comte de naissance, ingénieur puis maréchal de Napoléon et gardien de la légende napoléonienne, naquit à Châteauroux dans l'Indre, un département du centre. Ayant bénéficié de l'amnistie dans son pays lors d'un court séjour en Angleterre après le décès de Napoléon à Sainte-Hélène en 1821, Bertrand retourna vivre à Châteauroux. En 1840 il se rendit encore une fois à Sainte-Hélène et rapporta les restes de Napoléon en France pour y être enterrés. Vers la fin de sa vie, il entreprit deux voyages en Amérique du nord. De son mariage en 1808 sont issus quinze enfants - ce qui prouve que sa femme l'accompagnait presque toujours jusqu'à sa mort en 1836. Napoléon a peut-être bien récompensé ce fidèle subordonné avec un don de terrain près de Paris, peu avant ou peu après l'avoir élevé au rang impérial important de Grand maréchal du Palais le 18 novembre 1813. Le don aurait été très transitoire puisque Bertrand qui avait soutenu Napoléon durant la période des Cent Jours aurait été dépouillé d'une telle propriété après avoir été condamné à mort dans la France post-napoléonienne. Les informations sur Bertrand proviennent du *Dictionnaire de Biographie Française*, t. 6 (Paris, 1954), cols. 270-272.

dernières années de pouvoir de l'Empereur, en prit distance à dessein.

On retiendra de l'histoire du comté de Butler le fait que Christian Augspurger s'absenta très probablement de sa famille et de Strasbourg - et se rendit à Paris ou au Piple, avec ou sans Schulmeister - durant l'été et au début de l'automne de l'année fatidique 1814. Cependant, de la documentation strasbourgeoise, on peut déduire qu'en novembre 1814, il avait rejoint sa femme et sa famille à la Meinau parce que neuf mois plus tard, leur naquit une fille, **A117**. Pour poser la question des allers et venues de Christian Augspurger en 1814 et la remettre dans le contexte propre, il nous faut considérer les activités de Napoléon, Savary, Schulmeister et Bernard durant les cinq dernière années du règne de Napoléon.

Les activités de Schulmeister entre 1810 et 1815

Le 3 juin 1810, Napoléon nomma Savary ministre de la police secrète et le stationna à Paris. Savary avait loyalement servi Napoléon depuis plus de deux décennies. Durant la deuxième moitié de 1809, il avait eu la direction de Vienne occupée et s'en était acquitté de façon plutôt satisfaisante, partiellement directement sous les yeux de Napoléon; à tout moment il pouvait disposer de personnes comme Schulmeister et Bernard. Ce n'est pas une simple coïncidence si presqu'au même moment que Savary fut posté à Paris, Schulmeister acquit Piple, une deuxième propriété grandiose avec un vrai château dans les proches alentours de la capitale à Boissy-Saint-Léger[54]. Piple était extrêmement bien situé près de la propriété du Petit Val que possédait Bernard dans la commune voisine de Sucy-en Brie[55].



Boissy-Saint-Léger, le château de Piple

54 Le nom de Piple est un dérivé du latin *Ad populos*, nom donné au monastère qui s'élevait jadis sur la propriété. Le manoir, magnifiquement construit et fort bien situé date de 1725. Des notables, dont le patriote français, le maréchal Maurice de Saxe (1696-1750), en avaient été propriétaires avant Schulmeister. Les informations proviennent de l'ouvrage de Paul Muller, *L'espionnage militaire sous Napoléon I^er^ : Ch. Schulmeister* (Paris et Nancy, 1896), p. 167, note 1. Aujourd'hui la demeure est une résidence privée.

55 Les bâtiments du Petit Val qui pourraient dater du XVII^e^ siècle, abritent aujourd'hui une école privée.

Ni Savary ni Schulmeister n'accompagnèrent Napoléon lors de l'invasion malheureuse de la Russie en 1812. La raison en semble évidente : il avait besoin de ces aides au sommet qui bénéficiaient de son entière confiance pour diriger les affaires au cœur de la France pendant sa campagne dans des pays lointains. Mais il y eut une bévue désastreuse. En octobre 1812, Savary, le chef de la police, fut arrêté par des conspirateurs durant un bref coup d'État à Paris; on avait fait courir le bruit que Napoléon était mort en Russie et laissait la France sans gouvernement, ces rumeurs avaient provoqué le putsch. Pour les étouffer, Napoléon abandonna son armée en retraite et s'empressa de rentrer dans la capitale.

En bref, Napoléon forma alors une toute nouvelle Grande Armée pour envahir l'Allemagne en 1813. Après les victoires initiales, il fut vaincu à la bataille décisive de Leipzig en octobre 1813. Par mesure de revanche, les armées alliées envahirent la France par l'est en janvier 1814 et atteignirent Paris en mars 1814. Après une tentative de suicide ratée, Napoléon abdiqua en avril 1814. De mai 1814 à février 1815 il vécut en exil comme souverain de la petite île méditerranéenne d'Elbe, alors sous domination française. Le 1er mars 1815, Napoléon retourna sur le continent pour les Cent Jours triomphants. Sa défaite devant les Alliés à la bataille de Waterloo en juin 1815 exigea une seconde abdication, la reddition aux Anglais et le bannissement permanent sur la lointaine île anglaise de Sainte-Hélène dans le sud de l'Atlantique. *Sic transit gloria mundi*.

Quand dans les premiers jours de 1814, les forces alliées entrèrent en France, les Autrichiens ciblèrent en particulier la Meinau pour une mise à sac, se vengeant ainsi de la double activité de Schulmeister avec l'Autriche par le passé. De même Piple fut livré au pillage quand les Alliés s'approchèrent de Paris en mars 1814. Depuis l'abdication de Napoléon Savary n'avait plus de pouvoir et Schulmeister n'étant plus sous sa protection dut s'enfuir précipitamment. Il abandonna la Meinau et se réfugia dans l'anonymat plus sûr de la métropole parisienne. C'est là qu'il se cacha réellement quelque temps durant la Restauration des Bourbons.

En juillet ou août 1814, des agents secrets du roi filant Schulmeister allèrent même trouver son frère dans leur ville natale de Freistett dans le pays de Bade et revinrent bredouilles. Les frères Schulmeister ne s'étaient plus vus depuis des années. Mais comme Schulmeister prit la peine de se défendre lui-même contre des rapports insinuant qu'il aurait été plusieurs fois sur l'île d'Elbe et aurait contribué à préparer et à financer le retour de l'Empereur en France pour la période des Cent Jours au printemps 1815[56], il paraît juste de supposer que notre homme était, en fait, engagé dans des activités secrètes pour le compte de l'Empereur durant le séjour de Napoléon sur l'île.

« Cherchez la femme » derrière l'homme pour aller au cœur d'un problème impénétrable. Non pas la femme de Schulmeister. Celle de Napoléon. Son épouse et l'Aiglon, son fils et héritier durent également quitter Paris mais Marie Louise n'accepta jamais la régence d'un minuscule bout d'Italie proche de l'île d'Elbe. Au contraire, la seconde ex-impératrice de France retourna chez « papa », l'empereur d'Autriche, au palais de Schönbrunn près de Vienne. Napoléon ne la revit plus jamais, ni leur fils.

Par contre, la comtesse Walewska qui lui avait donné un fils illégitime en mai 1810 (neuf mois après leur temps passé dans Vienne occupé et moins d'un mois après son

56 *Bruchstücke* (cf. note 29 ci-dessus), pp. 76-78.

mariage avec Marie-Louise), voulut le rejoindre et quitta sa Pologne natale. Elle arriva en France la veille de son abdication en avril 1814 mais ne fut pas reçue. Pourtant début septembre 1814 elle et son fils illégitime de quatre ans - non pas Marie Louise et son fils légitime de trois ans - vinrent égayer l'exil de Napoléon durant une brève visite sur l'île d'Elbe. Schulmeister avait aidé Napoléon dans ses relations avec cette femme auparavant. L'aurait-il fait à nouveau ?

Sur cet arrière-plan les circonstances qui amenèrent Christian Augspurger à s'absenter de la Meinau durant l'été de 1814 n'en deviennent que plus singulières. Et l'attribution de la médaille de lys faite au nom du roi de France le 14 octobre 1814 n'en devient que plus mystérieuse - alors que Napoléon mis à l'écart sur l'île d'Elbe, complotait son retour politique et que Schulmeister, séjournant on ne sait où, maintenait un profil bas et préparait le retour de Napoléon.

Les allers et venues de Schulmeister entre avril 1814 et juin 1815 ne sauraient être retracées que de manière vague. Son autobiographie n'est d'aucun secours - indice probable qu'il manigançait quelque chose. L'auteur passe sous silence l'époque du premier exil de Napoléon et de la brève restauration de la monarchie, il l'évoque d'une seule phrase qui frappe par sa naïveté : « In diesen persönlichen und Familien Verhältnissen traf ihn [Schulmeister] das Jahr 1814 und ging glücklich und ohne besondere Stöhrung an ihm vorüber[57] ». « Ohne besondere Stöhrung » en effet !

Il y a des preuves que Schulmeister était dans la région de Vienne durant les Cent Jours. Il dut voyager incognito parce que l'empereur d'Autriche avait offert une récompense importante pour son arrestation. Une fois de plus, « cherchez la femme ». On sait que Napoléon envoya un messager privé en Autriche avec des lettres secrètes pour son épouse comme sa correspondance avec Marie Louise était censurée[58]. Il l'implorait de revenir avec leur fils et de partager son triomphe. L'une de ses lettres aurait été introduite secrètement dans le palais de Schönbrunn, cachée dans une coque de noix. Cela n'évoque-t-il pas l'œuvre de Schulmeister ?

Le sort de Schulmeister après la défaite finale de Napoléon en 1815

La défaite de Napoléon à la bataille de Waterloo le 18 juin 1815, l'amena à une seconde abdication et soumission aux Anglais le 22 juin 1815 et à la condamnation à l'exil permanent dans le sud de l'Atlantique. Les Alliés s'emparèrent à nouveau de Paris le 7 juillet 1815. Ce même mois et dans cette ville même, on sollicita Bernard pour travailler comme agent secret pour les forces alliées autrichiennes occupant Paris. Apparemment, Bernard fut recruté pour servir d'agent intermédiaire avec son vieux copain Schulmeister. Bien que Schulmeister ait espéré partir en Amérique après la chute de Napoléon, Bernard le persuada que des officiels supérieurs autrichiens verraient à nouveau d'un bon œil son travail d'agent secret pour le compte des Autrichiens, cette fois dans Paris occupé. Dès que Schulmeister accepta de travailler clandestinement pour l'Autriche, ses pires craintes se réalisèrent. Le 14 août 1815 il fut arrêté près du Piple par les Alliés prussiens pour coopération avec l'Autriche.

Ses ravisseurs prussiens le conduisirent sous garde à Wesel près de Königsberg où il avait été nommé chef de la

57 *Bruchstücke* , p. 72.

58 On comprendra que ces communications secrètes ne figurent pas dans les trente-deux volumes de la correspondance de Napoléon - 22.067 lettres en tout - publiés entre 1858 et 1870 sur l'ordre de Napoléon III. Les lettres de Marie-Louise à Napoléon écrites durant les années décisives de 1813 et 1814, seulement redécouvertes au XX^{e} siècle dans des archives en Suède, furent d'abord publiées par C.-F. Palmstierna, *My Dearest Louise : Marie-Louise and Napoléon, 1813-1814,* tr. par E. M. Wilkinson (Londres, 1958).

police pour l'armée française victorieuse, même pas dix ans avant - dans un contexte tout différent. Du 4 septembre au 20 novembre 1815, Schulmeister fut interrogé et jugé par les Prussiens. Bien qu'aucun verdict de condamnation ne fût prononcé, il dut payer une amende en espèces pour recouvrer sa liberté[59].

De retour à la Meinau en novembre 1815, il prit alors effectivement sa retraite. Les années suivantes et tant qu'il eut de l'argent, Schulmeister innova en expérimentations agricoles audacieuses sur ses domaines de la Meinau et du Piple. Mais il dut se passer de l'aide des frères Augspurger qu'il avait employés auparavant. Il vendit Piple en 1818 et ne vécut dès lors qu'à la Meinau. En 1817 Christian Augspurger et son groupe avaient quitté Strasbourg pour l'Amérique et Joseph Augspurger ne vivait ni au Piple ni à la Meinau mais à Lingolsheim, une banlieue de Strasbourg.

Les Augspurger et parents au service de Bernard, 1815-1818

Napoléon était définitivement effacé de la scène politique mais le gouvernement français subit une autre période de changement brutal durant laquelle des individus associés ouvertement ou secrètement avec l'Empereur exilé furent repérés et recherchés. On les condamna soit à l'exil, tel Savary, ou les força à faire des pieds et des mains pour sauver la face, tel Schulmeister avec son apologie écrite en 1816 et publiée à Leipzig en 1817 pour des lecteurs germanophones.

Comme les liens entre Napoléon et Bernard n'avaient été qu'indirects, ce dernier s'en sortit mieux après Waterloo que Schulmeister. Savary lui avait procuré un contrat ferme de six ans pour le bail des maisons de jeux à partir du 1er janvier 1813. Protégé par une société fictive, Bernard mena bien sa bar-



Une des deux maisons subsistant actuellement à la Meinau.
La famille de Christian Augspurger, **A11**, vivait dans ces quartiers de Strasbourg de 1809 à 1817

[59] La plupart des biographes de Schulmeister signale que l'amende était tellement élevée qu'elle causa sa ruine financière mais Schulmeister lui-même ne mentionne aucune amende dans son récit de disculpation des charges portées contre lui à Wesel : *Bruchstücke* (cf. note 29 ci-dessus), pp. 99-104. Qui faut-il croire ?

que durant les commotions constitutionnelles et prospéra. L'une des conséquences fut que les Augspurger qui travaillaient sur sa propriété de Sucy continuèrent à jouir de la sécurité de l'emploi pendant toutes ces années où Christian Augspurger, **A11**, voyagea en Amérique et en revint et où Joseph Augspurger, **A13**, attendait son heure dans la région de Strasbourg, apparemment - à dessein ? - sans entrer en contact avec le personnel de la Meinau parmi lequel se trouvait depuis toujours des coreligionnaires.

Les Augspurger apparentés du clan de « Nigi » Augspurger, **B1**, et de son fils Jacob, **B11**, mariés aux sœurs Schlabach et quelques parents Schlabach apparaissent dans les registres civils de Sucy pour la première fois en juin 1815 - le mois même de la défaite finale de Napoléon. Mais il semblerait que « Nigi » Augspurger avait été à Paris ou dans les proches environs l'été et l'automne précédents, s'il y a un fond de vérité dans la tradition confuse du comté de Butler selon laquelle le « cousin » Nicholas Augspurger accompagna Christian Augspurger, **A11**, d'Alsace à Paris pour conseiller quelque personnage important en matière d'agriculture, et recevoir, le 14 octobre 1814, une médaille au nom du monarque de France, comme nous l'avons vu longuement plus haut.

A quatre mois d'intervalle en 1815, « Nigi » Augspurger, **B1**, et Jacob Augspurger, **B11**, devinrent à nouveau pères. « Hans » Augspurger, **B14**, fils de « Nigi » Augspurger et d'Élisabeth Schlabach, naquit au Petit Val le 6 juin 1815. Jacob Augspurger, le frère du nouveau-né servit de témoin officiel pour l'enregistrement à l'état civil. Maria Schlabach et Jacob Augspurger accueillirent Maria Augspurger, **B115**, le 20 octobre 1815 et « Nigi » Augspurger signala sa naissance aux autorités civiles de Sucy[60].

Les registres civils de Sucy de la première moitié de l'année 1816 signalent par hasard que d'autres membres de la grande famille Schlabach à laquelle appartenaient les épouses Augspurger avaient rejoint le groupe Augspurger au Petit Val. Le 1er mars 1816, il appartint à « Nigi » Augspurger de signaler la mort de son neveu Heinrich Reck (« Henry Reg ») âgé de 10 ans, décédé à Sucy. Un autre Heinrich Reck, **B31**, « cousin germain du décédé » et Christian Schlabach, le jeune demi-frère des épouses Augspurger, tous deux domestiques au Petit Val, en témoignèrent[61].

Les deux mêmes, Christian « Schlappach » et « Henry Reg » se rendirent au bureau de la mairie de Sucy le 11 avril 1816, comme témoins de Johannes Müller, vingt-cinq ans, domestique au Petit Val qui épousait Barbara Schlabach, trente-huit ans, une sœur aînée des deux épouses Augspurger, qui était également « domestique à chez Monsieur Bernard ». « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger, beaux-frères de la mariée, étaient ses témoins. Ulrich Schlabach, son père et les parents du marié avaient dû fournir des documents dûment notariés prouvant leur

60 Jacob « Aarbourg » et « Jean Miller » habitant tous deux au Petit Val furent les témoins pour l'enregistrement de la naissance de Johannes Augspurger, **B14**, né à « Nicolas Aubourgk, secte d'Anabaptiste, fermier ou métayer au Petit Val » et Élisabeth « Chenapack » le 5 juin 1815. « Nicolas Ausbourg, régisseur de la ferme de Monsieur Bernard, propriétaire du château du Petit Val », signala que la femme de son fils, « Marie Slapay », avait donné naissance à Maria Augspurger, **B115**, le 20 octobre 1815; le père, Jacob Augspurger, et « Jean Miller » signèrent le document civil de la naissance de l'enfant. J. Séguy, *Assemblées*, p. 417, note 105, rapporte que l'on connaissait encore l'existence de ce groupe de coreligionnaires vivant si loin d'Alsace ou de la Lorraine, sans autres détails.

61 Le 1er mars 1816, « Nicolas Aubourgk » signale le décès de « Henry Reg », 10 ans, le neveu de sa femme, fils de feu Jacob Reck et Magdalena Schlabach (« Scalabast »). Christian « Scalabact » et Henry Reg, tous deux domestiques au Petit Val, signèrent l'acte de décès du garçon. Le défunt Heinrich Reck était né le 27 avril 1806 à Sainte-Marie. Heinrich Reck, **B31** dans la Généalogie et témoin pour l'acte de décès de son cousin, était le premier-né des époux David Reck et Marguerite Augspurger, la plus jeune sœur de « Nigi » Augspurger. Voir note 69 ci-dessous pour davantage d'informations sur Christian Schlabach.

consentement[62], tous ces papiers obligatoires furent rassemblés à Sucy en avril 1816. Les sources américaines signalent que le couple eut une fille Barbara « Miller », née le 2 juin 1816[63]. Il est sûr que cette naissance n'est pas enregistrée à Sucy.

Pendant le reste du temps que tous vécurent au Petit Val, « Nigi » Augspurger devança son fils Jacob quant au nombre d'enfants engendrés. Le 15 février 1817 une sage-femme « reconnu [*sic*] par la faculté de Paris » signala la naissance d'une mort-née, **B15**, fille d'Élisabeth Schlabach Augspurger. Le document civil de la naissance et de la mort de l'enfant est signé par les témoins Jacob Augspurger, frère de l'enfant, et Johannes Müller, il mentionne que « Nigi » Augspurger, **B1** était alors absent de chez lui. A peu près un an plus tard, le 23 février 1818, Joseph Augspurger, **B16**, naquit à Sucy. « Nigi » Augspurger signala lui-même la naissance de son fils aux autorités du village. Jacob Augspurger, « frère paternel de l'enfant » et Christian Schlabach, « oncle maternel de l'enfant » furent les témoins de cet acte de naissance.

Le prochain enfant de Jacob Augspurger, également un garçon du nom de Joseph Augspurger, **B116**, naquit à Sucy le 9 mai 1818; « Nigi » Augspurger, « grand-père de l'enfant » et Christian Schlabach, « oncle de l'enfant » furent les témoins officiels de l'acte de naissance. C'est le dernier document européen connu sur la famille de Jacob Augspurger puisqu'avec d'autres parents et coreligionnaires ils voguèrent vers l'Amérique au printemps de 1819. Deux autres enregistrements à l'état civil de Sucy, au contenu dramatique, révèlent la tragédie qui frappa la troisième sœur Schlabach membre de la grande famille Augspurger qui vivait au château du Petit Val.

Le 12 avril 1818, Johannes Müller obtint un passeport pour lui et sa femme pour voyager de Sucy à Strasbourg. « Nigi » Augspurger et Jacob Augspurger avaient témoigné de la vérité des informations données par le demandeur du document. Le passeport original fut finalement emporté à Lancaster, Pennsylvanie par Barbara Miller[64]. Ce passeport comprend des détails qui ne recouvrent pas la documentation civile de Sucy. Pourquoi les Müller souhaitèrent-ils quitter Sucy pour Strasbourg au printemps de 1818 ? Aucun des deux n'y avait habité. Avaient-ils eux aussi l'intention d'émigrer de France ? Attendaient-ils le retour de Christian Augspurger, **A11**, à Strasbourg avec un rapport de première main sur la vie outre-Atlantique ?

Nous ne connaîtrons jamais la raison pour laquelle Johannes Müller paya deux francs pour obtenir ce passeport préparé à Sucy car il n'entreprit jamais ce voyage. Le 10 juin 1818, il se noya accidentellement alors qu'avec des collègues il se baignait « dans l'étang de Sucy, dans le parc du château du Piple » selon un procès-verbal officiel établi à Boissy par Benjamin Reithiger, fermier du Piple. Au moment de l'accident, « Jean Miller » était employé comme vacher par Benjamin Reithiger.

Ce rapport officiel démontre mieux qu'une carte la proximité géographique de Sucy et Boissy et montre les contacts entre les anabaptistes employés aux châteaux du

---

62 « Jean Muller, Anabatiste », était né à La Broque, Schirmeck, en fait au Salm, « vers » le 24 septembre 1791. Il était le fils de « Louis Muller, Anabatiste » et Maria Sommer, les deux parents vivaient encore et consentirent au marriage. Maria « Schlappach » âgée de 38 ans, née à Saales le 9 octobre 1778, était la fille de Ulrich (« Olderich ») Schlabach et de feue Maria Adam. Malheureusement l'extrait de mariage civil n'indique pas le lieu de résidence des trois parents encore vivants en 1816.

63 Cette Barbara Miller est MLF61 dans l'ouvrage de Hugh F. Gingerich et Rachel W. Kreider, *Amish and Amish Mennonite Genealogies* (Gordonville, Pennsylvania, 1986), p. 318.

64 Une photocopie du passeport original se trouve dans la Miller Collection de Lancaster Mennonite Historical Society à Lancaster, Pennsylvanie.

Piple à Boissy et du Petit Val à Sucy durant l'été de 1818. Peu de temps après, tous avaient quitté cette banlieue parisienne - quelques-uns pour l'Amérique, d'autres pour des lieux inconnus à nos jours.

Un dernier acte civil de Sucy complète ce chapitre de l'histoire des Augspurger. Le 1er septembre 1818, la veuve Barbara Schlabach Müller donna naissance à « Jean Miller », nommé d'après son feu père. « Nigi » Augspurger signala la naissance de l'enfant de sa belle-sœur et Jacob Augspurger, « cousin de l'enfant », signa pour lui et pour son père le certificat de naissance de Johannes Müller[65]. Il n'y a pas d'autre trace du groupe Augspurger dans les registres de l'état civil de Sucy. Le père, le fils et leurs familles quittèrent ce lieu pour Strasbourg, à temps pour que la famille de Jacob Augspurger, **B11**, émigrât en Amérique avec d'autres Augspurger en 1819. Cependant, comme nous le verrons, « Nigi » Augspurger retourna plus tard à Boissy pour y mourir.

Christian Augspurger conduit des coreligionnaires en Amérique en 1819

Malheureusement, la documentation relative à la traversée de l'Atlantique vers la France de Christian Augspurger et de son deuxième voyage transocéanique vers l'Amérique en 1819 fait défaut. Il suffira de dire que la famille arriva en Amérique avant juillet 1819, ce même mois naquit Johannes Augspurger, **A119**, sur une embarcation sur la rivière Ohio en route vers le comté de Butler. Ce serait formidable de pouvoir nommer avec autant de certitude les trente-trois autres familles anabaptistes - mennonites qui, d'après la tradition, voyagèrent vers l'Amérique avec le groupe de Christian Augspurger en 1819.

On dit que Christian Augspurger installa sa famille en Pennsylvanie en 1817 et poursuivit sa route vers l'ouest pour trouver des terres arables dans le comté de Butler puis il rejoignit rapidement sa famille en Pennsylvanie. On sait que toute la famille Augspurger retourna en Alsace peu après, probablement en 1818, bien que la documentation corroborant cette traversée n'ait pas encore été trouvée. Les Augspurger traversèrent l'Atlantique vers l'ouest une fois encore en 1819 avec d'autres familles de coreligionnaires.

Mais attention ! C'était une époque pendant laquelle de nombreux immigrants vers l'Amérique ne pouvaient financer qu'une traversée de l'Atlantique à condition de se lier par contrat à un employeur. En d'autres termes, pour rembourser le coût de leur traversée, ils étaient contraints de travailler quelques années comme ouvriers agricoles ou industriels chez l'un des fermiers ou industriels qui avaient financé leur voyage. Un historien se doit donc de réfléchir sur la source financière qui permit à Christian Augspurger de payer trois fois en l'espace de deux ans, la traversée de l'Atlantique pour un groupe de treize personnes - des fonds qui lui permirent également de pourvoir aux besoins de tous ceux qui dépendaient de lui pendant deux ans sans apparemment toucher une autre source de revenus.

Schulmeister finança-t-il les voyages de Christian Augspurger ? Cet homme riche, comme Napoléon lui-même, avait rêvé d'émigrer en Amérique après la défaite de Waterloo. Mais Napoléon fut condamné à l'exil sur l'île lointaine de Sainte-Hélène dans le sud de l'Atlantique et Schulmeister n'obtint pas la permission officielle de quitter la France. Seuls les Augspurger purent refaire leur vie et préparer celle de leurs descendants en Amérique.

L'histoire des Augspurger telle qu'elle est développée ici n'est pas encore terminée.

65 « Marie Schlappach, veuve de Jean Muller » vivait dans la maison de son beau-frère « Nigi » Augspurger quand elle accoucha le 1er septembre 1818.

La famille de « Nigi » Augspurger ne figurait pas parmi les émigrants de 1819. Les adieux qui séparèrent les familles étroitement unies du père et du fils ont dû être mêlés d'amertume. Jusqu'au printemps de 1819 tous ces Augspurger avaient toujours vécu comme une seule grande famille, le père et le fils étaient devenus beaux-frères par leur second mariage à deux sœurs , ils avaient neuf enfants de moins de huit ans, qui étaient entre eux à la fois cousins et demi-frères et sœurs. Le chapitre européen de l'histoire des Augspurger du comté de Butler se doit de s'achever avec ce que nous savons sur « Nigi » Augspurger et sa famille après le départ des trois autres familles Augspurger pour le comté de Butler en 1819.

L'odyssée de « Nigi » Augspurger après 1819

« Nigi » Augspurger, **B1**, « nourrisseur de vaches » et Elisabeth Schlabach vivaient près de Strasbourg, au numéro 116 de la Route de la Ganzau quand naquit leur nouvel enfant, **B17**, le 21 février 1821. Une remarque fortuite griffonnée dans un registre de population de Strasbourg fournit la seule indication connue sur les allers et venues de la famille de « Nigi » Augspurger pendant la décennie de 1821 à 1831. La brève note signale que « Nigi » Augspurger était « parti pour le Haut-Rhin en avril 1821 » avec sa famille[66].

Dans quelle(s) commune(s) du Haut-Rhin ou autres peut-on rechercher les inscriptions du registre d'état civil pour les trois enfants suivants dont les dates - malheureusement sans les lieux - de naissance furent inscrites dans le *Martyrologe* de « Nigi » Augspurger ? L'écriture des inscriptions n'est pas toujours la même. Il va sans dire que je serais ravie d'en apprendre davantage que ce qui est présenté ici sur Magdalena Augspurger, **B18**, née le 13 mai 1823, ou Barbara Augspurger, **B19**, née le 20 mars 1825, ou Johannes Augspurger, **B1a**, né le 26 janvier 1827. Tous trois immigrèrent sans doute en Amérique, apparemment après le décès de « Nigi » Augspurger.

On retrouve la trace dans le comté de Butler de deux des enfants de « Nigi » Augspurger nés durant cette époque d'allers et de venues en France qu'on connaît mal. Magdalena Augspurger y épousa Joseph Schick le 3 mars 1844[67]. Et en septembre 1848 quand il en eut l'âge, « John Augsburger » demanda la nationalité américaine au tribunal du comté de Butler à Hamilton, Ohio. Le document signale qu'il avait eut vingt et un ans au mois de janvier précédent et qu' « in 1836 he migrated from Havre de Grace and came to the United States as a minor ». Pour devenir citoyen des États-Unis, Johannes Augspurger était prêt à renoncer au loyalisme envers la France[68].

Vers la fin de sa vie, le vieux « Nigi » Augspurger, sa femme, encore en âge d'avoir

66 *Registre de population* 100, n° 116, consulté aux Archives municipales de Strasbourg, comporte une note disant que « Nigi » Augspurger, Élisabeth Schlabach et leur quatre enfants - les deux premiers nés à Sainte-Marie, les deux suivants à Sucy « près de Paris » - arrivèrent d'Eckbolsheim en ces lieux le 1er octobre 1820 et que la famille, maintenant agrandie de l'enfant Christian Augspurger, quitta la juridiction de Strasbourg pour le département du Haut-Rhin en avril 1821.

67 Cette information m'a été aimablement fournie par Max Graber, un descendant de Magdalena Augspurger Schick (1823-1893), **B18**. Ses informations signalaient également qu'un de ses parents se souvenait que Magdalena Augspurger avait deux sœurs et deux frères en Amérique. La demande de nationalité américaine des deux frères faites à Butler County sera mentionnée plus tard. Les deux sœurs – « Mme Roth d'Archbold, Ohio et Mme Nick Goldsmith de Spencerville, Indiana » selon les informations fournies par Max Graber - étaient Élisabeth Augsurger, **B13**, née le 3 février 1814, épouse de Nicholas Goldschmidt, et Barbara Augspurger, **B19** née le 20 mars 1825, épouse de Joseph Roth (1821-1906). Joseph et Barbara Augspurger Roth (1825-1902) vécurent de longues années à German Township dans le comté de Fulton en Ohio. Je suis reconnaissance à Dale Nofzinger et surtout à John M. Byler qui m'aidèrent à identifier correctement **B19**.

68 *Alien Records*, vol. 1, 1840-1851, consulté dans le Records Center affilié au tribunal du comté de Butler à Hamilton, Ohio. Il contient une inscription signalant la demande de nationalité [américaine] de « John Augsburger », **B1a**, aux pp. 477-478. Traduction de la citation du document : « en 1836 il partit de Havre de Grace et était mineur en arrivant aux Etats-Unis ».

des enfants, et leurs enfants reprirent la route vers l'ouest de la France, loin de leurs racines ancestrales, vers la banlieue de Paris où lui et son fils aîné avec leurs maisonnées grandissantes avaient vécu quelques années comme une seule grande famille, il y avait plus d'une dizaine d'années de cela. L'appel devait venir de Christian Schlabach (1793-1855). Ce jeune demi-frère d'Élisabeth Schlabach Augspurger qui avait vécu avec elle et son mari durant leurs années à Sucy, définitivement installé à Boissy, y était marié en dehors de la religion anabaptiste[69]. Avec un vieux mari et de jeunes enfants sur le dos à une époque où tant de membres du cercle familial étaient partis pour l'Amérique, Élisabeth Schlabach Augspurger avait peut-être besoin de la sécurité que pouvait lui assurer la proximité de son demi-frère encore en Europe.

Quelles qu'en furent les raisons et quelques qu'en furent les méandres, « Nigi » Augspurger et Elisabeth Schlabach habitaient la « Grande Rue » de Boissy, - où vivait également la famille de Christian Schlabach - quand naquit leur dixième et dernier enfant, Christian Augspurger, **B1b**, le 3 février 1831. Désormais au complet, la famille de « Nigi » Augspurger avec sa seconde épouse demeura à Boissy jusqu'à ce que le vieux patriarche de soixante-seize ans rendît son dernier souffle le 23 juin 1836.

A en juger d'après les détails de la demande d'obtention de la nationalité américaine de Johannes Augspurger, une partie des enfants de « Nigi » Augspurger et d'Élisabeth Schlabach ne perdit pas de temps pour émigrer d'Europe après le décès de leur père. Sa veuve quitta probablement aussi définitivement la France car son décès n'est pas enregistré à Boissy. Christian Augspurger, le bébé de la famille, atteignit de toute évidence le sud ouest de l'Ohio en tant que jeune enfant. Sa mère voyagea-t-elle avec lui et quelques autres de ses enfants ? Christian Augspurger dut attendre septembre 1852, l'année de sa majorité, pour demander la nationalité des États-Unis dans le comté de Butler[70].

Qu'advint-il de « Nigi » Augspurger, **B12**, né à Sainte-Marie le 25 mai 1812 ? Ou de Joseph Augspurger, **B16**, né à Sucy le 23 février 1818 ? Comme les noms donnés à **B14**, né à Sucy le 6 juin 1815 et **B17**, né à Strasbourg le 2 février 1821 furent redonnés à deux autres fils, plus jeunes, qui immigrèrent dans le comté de Butler après le décès de leur père, il semblerait correct de supposer que **B14** et **B17** sont morts jeunes, respectivement avant 1827 et 1831.

Réunion dans le comté de Butler

La vie en France de ces quatre familles Augspurger fut touchée par l'ascension et le déclin de l'Empereur des Français parce qu'ils vécurent et travaillèrent sur les propriétés de personnes éminentes ou d'associés notables de Napoléon. Deux des familles Augspurger partagèrent pour un temps le cadre opulent de Schulmeister puis, comme le sort changea après 1815, virent l'espion être espionné à son tour, dépouillé peu à peu de ses ressources pour maintenir son style de vie antérieure un peu plus longtemps. Les deux autres familles Augspurger connurent un meilleur sort sous la monarchie après le règne de Napoléon parce que leur employeur qui vivait dans le luxe d'une banlieue chic de Paris était moins ouvertement lié à

[69] L'acte de mariage de Christian Schlabach à Boissy du 11 novembre 1824 contient des informations précieuses et utiles sur ses parents et sur le père des femmes Augspurger. Christian Schlabach, né le 25 octobre 1793 à « Saussure, Vosges » c. à. d. à Saulxures, était le fils de « Voily » Schlabach mort dans la ville de la Petite Fosse le 20 juillet 1817 et d'Élisabeth « Chipack » soixante treize ans, la deuxième épouse de Schlabach, qui devait être née vers 1749, en 1824 elle résidait à la Grande Fosse en tant que veuve. Christian Schlabach mourut à Boissy le 27 octobre 1855.

[70] *Alien Records* (cf. note 68 ci-dessus) contient une inscription de la demande de nationalité américaine de Christian « Augsberger », **B1b**, à la p. 513.

l'Empereur déposé et exilé. Mais peu après septembre 1818, ces familles repartirent aussi à l'est, en Alsace, à la recherche d'autres moyens de subsistance ou pour émigrer.

L'hiver européen de 1816/17 fut notoirement sévère mais ce ne fut pas seulement les aléas du temps qui poussèrent Christian Augspurger, **A11**, à s'embarquer pour l'Amérique en 1817. Plus on étudie le passé européen de cet homme, comme nous l'avons fait dans cet article, plus il paraît probable que - comme se souviennent la légende du comté de Butler et ses descendants - Christian Augspurger avait les moyens de venir en Amérique une première fois pour prospecter les possibilités[71].

On peut arguer, me semble-t-il maintenant, que dès le départ Christian Augspurger avait eu l'intention de revenir sur le continent très vite puis de repartir avec les familles de son frère et de sa sœur et d'autres parents et anabaptistes - et peut-être même avait-il collecté des renseignements sur l'Amérique pour Schulmeister. En octobre 1817, la famille de Joseph Augspurger, **A13**, habitait près de Strasbourg. Y était-elle pour attendre le retour en France de Christian Augspurger ?

La tentation de commencer une nouvelle vie dans un coin relativement peu développé du comté de Butler en Ohio a dû être fort stimulante puisqu'elle sépara la grande famille unie des Augspurger qu'unissaient plusieurs générations, qui de Paris s'était dé placée près de Strasbourg à la fin de 1818. Attendaient-ils eux aussi le retour d'Amérique de Christian Augspurger ?

Jacob Augspurger avait vingt six ans de moins que son père « Nigi » et l'âge des deux hommes fut peut-être un facteur qui pesa dans leur décision opposée relative à l'émigration. Jacob Augspurger, **B11**, et sa famille se joignirent à leurs « petits cousins » Augspurger pour le voyage vers l'Amérique en 1819, mais « Nigi » Augspurger, **B1**, et sa famille restèrent en France. Puis, peu après le décès de « Nigi » Augspurger en 1836, quelques membres, voire tous, de cette quatrième famille Augspurger quittèrent finalement le Vieux monde pour le comté de Butler.

On imagine leur bonheur quand les membres de ces quatre familles Augspurger qui avaient été témoins d'événements historiques importants dans deux endroits éloignés de France, se retrouvèrent réunis dans la petite mais active colonie amish-mennonite près de Trenton, Ohio.

Neil Ann Stuckey Levine[72]

---

[71] L'histoire du comté de Butler laisse entendre que Christian Augspurger avait de l'argent alors que les autres familles Augspurger qui voyagèrent avec lui en 1819 vers le sud-ouest de l'Ohio n'en avaient pas : «à Christian Augspurger bought a farm of about three hundred acres of land, of which there was about one hundred acres improved; but as the other Augspurgers were short of means they rented farms» («à Christian Augspurger acheta une ferme d'environ trois cents acres [environ 150 hectares] de terre dont une centaine d'acres déjà améliorés; mais les autres Augspurger avaient peu de moyens et louèrent des fermes»), *History […] of Butler county* (cf. note 7 ci-dessus), p. 600.

[72] J'ai été redevable de l'aide de nombreuses personnes pour cette étude. Sans se lasser Hermann Guth et Paul Auburtin procurèrent des données capitales pour la partie européenne de l'histoire. Robert Baecher ne fournit pas seulement des informations mais proposa aimablement de publier l'étude dans *Souvenance Anabaptiste*. Grâce à lui, les deux dessins d'époque de la Meinau y sont reproduits Je suis infiniment reconnaissante à Lydie Hege pour la traduction française de mon texte anglais. Anne Augspurger Schmidt-Lange relut plusieurs fois la version anglaise de cette étude et fit des suggestions inestimables. Marilyn L. Holthouse, Pat et Don Augspurger et Mary Sloan Welsheimer fournirent des détails sur les Augspurger en Amérique. Et, sur ma demande, Paul J. Crystal visita les châteaux du Piple et du Petit Val près de Paris et me procura des illustrations pour cette étude.

Généalogie[1]

Les trois listes généalogiques ci-après comprennent des données généalogiques, provenant essentiellement de sources européennes datant de la fin du XVIII^{e} siècle au milieu du XIX^{e} siècle mais aussi de sources complémentaires, sur trois familles anabaptistes distinctes du nom de Augspurger dont il a été question dans l'étude. Les familles Augspurger **A**, **B** et **C** sont toutes originaires de Sainte-Marie-aux-Mines ou des proches environs. Des noms et dates provenant de sources américaines et relatives à la génération d'immigrants des Augspurger ont été rajoutés[2]. L'orthographe des noms est standardisée[3], et les prénoms apparaissant en français dans les sources ont presque toujours été remplacés par leurs équivalents allemands qui étaient alors courants et que les personnes de notre récit utilisaient vraisemblablement. Les dates du calendrier révolutionnaire français qui fut appliqué de l'automne 1792 à la fin de 1805 sont citées selon le calendrier grégorien[4]. La numérotation donnée dans les listes généalogiques se retrouve dans le récit pour aider les lecteurs à situer les nombreux individus aux noms identiques. Les noms des Augspurger dont on est sûr qu'ils immigrèrent ou furent de passage dans le comté de Butler, Ohio, sont en caractères gras.

Famille Augspurger A
Descendance de Nicholas Augspurger et Barbara von Gunden

La liste **A** comporte les données de la famille de naissance des frères Christian Augspurger, **A11**, et Joseph Augspurger, **A13**, qui partirent définitivement de Strasbourg avec d'autres familles de coreligionnaires et émigrèrent dans le comté de Butler, Ohio, en 1819. **A11** avait été une première fois dans le comté de Butler en 1817.

A **Nicholas Augspurger** (□< 1796) épousa **Barbara von Gunden** (1734-1814) vers 1755. A partir de 1779 les documents signalent régulièrement que le couple vivait sur la ferme de la Cude près de Gemaingoutte. La veuve de **A**, qui était native de Rothau, mourut dans la maison de sa plus jeune fille, **A7**, à Châtenois dans le Bas-Rhin en 1814.

A1 **Christian Augspurger** (1756/60-1808) épousa **Maria Magdalena Kropf** (1760-1839) en novembre 1781. Le couple s'installa d'abord dans le hameau de Bouille près de Sainte-Marie puis vers 1793 sur la ferme dite la Pointe du jour à Sainte-Marie même. Peu après 1808, la veuve de **A1** partit pour Weisenheim am Berg dans le Palatinat et y épousa **Christian Kinsinger**[5], mais elle retourna à Sainte-Marie dans la maison de **A12**, sa fille aînée, qui vivait sur la grande ferme dite sur le Pré.

---

1 Le généalogiste Hermann Guth publia deux listes provisoires : « Genealogie 'Augsburger' », *Souvenance Anabaptiste/Mennonitisches Gedächtnis* 9 (1990), p. 95, et « Neues über die Augsburger », *SA/MG* 10 (1991), pp. 66-69. Au fil du temps, Robert Baecher de Pfastatt et Paul Auburtin de Sarrebourg m'ont généreusement envoyé des données sur les Augspurger. Les informations données ici ont été collectionnées auprès des registres de l'état civil de plusieurs communes ; j'ai lu la plupart de ces informations sur microfilm dans un Centre Mormon d'Histoire de Famille près de chez moi. J'ai également étudié des registres d'état civil et de population de Strasbourg dans les archives municipales et départementales de cette ville. Une compilation comme celle-ci pourrait facilement être interminable sans paramètres donnés. Lorsque seule la date de naissance d'un individu est donné, il faut supposer que la destinée de cette personne n'est pas connue. Cette généalogie a été assemblée pour compléter un récit qui, en grande partie, couvre l'histoire européenne de plusieurs de ces familles Augspurger seulement jusqu'en 1819 environ. C'est pourquoi, j'ai omis les générations suivantes ne portant pas le nom Augspurger et dont on trouve les données dans les registres français consultés pour cette étude.

2 Les dates et noms des conjoints des individus qui en 1819 immigrèrent au comté de Butler ou y passèrent plus tard, proviennent des données généalogiques qu'une descendante a compilé durant fort longtemps. Je suis également reconnaissante à un autre descendant pour les inscriptions de naissance manuscrites dans le *Martyrologe* de **B1.**

3 L'orthographe Augs**p**urger employée dans cette étude est celle utilisée par de nombreux Augspurger dont il est question comme en font preuve des signatures préservées dans les documents officiels - et, en général, par les descendants des premiers Augspurger qui s'installèrent en Amérique dans le comté de Butler, Ohio. Il faut dire cependant que presqu'invariablement, pour des raisons de phonétique, les documents français ont l'orthographe Augs**b**urger.

4 La plupart des encyclopédies proposent des tableaux de conversion, pour toute l'étude j'ai consulté le *Research Outline: French Republican Calendar* de six pages, disponible dans les Centres Mormons d'Histoire de Famille car ce fascicule donne un équivalent précis pour chaque jour où le calendrier révolutionnaire fut officiel.

5 L'acte de décès civil de « Marie Kropf » à Sainte-Marie signale son remariage avec Christian « Kintsinger », mort à Weisenheim am Berg.

A11 CHRISTIAN AUGSPURGER (1782-1848) épousa **CATHARINA HAUTER** (1784-1847) le 26 mai 1805, à Ixheim près de Zweibrücken (Deux-Ponts) dans le Palatinat[6]. Ces Augspurger vécurent à Ixheim de 1805 jusqu'au cours de l'année 1809 et leurs deux premiers enfants y naquirent.

A111 JOSEPH AUGSPURGER (1806-1864) épousa **Magdalena Kennel** (1811-1902).

A112 CATHARINA AUGSPURGER Kinsinger (° 26 fév. 1808) épousa **Samuel Kinsinger** (° 1799) puis **Joseph Kinsinger**.

Au cours de l'année 1809 et jusqu'à ce qu'ils quittèrent Strasbourg pour un premier voyage vers l'Amérique en 1817, ces Augspurger vécurent sur la propriété de la Meinau. **A11** y travaillait pour Charles Louis Schulmeister, l'espion légendaire de Napoléon. Durant ces années six autres enfants naquirent.

A113 MAGDALENA AUGSPURGER Kinsinger (1809-1884) épousa **Joseph Kinsinger** (1801-1857).

A114 BARBARA AUGSPURGER Iutzi (1811-1851) épousa **Peter Iutzi** (1808-1875).

A115 CHRISTIAN AUGSPURGER (1813-1845) épousa **Magdalena Rees** (1819-1898)[7].

A116 Fillette (° & □ été1814).

A117 MARIA AUGSPURGER (1815-1866), célibataire.

A118 JACOB AUGSPURGER (1817-1883) épousa **Elizabeth Schantz** (1821-1900).

La famille émigra dans le comté de Butler. Elle partit de Strasbourg, passa par Amsterdam puis Philadelphie en 1817, retourna à Strasbourg en 1818 et repartit définitivement pour le comté de Butler avec d'autres familles anabaptistes en 1819. En juillet 1819 le neuvième enfant de la famille naquit dans l'embarcation sur la rivière Ohio en route vers le comté de Butler.

A119 Johannes Augspurger (1819-1898) épousa **Jacobina Holly** (1822-1901).

Quatre autres enfants naquirent dans le comté de Butler.

A11a Jacobina Augspurger (1821-1899), célibataire.

A11b Anna Augspurger Kennel (1823-1858) épousa **John Kennel** (1816-1883).

A11c Samuel Augspurger (1825-1900) épousa **Elisa Holly** (1830-1905).

A11d Frederick Augspurger (1827-1895), célibataire.

A12 Barbara Augspurger Goldschmidt (1784-1851) épousa **Heinrich Goldschmidt** (1781-1857) le 21 mai 1805 à Sainte-Marie[8]. Ces Goldschmidt restèrent leur vie durant à Sainte-Marie et la veuve de **A1** vivait chez eux au moment de sa mort en 1839.

A121 Joseph Goldschmidt (° & □1806).

A122 Magdalena Goldschmidt (1807-1820).

A123 Barbara Goldschmidt (° 3 nov. 1808).

A124 Joseph Goldschmidt (° 27 août 1813).

A125 Katharina Goldschmidt (1816-1820)[9].

A126 Elisabeth Goldschmidt Schertz (° 6 juin 1819) épousa **Joseph Schertz** le 29 nov. 1838 à Sainte-Marie[10].

A13 JOSEPH AUGSPURGER (1786-1869) épousa **ELISABETH SCHLABACH** (1795-1848) le 28 mars 1816 à Boissy-Saint-Léger près de Paris où il était employé comme *régisseur* de Piple, une autre propriété

---

6 Entre 1798 et 1815, ce territoire jusqu'alors allemand faisait partie de la grande France sous le nom de département du Mont-Tonnerre. Un descendant me remit une copie dactylographiée de l'acte de mariage civil français de **A11** et « Catrine » Hauter, signé le 26 mai 1805 dans le bureau de la mairie à Einöd (= Homburg) avec comme date de naissance du marié le 9 sept. 1782 ; la mariée, née à Ixheim le 18 mars 1784, était une fille d'Andreas Hauter et Katharina Imhof.

7 Magdalena « Roess » était née à Ostheim le 22 juin 1819, fille de Joseph Roess, 45 ans, *cultivateur*, et Barbara Kropf.

8 **A12**, née le 9 fév. 1784, épousa un *cultivateur*, né à Sainte-Marie le 9 oct. 1781, fils de feu Heinrich Goldschmidt, *cultivateur* à Sainte-Marie, et Barbara Gingrich (« Barbe Geuggerich ») ; la cérémonie se tint non dans le bureau de la mairie mais au foyer du marié « pour cause de l'Indisposition ». **A12** mourut à la ferme dite sur le Pré le 12 sept. 1851, son mari lui survécut jusqu'au 5 sept. 1857. Le mari de **A12** et la première épouse de **A4** étaient frère et sœur.

9 **A122** et **A125** moururent à deux jours d'intervalle l'un de l'autre en mai 1820, ce qui conduit à supposer que quelque maladie mortelle a dû sévir dans le foyer Goldschmidt ce printemps-là.

10 Le mari de **A126**, *cultivateur* à Saint-Dié lors de son mariage, était né à Creutzwald le 18 mars 1808 ; ses parents étaient Jacob Schertz, mort à « Uberhern, Saarlouis » (= Überherrn, juste de l'autre côté de la frontière allemande à Creutzwald) le 12 nov. 1808, et Barbara Ummel (« Barbe Ommel »), décédée à Grostenquin le 1er août 1808.

grandiose de Schulmeister[11]. Après le décès d'Elisabeth Schlabach dans le comté de Butler en 1848, **A13** épousa **Barbara King Sommer**. Le premier enfant de **A13** et de sa première épouse naquit à Boissy.

A131 JOSEPH AUGSPURGER (1816-1896) épousa **Catherine Goldsmith** (1826-1886).

A13 n'était probablement pas le frère anonyme inscrit sur la demande d'émigration que **A11** déposa à Strasbourg en 1817. Cette famille Augspurger ne partit pas pour l'Amérique cette année-là. Elle vivait près de Strasbourg, à Lingolsheim, quand naquit le deuxième enfant en 1817.

A132 MAGDALENA/ELIZABETH AUGSPURGER Augspurger (1817-1858)[12] épousa **B116**.

En 1819, cette famille s'embarqua pour l'Amérique avec le groupe Augspurger et s'installa dans le comté de Butler. On connaît l'existence de quatre autres enfants.

A133 Katharina Augspurger Sommer épousa **Joseph Sommer**.

A134 Johannes Augspurger (1830-1912) épousa **Emilie Kennel** (1840-1893).

A135 Jacob Augspurger (1833-1902) épousa **Barbara Sloneker** (1838-1913).

A136 Christian Augspurger (1836/37-1890) épousa **Catherine Schertz** (1839-1901).

A14 MARIA AUGSPURGER KINSINGER (° sept. 1793) épousa **JACOB KINSINGER** (° 1791/92) le 19 juillet 1817 à Weisenheim am Berg[13]. Les Kinsinger immigrèrent dans le comté de Butler, probablement avec le groupe Augspurger en 1819.

A141 MAGDALENA KINSINGER (° 1818).

A15 Nicholas Augspurger (° 13 nov. 1795).

A16 Jacob Augspurger (° 15 sept. 1798).

A2 Maria Augspurger Neuhauser (1761/68-1829)[14] épousa **Johannes Neuhauser** (1762/63-1826)[15] avant l'instauration des registres de l'état civil. Les Neuhauser vécurent d'abord et au moins jusqu'en 1794 au Salm d'où Johannes Neuhauser était natif et de 1796 jusqu'en 1813 au moins, sur la ferme dite Saint Pierre à Raon-sur-Plaine. Leurs allers et venues entre 1813 et 1826 ne sont pas connus. **A2** et Johannes Neuhauser moururent à Montbras. Deux des quatre enfants ci-après sont en fait portés dans les documents officiels de Salm.

A21 Anna Neuhauser Bächer (° 1790/91) épousa **Peter Bächer** le 22 avril 1813 à Raon-sur-Plaine[16].

A22 Louise Neuhauser (° <1792/93)[17].

A221 Katharina Neuhauser (° 15 janvier 1828).

A23 Barbara Neuhauser (1791/92-1794).

A24 Johannes Neuhauser (° 10 oct. 1794).

Les Neuhauser eurent neuf autres enfants à Raon-sur-Plaine.

A25 Maria Neuhauser Schrag (1796-1861) épousa **Christian Schrag** le 19 oct. 1831 à Goncourt, Haute-Marne, au soir de sa vie elle vivait à Gondrecourt-le-Château.[18]

A26 Barbara Neuhauser Kaltenbach (° 16 août 1797) épousa **Matthias Kaltenbach** le 28 fév. 1835 à Gondrecourt.[19]

---

[11] La première épouse de **A13** était née au Climont près d'Urbeis le 5 fév. 1795, premier enfant de Johannes Schlabach, *cultivateur*, et Anna Bachmann (« Anne Pachmann »). Les bans de mariage du couple furent affichés à Urbeis les 12 et 19 mars 1815 et un an plus tard l'acte de mariage civil à Boissy légitimait **A131**.

[12] **A132** était né le 11 oct. 1817. D'après l'acte de naissance civil son prénom était Magdalena alors qu'en Amérique elle fut connue sous celui d'Elizabeth.

[13] Hermann Guth m'envoya des photocopies de l'acte de mariage civil de **A14** et Jacob Kinsinger, 25 ans, et d'autres documents corroborants de Weisenheim am Berg. Les parents de Jacob Kinsinger étaient Johannes Kinsinger et feue Veronica Imhof.

[14] **A2** mourut au château de Montbras le 26 oct. 1829, à soi-disant 68 ans, son année de naissance serait alors probablement 1761 - et remettrait en cause l'affirmation qu'elle avait 51 ans lors de la naissance de son dernier enfant, **A2d**, en 1813 : mais voir note 23 ci-après.

[15] « Jean Néouzer », mari de **A2**, mourut à Montbras le 10 août 1826, à 63 ans, il serait donc né en 1762 ou 1763. Les noms des parents de Johannes Neuhauser figurent dans l'acte de mariage civil de son frère qui est connu, le mari de **A5** : Johannes Neuhauser et Suzanne « Sinderine » (Zehender/Cender, avec terminaison féminine).

[16] **A21** épousa « Pierre Pacher », 36 ans, *voiturier* habitant alors à la *métairie* dite Thomasthal près de Walscheid, fils de feu Peter Bächer et feue Veronica Schirck (« Véronique Chirique »).

[17] **A22** habitait avec sa mère, veuve, au château de Montbras quand elle accoucha d'une fillette illégitime **A221**. **A22** était peut-être la jumelle de **A21** ou **A23** ?

[18] Les parents du mari de **A25**, né le 26 oct. 1797 à Linstroff, étaient Andreas Schrag et Suzanne Hirschy (« Kirscht »). La première épouse de Christian Schrag fut Maria Saltzmann (1799/1800-1830), décédée à Goncourt le 6 sept. 1830, native de Denting, fille de Joseph Saltzmann et Barbara Litwiller. **A25**, née le 7 mai 1796, à Raon-sur-Plaine, mourut à Gondrecourt le 21 jan. 1861.

A27 Christian Neuhauser (° 19 août 1799).

A28 Nicholas Neuhauser (° 25 avril 1801) épousa **A35** en 1841/42[20].

A29 Elisabeth Neuhauser (° 14 juin 1803).

A2a Katharina Neuhauser (° 22 avril 1805)[21].

A2b Magdalena Neuhauser Sommer (1807-1836) épousa **Christian Sommer** le 5 jan. 1831 à Montbras et s'installa à Gondrecourt[22].

A2b1 Suzanne Sommer (° 30 sept. 1831).

A2b2 Louise Sommer Augspurger (° 18 fév. 1835) épousa **A321** en 1855/56.

A2c Peter Neuhauser (° 23 jan. 1810).

A2d Joseph Neuhauser (° 24 mars 1813)[23].

A3 Joseph Augspurger (1760/68-1820) épousa **Barbara Sommer** (° 1781/82) le 18 sept. 1798, à Haraucourt-sur-Seille[24], lieu de résidence de sa femme, mais le couple s'installa sur la ferme de la Cude à Gemaingoutte. Après la naissance d'une fille en 1815, ces Augspurger emménagèrent sur la ferme de la Bellotte à Étival-Clairfontaine où naquit leur dernier enfant en 1820, peu avant le décès de **A3**[25].

A31 Barbara Augspurger (1799-1802)[26].

A32 Joseph Augspurger (1801-1855) épousa **Elisabeth Rupp Gerber** le 18 nov. 1832, à Haraucourt.[27]

A321 Andreas Augspurger (1834-1871) épousa **A2b2** en 1855/56 et s'installa à Haraucourt[28].

A3211 Joseph Augspurger (1857-1890) épousa **Elisabeth Blanck** et resta à Haraucourt.

---

19 Le mari de **A26**, *manoeuvre* à Gondrecourt, était né le 15 déc. 1810, à « Thiengen » (probablement = Teningen), dans le pays de Bade, fils homonyme de « Mathieu » Kaltenbach et Barbara Zimmermann, tous deux morts à « Thiengen », respectivement les 15 déc. 1814 et 19 oct. 1812. Orpheline, **A26** vivait et travaillait également à Gondrecourt au moment de son mariage dans cette commune.

20 Les bans du mariage de **A28** et **A35** furent affichés à Gondrecourt les 19 et 26 déc.1841 ; à l'époque, le marié était *meunier* à Gondrecourt et la mariée vivait avec sa mère, la veuve de **A3**, à « Cirfontaine, Haute-Marne », très probablement Cirfontaines-en-Ornois.

21 Je suppose fortement - mais manque de documentation le prouvant sûrement - que **A2a** était « Catherine Neuser » (° env. 1805), épouse de Johannes Zendner (° 15 oct. 1803), un jeune frère de Christian Cender (1786-1861) dont le *Hausbuch*, journal personnel, a été conservé et que j'édite pour une publication ultérieure.

22 « Madeleine Néouzer », *domestique* du concierge du château de Montbras, épousa un *domestique* du *fermier principal* de ce même château, où Johannes Neuhauser fut *sous-fermier* avant son décès en 1826 ; le marié, né à Epfig le 5 juin 1805, était un fils de feu Christian Sommer, décédé à Bergheim le 5 mars 1814, et feue Anna Maria Kropf, morte à Ribeauvillé le 10 nov. 1809. **A2b**, né à Raon-sur-Plaine le 1er jan. 1807, mourut à Gondrecourt le 20 nov. 1836.

23 L'acte de naissance civil de **A2d** à Raon-sur-Plaine, donne 46 ans à la mère, il est signé par un témoin, le mari de **A5**, explicitement identifié comme l'oncle paternel du nouveau-né. En ce qui concerne l'année de naissance de **A2**, voir également la note 14 ci-dessus.

24 Le 14 mars 1807 **A3** conduisit des membres de sa famille comme témoins devant le tribunal de Gemaingoutte pour établir que lui et « Barbe Somert » avaient été légitimement mariés le 18 sept.1798 à Haraucourt et que donc **A33**, le fils dont sa femme avait accouché le 6 avril passé, soit en 1806, devait être inscrit comme leur enfant légitime dans les registres de l'état civil de la juridiction à laquelle appartient la ferme de la Cude ; les membres de la famille qui signèrent cette *minute* officielle, sont tous décrits comme étant *marcaires*, y compris **A4**, le mari de **A6**, et **A1** ; l'épouse de **A3**, âgée de 25 ans à l'époque, et donc née en 1781 ou 1782, était une fille de feu Johannes Sommer, *marcaire* à Haraucourt, et Barbara Brechbühl (« Praspille »). Aucun acte de mariage civil des Augspurger n'a été conservé à Haraucourt.

25 L'acte de décès civil de Joseph « Ausbourg », **A3**, *fermier* de la ferme Bellotte, mort le 22 oct. 1820 à Étival, comprend un autre *fermier* de Bellotte comme témoin, « Henry Kalmitz », dont la signature nous apprend qu'il s'agit de Heinrich Goldschmidt, le mari de **A7** et par conséquent, le beau-frère du décédé. L'âge du défunt **A3**, 60 ans, semble avoir été ajouté comme par après coup, pourrait bien être erroné, car deux mois plus tôt, à la naissance de son dernier fils, il avait déclaré être âgé de 52 ans : voir note 33 ci-après.

26 **A31** mourut à Sainte-Marie le 11 nov. 1802, à 3 ans ; l'acte de décès civil signale qu'elle naquit à Gemaingoutte.

27 La date de naissance du 22 déc. 1801 pour **A32** provient de l'acte de mariage civil à Haraucourt. Joseph « Ausbourg », *garçon* [= célibataire], vivant à Haraucourt en 1832, épousa la veuve Elisabeth Rupp Gerber, née le 22 sept. 1795 à Natzwiller, fille de feu Christian Rupp, *cultivateur* à Rehainviller, et Magdalena Brechbühl (« Brachpine »), 67 ans, qui en 1832 vivait à Donnelay. Lorsque la veuve de 37 ans devint la première épouse de **A32**, elle avait déjà eu sept enfants avec son feu mari, Joseph Gerber (1791/92-1831). Elle mourut à Haraucourt le 8 déc. 1848, et **A32** y mourut le 9 juin 1855.

28 « André Ausbourg », **A321**, né le 21 avril 1834 et mort le 14 fév. 1871. Les bans de son mariage avec Louise Sommer furent affichés à Haraucourt les 16 et 23 déc. 1855, bien que le mariage se célébrât dans la commune de la mariée ou dans le proche voisinage ; les parents de Louise Sommer, **A2b2**, qui en 1855 vivaient à « Cirfontaine, Haute-Marne », étaient Christian Sommer, 54 ans, *cultivateur*, et feue Magdalena « Neyhouser ».

A32111 Marie Juliette Augspurger Schantz (1888-1979) épousa **Christian Schantz** le 18 avril 1920 à Imling.

A3212 Marie Louise Emélie Augspurger Baechler (° 21 oct. 1858) épousa **Andreas Baechler** le 25 fév. 1882, à Haraucourt[29].

A3213 Andreas Felix Augspurger (° & □ 1863).

A322 Maria Augspurger Schertz (° 11 août 1835) épousa **Peter Schertz** le 22 sept. 1856 à Haraucourt[30].

A323 Garçonnet mort-né (26 fév. 1838).

A324 Fillette mort-née (17 sept. 1839).

A325 Joseph Augspurger (° & □ nov. 1842).

A33 Nicholas Augspurger (1806-1811)[31].

A34 Christian Augspurger (° 18 mai 1809)[32].

A35 Maria Barbara Augspurger Neuhauser (° 2 avril 1815) épousa **A28** en 1841/42.

Le dernier lieu de résidence de cette famille Augspurger fut la ferme de la Bellotte où naquit leur dernier enfant.

A36 Nicholas Augspurger (° 19 août 1820)[33].

La veuve de **A3** vivait à Pagney-derrière-Barine en 1832 et à « Cirfontaine, Haute-Marne » en 1841.

A4 Nicholas Augspurger (1768-1809), appelé *le jeune*, épousa **Magdalena Goldschmidt** (1778-1806)[34] le 18 fév. 1799 à Sainte-Marie[35]. Après le décès de sa première épouse, **A4** épousa **Elisabeth Hochstettler,** native de Neuhof près de Niederlauterbach. L'unique enfant du couple naquit à Neuhof après le décès du père à Sainte-Marie. Les deux fils de **A4** et de sa première femme furent orphelins à un très jeune âge.

A41 Nicholas Augspurger (1801-1890) épousa **Magdalena Gerber** (1806-1896) le 29 juillet 1828 au Salm d'où elle était native[36]. Le couple resta sans enfants naturels[37]. **A41** qui fut Ancien de l'assemblée anabaptiste du Salm pendant plusieurs dizaines d'années, fut l'interlocuteur principal dans le récit de voyage d'Alfred Michiels, *Les Anabaptistes des Vosges*, publié à Paris en 1860.

A42 Christian Augspurger (° 19 nov. 1806) épousa **Barbara Bächer** (° 1er nov. 1818) le 11 mai 1835 à Sainte-Marie[38]. Le couple demeura à Sainte-Marie ou à proximité immédiate pendant une vingtaine

---

29 Le mari de **A3212**, *propriétaire*, *Anabaptiste*, né à Vic-sur-Seille le 27 déc. 1857, habitait avec ses parents, Christian Baechler et Magdalena Wenger (« Venger ») à Saint-Louis en 1882.

30 L'orpheline « Marie Ausbourg » épousa un *cultivateur* habitant Imling, né le 12 oct. 1825 à Lorentzen, fils de feu Joseph Schertz, décédé à Lorentzen le 2 nov. 1828, et Katharina Sommer, 59 ans, *cultivatrice* à Bistroff en 1856.

31 **A3** omit de signaler la naissance de **A33** aux autorités civiles, par la suite il invoqua l'éloignement trop grand de sa ferme jusqu'au bureau de l'état civil. Cette omission fut la cause de la *minute* confirmant son mariage légitime avec Barbara Sommer, voir note 24 ci-dessus. Après une longue attente, le 6 mai 1807, la naissance de **A33** fut enregistrée - mais pour l'année 1807 au lieu de 1806, date de naissance effective. **A33** mourut à la ferme de la Cude le 16 mai 1811, à cinq ans.

32 **A34** est certainement Christian Augspurger, 26 ans, *cultivateur* à Haraucourt, témoin du mariage civil de Christian Eymann et Magdalena Gerber, en date du 23 nov. 1835.

33 Nicolas Hossebourg, **A36**, est né à la Bellotte, fils de **A3**, 52 ans, et « Barbe Sommer ». Deux mois plus tard, lorsque **A3** mourut, un de ses « beaux-frères » signala cependant, qu'il était âgé de 60 ans : voir note 25 ci-dessus.

34 La première épouse de **A4** mourut à Sainte-Marie le 25 nov. 1806, six jours après avoir accouché de **A42**.

35 **A4**, *cultivateur*, fils de feu Nicholas Augspurger, **A**, *cultivateur*, et de la veuve « Barbe Comte », épousa une fille de feu Heinrich Goldschmidt, *huillier*, et « Barbe Kingerich » ; selon l'acte de mariage civil du couple, **A4** est né le 10 juillet 1768 et Magdalena Goldschmidt le 8 oct. 1778. **A4** mourut à Sainte-Marie le 8 oct. 1809. La première épouse de **A4** et le mari de **A12** étaient sœur et frère .

36 **A41**, *cultivateur* vivant à Sainte-Marie, épousa « Magdelaine Karbre », née à Salm le 13 [*sic*] juin 1806, fille de Christian Gerber (« Christiane Karbre ») et Anna Kupferschmidt ; Johannes Güngerich (« Jean Kingrich »), 29 ans, *cultivateur* à Salm et beau-frère de la mariée, fut le seul apparenté parmi les quatre témoins obligatoires. L'acte de naissance civil de **A41**, né à Sainte-Marie le 21 sept. 1801, est écrit en minuscules pattes de mouche sur la marge de la dernière page du registre des naissances de l'an IX parce que l'employé de mairie avait clos prématurément les registres.

37 **A41** et sa femme élevèrent Magdalena Güngerich Peterschmidt (1830-1897), une des dix enfants de la sœur et du beau-frère de Magdalena Gerber, Barbara Gerber et Johannes Güngerich, quand les autres membres de la famille quittèrent la France pour le comté de Tazewell, Illinois, en 1840 : voir Hermann Guth, *Amische Mennoniten in Deutschland*, 4e éd. (Saarbrücken, 1993), pp. 123-24, « Die Güngerich von Kutzenhausen », 125 Johannes Güngerich, et « Anhang X » fragment de lettre sur la vie en Amérique qu'écrivit Johannes Güngerich en 1841 à des parents à Salm.

38 **A42**, *cultivateur* à Benfeld, retourna dans sa ville natale de Sainte-Marie pour épouser Barbara Bächer âgée de 16 ans ; l'acte de mariage civil du couple est hautement intéressant car les deux étaient orphelins et de plus, un seul des huit grands-parents étaient

d'années, il vécut pendant plus de la moitié de ce temps avec **A12** et la parenté Goldschmidt. Douze enfants naquirent à Sainte-Marie.

A421 Magdalena Augspurger (° 10 août 1836).

A422 Barbara Augspurger (° 3 fév. 1838).

A423 Christian Augspurger (° 27 sept.1839).

A424 Katharina Augspurger (° 5 mai 1841).

A425 Nicholas Augspurger (° 27 fév. 1843).

A426 Jacob Augspurger (1844-1846).

A427 Andreas Augspurger (° 17 avril 1846).

A428 Elisabeth Augspurger (° 26 jan. 1848).

A429 Verena Elisabeth Augspurger (° 2 juillet 1849).

A42a Joseph Augspurger (1851-1854)[39].

A42b Jacob Augspurger (° 26 jan. 1853).

A42c Joseph Augspurger (° 22 juin 1855).

En 1858 la famille emménagea au Salm où naquirent deux voire trois autres enfants. On ignore ce que devinrent ces Augspurger après le début des années 1860.

A42d Anna Augspurger (° 31 mars 1858).

A42e Maria Augspurger (° & □ 1860).

?A42f Peter Augspurger (° 1862)[40].

A4 et sa deuxième épouse eurent un seul enfant, né à Niederlauterbach après le décès du père à Sainte-Marie.

A43 Isaac Augspurger (1810-1871)[41].

A5 Anna Augspurger Neuhauser (° env. 1771) épousa **Joseph Neuhauser** (° env. 1772) — un plus jeune frère du mari de **A2**, sa sœur aînée — le 10 déc. 1793 au Salm d'où le marié était natif[42]. On ne sait pas où le couple Neuhauser s'installa en premier lieu. Ils vécurent à Raon-sur-Plaine pour quelque temps, leur premier enfant connu y naquit.

A51 Joseph Neuhauser (° 14 fév. 1802).

Plus tard, ils retournèrent au Salm pour quelques années où naquirent trois autres enfants dont des jumeaux. Cette famille Neuhauser n'apparaît pas dans les registres d'état civil de Salm après 1809, bien que le mari de **A5** travaillât à Salm en 1813[43]. Quand **A54** se maria en 1832, la famille vivait à Saulxures-lès-Nancy. Après cette date, on ne sait plus rien d'elle.

A52 Maria Anna Neuhauser (1806-1807), jumelle de

A53 Christian Neuhauser (1806-1807).

A54 Anna Neuhauser Wittrich (° 13 avr. 1809) épousa **Nicholas Wittrich** le 13 déc. 1832 à Saulxures-lès-Nancy[44].

---

encore en vie, Barbara « Gingerich », la grand-mère maternelle du marié, était décédée à Sainte-Marie le 11 juillet 1815 ; Andreas Bächer Jr., le père de la mariée était décédé à Sainte-Marie le 30 sept. 1826, Barbara Peterschmidt, sa mère, le 21 déc. 1821 ; les grands-parents de Barbara Bächer étaient, du côté paternel feu Andreas Bächer Sr., mort à Sainte-Marie le 18 août 1829, et sa veuve de 66 ans Maria Kauffmann, la seule aïeule du couple encore vivante, et, du côté maternel, Sebastian Peterschmidt, décédé à Sainte-Croix-en-Plaine le 17 juin 1826, et Barbara Schlatter qui mourut avant lui dans la même commune, le 20 déc. 1823.

39 **A42a** naquit à la ferme sur le Pré le 9 mai 1851. Le 14 juillet 1854, fête nationale de la prise de la Bastille, le garçon âgé de trois ans fut découvert noyé dans la rivière de la Lièpvrette qui coupe Sainte-Marie.

40 « Pierre Augsburger », **?A42f**, né à Salm en 1862, pourrait bien être un fils de **A42** - en 1862, sa femme était encore en âge d'avoir des enfants - mais est porté sur cette liste avec un point d'interrogation car seul l'index annuel de 1862 est disponible sur le microfilm que j'ai consulté ; par erreur les documents effectifs de cette année furent omis dans le film.

41 Pour des détails sur la vie ultérieure de **A43**, né le 1er jan. 1810, voir Guth, « Neues » (cf. note 1 ci-dessus), p. 68, 143 Isaak Augsburger.

42 « Anne Auchpouderine », **A5**, 22 ans, née à Gemaingoutte, fille de Nicholas Augspurger, **A**, *cultivateur*, et « Barbe Fongon », se rendit à Salm pour y épouser Joseph « Naihauser », 21 ans, *cultivateur* dans sa commune natale de Salm, fils de feu Johannes Neuhauser et Suzanne « Sinderine » ; les mariés ne maîtrisaient pas l'écriture ce qui pourrait expliquer l'orthographe fantaisiste du nom Augspurger dans l'acte de mariage civil du couple.

43 Le témoin de l'acte de naissance civil de **A2c**, né à Raon-sur-Plaine le 24 mars 1813, est l'oncle paternel de l'enfant, le mari de **A5** qui était alors *voiturier* à Salm.

44 Nicholas « Vietriche », 24 ans, natif de Grostenquin mais habitant Pont-Saint-Vincent en 1832, fils de feu Nicholas « Vietriche », *cultivateur* à Grostenquin, et de feue Anna « Omelle », épousa **A54**, fille de Joseph Neuhauser, 61 ans, *marcaire* à Saulxures, et « Anne Augbourg », 61 ans ; les deux parents de la mariée participèrent à la cérémonie civile du mariage.

A6 Elisabeth Augspurger Goldschmidt (1776/78-1813) épousa **Christian Goldschmidt** (° env. 1772) le 22 nov. 1796 à Sainte-Marie[45],où les Goldschmidt s'installèrent. **A6** mourut à Sainte-Marie le 21 sept. 1813. Quand **A62** se maria et peut-pêtre déjà bien avant, le veuf de **A6** avait quitté Sainte-Marie. On ne sait rien d'autre sur cette famille.

A61 Joseph Goldschmidt (° & □ 1798).

A62 Anna Maria Goldschmidt Kauffmann (° 1er mai 1799) épousa **Christian Kauffmann** le 9 mars 1830 à Michelbach-le-Haut[46].

A63 Barbara Goldschmidt (° 24 déc. 1801).

A64 Christian Goldschmidt (° 26 avril 1804).

A65 Katharina Goldschmidt (° 1er avril 1806).

A66 Johannes Goldschmidt (° 16 mars 1808).

A67 Jacob Goldschmidt (° 8 juin 8 1810).

A68 Heinrich Goldschmidt (1812-1813).

A7 Katharina Augspurger Goldschmidt (° 7 sept. 1781) épousa **Heinrich Goldschmidt** (° 19 sept. 1779) le 17 sept. 1800 à Sainte-Marie[47]. Cette famille Goldschmidt resta à Sainte-Marie jusqu'en 1813 puis s'installa pour peu de temps à Châtenois. La veuve de **A** mourut dans leur maison à Châtenois en 1814. En 1820 le mari de **A7** était fermier à la ferme de la Bellotte où vivait alors la famille de **A3**. On ne sait rien de plus sur cette famille.

A71 Joseph Goldschmidt (° & □ 1802).

A72 Joseph Goldschmidt (° & □ 1803).

A73 Magdalena Goldschmidt (° 24 août 1805).

A74 Barbara Goldschmidt (° 6 avril 1810).

A75 Johannes Goldschmidt (° 14 sept. 1813).

Famille AUGSPURGER B:
Descendance de Jacob Augspurger & Anna Gerig

Basée presqu'entièrement sur des documents français, la liste de la famille B comporte les données de la famille d'origine de Nicholas « Nigi » Augspurger, **B1**, le père de Jacob Augspurger, **B11**, le troisième chef de famille Augspurger qui émigra de Strasbourg, France, vers le comté de Butler, Ohio en 1819. On prétend que **B11** était un « petit-cousin » de Christian Augspurger, **A11**, et Joseph Augspurger, **A13**, de la famille **A**. Des données provenant de documents américains ont été ajoutées pour la famille de Jacob Augspurger. Et les naissances manuscrites dans le *Martyrologe* de « Nigi » Augspurger ont été transcrites et inclues ici. Ce sont des informations précieuses puisque les allers et venues en France de cette famille entre 1820 et 1830 ne sont pas connues. Les enfants du deuxième lit de **B1** n'arrivèrent dans le comté de Butler qu'après le décès de leur père en 1836. Les noms des Augspurger dont on sait qu'ils passèrent par le comté de Butler où s'y installèrent sont en caractères gras.

B Jacob Augspurger épousa **Anna Gerig**. Tous deux étaient décédés lorsque leur fils **B2** se maria en 1802. Dès 1766 des documents signalent que ce couple était également sur la ferme de la Cude à Gemaingoutte mais qu'il n'y était plus en 1779.

B1 Nicholas « Nigi » Augspurger (1760-1836) se maria deux fois. Sa première épouse était **Magdalena Goldschmidt** (1755/56-1808), elle n'eut qu'un enfant, Jacob Augspurger, **B11**, qui immigra dans le comté de Butler. Le couple vivait sur la ferme de Mongoutte à l'est de Sainte-Marie, où la famille de Magdalena Goldschmidt vivait depuis fort longtemps : voir **C1** ci-après. La première épouse de **B1** mourut le 15 juillet

---

45 **A6**, vivant à Gemaingoutte, fille de feu *cultivateur* « Nicolas Augstburger », **A**, et « Barbe Conty », épousa un *cultivateur*, fils de feu Johannes Goldschmidt, *cultivateur* au Petit-Haut, une étendue agricole sur les collines au-dessus de Sainte-Marie, et Barbara « Braechbühl ».

46 **A62** était si faible à la naissance que les autorités civiles se rendirent au Petit-Haut deux jours plus tard pour enregistrer sa naissance. Au moment de son mariage en 1830, **A62** vivait avec son père, le veuf de **A6**, à « Birchweller/Birchviller, Haut-Rhin »; Christian Kauffmann, né dans le canton d'Argovie (« Arrau ») en Suisse le 25 oct. 1805, était un fils de feu Johannes Kauffmann et Barbara Zimmermann.

47 **A7** était elle-même native de Gemaingoutte ; son mari, *cultivateur*, était né à Sainte-Marie, il était le fils de Jacob Goldschmidt, *cultivateur*, et Barbara Eymann. Exactement deux ans plus tard, **B2** épousa une sœur du mari de **A7**.

1808[48]. **B1** épousa **Elisabeth Schlabach** (° sept. 1782) le 14 juillet 1811 à Sainte-Marie[49]. La mariée était une plus jeune sœur de l'épouse de son fils unique ! Les enfants issus du second mariage du père et du fils **B1** et **B11** avec les sœurs Schlabach étaient contemporains mais par nécessité les deux familles se suivent l'une l'autre dans cette liste.

B11 **JACOB AUGSPURGER** (1786-1846) se maria deux fois. Il épousa **Katharina Fritz** (1783-1808) à Sainte-Marie le 18 mai 1807[50]. Il épousa **MARIA SCHLABACH** (1780-1856) le 11 juillet 1810 à Sainte-Marie[51], sa première femme était morte en couches à la naissance de leur enfant unique.

B111 **Anna Augspurger** (° & □ avril 1808).

B11 et sa deuxième épouse eurent trois enfants à Mongoutte.

B112 **Fillette mort-née** (21 avril 1810).

B113 **NICHOLAS AUGSPURGER** (1811-1872) épousa **Magdalena Gautsche** (° env. 1814).

B114 **JACOB AUGSPURGER** (1813-1867) épousa **Katharina Heiser** (1814-1891)[52].

Ces Augspurgers accompagnèrent **B1** à Sucy-en-Brie, près de Paris quand celui-ci fut engagé comme « régisseur » de la propriété somptueuse du Petit Val qui appartenait à Jean-Joseph Bernard, un vieux copain de Schulmeister. Deux autres enfants naquirent à Sucy.

B115 **MARIA AUGSPURGER Meyer** (° 20 oct. 1815) épousa **Joseph Meyer** (1812-1886).

B116 **JOSEPH AUGSPURGER** (1818-1887) épousa **A132**, puis **Jacobina Roth** et en dernier lieu **Jacobina Rupp**.

La famille de **B11** fit la traversée vers l'Amérique en 1819 avec le groupe conduit par **A11**. Trois autres enfants naquirent dans le comté de Butler.

B117 **Katharina Augspurger Imhoff** (1821-1901) épousa **Peter Imhoff** (1819-1896).

B118 **David Augspurger** (1823-1895) épousa **Magdalena Unzicker** puis **Elizabeth Schertz** (1826-1895).

B119 **Moses Augspurger** (1829-1905) épousa **Veronica Fry** (1834-1858)[53], puis **Fannie Kinsinger** (1824-1886).

Jusqu'à la fin de 1814 ou début 1815, **B1** vécut à Sainte-Marie où naquirent deux enfants du second lit.

B12 **Nicholas « Nigi » Augspurger** (° 25 mai 1812).

B13 **ELISABETH « Lisabet » AUGSPURGER Goldschmidt** (° 3 fév. 1814) qui épousa **Nicholas Goldschmidt**[54].

Les familles de **B1** et de son fils **B11** déménagèrent ensemble à Sucy avec quelques Schlabach apparentés à leurs femmes. Trois autres enfants agrandirent la famille de **B1** et de sa deuxième épouse à Sucy.

B14 **Johannes « Hans » Augspurger** (° 6 juin 1815); il mourut probablement jeune car le prénom Johannes fut utilisé une seconde fois pour **B1a**.

B15 **Fillette mort-née** (15 fév. 1817).

B16 **Joseph Augspurger** (° 23 fév. 1818).

Ces Augspurger retournèrent dans les environs de Strasbourg au moment où d'autres Augspurger embarquaient pour l'Amérique en 1819. **B1** et sa famille s'installèrent pour peu de temps à Neuhof, une banlieu au sud-ouest de Strasbourg, où naquit un fils.

---

48 La première épouse de **B1** mourut à l'âge donné de 52 ans, elle serait donc née 1755 ou 1756 ; l'acte de décès civil signale que ses parents furent Johannes Heinrich Goldschmidt et une femme du nom de Neuhauser. Voir aussi note 66 ci-après.

49 **B1**, né « au mois d'avril » 1760, fils de « Jacques Augsbourger » et « Anne Gerig », tous deux décédés, épousa une fille de Ulrich Schlabach, 71 ans, et feue Maria Adam ; la mariée était née dans un hameau près de Saales « au mois de septembre » 1782 mais avait vécu à Sainte-Marie au cours des neuf dernières années.

50 **B11**, *cultivateur*, né à Sainte-Marie le 6 juin 1786, épousa « Catherine » Fritz, née le 19 oct. 1783 à Rosheim, fille de Joseph Fritz, encore *cultivateur* à Rosheim en 1807, et Anna Schantz.

51 **B11**, veuf, épousa « Marie Schlappach », née à Saales le 9 oct. 1780, mais résidant depuis longtemps à Sainte-Marie, fille de Ulrich Schlabach, *cultivateur* vivant à Lusse, et de feue Maria Adam.

52 Selon une descendante, Katharina Hieser [*sic*], l'épouse de **B114**, était née à « Hahnenfeld, Stadenberg » en Bavière, soit Hanfeld (= Starnberg), le 6 jan. 1814, et arriva dans le comté de Butler entre 1834 et 1838. Ce ne saurait être une coïncidence que **C1** eût fini ses jours à Hanfeld près de Münich : voir ci-après, surtout note 67.

53 La première épouse de **B119** était née le 28 mars 1834, sur un bateau à vapeur sur la rivière Husdon, quelque part dans l'état de New York, selon un descendant ; ses parents, alors de nouveaux immigrants partis d'Altkirch en route vers le comté de Butler, étaient Johannes Frey (1801-1859) et Catherine Stucky Frey Yoder (1810-1881).

54 Un descendant de **B18** procura l'information qu'une sœur de son ancêtre était « Mrs. Nick Goldsmith of Spencerville, Indiana », qui se révèle être **B13**.

B17 Christian Augspurger (° 2 fév. 1821); lui aussi mourut probablement jeune car le prénom Christian fut repris pour **B1b**.

En avril 1821 ces Augspurgers quittèrent le Bas-Rhin pour le Haut-Rhin. On ne connaît alors plus leurs allers et venus jusqu'en 1831 lorsque naquit leur dernier enfant à Boissy-Saint-Léger, à côté de Sucy, commune dans laquelle la famille avait vécu auparavant. **B1** mourut à Boissy le 23 juin 1836.

B18 MAGDALENA AUGSPURGER Schick (1823-1893) épousa **Joseph Schick** (1818-1898)[55].

B19 BARBARA AUGSPURGER Roth (1825-1902) épousa **Joseph Roth** (1821-1906)[56].

B1a JOHANNES AUGSPURGER (° 26 jan. 1827).

B1b CHRISTIAN AUGSPURGER (1831-1888) épousa **Anna Mosiman** (1835-1923).

B2 Jacob Augspurger (° 18 oct. 1766) épousa **Marguerite Goldschmidt** (° 18 août 1784) le 27 déc. 1802 à Sainte-Marie[57]. Le couple eut sept enfants au cours des années vécues à Sainte-Marie ou dans les proches environs mais après 1813 on ne trouve plus leurs traces dans les registres de l'état civil de cette commune. On ne sait rien de plus sur eux.

B21 Barbara Augspurger (° 26 oct. 1802).

B22 Jacob Augspurger (° & □ 1805).

B23 Jacob Augspurger (° 12 jan. 1806).

B24 Marguerite Augspurger (1807-1808).

B25 Maria Augspurger (° 22 avril 1809).

B26 Nicholas Augspurger (° 6 oct. 1811).

B27 Garçonnet mort-né (15 oct. 1813).

B3 Marguerite Augspurger Reck (env. 1766-1813)[58] épousa **David Reck** (1760-1830)[59] avant l'instauration des registres d'état civil. Le couple vécut toujours à Sainte-Marie où naquirent dix enfants.

B31 Heinrich Reck (° 30 jan. 1790) était à Sucy en 1816 avec **B1**, son oncle. Il retourna à Sainte-Marie et y épousa **Magdalena Raber** le 12 nov. 1818[60].

B32 David Reck (1791-1861) épousa **Anna Bansept** le 23 déc. 1824 à Sainte-Marie[61].

B33 Anna Reck (° 29 juin 1794).

B34 Garçonnet mort-né (25 oct. 1796).

B35 Anna Maria Reck Wagler (° 20 déc. 1797) épousa **Joseph Wagler** à la fin de l'année 1823[62].

B36 Joseph Reck (° 19 mars 1800) épousa **Elisabeth Sommer** début 1822[63].

---

55 Un descendant de **B18** fournit des informations sur la vie ultérieure de son ancêtre qui fut mariée dans la colonie amish mennonite du comté de Butler le 3 mars 1844 et sur ses sœurs **B13** et **B19**.

56 Un descendant de **B18** fournit également une information essentielle sur « Mrs. Roth of Archbold, Ohio », la sœur de son ancêtre qui se trouve être **B19**. Joseph Roth et **B19** vécurent de longues années à German Township, comté de Fulton, Ohio.

57 **B2**, né à Gemaingoutte mais vivait à Sainte-Marie quand il se maria, ses parents qui avaient été *cultivateurs* de la Cude étaient alors décédés. Il prit une jeune femme de 18 ans, native de Sainte-Marie, fille de Jacob Goldschmidt, 62 ans, et Barbara Eymann ; le père de la mariée dut procurer une autorisation de mariage officielle pour sa fille mineure ; l'acte de mariage civil explique que puisque le marié faisait partie de la secte des anabaptistes dont les membres, avant la Révolution, n'utilisaient que des « livres domestiques » pour noter la naissance des enfants, « quatre Citoyens de cette ville, probes et dignes de foi », préparèrent un certificat vérifiant la date de naissance et la parenté de **B2**. L'épouse de **B2** et le mari de **A7** étaient sœur et frère.

58 **B3**, la femme de David Reck, *tisserand*, fille de « Jacques » Augspurger et « Anne Goerig », mourut à Sainte-Marie le 21 jan. 1813, à l'âge donné de 46 ans, ce qui porterait son année de naissance à 1766. Mais son frère **B2** ne ménagea pas sa peine pour prouver que sa date de naissance était le 18 oct. 1766 comme cela est expliqué dans la note précédente.

59 Le mari de **B3**, *tisserand*, résident de longue date de Sainte-Marie, mourut le 6 jan. 1830, à 67 ans ; il était né à Saales, ses parents étaient Heinrich Reck et Anna Vordemwald.

60 **B31**, *tisserand*, né à Sainte-Marie, épousa Magdalena « Reber », née à « Binder, Bas-Rhin », soit Bindernheim, le 18 jan. 1800, résidant à Sainte-Marie depuis trois ans, fille de feu Joseph « Reber » et Katharina Goldschmidt.

61 **B32**, *tisserand*, né à Sainte-Marie le 8 nov. 1791, épousa « Anne Bandesapt » âgée de 18 ans, née à Moussey le 28 sept. 1806, mais vivant alors depuis un an à Sainte-Marie, fille de Charles Bansept, *laboreur*, « absent » depuis sept ans, et « Anne Hertigue ». **B32** mourut à l'hospice de Sainte-Marie le 30 oct. 1861.

62 **B35** était née à la ferme sur le Pré. Bien que son acte de mariage ne se trouve pas à Sainte-Marie, les bans en prévision de son mariage avec Joseph Wagler y furent postés les 19 et 26 oct. 1823 ; le futur marié, *tisserand*, né à Saulxures le 31 juillet 1800, était alors depuis deux ans à Saint-Quirin ; ses parents étaient Johannes Wagler, vivant également à Saint-Quirin, et feue Susanna Eymann (« Eymeyer »), décédée à Walscheid le 14 oct. 1817.

B37 Magdalena Reck (° 5 juillet 1802).

B38 Jacob Reck (° 18 nov. 1804).

B39 Nicholas Reck (° 1er mai 1806) épousa **Caroline Redelsperger** le 18 nov. 1836 à Sainte-Croix-aux-Mines[64].

B3a Christian Reck (° & □ avril 1809).

Famille AUGSPURGER C : Descendance de Noah Augspurger & Julia Diebler

Sur la base presqu'exclusive des registres de l'état civil français et de recensions, cette liste comporte les données généalogique de la famille Augspurger qui habitait déjà sur la propriété de la Canardière, à l'extérieur de Strasbourg, avant la Révolution française. En 1806 Charles Louis Schulmeister acheta la Canardière, par la suite il engagea Christian Augspurger, **A11**, et Joseph Augspurger, **A13**. Schulmeister acquit des propriétés adjacentes à la Canardière pour établir en 1809 le magnifique domaine de la Meinau. La documentation strasbourgeoise révèle les interactions répétées de certains individus de la famille **C** avec la famille de **A11** et quelques-uns de leurs parents entre 1809-1817, le temps que passa **A11** à la Meinau. Le sort des membres de la famille **C** reste par ailleurs inconnu.

C Noah Augspurger épousa **Julia Diebler**. Tous deux décédèrent avant 1796. Ils habitaient à Sainte-Marie ou dans les proches environs commes les familles Augspurger **A** et **B**.

C1 Noah Augspurger (1755-1831) se maria deux fois. Sa première épouse fut **Anna Müller** (1755/56-1806). Cette famille Augspurger vivait à la Canardière, où mourut la première épouse de **C1**, le 6 mai 1806[65]. En 1807, à Strasbourg, **C1** épousa la veuve **Maria Goldschmidt Husser** (° 16 mai 1750)[66], une sœur de la première épouse de **B1**. En 1818 **C1** et sa deuxième femme quittèrent Strasbourg pour Hanfeld près de Starnberg près de Münich, où il mourut en 1831[67] . On connaît l'existence de quatre enfants nés du premier lit de **C1**.

C11 Barbara Augspurger ?Augster/Eigst (° env. 1785)[68].

C12 Noah Augspurger (° env. 1792)[69].

C13 Katharina Augspurger (° 4 avril 1793).

C14 Anna Augspurger (1795-1799).

C2 Katharina Augspurger Rothacker (1772-1810) épousa **Johannes Rothacker** (° 9 mai 1772) le 3 oct. 1796 à Strasbourg[70].

---

63 Les bans du futur mariage de **B36** furent affichés à Sainte-Marie en février 1822 ; Elisabeth Sommer, 25 ans, était née à la ferme du Sommerhof près de Neuviller-la-Roche, et ses parents, Ulrich Sommer et Barbara Güngerich (« Barbe Guerich »), y étaient encore *cultivateurs* en 1832.

64 **B39**, *tisserand*, vivait à Sainte-Croix depuis six mois quand il s'y maria ; sa femme, 22 ans, habitant Saint-Croix, était une fille de Nicholas Redelsperger, 40 ans, *domestique* à Sainte-Marie, et de feue Maria Anna « Hotz », décédée à Colmar.

65 La première épouse de **C1** mourut à l'âge donné de 50 ans, elle était donc née en 1755 ou 1756 ; ses parents avaient été Jacob Müller, *cultivateur* à « Sexau en Brisgau », soit à Hochburg près d'Emmendingen dans le pays de Bade en Allemagne, et feue Anna Litwiller.

66 « Noé » Augspurger, **C1**, veuf, né à Sainte-Marie le 8 oct. 1755, épousa une veuve, née à Sainte-Marie, fille de feu *cultivateur* Johannes Heinrich (« Jean Henry ») Goldschmidt et de feue Maria Neuhauser ; l'acte de mariage civil des Augspurger mentionne que le premier mari de la mariée avait été « Nicolas Hyser », mort à Sainte-Marie le 22 déc. 1805. Selon l'acte de décès civil de « Nicolas Hyser », *cultivateur*, 60 ans, et donc probablement né en 1745, il était natif de Sainte-Marie, fils de Nicholas « Hyser » et « Anne Schumacher ».

67 Vus les changements dramatiques dans la vie de Schulmeister après 1815 et le premier voyage en Amérique entrepris en 1817 par **A11**, il est peu surprenant que 1818, **C1** quitta la Canardière où il avait vécu près de trois décennies. Pour d'autres détails sur **C1** voir Guth « Neues » (comme à la note 1 ci-dessus), p. 69. Peut-être que des enfants du premier mariage de la seconde épouse de **C1** accueillirent les Augspurger à Hanfeld, puisqu'une Katharina Heiser émigra de cette même commune vers le comté de Butler entre 1834 et 1838 et y épousa **B114** : voir note 52 ci-dessus.

68 **C11**, 13 ans, est inscrit sur une liste avec ses parents à la Canardière lors d'une recension de la population à Strasbourg qui pourrait dater de 1798, vu l'âge donné à **C1**. Elle serait alors Barbara Augspurger, épouse de Joseph Augster/Eigst (1783/84-1832), *journalier* à Strasbourg quand il mourut à Raon-sur-Plaine le 11 juin 1832, à 48 ans.

69 **C12**, 6 ans, est inscrit avec ses parents à la Canardière sur une liste de 1798. Pour le mariage de **C12** en Bavière, voir Guth, « Neues » (voir la note 1 ci-dessus), p. 69.

C21 Anna Rothacker (° 15 sept. 1797).

C22 Johannes Rothacker (° 18 août 1799).

C23 David Rothacker (1801-1814).

C24 Katharina Rothacker (1803-1856).

C25 Christian Rothacker (° 29 oct. 1805).

C3 Christian Augspurger (1773/74-1818) épousa **Katharina Stalter/Gestalter** (° 1782)[71], native de la région de Zweibrücken (Deux-Ponts) dans le Palatinat. La veuve de **C3** resta à Strasbourg un certain temps après le décès de son mari le 17 avril 1818[72].

C31 Katharina Augspurger (° 17 nov. 1799).

C32 Barbara Augspurger (° 11 août 1801).

C33 Elisabeth Augspurger (° 23 sept. 1803).

C34 Anna Augspurger (1806-1807).

C35 Christian Augspurger (° 29 nov. 1807).

C36 Joseph Augspurger (° 5 fév. 1810)[73].

C37 Magdalena Augspurger (° 21 jan. 1812).

C38 Maria Augspurger (° 12 jan. 1815).

C39 Jacob Augspurger (° 30 oct. 1816).

---

70 **C2**, née à Sainte-Marie le 4 mars 1772, fille de Noah Augspurger et « Julienne Doebler », tous deux décédés, vivait depuis sept ans dans la juridiction de Strasbourg quand elle se maria ; le marié, né à Beblenheim, fils de David Rothacker, *cultivateur*, et de feue Barbara Wittner, vivait en 1796 à Strasbourg depuis cinq ans. **C2** mourut à Strasbourg le 27 déc. 1810.

71 L'année de naissance de « Catherine Stalder », épouse de **C3**, provient des inscriptions sur la famille dans les registres de population strasbourgeois, d'abord à la Canardière, plus tard, vers 1817 ou 1818, sur une propriété non loin de là, en-dehors de la Porte des Bouchers. Elle était venue d'Obermohr (= Steinwenden) dans la juridiction de Strasbourg le 12 déc. 1798, peut-être comme jeune mariée.

72 **C3** mourut à 44 ans, il naquit donc en 1773 ou 1774 ; il était natif de Sainte-Marie ou des environs, fils de Noah Augspurger et « Julienne Dobler », tous deux décédés. Les entrées à son propos dans le registre de population de Strasbourg donnent des informations plus précises sur son lieu de naissance, Sainte-Croix-aux-Mines ; il était venu à Strasbourg en 1788.

73 Je suppose que le Nicholas Augspurger qui mourut à Strasbourg en 1809 devrait être en fait **C36** dans cette liste mais je n'en ai pas la preuve. Son acte de décès, inscrit dans un registre accessoire, ne figure malheureusement pas dans le microfilm que j'ai consulté et en 1996, lors d'une visite aux archives municipales de Strasbourg, l'archiviste ne put le localiser.

Données manuscrites du *Martyrologe* de « Nigi » Augspurger

« Nigi » Augspurger (1760-1836), **B1**, possédait l'un de 1000 exemplaires du *Martyrologe* publié en Allemagne en 1780. Lui et au moins une autre personne y inscrivirent la naissance de ses enfants, nés de deux épouses, sur les deux premières pages au début de ce volume folio. Ces données dont certaines sont corroborées par les inscriptions faites à différents bureaux de l'état civil français, sont présentées ici avec la permission de Pat et Don Augspurger de Springfield, Illinois.

Im Jar 1786 den 6 ten Brachmonet *jst Mir Niggi Augspurger Ein kënd gebohren* *seines names [sic] jst jacob Augspurger des Zeichens* *jn der Wag.*	En l'an 1786, le 6 juin moi « Nigi »[74] Augspurger [**B1**], j'ai eu un enfant. son nom est Jacob Augspurger [**B11**] du signe de la Balance [Libra][75].
Ijm jar 1812 den 25 ten mei jst mir *Ein knäblein gebohren seines namens* *Niggi Augspurger.*	En l'an 1812, le 25 mai me naquit un garçonnet du nom de Niggi Augspurger [**B12**].
Im jar 1814 den 3 hornung jst Mir *Ein Mägetlein gebohren seines names [sic]* *lisabet Augspurgerrein [sic].*	En l'an 1814, le 3 février me naquit une fillette du nom de Lisabet Augspurger [**B13**].
Im jar 1815 den 6 ten brochmonet *jst mir Ein knäblein gebohren* *seines namens hans Augspurger.*	En l'an 1815, le 6 juin me naquit un garçonnet du nom de Hans Augspurger [**B14**].
Im jar 1818 den 23 hornung jst mir *Ein knablein gebohren seines namens* *joseb augspurger.*	En l'an 1818, le 23 février me naquit un garçonnet du nom de Joseph Augspurger [**B16**].
jm jar 1821 jst Mir ..G... ein KNlei Geborne *mjd christan AuGstburGer sein Zeihen w* *..as mann bei starbur auf den nehhof.*	En l'an 1821 me naquit un garçonnet [du nom de] Christian Augspurger [**B17**], son signe est le Verseau [Aquarius] près de Strasbourg, à Neuhof.
Im Jahr 1823 den 13 Meien ist mir *ein Mägetlein geboren seinnens [sic]* *Namens NägdlEina [sic] augspurg[erin].*	En l'an 1823, le 13 mai, me naquit une fillette du nom de Magdalena Augspurger [**B18**].
Im Jahr 1825 den 20 Merz jst mir *Ein mägtlein geboren seines namens* *Barbara Augspurgerin des Zei[chens]* *Zwiling*	En l'an 1825, le 20 mars me naquit une fillette du nom de Barbara Augspurger [**B19**] du signe des Gémeaux [Gemini].
Im jar 1827 den 26 Jeneren *ist Mjr ein Knäblein geboren Mid naen [sic]* *ŸohanS AuspurGer Sein Zeichen* *In SteinboG.* *jm jar 1827 den 26 j[ener]* *ist Mir ein Knablein* *geborren [sic] Mid namen* *Johannes Augsburger [sic]* *Sein Zeichen jn steinbo[ck].*[76]	En l'an 1827, le 26 janvier me naquit un garçonnet du nom de Johannes Augspurger [**B1a**] du signe du Bélier [Aries].
Im jar 1831 den 3 horung [sic] *ist Mir ein knäblein geboren Sine [sic] Namen* *christen augspurger.*	En l'an 1831, le 3 février me naquit un garçonnet du nom de Christian Augspurger [**B1b**].

[74] Bien que « Niggi » soit l'orthographe trouvée ici, d'innombrables documents civils français signés personnellement par Nicholas Augspurger ont l'orthographe « Nigi » utilisée dans cette étude.

[75] Les signes du zodiaque signalés pour la naissance de certains enfants ne sont pas les douze signes familiers aux lecteurs d'horoscopes mais les signes lunaires de deux jours et demi environ et que l'on trouve traditionnellement dans les almanachs agricoles.

[76] L'inscription pour **B1a** fut écrite à nouveau après l'inscription de la naissance de **B1b** par quelqu'un maîtrisant visiblement mieux l'écriture que les auteurs des inscriptions précédentes. Ce second texte est encadré par une double ligne ondulante. Relevez l'orthographe Augs**b**urger.

DES VIES PARALLELES QUI SE CROISERENT PENDANT ET PEU APRES LA DECADE MEMORABLE

DE LA SUPREMATIE DE NAPOLEON EN EUROPE, 1804-1815

NAPOLEON BONAPARTE (1769-1821) **Empereur des Français**		**CHARLES LOUIS SCHULMEISTER (1770-1853)** **Agent secret chef de Napoléon**	
20 mars 1804	Le « meurtre » du Bourbon duc d'Enghien organisé par Savary ouvre la voie vers le pouvoir absolu de Napoléon.	mars 1804	Schulmeister était-il complice de Savary dans le « meurtre » du duc d'Enghien ?
2 déc. 1804	Napoléon couronné Empereur de France.	20 octobre 1805	Victoire de Napoléon à Ulm assurée par Schulmeister, double agent.
campagne de 1805/6	Victoire française étonannte sur l'Autriche à Ulm. Les troupes françaises occupent Vienne, nov. 1805 - jan. 1806.	nov. 1805 - jan. 1806	Schulmeister nommé chef de police militaire française dans Vienne occupée.
		16 mai 1806	Schulmeister achète la propriété de la Canardière à l'extérieur de Strasbourg et prévoit de construire la Meinau sur le site.
campagne de 1806/7	Victoire française à Iena, prise surprise de Wismar par Savary ; victoire à Friedland : Savary nommé duc de Rovigo. Occupation de Königsberg, juin-juillet 1807.	campagne de 1806/7	Le bluff osé de Schulmeister permet la victoire à Wismar. Schulmeister est nommé commissaire de police dans Königsberg occupée. Schulmeister est blessé à Friedland, le 14 juin 1807.
nov. 1806	Début du blocus continental de Napoléon pour contrarier l'Angleterre.	nov. 1806	Le blocus continental multiplie les possibilités de contrebande, et Schulmeister est contrebandier par excellence.
sept.-oct. 1808	Congrès de Napoléon à Erfurt, organisé et dirigé par Savary.	sept.-oct. 1808	Schulmeister est chef de sécurité lors du Congrès d'Erfurt.
		avr.-juin 1809	Joséphine, ex-impératrice sous peu, visite Strasbourg et la Meinau.
campagne de 1809	Victoires françaises à Ratisbonne, Landshut et Wagram. Vienne occupée par des troupes française, mai-nov. 1809.	campagne de 1809	Schulmeister présent à Ratisbonne et Landshut. Schulmeister est nommé commissaire de la police française dans Vienne occupée ; (Bernard a la licence pour les jeux dans la ville occupée).
15 déc. 1809	Napoléon divorce de Joséphine.	déc. 1809	Schulmeister « se retire ».
22 avr. 1810	Napoléon épouse Marie Louise, archiduchesse d'Autriche.	vers 1810	Schulmeister achète le château de Piple en dehors de Paris (cf. date de nomination de Savary comme ministre de la police à Paris).
8 juin 1810	Napoléon nomme Savary ministre de la police à Paris.		
20 mars 1811	Naissance de l'Aiglon, l'unique fils légitime de Napoléon : Napoléon II, roi de Rome.		
oct. 1812	Putsch contre Napoléon à Paris alors que Savary est en poste.	oct. 1812	Savary (et donc Schulmeister) compromis par le coup d'Etat manqué à Paris.
16-18 oct. 1813	Une autre Grande armée française vaincue par les Alliés à Leipzig.	début 1814-	Les forces alliées pillent la Meinau et le Piple avant d'entrer dans
jan.-mars 1814	Les forces alliées envahissent la France par l'est et prennent Paris.	été 1814	Paris. Schulmeister sur la sellette.
6 avr. 1814	Napoléon abdique (Savary perd aussi son pouvoir).	avr. 1814-fév. 1815	Schulmeister œuvre subversivement en France pour faire revenir Napoléon de l'exil sur l'île d'Elbe.
avr. 1814-fév. 1815	Exil de Napoléon sur l'île d'Elbe en Méditerranée.		
mars-juin 1815	Les Cent Jours : Napoléon reprend le pouvoir en France (sans Savary)	mars-juin 1815	Pourquoi Schulmeister était-il en Autriche pendant les Cent Jours ?
18 juin 1815	France vaincue par les forces alliées à Waterloo.	juillet 1815	Bernard gagne Schulmeister pour espionner au service de l'Autriche.
22 juin 1815	Napoléon abdique une seconde fois et se soumet à l'Angleterre (Savary s'enfuit de France).	14 août 1815	Schulmeister arrêté par les Prussiens près de Paris.
15 juillet 1815	Napoléon embarque pour l'exil sur la lointaine île britannique de Sainte-Hélène dans le sud de l'Atlantique.	sept.-nov. 1815	Schulmeister emprisonné à Wesel près de Königsberg.
		nov. 1815	Schulmeister de retour à la Meinau, sous surveillance constante.
		1816-1817	Schulmeister rédige et publie son apologie.
		1818	A court d'argent, Schulmeister vend Piple et cherche un acheteur pour la Meinau.

DES VIES PARALLELES QUI SE CROISERENT PENDANT ET PEU APRES LA DECADE MEMORABLE DE LA SUPREMATIE DE NAPOLEON EN EUROPE (1804-1815)

Les frères CHRISTIAN AUGSPURGER (1782-1848) & JOSEPH AUGSPURGER (1786-1869) employés de Schulmeister: l'un à Strasbourg, l'autre près de Paris

26 mai 1805	Christian Augspurger, **A11**, épouse Catharina Hauter à Ixheim près de Zweibrücken.
18 mars 1806	Joseph Augspurger, **A111**, né à Ixheim.
26 février 1808	Catharina Augspurger, **A112**, née à Ixheim.
13 déc. 1809	Magdalena Augspurger, **A113**, née à Strasbourg.
20 août 1811	Barbara Augspurger, **A114**, née à Strasbourg.
19 jan. 1813	Christian Augspurger, **A115**, né à Strasbourg.
été 1814	Christian Augspurger absent de Strasbourg à la naissance et mort d'une fillette sans nom, **A116**, qui vécut trois semaines.
14 oct. 1814	Christian Augspurger reçoit la médaille de l'ordre de lys au nom du roi Louis XVIII à Paris.
26 juillet 1815	Maria Augspurger, **A117**, née à Strasbourg.
4 jan. 1816	Joseph Augspurger, **A131**, né à Boissy-Saint-Léger près de Paris.
28 mars 1816	Joseph Augspurger, **A13**, épouse Elisabeth Schlabach à Boissy.
4 fév. 1817	Jacob Augspurger, **A118**, né à Strasbourg.
6 mai 1817	Christian Augspurger fait une demande d'émigration à Strasbourg.
14 juil.-11 oct. 1814	Le groupe de Christian Augspurger fait voile sur le *Francis* à Amsterdam pour Philadelphie.
11 oct. 1817	Magdalena/Elizabeth Augspurger, **A132**, née à Lingolsheim.
1818-1819	Christian Augspurger, **A11**, voyage par voie de terre jusqu'au comté de Butler, Ohio, laissant sa famille en Pennsylvanie ; peu après tous retournent à Strasbourg.
printemps 1819	Le groupe de Christian Augspurger s'embarque définitivement pour l'Amérique avec trente-cinq familles de coreligionnaires dont celle de son frère Joseph Augspurger, **A13**, et de leur petit-cousin Jacob Augspurger, **B11**. Ces familles Augspurger s'installèrent dans le comté de Butler.

NICHOLAS « NIGI » AUGSPURGER (1760-1836) & JACOB AUGSPURGER (1786-1846), le père et le fils, devenus beaux-frères après 1811, employés en région parisienne par Bernard, un vieux copain de Schulmeister.

11 juillet 1810	Jacob Augspurger, **B11**, veuf, épouse Maria Schlabach à Sainte-Marie-aux-Mines
21 août 1810	Fillette mort-née, **B112**, à Sainte-Marie.
1er juin 1811	« Nigi » Augspurger, **B1**, représente le département du Haut-Rhin, d'où il est natif, pour protester contre le service militaire obligatoire pour les Anabaptistes.
14 juillet 1811	« Nigi » Augspurger, **B1**, veuf, épouse Elisabeth Schlabach à Sainte-Marie (sa femme est une plus jeune sœur de sa belle-fille).
11 août 1811	Nicholas Augspurger, **B113**, né à Sainte-Marie.
25 mai 1812	Nicholas Augspurger, **B12**, né à Sainte-Marie.
15 juillet 1813	Jacob Augspurger, **B114**, né à Sainte-Marie.
3 février 1814	Elisabeth Augspurger, **B13**, née à Sainte-Marie.
14 octobre 1814	« Nigi » Augspurger se trouve à Paris ou dans les environs quand Christian Augspurger, **A11**, se voit octroyer la médaille de lys au nom du roi de France.
6 juin 1815	Johannes Augspurger, **B14**, né à Sucy-en-Brie près de Paris.
20 octobre 1815	Maria Augspurger, **B115**, née à Sucy.
15 fév. 1817	Fillette mort-née, **B15**, à Sucy.
23 février 1818	Joseph Augspurger, **B16**, né à Sucy.
9 mai 1818	Joseph Augspurger, **B116,** né à Sucy.
sept. 1818	Dernière trace dans des documents de l'état civil de Sucy sur les Augspurger et leur parenté.
printemps 1819	La famille de Jacob Augspurger, **B11**, embarque pour l'Amérique avec les familles de ses petits-cousins, les frères Christian Augspurger, **A11**, et Joseph Augspurger, **A13** ; tous s'installèrent dans le comté de Butler. La famille de « Nigi » Augspurger, **B1**, reste en France.

DEUX RECOMPENSES DIFFERENTES
SOUS DEUX SOUVERAINS FRANÇAIS DIFFERENTS :
l'une donnée, l'autre déniée

La médaille de lys donnée à Christian Augspurger au nom du roi de France

Le 14 octobre 1814, Christian Augspurger, **A11**, de Strasbourg se vit octroyer le droit de porter la médaille de l'ordre de lys par le premier valet de chambre du roi Louis XVIII de France. La médaille, une croix d'argent émaillée de blanc avec des fleurs de lys entre les quatre bras symétriques, suspendues à une couronne d'argent, porte au verso une représentation du monarque avec l'inscription « Vive le Roi ». Les papiers joints à la récompense, datés à Paris, ne stipulent pas la raison de l'octroi de la médaille honorifique. D'après la tradition locale dans le comté de Butler, Ohio, Christian Augspurger reçut la récompense en main propre à Paris.

Napoléon refuse la croix de la Légion d'honneur impériale à son premier espion

Napoléon créa la Légion d'honneur en 1802 pour reconnaître les mérites militaires. Plus tard, les civils qui se distinguaient se voyaient également octroyer la récompense convoitée, une étoile d'argent émaillée de blanc à cinq pointes encerclée d'une couronne de lauriers, portant au centre un médaillon avec le profil de Napoléon. Charles Louis Schulmeister, l'agent secret chef de Napoléon et l'employeur en France de Christian Augspurger, **A11**, et Joseph Augspurger, **A13**, aspirait à porter la croix de la nouvelle légion.

En guise d'appréciation des services subversifs de Schulmeister on raconte que Napoléon aurait dit (cela ne figure évidemment pas dans les archives officielles) : « Tu vaux une armée entière. Que veux-tu ? Il n'y a rien que je te refuserai. » Schulmeister demanda le droit de porter la croix de la Légion d'honneur. La réponse rapportée de Napoléon est peut-être apocryphe : « Mon Charles, de l'argent tant que tu voudrais, la croix jamais ! Je la réserve pour mes braves. »

NOTES DE LECTURE

Bulletin de la commune de Pfastatt
« PFASTATT informations n°56 mai 1997 »

L'EGLISE EVANGELIQUE MENNONITE DE PFASTATT

1. Bref historique

Les Anabaptistes sont issus de la Réforme du début les grands réformateurs dans leur rupture avec le passé du XVI^{ème} siècle. Ils étaient décidés à aller plus loin que ecclésiastique et leur soumission à l'autorité de la Bible.

L'appellation d'Anabaptiste vient de l'expression allemande *Wiedertäufer ou T*äufer, ce qui donne dans notre patois alsacien «Daïfer». A l'origine il s'agissait d'un sobriquet dont étaient affublés tous les radicaux opposés au principe du baptême d'enfants et qui prônaient un baptême de l'adulte croyant (selon l'apôtre Paul *: «Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé).* Ainsi ils «rebaptisaient- ceux qui l'avaient été une première fois dans l'église officielle à leur naissance. Ces Anabaptistes du début, bien loin de représenter une entité homogène, se répartissaient en diverses tendances, divers courants qui émergèrent quasi en même temps du nord de l'Europe jusqu'au sud des Alpes, et de l'Alsace jusqu'en Moravie. Une tendance baptiste et pacifiste dès les origines s'est surtout développée dans le sud de l'Allemagne et en Suisse, également en Alsace. C'est à Zurich, autour du réformateur Zwingli, qu'un petit groupe d'intellectuels, dont Conrad Grebel et Félix Mantz, avait mené sa réflexion. Ils ne tardèrent pas à quitter Zwingli en rejetant les « compromis », les concessions qu'il avait faites avec les autorités à propos de la célébration de la Sainte Cène, du baptême des enfants et des rapports entre l'Eglise et l'Etat. Leurs idées se propagèrent très rapidement de ville en ville et dans les campagnes sous l'action de prédicateurs itinérants. Dans les années qui suivirent ils fixèrent une doctrine. En Europe du Nord c'est un ancien prêtre du nom de Menno Simons qui parviendra à rassembler, instruire et restructurer les communautés anabaptistes (Une princesse de Frise fut la première à donner son nom aux Mennonites).

C'est par centaines que les Anabaptistes passèrent de vie à trépas par le glaive, le feu ou l'eau dans une sorte « d'ultime baptême » comme ironisaient certains bourreaux. Strasbourg, ville libre d'Empire, constitua un temps pour les Anabaptistes de tous bords, un havre de paix, une ville refuge -la cité de l'Espérance». La mosaïque politique très complexe de l'Alsace centrale, découpée en seigneuries, comtés, villes libres, se réduisant parfois à la possession d'un seul village, était favorable à la propagation de l'anabaptisme. Au XVII^{ème} siècle, on assiste à un regroupement des Anabaptistes en direction des terres des Ribeaupierre où la tolérance religieuse était éprouvée et connue; les importants besoins de main-d'œuvre à la suite de la guerre de Trente Ans ont grandement facilité leur intégration.

Un profond bouleversement s'opéra dans les milieux anabaptistes durant la dernière décennie du XVII^{ème} siècle sous la conduite de Jacob Amann, une soixantaine de familles bernoises, de solides et rudes éleveurs montagnards, partis principalement de l'Emmenthal, étaient venus s'établir dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette vallée était dépeuplée depuis son déclin minier et les affres des guerres. Là celui qui fut appelé le « patriarche », un homme au tempérament impétueux, s'est rapidement offusqué du mode de vie et de la discipline dans l'Eglise telle queue était pratiquée par les Anabaptistes « bourgeois », entraînant la rupture entre les conservateurs amish (de Amann) et les progressistes mennonites. En

septembre 1712, l'intendant d'Alsace de La Houssaye, sur ordre de Louis XIV, ordonna aux baillis de faire sortir les Anabaptistes des terres de France. Cet exode s'est effectué dans des conditions particulièrement difficiles. Ils revinrent pourtant quelques années plus tard après la mort du roi. La communauté s'éparpilla de ce fait vers plusieurs horizons : la principauté de Montbéliard, la Lorraine, le comté de Salm, le val voisin de Villé et le duché des Deux-Ponts allié aux Birkenfeld. Bien loin d'affaiblir la communauté amish, celle-ci gagna en vigueur en se dispersant.

Voyons quels ont été les progrès les plus significatifs que nous devons aux Anabaptistes. Ils étaient passés maîtres dans la connaissance des soins à apporter aux bêtes et ils étaient une référence dans la lutte contre les épizooties. Ce sont eux qui produisirent par sélection la race bovine bien connue dite « Montbéliarde », qui alliait qualité bouchère et laitière. Dans le domaine agricole ils ont été les précurseurs de la technique de rotation des cultures et de la fumure, de la culture fourragère et de la pomme de terre pour ne citer que celles-là. Installés sur les principales fermes du Sundgau et sur les métairies vosgiennes des vallées de Guebwiller, Masevaux et Munster, les Anabaptistes étaient constitués en une vingtaine d'assemblées dans l'Est de la France.

Déjà sous le gouvernement napoléonien, le port des armes leur fut imposé après qu'ils en furent dispensés par le comité de Salut Public, ce qui provoqua, à côté d'autres raisons plus économiques (les familles étaient nombreuses), le départ d'une grande partie des Amish d'Alsace et surtout de la Lorraine et du Palatinat vers le Nouveau Monde si plein de promesses. Des communautés entières partirent ainsi pour les Etats du nord-est (Pennsylvanie, Ohio, Indiana), où elles prospèrent encore de nos jours. Elles laissèrent derrière elles des groupes affaiblis qui connurent leur traversée du désert avant de se ressaisir au début de notre siècle.

Les Anabaptistes ont eu une longue histoire en Alsace, parfois difficile, parfois heureuse. Ils y ont rencontré des difficultés existentielles, ils ont connu des crises d'identité, On soulignera leurs qualités professionnelles, la profondeur de leur foi, mais aussi leurs qualités humaines, ce dont ont pu bénéficier nombre de leurs concitoyens. Ils font indéniablement partie du paysage culturel alsacien, comme le mirent en évidence Erckmann et Chatrian dans « L'ami Fritz » ou le journaliste Alfred Michiels dans son « Les Anabaptistes des Vosges» : une culture, une histoire et des valeurs dont les Anabaptistes- Mennonites d'aujourd'hui, descendants des Amish alsaciens, sont les héritiers.

Déjà avant la Révolution de 1789, des familles d'agriculteurs mennonites étaient installées à Pfastatt. Elles firent ensuite partie de ces vagues migratoires vers l'Amérique.

Robert BAECHER

---

2. L'Eglise Evangélique mennonite de Pfastatt.

Jusqu'en 1911, les Mennonites de la région mulhousienne se réunissaient dans une maison de Pulversheim, En 1912, un certain nombre d'entre eux décidèrent de créer un lieu de culte à Pfastatt, dans ' une maison particulière située à cent mètres du bâtiment actuel, Ce n'est qu'en 1923 que fut consacré le nouveau lieu de culte : un édifice situé au n°3 de la rue de l'Etang, non loin du parc Denise Ferrier. L'église mennonite de Pfastatt, qui entretient des relations fraternelles avec les autres églises évangéliques de Mulhouse, compte environ 170 membres, auxquels il convient d'ajouter les enfants, regroupés à part dans les différentes classes de « l'Ecole du

Dimanche », les jeunes non baptisés et les sympathisants. En plus du culte dominical, des réunions régulières (études bibliques, réunions de prières) ou exceptionnelles (« cours bibliques », soirées missionnaires...) ont lieu durant la semaine.

Beaucoup de membres s'impliquent, d'une manière ou d'une autre, dans la vie de la communauté. Un comité de neuf membres gère l'église, constituée en association cultuelle. Les responsabilités spirituelles incombent à un «collège pastoral., actuellement composé de cinq membres (quatre «anciens» et un prédicateur), tous laïcs et bénévoles.

Joseph GOLDSCHMIDT

La vie du rail n°2482 8-14 fév. 1995

Le train des Rancheros

[…] Nous approchons maintenant de Ciudad Cuauhtemoc, un grand centre agricole où se sont installés des Mennonites, en 1922. Ils ont conservé toutes leurs coutumes : leur langue, apparentée au vieil allemand; leurs écoles où règne une discipline de fer, leurs églises protestantes... Agriculteurs et éleveurs, ils fabriquent du fromage, le fameux *queso Mennonita.* Les Mexicains ne les apprécient pas trop car ils refusent de se mélanger au reste de la population.

Une famille mennonite monte dans le wagon leur tenue vestimentaire détonne par sa sobriété. L'homme porte une salopette et un chapeau de paille et la femme, une longue robe noire avec des fleurs ; sa tête est couverte d'un foulard à franges. […]

Martine PÉDRON

Pays Comtois Hors Série Pays de Montbéliard

De Mandeure à l'université

[…]1708

Les mennonites, de persécution en exclusion, arrivent dans la principauté de Montbéliard. Les princes prennent vite conscience que ces mennonites, les « mennos », comme on dit aujourd'hui à Montbéliard, sont de bons cultivateurs et d'excellents éleveurs, en 1708, ils leur confient une ferme. Les mennonites ont amené des vaches, dites de types bernois, et effectuent un travail de sélection privilégiant la robe rouge et blanche et les qualités laitières. La vache connaît le succès. Un éleveur de Haute-Saône, Joseph Graber, la présente dans les concours sous le nom de race d'Alsace. Cependant, la guerre de 1870 et l'annexion de l'Alsace posent un évident problème à l'éleveur. Pour le comice de Langres en 1872, il ne peut présenter ses laitières sous le nom de la désormais étrangère race d'Alsace. Il ne peut d'avantage lui donner le nom de race de Belfort, la Cité du Lion reste conditionnellement français. Un rapide conseil de famille tranche pour « race montbéliarde ». Le Herd-book sera créé un certain 2 décembre 1889.[…]

Jean-Claude Bardeaux, Dominique Bonnet, Alain Roy

Ndlr : C'est en 1704 que l'on trouve des traces du premier fermier anabaptiste connu sur le sol montbélardais. « Le premier contrat signé par un mennonite dans le « pays » date de 1704. Il s'agit de l'amodiation de la grange de Marchelaviller à Hans Zimmermann pour une période de six ans » Jean Séguy in Les assemblées anabaptistes-mennonites de France, Mouton p175.

Le nom de montbéliarde a été donné aussi en remerciement au Pays pour l'hospitalité et la bienveillance montrée à maintes reprises à l'égard des anabaptistes. La montbéliarde

présente trois grandes qualités : l'aptitude au travail (trait et débardage), l'aptitude bouchère et l'aptitude laitière (en quantité et en qualité).

OUVRAGES ET FASCICULES DISPONIBLES

- Souvenance Anabaptiste : Annuaire de l'association ..... 100 F
  La série N°1 à N° 16 ..... 550 F
  Anciens N° disponibles - l'unité : ..... 50 F
  Index des N° 1 à 10 ..... 75 F
- Historique des assemblées. Pierre Sommer, père **En réédition**
- Les Assemblées Anabaptistes Mennonites de France. Jean Séguy..... 440 F
- L'Anabaptisme dans la Vallée du Rhin de 1525 - 1750
  (Catalogue d'exposition B.N.U. Strasbourg 1984) ..... 50 F
- Recherches historiques sur les anabaptistes de la Principauté de
  Montbéliard d'Alsace et du Territoire de Belfort : Mathiot et Boigeol **Relié** 185 F
- Anabaptistes et Mennonites. Une bibliographie française. Claude Baecher... 40 F
  Pour étudiant prix ..... 25 F
- "L'Essor" n° 125 : La Cense de Ricarville ..... 15 F
- Registre de l'Assemblée de Belfort 1729 - 1843
  - texte original plus transcription synoptique en allemand..... 500 F
- L'Anabaptisme Toulois. Joel Stroudinsky..... 40 F
- Assemblée mennonite du Geisberg : Journée du souvenir 1981..... 30 F
- Lieux d'inhumation mennonites dans l'Est de la France Tome I, II, III
  Michèle Wolff - Werner Enninger. Le tome ..... 50 F
- Les Amish. Frits Planque ..... 20 F
- Les Amish. Catherine et Jacques Légeret ..... 65 F
- Les Amish. Origine et particularismes.
  Actes du Colloque amish 1993. AFHAM ..... 125 F
- Les Amish. (Journal d'un voyage). Anne Rolland-Licour..... 90 F
- Christologie Anabaptiste : Pilgram Marpeck et l'humanité
  du Christ. Neal Blough..... 129 F
- Jésus-Christ aux marges de la Réforme. Neal Blough et collaborateurs..... 189 F
- Contes anabaptistes, Jean-Baptiste Muller..... 30 F
- Qui sont les memmonites ? , J.C. Wenger
  (cahier de "Christ Seul"n°4/1993)..... 40 F
- Ce que croient les mennonites, Pierre Widmer
  (cahier de "Christ Seul"n°2/1981)..... 12 F
- Mennonitisches Lexikon (Nachdruck) 1913 - 1967
  Christian Neff und Christian Hege
  Le volume..... 385 F
  Les 4 volumes..... 1540 F
- Catéchismes. « Confession de Foi des Chrétiens sans défenses ».
  Editions de 1771 et de 1862. Réédition. Le volume .....125 F
- America's Amish Country. Doyle Yoder, Leslie A. Kelly..... 160 F
- Cassette Vidéo VHS PAL : L'Enigme Amish..... 165 F

Commande et paiement :
Jean Hege
9 rue du Château
Geisberg
F-67160 Wissembourg
☎ et 🖷 : 03.88 54 37 71

Frais de port et d'emballage en sus